ALMA COLLEGE
FATHERS' LIBRARY,
LIBRARY
ST. JOSEPH'S CHURCH,
SAN JOSE, CAL.
California

PENSÉES

DU PERE

BOURDALOUE.

ST JOSEPH'S ORATORY
MONTREAL

PENSÉES

DU PÈRE

BOURDALOUE

PENSÉES

DU PÈRE

BOURDALOUE,

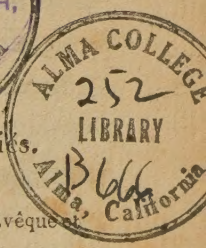
De la Compagnie de Jésus,

SUR DIVERS SUJETS

DE RELIGION ET DE MORALE.

TOME PREMIER.

Septième édition.



A PARIS,

Aux dépens des libraires associés.

Et chez

NORIOT et ROUSSET, imprimeurs de M. l'Évêque et du Clergé, à RIOM et à CLERMONT.

1802.

Avec approbation.

9124

AVERTISSEMENT.

JE m'acquitte de la parole que je donnai, il y a quelques années, lorsque je fis paroître les Exhortations et les Instructions du père Bourdaloue. Dans l'Avertissement qui est à la tête de ces deux volumes d'Instructions et d'Exhortations, je m'engageai à un nouveau travail, sans savoir bien où il me conduiroit, ni si j'aurois de quoi remplir le dessein que je m'étois proposé. Quoi qu'il en soit, je promis de faire une nouvelle révision des manuscrits du père Bourdaloue, et de recueillir tout ce que j'y trouverois de pensées détachées, de réflexions, de fragmens qui seroient demeurés imparfaits, et qu'il n'auroit point employé dans ses sermons.

Car avant que de composer un sermon, le père Bourdaloue faisoit ce que font communément les prédicateurs. Il jetoit d'abord sur le papier les différentes idées qui se présentoient à lui touchant la matière qu'il avoit en vue de traiter. Il marquoit tout confusément, et sans aucune liaison. Mais s'étant ensuite tracé le plan de son discours, il choisissoit ce qui lui pouvoit convenir, et laissoit le reste. Ce reste néanmoins qu'il laissoit comme superflu, avoit son prix; et c'est de quoi il m'a paru que je pouvois former un recueil, sous le titre général de *Pensées sur divers sujets de Religion et de Morale.*

Cependant, il y falloit mettre quelque ordre, et tellement distribuer ces pensées, que celles qui ont

rapport à un même sujet, fussent toutes réunies sous un titre particulier. Cela même ne suffisoit point encore : mais de ces pensées les unes étant bien plus étendues que les autres, il a fallu faire des premières comme autant d'articles ou de paragraphes, et ranger les autres indifféremment et sans suite, sous le simple titre de *Pensées diverses*. Tout cela, comme on le juge assez, demandoit que l'éditeur mît un peu la main à l'œuvre, pour disposer les matières, pour les lier ou les développer, pour les finir et leur donner une certaine forme ; mais je n'ai rien fait à l'égard de ce recueil de *Pensées*, que je n'eusse déjà fait à l'égard des Sermons, Exhortations, Instructions et de la Retraite spirituelle du même auteur.

Voilà tout le compte que j'ai à rendre de ces opuscules, qui commencent à voir le jour. Car ce ne sont ici proprement que des opuscules ; mais où il me semble que l'illustre auteur dont ils portent le nom ne sera point méconnoissable. Les hommes d'un génie supérieur se font partout reconnoître, et jusque dans les moindres choses ils gardent toujours leur caractère. Le public en jugera, et peut-être me saura-t-il gré de la constance avec laquelle je me suis appliqué depuis près de trente ans à lui donner une édition complète des œuvres du père Bourdaloue. Il n'y avoit rien à perdre d'un si riche fonds : et c'est beaucoup pour moi, si je puis penser qu'il n'ait point dépéri dans mes mains.

PENSÉES

SUR DIVERS SUJETS

DE RELIGION ET DE MORALE.

DU SALUT.

Nécessité du salut, et l'usage que nous en devons faire contre les plus dangereuses tentations de la vie.

ON parle du salut comme d'une affaire souverainement importante, et on a raison d'en parler de la sorte. Mais c'est trop peu dire : il faut ajouter que c'est une affaire absolument nécessaire; et ce fut

l'idée que le Sauveur des hommes en voulut donner à Marthe dans cette grande leçon qu'il lui fit : *Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez de bien des choses ; mais une seule chose est nécessaire.*

Luc. 5. 10.

Ce n'est donc point seulement une affaire d'une importance extrême que le salut, mais une affaire d'une absolue nécessité. Entre l'un et l'autre la différence est essentielle. Qu'on me fasse entendre qu'une affaire m'est importante, et très-importante, je conçois précisément par là que je perdrai beaucoup en la perdant, sans qu'il s'ensuive néanmoins que dès-lors tout sera perdu pour moi, et qu'il ne me restera plus rien. Mais que ce soit une affaire absolument nécessaire, et seule nécessaire, je conclus et je dois conclure, que si je venois à la perdre, tout me seroit enlevé, et que ma perte seroit entière et sans ressource. Or tel est le salut.

Affaire nécessaire, et seule nécessaire : nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut ; seule nécessaire, puisque, hors le salut, il n'y a rien dont je ne puisse me passer. Je dis nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut : car c'est dans le salut que Dieu a renfermé toutes mes espérances, en me le proposant comme

in dernière, et c'est de là que dépend mon bonheur pendant toute l'éternité. e dis seule nécessaire, puisqu'il n'y a ien hors le salut, dont je ne me puisse asser : car je puis me passer de tout ce ue je vois dans le monde ; je puis me asser des richesses du monde ; je puis ne passer des honneurs et des grandeurs du nonde ; je puis me passer des aises et les récréations du monde. Tout cela, il st vrai, ou une partie de tout cela, peut n'être utile, par rapport à la vie présente, suivant l'état et la condition où e me trouve : mais enfin je puis me passer de cette vie présente et mortelle, et l faudra bien, tôt ou tard, que je la perde. Par conséquent je n'ai de fonds à faire que sur le salut : c'est là que je dois tendre incessamment, uniquement, nécessairement, à moins que par un affreux désespoir je ne consente à être immanquablement, pleinement, éternellement malheureux.

Terrible alternative ! ou un malheur éternel, qui est la damnation ; ou une éternelle béatitude, qui est le salut ! Voilà sur quoi je suis obligé de me déterminer, sans qu'il y ait aucun tempérament à prendre. Le ciel ou l'enfer, point d'autre destinée. Si je me sauve, le ciel

est à moi et il ne me sera jamais ravi. Si je me damne, l'enfer devient irrémissiblement mon partage, et jamais je ne cesserai d'y souffrir. Car la mort n'est point pour nous un anéantissement; ce n'est point, comme pour la bête, une destruction totale. Au contraire, l'homme en mourant ne fait que changer de vie; d'une vie courte et fragile, il passe à une vie immortelle et permanente. Vie qui doit être pour les élus le comble de la félicité et le souverain bien; et vie qui sera pour les réprouvés, la souveraine misère et l'assemblage de tous les maux. Ainsi Dieu dans le conseil de sa sagesse l'a-t-il arrêté, et ses décrets sont irrévocables. Voilà ma créance, voilà ma religion.

De là même, affaire tellement nécessaire, qu'il ne m'est jamais permis en quelque rencontre que ce soit, ni pour qui que ce soit, de l'abandonner. Un père peut sacrifier son repos et sa santé pour ses enfans. Un ami peut renoncer à sa fortune, et se dépouiller de tous ses biens pour son ami. Bien plus, il peut en faveur de cet ami, sacrifier jusqu'à sa vie. Mais s'agit-il du salut, il n'y a ni lien du sang et de la nature, ni tendresse paternelle, ni amitié si étroite qui puisse nous

toriser à faire le sacrifice d'un bien supé-
ur à toute liaison humaine, et à toute
nsidération.

Plutôt que de consentir à la perte de
on âme, je devrois, s'il dépendoit de
oi, laisser tomber les royaumes et les
npires; je devrois laisser périr le monde
tier. Et ce n'est point encore assez : car
lon les principes de la morale évangéli-
ue, et selon la loi de la charité que je
e dois indispensablement à moi-même,
on seulement il ne m'est pas libre de
crifier en quelque manière que ce puisse
re, mon salut, mais il ne m'est pas
ême permis de le hasarder et de l'expo-
r. Le seul danger volontaire, si c'est un
nger prochain, est un crime pour moi;
quoi qu'il m'en pût coûter, ou pour le
évenir, ou pour en sortir, je ne devrois
en ménager ni rien épargner; fallût-il
venir à toutes les extrémités; fallût-il
uitter père, mère, frères, sœurs; fal-
t-il m'arracher l'œil ou me couper le
as : pourquoi cela? toujours par cette
ande raison de la nécessité du salut,
ui prévaut à tout, et l'emporte sur tout.

Allons plus loin; et pour nous faire
ieux entendre, réduisons ceci à quelques
oints plus marqués et plus ordinaires
ans la pratique. Je prétends donc que

cette nécessité du salut bien méditée et bien comprise, est, avec le secours de la grâce, le plus prompt et le plus puissant préservatif contre toutes les tentations dont nous pouvons être assaillis, chacun dans notre état. Mais sans embrasser trop de choses, et sans nous engager dans un détail infini, bornons-nous à certaines tentations particulières, plus communes, plus spécieuses, plus violentes, qui naissent de la nécessité et du besoin où l'on peut se trouver en mille occasions, par rapport aux biens temporels et aux avantages du siècle. Je m'explique.

Il y a des extrémités fâcheuses où se trouvent réduites une infinité de personnes; et que fait alors l'ennemi de notre salut, ou, pour mieux dire, que fait la nature corrompue? que fait la passion, et l'amour-propre plus à craindre mille fois pour nous que tous les demons? C'est dans des conjonctures si critiques et si périlleuses, que tout concourt à nous séduire et à nous corrompre. Le prétexte de la nécessité nous devient une prétendue raison dont il est difficile de se défendre, et la conscience n'a point de barrières si fortes, que cette nécessité ne puisse nous faire franchir. Par exemple, on manque de toutes choses, et pourvu

u'on voulût s'écarter des voies de l'é-
uité et de la bonne foi, on ne manque-
oit de rien ; on auroit non seulement le
écessaire, mais le commode, et on l'au-
oit abondamment. On voit décheoir sa
amille de jour en jour ; elle est sur le
oint de sa ruine ; et pourvu qu'on voulût
ntrer dans les intrigues criminelles d'un
rand, et seconder ses injustes desseins,
n en feroit un patron qui la soutiendroit
t l'éleveroit. On est embarqué dans une
ffaire de conséquence ; c'est un procès
ont la perte doit causer un dommage
réparable : il est entre les mains d'un
ge accrédité dans sa compagnie ; et au
eu de solliciter ce juge assez inutile-
ent, si l'on vouloit aux depens de la
ertu, écouter de sa part d'autres solli-
tations, et y condescendre, on pour-
oit ainsi se procurer un arrêt favorable
un gain assuré. On a un ennemi dont
n reçoit mille chagrins ; c'est un homme
ns raison et sans modération, qui nous
ute en tout, qui nous persécute ; et si
on vouloit user contre lui de certains
oyens qu'on a en mains, on seroit bien-
t à couvert de ses atteintes. Quel em-
re ne faut-il pas prendre sur soi et sur
s mouvemens de son cœur, pour ne pas
ccomber à de pareilles tentations, et

pour demeurer ferme dans son devoir ?

Car encore une fois, de quoi n'est-on pas capable, quand la nécessité presse, et à quoi n'a-t-elle pas porté des millions de gens, qui du reste avoient d'assez bonnes dispositions, et n'étoient de leur fonds ni vicieux, ni méchans ? De combien d'iniquités la pauvreté et l'indigence n'est-elle pas tous les jours le principe ? Combien a-t-elle fait de scélérats, de traîtres, de parjures, d'impies, d'impudiques, de ravisseurs du bien d'autrui, et de meurtriers, qui sans cela ne l'auroient jamais été; qui ne l'ont été en quelque manière que malgré eux et qu'avec toutes les répugnances possibles; mais enfin qui l'ont été, parce qu'ils ont cru y être forcés ? Non seulement ils l'ont cru, mais de là souvent ils se sont persuadés que jusque dans leurs crimes ils étoient excusables, et voilà ce qui rend encore la nécessité plus dangereuse. On se fait aisément de fausses consciences ; on étouffe tous les remords du péché ; on se dit à soi-même que dans la situation où l'on est, et dans toutes les circonstances qui l'accompagnent, il n'y a point de loi, et que tout est permis : on exagère cet état, dont on veut se prévaloir ; et l'on prend pour dernière extrémité et pour nécessité

cessité absolue, ce qui n'est que difficulté, qu'incommodité, que l'effet d'une imagination vive et d'une excessive timidité. Quoi qu'il en soit, tout cela mène à d'étranges conséquences, et les suites en sont affreuses.

Or, quel est pour nous, en de semblables attaques, le plus solide appui et le soutien le plus inébranlable ? le voici. C'est de se retracer fortement le souvenir de cette maxime fondamentale, *il n'y a qu'une chose nécessaire*; c'est de s'armer de cette pensée, selon la figure de l'apôtre, comme *d'une cuirasse*, comme *d'un casque*, comme *d'un bouclier qui résiste aux traits les plus enflammés* de l'esprit tentateur, et que rien ne peut pénétrer. C'est, dis-je, d'opposer nécessité à nécessité; la nécessité de sauver son âme, qui est une nécessité capitale et souveraine, à la nécessité de sauver sa fortune, de sauver ses biens, de sauver sa vie. *Luc. c. 10. 42. Ephes. c. 6. 14.*

Car je dois ainsi raisonner : il est vrai, je pourrois rétablir mes affaires, si je voulois relâcher quelque chose de cette intégrité si exacte et si sévère, qui n'est guère de saison dans le temps où nous sommes, et qui m'empêche de faire les mêmes profits que tant d'autres ; mais

en me rétablissant ainsi selon le monde, je me perdrois selon Dieu, je perdrois mon âme : or il la faut sauver. Il est vrai, si je ne me rends pas à telle proposition qu'on me fait, je choquerai le maître qui m'emploie; j'aliénerai de moi le protecteur qui m'a placé, et qui peut dans la suite me faire encore monter plus haut; je serai obligé de me retirer; et n'ayant plus personne qui s'intéresse pour moi, ni qui m'avance, je resterai en arrière, et que deviendrai-je ? Il n'importe : en acquiesçant à ce qu'on me demande, j'offenserois un maître bien plus puissant que tous les maîtres et tous les potentats de la terre; et pour conserver de vaines espérances, je sacrifierois un héritage éternel, je sacrifierois mon âme et je la damnerois : or il la faut sauver. Il est vrai, l'occasion est belle de me tirer de l'oppression où je suis, et d'abattre cet homme qui ne cesse de me nuire et de me traverser; mais en me délivrant des poursuites d'un ennemi, qui, malgré toutes ses violences, et quoi qu'il entreprenne contre moi, ne peut après tout me faire qu'un mal passager, je me ferois un autre ennemi bien plus redoutable, qui est mon Dieu, et qui de son bras vengeur, peut également et pour toujours

porter ses coups sur les âmes comme sur les corps. A quoi donc exposerois-je mon âme? or il la faut sauver. Il est vrai, ma condition est dure, et je mène une vie bien triste; je n'ai rien, et je ne vois point pour moi de ressource. On me fait les offres les plus engageantes, et si je les rejette, me voilà dans le dernier abandonnement, et dans la dernière misère: mais d'ailleurs je ne les puis accepter qu'au préjudice de l'honneur, et surtout qu'au préjudice de mon âme; or il la faut sauver. Oui, il le faut, et à quelque prix que ce soit, et quelque peine qu'il y ait à subir. Il le faut, et quelque infortune, quelque décadence, quelque malheur qui en doive suivre par rapport aux intérêts hûmains. Il le faut; car c'est là le seul nécessaire, le pur nécessaire. Encore une fois je dis le pur, le seul nécessaire, parce qu'en comparaison de ce nécessaire rien n'est proprement, ni ne doit être censé nécessaire; parce que dès qu'il s'agit de ce nécessaire, tout autre chose qui s'y trouve en quelque sorte opposée, cesse dès-lors d'être nécessaire; parce que c'est à ce nécessaire que doivent se rapporter, comme à la règle primitive et invariable, toutes mes délibérations, toutes mes résolutions, toutes mes actions.

Daniel. c.13.22. Ce fut ainsi que raisonna la chaste Susanne, lorsqu'elle se vit attaquée de ces deux vieillards qui voulurent la séduire, et qui la menaçoient de la faire périr, si elle ne consentoit à leur passion. Que ferai-je, dit-elle, dans le cruel embarras où je suis? quelque parti que je prenne, je ne puis éviter la mort : mais il vaut mieux que je périsse par vos mains, que de pécher en la présence de mon Dieu, et de périr éternellement par l'arrêt de sa justice. Ce fut ainsi que raisonna le généreux Eléazar, lorsque de faux amis le sollicitoient de manger des viandes défendues selon la loi, et de se garantir par là de la colère du prince. Ah! répondit ce zélé défenseur de la religion de ses pères, en obéissant au prince et en suivant le conseil que vous me donnez, je pourrois pour le temps présent me sauver du supplice où je suis condamné, et prolonger ma vie de quelques années; mais vif ou mort, je ne me sauverai pas des jugemens formidables du Tout-Puissant; et qu'y a-t-il de si rigoureux, que je ne doive endurer, plutôt que d'encourir sa haine, et de renoncer à ses promesses? C'est ainsi que raisonnoit S. Paul, ce vaisseau d'élection, et ce docteur des nations. Il se représentoit tout ce qu'il y a de plus

2. Machab. c. 6. 26.

Rom. c. 8. 35.

ffrayant, de plus affligeant, de plus ésolant. Il supposoit que la tribulation înt fondre sur lui de toutes parts; qu'il ût accablé d'ennuis, pressé de la faim, ourmenté de la soif, environné de périls, omblé de malheurs; qu'il fût abanonné aux persécutions, aux croix, aux laives tranchans; que dans un déchaînenent général, tout l'univers se soulevât ontre lui, la terre, la mer, et toutes les uissances célestes, toutes les puissances nfernales, toutes les puissances humaies : il le supposoit, et à la vue de tout ela, il s'écrioit : *Qui me séparera de la harité de Jésus-Christ?* Il alloit plus oin; et par la force de la grâce qui le ransportoit, s'élevant au-dessus de tous es événemens, il osoit se répondre de ui-même, et ajoutoit : *Je le sais, et j'en uis certain, que ni la mort, ni la vie, i les anges, ni les principautés, ni le résent, ni l'avenir, ni ce qu'il y a de lus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, i quelque créature que ce soit, ne pourra e détacher de l'amour de Dieu, mon Seigneur et mon Sauveur.* Voilà comment parloit ce grand apôtre. Et d'où lui venoit ette constance et cette fermeté insurmonable? C'est qu'il concevoit de quel intérêt, t de quelle nécessité il étoit pour lui de

sauver son âme, en se tenant toujours étroitement et inséparablement attaché au Dieu de son salut.

Ce sont là, dit-on, de beaux sentimens, ce sont de belles réflexions : mais après tout, on ne vit pas de ces sentimens ni de ces réflexions, et cependant il faut vivre. Avec ces réflexions on ne fait rien, on n'amasse rien, on ne parvient à rien; et toutefois il faut avoir quelque chose, il faut faire quelque chose, il faut parvenir à quelque chose. J'en conviens, on ne vit pas de ces réflexions ; mais de ces réflexions on apprend à mourir, si l'on ne peut vivre sans risquer le salut de son âme. Je l'avoue, avec ces réflexions on ne fait rien dans le monde, on n'amasse rien, on ne parvient à rien; mais de ces réflexions on apprend à se passer de tout, si l'on ne peut rien faire, ni rien amasser, ni parvenir à rien, sans exposer le salut de son âme. Disons mieux; on apprend de ces réflexions, que c'est tout faire que de faire son salut; que c'est tout gagner que d'amasser un trésor de mérites pour le salut ; que c'est parvenir à tout, que de parvenir au terme du salut. Voilà ce que ces réflexions ont appris à tant de chrétiens de l'un et de l'autre sexe : car malgré la corruption dont tous les états

u monde ont été infectés, il y a toujours
ı dans chaque état des fidèles de ce ca-
ctère, prêts à quitter toutes choses pour
ettre en sûreté leur salut; il y en a eu,
is-je, et plaise au ciel qu'il y en ait
ujours! La nécessité du salut étoit-elle
utre chose pour eux, que pour nous? y
oient-ils plus intéressés que nous? Non,
ns doute : c'étoit pour eux et pour nous
même nécessité; mais ils y pensoient
eaucoup plus que nous; et en y pensant
lus que nous, ils la comprenoient aussi
eaucoup mieux que nous. Pensons-y
omme eux, méditons-la comme eux,
ous la comprendrons comme eux; et en
comprenant comme ils l'ont comprise,
ous en ferons comme eux notre affaire
ssentielle, et nous y adresserons toutes
os prétentions et toutes nos vues.

Mais, hélas! où les portons-nous?
uand je vois les divers mouvemens dont
monde est agité, et qui font ce qu'on
ppelle le commerce du monde; quand
e vois cette multitude confuse de gens
ui vont et qui viennent, qui s'empressent
t qui se tourmentent, toujours occupés
e leurs desseins, et toujours en action
our y réussir et les conduire à bout,
'ayant que cela dans l'esprit, n'aspirant
u'à cela, ne travaillant que pour cela,

au milieu de ce tumulte j'irois volontier
Sap. c. 5. 21. leur crier avec le sage : *Hommes dépourvus de sens, et aussi peu raisonnables que des enfans à peine formés et sortis du sein de leur mère*, à quoi pensez-vous ? que faites-vous ? Hors une seule chose
Eccl. c. 8. 2. tout le reste *n'est que vanité*, et par une espèce d'ensorcellement, cette vanité vous charme, cette vanité vous entraîne, cette vanité vous possède aux dépens de l'unique nécessaire ! Je le dirois aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux savans et aux ignorans. Malheur à quiconque ne m'écouteroit pas ; et dès à présent, malheur à quiconque demeure là-dessus dans une indifférence et un oubli qu'on ne peut assez déplorer.

Estime du salut et de la gloire du ciel, par la vue des grandeurs humaines.

C'EST une morale ordinaire aux prédicateurs, d'inspirer du mépris pour toutes les pompes et toutes les grandeurs du monde. Ils en font les peintures les plus propres à les rabaisser dans notre estime et à les dégrader. De la manière qu'ils en parlent et dans les termes qu'ils s'en expliquent,

bliquent, ce ne sont que de vaines appa-
ences, que des fantômes et des illusions
qui nous séduisent, et dont nous devons,
autant qu'il est possible, détourner nos
regards. A Dieu ne plaise que je prétende
en aucune sorte déroger à la vérité et à
la sainteté de cette morale. Je l'ai prêchée
comme les autres, en plus d'une rencon-
re; et je suis bien éloigné de la contre-
dire, puisque ce seroit me contredire moi-
même : mais après tout, quoique nous en
puissions dire, il faut toujours convenir
que ces grandeurs et ces pompes humai-
nes, si méprisables d'ailleurs, ne laissent
pas d'avoir quelque chose en effet de
pompeux et de brillant, quelque chose
de grand et de magnifique; et c'est par
où il me semble, non seulement qu'il est
permis, mais qu'il peut être très-utile à un
chrétien de les envisager, pourvu qu'on
les envisage chrétiennement. Donnons
pour à cette pensée.

Les cieux, dit le prophète royal, nous annoncent la gloire de Dieu, et le firmament dont il est l'auteur, nous fait connoître l'excellence de l'ouvrier qui l'a formé. Aussi est-ce en conséquence de ce principe, et conformément à cette parole du prophète, que l'apôtre saint Paul reprochoit aux Sages de l'antiquité, de *Ps.* 18. 2.

n'avoir pas glorifié Dieu selon la connoissance qu'ils en avoient par ses ouvrages. Car toutes les choses visibles, ajoutoit ce docteur des Gentils, tous les êtres dont nos sens sont frappés, et qui se présentent à nos yeux avec leurs perfections, nous découvrent la perfection invisible du souverain Maître qui les a créés; tellement que les philosophes même du paganisme ont été inexcusables de ne pas rendre à ces perfections divines, qu'ils ne pouvoient ignorer, le juste tribut de louanges qui leur étoit dû. Or, voilà par proportion et suivant la même règle à quoi nous peut servir la vue de ce que nous appelons grandeurs et pompes du monde. Ce sont des images, quoique imparfaites, des grandeurs celestes, et de cette gloire qui nous est promise sous le terme de salut. Ce sont des ébauches où nous est présenté, quoique très-légèrement, ce que Dieu prépare à ses élus dans le séjour de la béatitude. Ce sont, pour ainsi parler, comme des essais de la magnificence du Seigneur, qui nous donnent à juger quelles richesses immenses il versera dans le sein de ses prédestinés, de quel éclat il les couronnera, de quelles délices, et de *quels torrens de joie il les enivrera*, quand il lui plaira de les retirer de cette région des morts où nous som-

Ps. 35. 9.

res, et de les introduire dans la terre des
ivans; quand il les fera sortir de ce dé-
ert où nous passons, et qu'il les recevra
ans la bienheureuse Jérusalem; quand
fera finir pour eux cet exil où nous
nguissons, et qu'il les établira dans leur
orieuse patrie; quand il leur ouvrira ses
bernacles éternels, qu'il en étalera à
urs yeux toutes les beautés, tous les
ésors, qu'il les revêtira de sa divine
rté et les élevera dans les splendeurs
s saints; enfin quand il les mettra en
ssession de ce salut, qu'ils ne voyoient
paravant *que sous des figures énigma-* 1. Cor.
ues et comme dans un miroir; mais c. 12. 13.
nt ils connoîtront alors tout le prix;
rce qu'ils le verront, et qu'ils commen-
ont à en jouir.

Voilà, dis-je, de quoi les pompes et les
ndeurs du siècle nous tracent quel-
e idée, et une idée assez forte pour
iter tout notre zèle à la poursuite du
ut, et à la conquête du royaume de
u. Car d'une part considérant ces
ndeurs mortelles, et y en ajoutant
ne encore de nouvelles, autant que
puis imaginer; et d'autre part con-
ant la foi, et méditant ces paroles du
nd apôtre, *que l'œil n'a jamais rien* 1. Cor.
que l'oreille n'a jamais rien enten- c. 2. 9.

du, que le cœur de l'homme n'a jamais rien pensé ni rien compris qui égale ce que Dieu destine à ceux qu'il aime, et dont il sera éternellement aimé; quelle conséquence dois-je tirer de l'un et de l'autre? Je m'attache au raisonnement de saint Chrysostôme, et je dis: Quelque mépris que je fasse de la terre et que j'en doive faire, il m'est toutefois évident que j'y voie des choses merveilleuses, il ne m'est pas moins évident qu'on m'en rapporte encore d'autres plus surprenantes et plus admirables; et si je veux laisser agir mon imagination et lui donner l'essor, qui n'est-elle pas capable de se figurer au-dessus même, et de tout ce que je vois, et de tout ce que j'entends? Cependant ni tout ce que je vois, ni tout ce que j'entends, ni tout ce que je puis me figurer, non seulement selon les idées naturelles et raisonnables, mais par les fictions les plus excessives et les plus outrées, n'approche point de ce que j'espère après cette vie, et de ce que Dieu a fait pour moi dans un autre monde que celui-ci. Quand je vois tout cela, quand je l'entends, que je me le figure, j'en suis ravi, j'en suis charmé: mais tout cela néanmoins n'est point la gloire que j'attends, tout cela ne peut être mis en comparaison avec la gloire que j'attends, tout cela n'est rien auprès de

Chrysost.

a gloire que j'attends; et si je multipliois out cela, si je le redoublois, si je l'accumu-ois sans mesure, après y avoir épuisé toutes es puissances de mon âme, et toutes les orces de mon esprit, tout cela seroit oujours infiniment au-dessous de la gloire que j'attends. Qu'est-ce donc, mon Dieu, que cette gloire! Qu'est-ce que ce salut! mais en même temps, Seigneur, qu'est-ce que l'homme, et à qui appartient-il qu'à n Dieu aussi libéral et aussi bon, aussi puissant et aussi grand que vous l'êtes, de nous récompenser de la sorte, et de nous glorifier, non seulement au-delà de tous nos mérites, mais au-delà de toutes nos connoissances et de toutes nos vues?

C'est ainsi que raisonnoit saint Chry-ostôme, et c'est ainsi que par la vue des pompes humaines et des grandeurs du monde, j'acquiers la connoissance la plus sensible et la plus parfaite que je puisse maintenant avoir du salut où j'aspire, et de la gloire qui m'est réservée dans le ciel, si je suis assez heureux pour y par-venir. Ne pouvant connoître présentement cette gloire par ce qu'elle est, je la con-nois par ce qu'elle n'est pas; et la con-noissance que j'en ai par ce qu'elle n'est pas, me dispose mieux que tout autre à a connoissance de ce qu'elle est.

Il ne s'agit donc point ici de déployer son éloquence en de vagues et de longues déclamations sur le néant de tout ce que nous voyons en ce monde, et de toutes les grandeurs dont nos yeux sont frappés. Avouons que ces grandeurs, quoique passagères, ont du reste en elles-mêmes de quoi toucher nos sens, de quoi attirer nos regards, de quoi piquer notre envie, de quoi exciter nos désirs, de quoi allumer nos passions : avouons-le encore une fois, et reconnoissons-le; mais pourquoi? afin qu'ensuite montant plus haut, et nous disant à nous-mêmes, ce n'est point encore là le bonheur qui m'est proposé; ce n'est point encore le saint héritage où je prétends; nous concevions de cet héritage céleste et de ce bonheur souverain une idée plus noble et plus excellente. Quand saint Augustin voyoit la cour des empereurs de Rome si superbe et si florissante; quand il assistoit à certaines cérémonies où ils se montroient avec plus d'appareil et plus de splendeur, il ne disoit pas avec dédain ni d'un air de mépris : Qu'est-ce que ce faste et cette abondance? Qu'est-ce que ce luxe et cette somptuosité? Qu'est-ce que cet amas prodigieux de biens et de richesses? A s'en tenir au premier aspect, ce spectacle lui remplis-

soit l'esprit, le surprenoit, l'attachoit; mais de là bientôt passant plus avant, et s'élevant à Dieu: Si tout ceci, mon Dieu, *August.* s'écrioit-il, est si auguste, qu'est-ce de vous-même? et si toute cette pompe se voit hors de vous, que verra-t-on dans vous? Telle devroit être la méditation des grands. Il n'y a personne à qui elle ne convienne; mais c'est aux grands que ce sujet est spécialement propre, parce qu'il leur est plus présent. Ils sont beaucoup plus souvent témoins et spectateurs de la grandeur et de la majesté royale. Ils la voient de plus près que les autres, et ils la voient dans tout son lustre. Or il leur seroit si utile et si facile tout ensemble, de faire ce que faisoit Moïse au milieu de la cour de Pharaon. Le tumulte et le bruit du monde, les grandes et différentes scènes qui lui passoient continuellement devant les yeux, ne lui firent jamais perdre de vue l'invisible, selon l'expresion de saint Paul; mais il en conserva toujours l'image aussi vivement empreinte dans son esprit, que s'il l'eût vu en effet, ce Dieu d'Israël qu'il adoroit au fond de son cœur, et vers qui il tournoit tous ses désirs, comme vers la source de tous les biens et le dispensateur de tous les dons.

O qu'un grand, instruit des vérités du

christianisme, et jugeant des choses selon les principes de la religion, feroit de salutaires et de solides réflexions, quand dans une cour comme sur un théâtre ouvert de toutes parts, il voit paroître tant de personnages et de toutes les sortes; quand il voit tant de mondains et de mondaines que l'ambition rassemble, et qui tous à l'envi cherchent à se montrer, à se distinguer, à se signaler par la somptuosité et la dépense, à tenir les plus hauts rangs, à jouer les plus beaux rôles; quand il voit certaines fortunes, et tout ce qui les accompagne, tout ce qui les décore; surtout, quand après mille intrigues dont il ne lui est pas difficile de suivre les traces, et dont les ressorts ne peuvent être si secrets qu'il ne les aperçoive bien, il voit l'iniquité dominante, l'iniquité triomphante, l'iniquité honorée, accréditée, toute-puissante! S'il avoit alors une étincelle de foi, ou s'il la consultoit cette foi, où il a été élevé, et qu'il n'a peut-être pas perdue, que penseroit-il? que diroit-il? Il entreroit dans le sentiment de saint Augustin. Il admireroit la libéralité de Dieu jusques envers ses ennemis les plus déclarés. Mais, mon Dieu, concluroit-il, si c'est-là sur la terre le partage des pécheurs, lors même qu'ils se tournent

contre vous, qu'avez-vous donc préparé dans votre royaume pour ces bons et fidèles serviteurs qui ne s'attachent qu'à vous ? Cette affluence, ce crédit, cette autorité, ces titres, ces dignités, ces trésors, voilà ce que vous abandonnez indifféremment au vice et au libertinage; voilà ce que vous accordez plus souvent qu'un autre, et plus abondamment, à des réprouvés et à des vases de colère ; voilà, pour m'exprimer ainsi, ce que vous livrez en proie à toutes leurs convoitises et à toutes leurs injustices : ah ! mon Dieu, que reste-t-il donc pour la vertu ? que reste-t-il, ou plutôt, Seigneur, que ne reste-t-il point pour ces prédestinés en qui vous avez mis vos complaisances, et que vous avez choisis comme des vases de miséricorde ?

Heureux qui sait envisager de la sorte les grandeurs du siècle présent, et qui de là apprend à estimer les espérances et la gloire du siècle futur. Il n'est point à craindre que ce présent l'attache, puisque c'est même de ce présent qu'il tire de puissans motifs pour porter tous les vœux vers l'avenir. Quelque sensation que ce présent fasse d'abord sur son cœur, elle ne lui peut être nuisible, puisqu'au contraire elle ne sert qu'à lui donner une plus grande idée de l'avenir où il aspire,

et où il ne peut arriver que par un détachement véritable et volontaire de ce présent. Ainsi, tout ce que ce présent étale à sa vue d'éclat, de charmes, d'attraits, bien loin de le détourner du salut, ne contribue qu'à l'affermir davantage dans cette maxime capitale: *Que sert-il à l'homme de gagner tout le monde s'il vient à se perdre lui-même, et quel échange pourra le dédommager de la perte de son âme?* *Math.* c. 16. 26.

Maxime sortie de la bouche de Jésus-Christ même, qui est la vérité éternelle; maxime assez connue dans une certaine spéculation, mais bien peu suivie dans la pratique. Car voici l'énorme renversement dont nous n'avons que trop d'exemples devant les yeux, et qui croît de jour en jour dans tous les états du christianisme. Parce que les sens nous dominent, et que nos sens, tout matériels et tout grossiers, ne sont susceptibles que des objets qu'ils aperçoivent et qui leur sont présens; c'est à ce présent que nous nous arrêtons. Au lieu de dire, comme S. Paul, *nous n'avons point ici une demeure stable et permanente; mais nous en attendons une autre dans l'avenir*, à peine concevons-nous qu'il y ait un avenir au-delà de ce cours d'années que nous passons sur la terre, et dont la mort est *Heb.* c. 13. 14.

le terme. A peine nous laissons-nous persuader qu'il y ait un autre bonheur, qu'il y ait d'autres biens et d'autres grandeurs que ces grandeurs et ces biens visibles dont nous pouvons jouir dans le temps : d'où il arrive que nous avons si peu de goût pour les choses du ciel, et pour tout ce qui a rapport au salut. On nous en parle, nous en parlons nous-mêmes ; mais ce qu'on nous en dit, comment l'écoutons-nous, et nous-mêmes comment en parlons-nous ? avec le même froid que si nous n'y prenions nul intérêt. Et il n'y a rien en cela de surprenant, *puisque l'homme sensuel et animal ne peut s'élever au-dessus de lui-même, ni pénétrer avec les yeux de chair dans les mystères de Dieu.* 1. Cor. c. 2.

C'est pour cela que la vue du monde nous devient si dangereuse et si pernicieuse. Non seulement elle pourroit nous être salutaire, mais elle devroit l'être dans la manière que je l'ai fait entendre. Elle l'a été, et elle l'est encore pour un petit nombre de chrétiens, accoutumés à juger de tout par les pures lumières de la foi, et non par l'aveugle penchant de la nature. Ils voient la figure de ce monde, ils la considèrent, mais comme une figure et non point autrement. Car ce n'est dans

leur estime qu'une figure ; mais de cette figure ils passent à la vérité qu'elle leur annonce, au bien réel et solide qu'elle leur découvre, à la suprême béatitude dont elle leur trace comme un léger crayon. Que ne regardons-nous ainsi le monde ! que ne nous attachons-nous à contempler dans ce miroir ce qu'il nous représente des beautés inestimables et ineffables d'un autre monde où sont renfermées toutes nos espérances ! C'est l'occupation la plus ordinaire de ces âmes fidèles et intérieures, que l'esprit de Dieu conduit, et qui, sans se laisser prendre à des dehors trompeurs, tournent à bien pour leur perfection et leur satisfaction ce qui pervertit le commun des hommes. Car voilà quel est le principe de ce mortel assoupissement, et si j'ose le dire, de cette stupide insensibilité où nous vivons à l'égard du salut.

Le prophète reprochoit aux Juifs qu'ils n'avoient tenu nul compte de cette terre promise que le Seigneur leur destinoit, parce que dans le désert où ils marchoient, ils n'étoient attentifs qu'à ce qu'ils rencontroient sur leur route, et à ce qui pouvoit satisfaire leur sensualité. N'est-ce pas là l'état d'une infinité de grands et d'opulens, qui semblent, à les voir agir, n'a-

voir été faits que pour cette vie, et y avoir établi leur dernière fin ? Ce qui les occupe, ce n'est guère leur destinée éternelle ? et pourvu que dans la voie qui leur est ouverte, rien ne leur manque de tout ce qu'ils y souhaitent, soit richesses, soit honneurs, soit douceurs et commodités, ils se mettent peu en peine du terme où ils doivent adresser tous leurs pas. Mais quel est-il donc ce terme, et sommes-nous excusables de ne le pas savoir, quand nous le pouvons apprendre de tout ce qui se présente à nous, et qui nous environne ? il ne faudroit que quelque réflexion ; mais l'enchantement de la bagatelle dissipe tellement nos pensées, que dans une distraction habituelle et perpétuelle, nous oublions sans cesse le seul bien digne de notre souvenir. L'heure viendra, prenons-y garde, l'heure viendra où nous en connoîtrons l'excellence et la valeur infinie, non plus par des conjectures ni des comparaisons, mais par une connoissance expresse et directe. Cette connoissance claire et dégagée des illusions qui nous trompoient, réformera dans un moment toutes nos idées ; mais peut-être, hélas ! pour exciter en même temps tous nos regrets; regrets d'autant plus vifs, que nous commencerons à con-

cevoir une plus haute estime du salut, et que cette estime n'aura d'autre effet que de nous en faire ressentir plus vivement la perte.

Désir du salut, et la préférence que nous lui devons donner au-dessus de tous les autres biens.

DE l'estime naît le désir, et ce désir doit croître selon le prix du bien qui nous est proposé, et selon la mesure de l'estime que nous en devons faire.

Je dois donc par proportion désirer le salut, comme je dois aimer Dieu. Parce que Dieu est le souverain bien, je dois l'aimer souverainement, et parce que le salut est la souveraine béatitude, je le dois souverainement désirer. Si dans toute l'étendue de l'univers, il y a quelque chose que j'aime plus que Dieu, dès-là je suis coupable devant Dieu, parce que je déroge à la souveraineté de son Être, en lui préférant un être créé : et si dans tous les biens de la terre il y a quelque chose que je désire plus que le salut, dès-là je manque à la charité que je me dois, et je me rends coupable envers moi-même, parce que je me dégrade moi-même, et que je préfère au souve-

rain bonheur de mon âme une felicité trompeuse et passagère. Ce n'est pas assez. Si dans tout l'univers il y a même quelque chose que j'aime autant que Dieu, je l'offense, je lui fais outrage, et je n'accomplis pas le précepte de l'amour de Dieu, parce que Dieu étant par sa nature au-dessus de tout, rien ne peut entrer en comparaison ni ne doit être mis dans un degré d'égalité avec ce premier Etre, cet Etre suprême; et si dans toute la terre il y a quelque chose que je désire autant que le salut, c'est un renversement, c'est un désordre, parce que dans mon estime et dans mon cœur j'ôte au plus grand de tous les biens ce caractère de supériorité et d'excellence qui lui est essentiel, et qui ne se trouve, ni ne peut se trouver dans aucun bien mortel et périssable.

Ce n'est pas tout encore; et quand je n'aimerois rien plus que Dieu, rien autant que Dieu, si j'aime avec Dieu quelque chose que je n'aime pas pour Dieu, je n'ai pas cette plénitude d'amour qui est due à Dieu, puisque mon amour est partagé; et d'ailleurs en ce que j'aime avec Dieu sans l'aimer pour Dieu, je n'honore pas Dieu comme fin dernière, à qui tout doit être rapporté. De même, quand je ne désirerois rien plus que le

salut, rien autant que le salut, si je désire avec le salut quelque chose que je ne désire pas pour le salut et en vue du salut, je n'ai pas ce désir pur, ce plein désir que mérite un bien tel que le salut ; c'est-à-dire, un bien que je dois proprement regarder comme mon unique bien, puisque tout autre bien que je pourrois prétendre en ce monde, n'est un vrai bien pour moi, que selon qu'il pourroit m'aider à parvenir au salut, comme au seul terme de mon espérance et au seul comble de tous les biens.

Mais quoi ! n'est-ce pas un bien que la santé, les forces ? N'est-ce pas un bien qu'un établissement honnête, et une fortune convenable à ma condition ? N'est-ce pas un bien que tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie, et ne puis-je pas désirer tout cela ? Oui, ce sont-là des biens, et je puis les désirer : mais ce ne sont que des biens subordonnés au premier bien, qui est le salut ; d'où il s'ensuit que je ne dois les désirer qu'avec cette subordination, et que suivant le rapport qu'ils peuvent avoir à ce bien supérieur. Or, en les désirant de la sorte, ce ne sont point absolument ces biens que je désire, mais c'est le salut que je désire dans ces biens et par ces biens, conformément au

bon

bon usage que je suis résolu d'en faire; tellement qu'il est toujours vrai de dire alors que je ne désire que le salut, et que je ne veux rien que le salut.

Ainsi il n'y a que le salut que je doive désirer directement, que je doive désirer formellement et expressément, que je doive désirer en lui-même et pour lui-même. Quand je demande à Dieu tout le reste, je ne dois le lui demander que sous condition, et qu'avec une véritable indifférence sur ce qu'il lui plaira d'en ordonner; lui témoignant mon désir, mais du reste me soumettant à sa sagesse et à sa providence pour juger si c'est un bon désir, si c'est un désir selon ses intentions et selon ses vues, s'il m'est utile que ce désir s'accomplisse et s'il en tirera sa gloire; renonçant à ce désir, si tout cela ne s'y rencontre pas, le désavouant de cœur, et même priant Dieu que bien loin de l'exaucer, il fasse tout le contraire, supposé que sa gloire et mon avantage spirituel y soient intéressés. Mais quand je le lui demande mon salut, je le lui demande, ou je dois le lui demander d'une tout autre manière; car je le dois demander déterminément, nommément, sans toutes ces conditions, puisqu'elles s'y trouvent déjà, et sans nulle indiffé-

rence sur le succès de ma prière. Expliquons-nous.

Quand je demande à Dieu mon salut, je ne lui dis pas simplement, ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon désir, si c'est un bon désir ; mais je lui dis, et je lui dois dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir, parce que je sais que c'est un bon désir. Je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon désir, si c'est un désir selon vos intentions et selon vos vues ; mais je lui dis et je dois lui dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir, parce que je sais que c'est un désir selon vos vues et selon vos intentions. Je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon désir, s'il m'est utile que ce désir s'accomplisse, et si vous en devez tirer votre gloire ; mais je lui dis et je dois lui dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir, parce que je sais qu'il m'est souverainement utile que ce désir s'accomplisse ;

que c'est dans l'accomplissement de ce désir qu'est renfermée toute mon espérance; que sans l'accomplissement de ce désir, il n'y a point pour moi d'autre bonheur; et parce que je sais encore que vous y trouverez votre gloire, puisque c'est dans le salut de l'homme que vous la faites particulièrement consister. Enfin, je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire seulement : Seigneur, sauvez-moi, si c'est votre volonté; mais je lui dis et je dois lui dire : Sauvez-moi, Seigneur, et je vous conjure, ô mon Dieu, que ce soit-là votre volonté, une volonté spéciale, une volonté efficace. Si bien qu'il ne m'est jamais permis de renoncer à ce désir du salut, comme il ne m'est jamais permis de renoncer au salut même; mais bien loin de laisser ce désir s'éteindre dans mon cœur, je dois sans cesse l'y entretenir et l'y rallumer.

Conséquemment à ce désir, Dieu veut donc que j'aie recours à lui. Il veut que je frappe continuellement à la porte, et que par des vœux redoublés je lui fasse une espèce de violence pour l'engager à m'ouvrir et à me recevoir. Il veut que ce soit là le sujet de mes prières les plus fréquentes et les plus ardentes. Il ne me défend pas de lui demander d'autres biens;

mais il veut que je ne les lui demande qu'autant qu'ils ne peuvent préjudicier à mon salut, qu'autant qu'ils peuvent concourir avec mon salut, qu'autant que ce sont des moyens pour opérer mon salut. Sans cela il rejette toutes mes demandes, parce qu'elles ne sont ni dignes de lui qui a tout fait pour le salut de ses élus, ni dignes de moi qu'il n'a créé, et placé dans cette région des morts, que pour tendre à la terre des vivans et pour obtenir le salut.

C'est par le sentiment et l'impression de ce désir du salut, que le saint roi David s'écrioit si souvent et disoit si affectueu-
Ps. 141. sement à Dieu : *Hé ! Seigneur, quand sera-ce ! quand viendra le moment que j'irai à vous, que je vous verrai, je vous posséderai, et je goûterai dans votre sein les pures délices de la béatitude céleste ?* Tout roi qu'il étoit, assis sur le trône de Juda, comblé de gloire et ne manquant d'aucun des avantages qui peuvent le plus contribuer au bonheur humain, il se regardoit en ce monde comme dans un lieu d'exil. Il n'en pouvoit soutenir l'ennui, et il en témoignoit à Dieu
Ps. 119. 5. sa peine : *Hélas ! que cet exil est long ! ne finira-t-il point, Seigneur, et combien de temps languirai-je encore, avant*

que mon attente et mes souhaits soient remplis ! Et de là aussi ces transports de joie qui le ravissoient dans la pensée que son heure approchoit, et que bientôt il sortiroit des misères de cette vie pour passer à l'heureux séjour après lequel il soupiroit. *On me l'a annoncé, et ma joie en est extrême : j'irai dans la maison de mon Seigneur et de mon Dieu.* Ps. 121. 1.

C'est de la même impression et du même sentiment de ce désir du salut, qu'étoient si vivement touchés ces anciens et fameux patriarches que saint Paul nous représente plutôt comme des anges habitans du ciel, que des hommes vivans sur la terre. Ils y étoient comme s'ils n'y eussent point été : ils y étoient comme des étrangers et des voyageurs ; tous leurs regards se portoient vers leur patrie et leur éternelle demeure ; ils la saluoient de loin ; ils s'y élançoient par tous les mouvemens de leur cœur, et rien n'en détournoit leurs yeux ni leur attention.

Désir du salut qui dans les saints de la loi nouvelle n'a pas été moins vif ni moins empressé que dans ceux de l'ancienne loi. Le grand apôtre en est un exemple bien mémorable et bien touchant : la vie n'étoit pour lui qu'un esclavage et une triste captivité ; et sans en accuser la providence

ni s'en plaindre, il ne laissoit pas de déplorer son sort et d'en gémir : *Malheureux que je suis !* Quel étoit le sujet de ces gémissemens si amers et tant de fois réitérés ? c'est que son âme retenue dans un corps mortel, ne pouvoit jouir encore de sa béatitude. *Qui me délivrera de ce corps de mort* ? Qui détruira cette prison et qui brisera mes liens, afin que je prenne mon vol vers l'objet de tous mes vœux et le centre de mon repos ? Dans une semblable disposition, il n'avoit garde de s'abandonner aux horreurs naturelles de la mort ; mais par la force du désir dont il étoit transporté, il savoit bien les réprimer et les surmonter. Bien loin que la mort l'étonnât, il l'envisageoit avec une sorte de complaisance ; et bien loin de la fuir, il s'y présentoit lui-même et la demandoit. *Mourir* c'étoit *un gain* selon son estime, parce que c'étoit passer dans le sein de Dieu et arriver au terme du salut.

Rom. 7. 24.

Philip. 1. 21.

Si nous comprenions comme ce docteur des nations et comme tant d'autres après lui, ce que c'est que le salut ; si Dieu, pour un moment, daignoit faire luire à nos yeux un rayon de sa gloire, et de cette gloire qu'il nous prépare à nous-mêmes, qui peut exprimer quelle sainte ardeur, quel feu s'allumeroit dans

os cœurs ? Du reste, sans avoir encore
ette vue claire et immédiate qui n'est ré-
ervée qu'aux bienheureux dans le ciel,
ous avons la foi pour y suppléer. Il ne
ient qu'à moi de me rendre, avec cette
umière divine qui m'éclaire, plus attentif
ux grandes espérances que la religion
ne donne et dont je devrois uniquement
n'occuper.

Je le devrois, mais comment est-ce
ue je satisfais à ce devoir ? Comment
st-ce qu'on y satisfait dans tous les états
u monde, et du monde même chrétien?
ien de plus rare que ce désir du salut :
ourquoi ? parce que ce désir est étouffé
resque dans tous les cœurs par mille au-
es désirs qui n'ont pour fin que la vie
résente et que ses biens. Non seulement
n désire les biens de la vie avec le salut
ns les désirer pour le salut, non seule-
ent on les désire autant que le salut,
on seulement même on les désire plus
ue le salut; mais le dernier degré de
veuglement et du désordre, c'est que la
upart ne désirent que les biens de la
e, ne soupirent qu'après les biens de la
e, et ne pensent pas plus au salut que
s n'en croyoient point, ou n'en espé-
ient point. Est-ce en effet par un liber-
age de créance qu'ils vivent dans une

telle insensibilité à l'égard du salut? Est-ce par une espèce d'enchantement et d'ensorcellement? Quoi qu'il en soit, si je considère toute la face du christianisme qu'est-ce que j'y aperçois? J'y vois des gens affamés de richesses, des gens affamés d'honneurs, des gens affamés de plaisirs, et des plaisirs les plus grossiers voilà où s'étend toute la sphère de leurs désirs; voilà les bornes où ils les tiennent renfermés sans les porter plus loin ni les élever plus haut.

Ce n'est pas que quelquefois dans le discours on ne reconnoisse l'importance du salut; ce n'est pas qu'on ne s'en explique en certains termes, et qu'on ne convienne qu'il n'est rien de plus désirable ni même de si désirable. Les plus mondains savent en parler comme les autres, et souvent mieux que les autres. Mais qu'est-ce que cela? un langage, des paroles affectées, et rien de plus. Car sans nous en tenir aux paroles et aux expressions, mais examinant la chose dans la vérité, peut-on dire que nous désirons le salut, lorsque de tous les sentimens et de tous les mouvemens de notre cœur il n'y en pas un qui tende vers le salut? Nous aimons, mais quoi? est-ce ce qui nous conduit au salut? Nous haïssons

mai

mais quoi ? est-ce ce qui nous détourne du salut ? Nous nous réjouissons, mais de quoi ? est-ce des mérites que nous acquérons pour le salut ? Nous nous affligeons, mais pourquoi ? est-ce parce que nous avons souffert quelque dommage et fait quelque perte qui intéresse le salut ? Parcourons ainsi de l'un à l'autre toutes nos passions et toutes nos affections ; laquelle pourrons-nous marquer, quelle qu'elle soit, qui ait pour terme le salut, et où il ait aucune part ? Je ne veux pas faire entendre par là ; que nous vivions dans une indolence qui ne s'affectionne à rien et que rien n'émeut : au contraire, toute notre vie se passe en désirs, et en désirs qui nous agitent, qui nous troublent, qui nous dévorent, qui nous consument. Car telle est la vie de l'homme dans le monde, telle est souvent même la vie de bien des hommes jusques dans la retraite. Vie de désirs, mais de quels désirs ? de désirs frivoles, de désirs terrestres, de désirs insensés, de désirs pernicieux, de ces désirs que formoient les Juifs, et que Dieu sembloit écouter quand il vouloit punir cette nation indocile, en les abandonnant à eux-mêmes et à la perversité de leur cœur.

Puissions-nous amortir tous ces désirs

qui nous entraînent dans la voie de perdition. Car voilà, dit l'apôtre, où ils nous conduisent, et à quoi ils se terminent. Ils nous amusent pendant la vie, ils nous tourmentent, ils nous trompent, et par une suite immanquable, ils nous damnent.

1. Tim. 5. 9. Effets trop ordinaires, et que mille gens éprouvent sans apprendre de là à se détromper. Désirs qui nous amusent par les vains objets auxquels nous nous attachons, et les vaines espérances dont nous nous flattons. Ou ce sont des biens qui nous sont refusés, et que nous n'obtenons jamais, malgré tous les soins que nous y apportons; ou, si nous sommes plus favorisés de la fortune, ce sont des biens dont nous découvrons bientôt, comme Salomon, la fausseté et la vanité. Désirs qui nous tourmentent par les inquiétudes, les craintes, les soupçons, les impatiences, les dépits, les mélancolies et les chagrins où ils nous exposent. Interrogeons là-dessus une multitude innombrable de mondains ambitieux, de mondains intéressés, de mondains voluptueux; s'ils sont de bonne foi, ils conviendront que ce qui leur ronge plus cruellement l'âme, et ce qui fait leur plus grand supplice dans la vie, ce sont les violens désirs que leur inspirent l'ambition, la cupidité, l'a-

mour du plaisir, qui les dominent. Désirs qui nous corrompent par les crimes où ils nous précipitent et qu'ils nous font commettre. Car on veut les contenter ces désirs déréglés, et si l'on ne le peut par les voies droites, on prend les voies détournées qui sont les voies de l'iniquité et de l'injustice. De là même enfin, désirs qui nous damnent : au lieu que par des avantages tout opposés, un vrai désir du salut sert à nous occuper solidement, à nous tranquilliser dans les événemens les plus fâcheux et dans toutes les adversités humaines, à nous sanctifier et à nous sauver.

Ce désir du salut est pour une ame fidèle l'occupation la plus solide. Elle s'entretient de sa fin dernière ; elle y fixe toutes ses pensées comme à son unique bien, elle en goûte par avance les douceurs toutes pures ; et c'est comme un pain de chaque jour qui la nourrit. Ce même désir du salut, en dégageant l'âme de tous les désirs du siècle, l'établit dans un repos presqu'inaltérable. A peine s'aperçoit-elle de tout ce qui se passe dans le monde, tant elle y prend peu d'intérêt, et tant elle est au-dessus de tous les accidens et de toutes les révolutions. Elle n'a qu'un point de vue qui est le ciel ; hors de là rien ne l'inquiète, parce que hors de là

elle ne tient à rien, ni ne veut rien. Par une conséquence très-naturelle, autant que ce désir du salut contribue au repos de l'âme chrétienne, autant contribue-t-il à sa sanctification ; car si c'est un désir véritable, et tel qu'il doit être, c'est un désir efficace, qui dans la pratique nous fait éviter avec un soin extrême tout ce qui peut nuire en quelque sorte que ce soit à notre salut, et nous applique sans relâche à toutes les œuvres capables de l'assurer et de le consommer. Or ces œuvres ce sont des œuvres saintes et sanctifiantes ; et voilà comment le désir du salut nous sauve.

Renouvelons-le dans nous ce désir si salutaire ; ne cessons point de le réveiller, de le ranimer par la fréquente méditation de l'importance infinie du salut. Que désirons-nous autre chose, et où devons-nous aspirer avec plus d'empressement et plus de zèle, qu'à un bien qui seul nous suffit, et sans quoi nul autre bien ne nous peut suffire ?

Incertitude du salut, et des sentimens qu'elle doit nous inspirer, opposés à une fausse sécurité.

AFFREUSE incertitude, Seigneur, où vous me laissez sur mon affaire capitale, sur la plus essentielle et même la seule affaire qui doive m'intéresser, sur l'affaire de mon salut ! Je suis certain que vous voulez me sauver; je suis certain que je puis me sauver : mais me sauverai-je en effet, mais serai-je un jour dans votre royaume au nombre de vos prédestinés, mais parviendrai-je à cette éternité bienheureuse, pour laquelle vous m'avez créé, et qui est mon unique fin ? voilà, mon Dieu, ce qui passe mon intelligence; voilà ce que toute la subtilité de l'esprit humain, ce que tous mes raisonnemens ne peuvent découvrir. Car de tous les hommes vivans sur la terre, en est-il un qui sache s'il est digne de haine ou d'amour ? et par conséquent en est-il un qui sache s'il est dans une voie de salut ou dans une voie de damnation ?

Je ne puis douter, Seigneur, que je n'aie péché contre vous, et péché bien des fois, et péché en bien des manières, et péché

jusqu'à perdre votre grâce ; mais puis-je me répondre que j'y suis rentré dans cette grâce, que j'ai fait une vraie pénitence et que vous m'avez pardonné ? en suis-je assuré ? Quand même il en seroit ainsi que je le désire, et quand je pourrois me flatter de l'avantage d'être actuellement et parfaitement réconcilié avec vous, suis-je assuré de persévérer dans cet état ? et si je m'y soutiens quelque temps, suis-je assuré d'y persévérer jusqu'au dernier moment de ma vie ? suis-je assuré d'y mourir.

Tout cela, mon Dieu, ce sont pour moi d'épaisses ténèbres, ce sont des abîmes impénétrables. Dès que je veux entreprendre de les sonder, l'horreur me saisit et je demeure sans parole. Et qui n'en seroit pas effrayé comme moi, pour peu qu'on vienne à considérer l'importance de cette affaire dont le succès est si incertain ? Car de quoi s'agit-il ? de tout l'homme, c'est-à-dire, du souverain bonheur de l'homme ou de son souverain malheur. Il s'agit par rapport à moi d'être mis un jour en possession d'une félicité éternelle, ou d'être condamné à un tourment éternel. Quelle sera la décision de ce jugement formidable ? Quel sera le terme de ma course ? Sera-ce une gloire sans

mesure ou une réprobation sans ressource? Sera-ce le ciel ou l'enfer ? Encore une fois, dans ces pensées mon esprit se trouble, mon cœur se resserre, toute ma force m'abandonne, et je reste interdit et consterné.

Ce n'est point là, Seigneur, de ces craintes scrupuleuses, dont les âmes timorées se tourmentent sans raison ; ce ne sont point de vaines terreurs : combien y a-t-il de réprouvés, qui pendant un long espace de temps avoient mieux vécu que moi, et paroissoient être plus en sûreté que moi ? Qui l'eût cru qu'éloignés du monde, et retirés dans les cloîtres et dans les déserts, ils y dussent jamais faire ces chutes déplorables qui les ont damnés? Suis-je moins en danger qu'ils n'y étoient? et ne seroit-ce pas la plus aveugle présomption, si j'osois me promettre que ce qui leur est arrivé ne m'arrivera pas à moi-même ? Une telle témérité suffiroit pour arrêter le cours de vos grâces, et mon salut alors se trouveroit d'autant plus exposé, que j'en serois moins en peine et que je le croirois plus à couvert.

Je ne vous demande point, ô mon Dieu, qu'il vous plaise de me révéler l'avenir ; je ne vous prie point de me faire voir quel doit être mon sort, et de tirer le voile

qui me cache cet adorable, mais redoutable mystère de votre providence. C'est un secret où il ne m'appartient pas de m'ingérer, et qui n'est réservé qu'à votre sagesse. En le dérobant à ma connoissance, et le tenant enseveli dans une si profonde obscurité, vous avez vos vues toujours saintes et toujours salutaires, si j'apprends à en profiter. Vous voulez me préserver de la négligence où je tomberois si j'avois une certitude absolue de ma prédestination ou de ma réprobation; car l'un et l'autre, ou plutôt l'assurance de l'un et de l'autre me porteroit à un relâchement entier. Que dis-je? l'assurance même de ma réprobation me précipiteroit dans le désespoir et dans les plus grands désordres. Vous voulez que *par de bonnes œuvres*, suivant l'avis du prince des apôtres, *je m'étudie de plus en plus à rendre sûre ma vocation et mon élection; de sorte que je sois pourvu abondamment de ce qui peut me donner entrée au royaume de Jésus-Christ.* Vous voulez *que je m'humilie sans cesse sous votre main toute-puissante*, comme un criminel qui attend une sentence d'absolution ou de mort, et qui, prosterné aux pieds de son juge, n'omet rien pour le toucher en sa faveur et pour obtenir grâce. Vous

2. Pet. 1. 10.

voulez que je vive dans un tremblement continuel et dans une défiance de moi-même, qui m'accompagne partout, et qui me fasse prendre garde à tout. Vous ne voulez, Seigneur, et c'est cela même aussi que je vous demande. Par là l'incertitude où je suis, tout effrayante qu'elle est, bien loin de m'être nuisible et dommageable, me deviendra utile et profitable.

Cependant, mon Dieu, je ne perdrai rien de ma confiance, et je n'oublierai jamais *que vous êtes le Dieu de mon salut.* Dieu de mon salut, parce que je ne puis me sauver sans vous et que par vous. Dieu de mon salut, parce que vous voulez que je me sauve, et que vous-même vous voulez me sauver. Dieu de mon salut, parce que pour me sauver vous ne me refusez aucun des secours nécessaires, et que vous me mettez dans un plein pouvoir d'en user. Voilà, Seigneur, ce qui me rassure, et ce qui calme mes inquiétudes. Vous m'ordonnez de les jeter toutes dans le sein, et de m'y retirer moi-même comme dans un asile toujours ouvert pour me recevoir. De là sans présumer de vos miséricordes, je défierai tous les ennemis de mon âme, et je ne cesserai point de dire avec votre prophète : *Le Seigneur est ma lumière, il est ma défense,* de quoi dois- Ps. 26.

je m'alarmer ? Quand je marcherois au milieu des ombres de la mort, mon cœur n'en seroit point ébranlé, parce que mon espérance étant dans le Seigneur, il est auprès de moi. Je ne veux de lui qu'une seule chose, et je la chercherai; je tâcherai de la mériter : c'est d'être avec lui pendant tous les siècles des siècles dans la sainte maison et dans le séjour de sa gloire. C'est là que se portent tous mes desirs : tout le reste ne m'est rien.

Confiance chrétienne ; mais qui, pour être chrétienne, doit avoir ses règles, et n'aller point au-delà des bornes. Car il est certain d'ailleurs qu'il y a des gens d'une sécurité merveilleuse, ou plutôt d'une présomption énorme touchant le salut. Ce ne sont point, il est vrai, des libertins et des impies; ce ne sont point des pécheurs scandaleux et plongés dans la débauche; ils n'enlèvent point le bien d'autrui, et ne font tort à personne; enfin, je le veux, ce sont de fort honnêtes gens selon le monde : mais sont-ce des apôtres ? Bien loin de s'employer au salut et à la sanctification du prochain en qualité d'apôtres, à peine pensent-ils à leur propre sanctification et à leur propre salut en qualité de chrétiens. Sont-ce des hommes d'oraison, accoutumés aux ravissemens

t aux extases? jamais ils n'eurent nulle onnoissance ni le moindre usage de ces xercices intérieurs, où l'âme s'élève à Dieu et s'entretient affectueusement avec Dieu. Quelques pratiques communes dont s s'acquittent avec beaucoup de négli- ence et de tiédeur; voilà où se réduit out leur christianisme. Sont-ce des péni- ens ennemis de leur chair et exténués 'austérités et de jeûnes ? ils ont toutes eurs commodités ou du moins ils les cher- hent; ils mènent une vie douce, tran- uille et agréable; ils écartent tout ce ui pourroit leur être pénible et onéreux, t ils ne se refusent aucun des divertisse- nens qui se présentent et qui leur sem- blent propres de leur état. Avec cela ils ivent en paix, sans crainte, sans inquié- ude sur l'affaire du salut; et parce qu'ils ne s'abandonnent pas à certains desordres, ls ne doutent point que Dieu, selon leur xpression, ne leur fasse miséricorde. Or, qu'ils écoutent un apôtre et un des plus rands apôtres, un prédicateur de l'évan- ile, et le docteur des nations; qu'ils écoutent un saint ravi jusqu'au troisième ciel, et qui dans la plus sublime contem- plation avoit appris *des secrets dont il n'est permis à nul homme de parler;* qu'ils écoutent un pénitent, consumé de tra-

vaux, crucifié au monde et à qui le mond
étoit crucifié ; c'est saint Paul. Que dit-i
1. Cor. c. 9. de lui-même? *Je châtie mon corps, je l réduis en servitude; pourquoi? de peu qu'après avoir préché aux autres je ne sois réprouvé moi-même.*

J'avoue que je ne lis point, ou n'entend point ces paroles sans frayeur. Quel langage! quel sentiment! Cet apôtre, ce maître des gentils, ce vaisseau d'élection, ce pénitent, Paul, tremble; et mille gens dans le monde, tout au plus chrétiens et chrétiens encore très-imparfaits, se tiennent en assurance! Il tremble, et que craint-il? Est-ce seulement de décheoir en quelque chose de la perfection apostolique, et de ne parvenir pas dans le ciel à toute la gloire où il aspire? Ce n'est point là de quoi il est question : mais il craint pour son salut, il craint pour son âme, il craint d'être condamné et rejeté parmi les réprouvés; et tant de gens dans le monde n'observant qu'à demi les commandemens de la loi, bien loin de tendre à sa perfection, n'ont pas le moindre trouble sur leur disposition devant Dieu, et se mettent comme de plein droit au rang des prédestinés. Il tremble, et où? et en quelles conjonctures, en quel ministère? C'est en prêchant la parole de Dieu ; c'est en répandant la

i dans les provinces et dans les empires;
est en s'exposant à toutes sortes de périls
de souffrances pour le nom de Jésus-
hrist. Au milieu de tout cela et malgré
ut cela, il est en peine de sont sort éter-
el; et une infinité de gens dans le monde,
ut occupés des affaires du monde,
ngagés dans toutes les occasions du
onde, jouissant de toutes les douceurs
u monde, sont au regard de leur éter-
té dans un repos que rien n'altère ! Il
ut ou que saint Paul ait été dans l'er-
eur, ou que nous y soyons; c'est-à-dire,
faut que saint Paul par une timidité
crupuleuse, par l'effet d'une imagina-
on trop vive, portât la crainte à un
xcès hors de mesure, ou que par une
veugle témérité nous nous laissions flat-
er d'une espérance ruineuse et mal fon-
éc. Or de soupçonner le grand apôtre,
nspiré de l'esprit de Dieu, d'avoir donné
ans une pareille illusion, ce seroit un
rime. C'est donc nous-mêmes qui nous
busons; et qu'est-ce de se tromper dans
ne affaire d'une telle conséquence?

A Dieu ne plaise que je tombe dans
n si terrible égarement! Pour m'en ga-
antir, il n'y a point de vigilance que je
e doive apporter, ni de precaution que je
e doive prendre; car ce n'est point là

de ces erreurs qu'on peut aisément rép
rer, ou dont les suites ne peuvent cause
qu'un léger dommage : la perte pour mo
seroit sans ressource, et pendant l'éter
nité toute entière il ne me resteroit nu
moyen de m'en relever. C'est donc à mo
d'être incessamment sur mes gardes, e
d'observer tous mes pas, comme un
homme qui dans une nuit obscure mar
cheroit à travers les écueils et les préci
pices, et se trouveroit à chaque momen
en danger de faire une chute mortelle e
sans retour. Toute mon attention ne suf
fira pas pour me mettre dans une pleine
assurance ; et quoi que je fasse, j'aura
toujours sujet de craindre : car il sera tou
jours vrai, mon Dieu, que vos voies son
incompréhensibles, et vos jugemens im-
pénetrables. Mais après tout vous aurez
égard aux mesures que je prendrai, aux
vœux que je vous présenterai, aux œuvres
que je pratiquerai, à tout ce que pourra
me suggérer le zèle de mon salut, que vous
avez confié à mes soins et que vous avez
fait dépendre, après votre grâce, de ma
fidélité. Si ce n'est pas assez pour m'ôter
toute défiance de moi-même, c'est assez
pour affermir mon espérance en votre
miséricorde, et pour la soutenir. Ce sage
tempérament de défiance et d'espérance

ne servira de sauve-garde, et me préser-
era de deux extrémités que je dois éga-
ement éviter; l'une est une défiance pu-
llanime, et l'autre une espérance pré-
omptueuse. Par là j'attirerai sur moi la
ouble bénédiction que le prophète a
romise au juste, qui tout ensemble craint
e Seigneur, et se confie dans le Seigneur.

Volonté générale de Dieu touchant le salut de tous les hommes.

DIEU veut-il me sauver? ne le veut-il
as? Si je m'attache à la vraie créance
ui est celle de l'église, je décide sans hé-
iter que Dieu veut mon salut, et qu'il
e veut sincèrement, parce qu'il veut sin-
èrement le salut de tous les hommes.

Est-il rien qui nous ait été marqué en
les termes plus exprès dans les divines
écritures? et qui en croirons-nous si nous
n'en croyons pas Dieu même? lequel s'en
st expliqué tant de fois par ses sacrés or-
ganes et en tant de manières différentes.
l n'y a qu'à parcourir ces saintes lettres
t qu'à les lire, mais sans préjugé et sans
ob stination, mais avec une certaine bonne
oi et une certaine simplicité de cœur,
mais dans la vue de s'instruire et non

point dans un esprit de contradiction et de dispute; voici les idées que nous en remporterons et que tout d'un coup nous
2. Pet. 3. nous formerons : *Que Dieu ne veut pas qu'aucun homme périsse*, mais qu'il veut au contraire que tous se sauvent; que c'est pour cela même qu'il use de *patience* envers les pécheurs qui s'égarent de la voie du salut, et que pour les y faire rentrer, *il les appelle tous à la pénitence* : qu'à la vérité il y aura peu d'élus, c'est-à-dire, qu'il y en aura peu qui parviennent au salut; mais que le nombre n'en sera si petit, que parce que les autres n'auront pas bien usé, comme ils le pouvoient et comme ils le doivent, des grâces que Dieu de toute éternité leur avoit préparées, et des moyens qu'il leur avoit fournis dans le temps : qu'entre les réprouvés il n'y en aura donc pas un seul qui puisse imputer à Dieu sa perte; mais qu'ils seront forcés de se l'imputer à eux-mêmes, en reconnoissant qu'il ne tenoit qu'à eux de se sauver, et que Dieu ne les a point laissés manquer des secours nécessaires pour arriver au bienheureux terme où il vouloit les conduire : qu'il a envoyé son fils pour être le médiateur et le rédempteur, le sauveur de tout ce qu'il y a eu d'hommes dans le monde, et de tout ce qu'il y en aura

aura jusqu'à la fin du monde : si bien que de même qu'il fait luire son soleil sur les bons et sur les méchans, ou de même qu'il fait tomber la rosée du ciel sur les uns et sur les autres, de même il a voulu que le sang de Jésus-Christ se répandît, sans exception de personne, sur tout le genre humain, et qu'il effaçât toutes les iniquités de la terre.

Voilà, dis-je, ce que nous comprendrons à la simple lecture des divins oracles du Seigneur, et des saints livres où ils sont exprimés ; voilà ce qu'ils nous feront clairement entendre, quand nous les consulterons et que nous les prendrons dans le sens naturel qui se présente de lui-même. Il est bien étrange qu'il se trouve des gens qui sur cela deviennent ingénieux contre leur propre intérêt, et qui par de vaines subtilités cherchent à obscurcir des témoignages si formels et d'ailleurs si favorables.

Ne raisonnons point tant ; ne soyons point si curieux d'innover, ni si jaloux de soutenir à nos dépens des doctrines particulières : la foi de nos pères nous suffit. Ce qu'ils ont cru de tout temps, nous devons le croire avec la même certitude ; car le moins que nous puissions penser d'eux et en dire, c'est assurément qu'ils

avoient des lumières aussi relevées que les nôtres ; qu'ils étoient aussi pénétrans que nous, aussi instruits que nous, aussi versés dans la connoissance des mystères de Dieu et dans la science du salut. Or, voyant dans l'écriture, surtout dans l'évangile et dans les épîtres des apôtres, des termes si précis et si marqués touchant la prédestination divine, et le dessein que Dieu a de sauver tout le monde, ils se sont soumis sans résistance à une vérité qui leur étoit si authentiquement notifiée ; ils n'ont point eu recours, pour en éluder la force, à de frivoles distinctions ; ils n'ont point partagé le monde en deux ordres, l'un de ceux que Dieu a choisis et favorisés, l'autre de ceux qu'il a rejetés et entièrement délaissés ; ils auroient cru par ce partage faire injure à cette miséricorde infinie qui remplit tout l'univers, et en mal juger ; ils auroient cru offenser le Dieu, le créateur, le père commun de tous les hommes ; ils auroient cru se rendre homicides de leurs frères, en leur fermant ce sein paternel qui nous est ouvert, et d'où personne n'est exclus si lui-même il ne s'en sépare : suivons des guides si sûrs, et entrons dans leurs sentimens. Au lieu de nous arrêter à des contestations et à

des questions sans fin, ne pensons comme eux qu'à profiter du don de Dieu. Goûtons-le dans le silence de la méditation ; nous y trouverons non-seulement l'appui le plus ferme et la ressource la plus solide, mais encore une des plus douces et des plus sensibles consolations.

Car dans la vive persuasion où je suis que Dieu a voulu et qu'il veut le salut de tout le monde, m'appliquant à moi-même ce grand principe j'en tire les plus heureuses conséquences.

J'adore la bonté de Dieu, je l'admire, j'y mets ma confiance; je me jette, ou pour mieux dire, je m'abîme dans le sein de cette providence universelle qui embrasse toutes les nations, toutes les conditions, tous les états. Je vais à Dieu, et dans un sentiment d'amour et de reconnoissance, je lui dis avec le prophète : O mon Dieu ! ô ma miséricorde ! Je mesure sa charité, tout immense qu'elle est, ou je tâche de la mesurer. J'en prends, pour parler de la sorte après l'apôtre, toutes les dimensions ; j'en considère la hauteur, la profondeur, la largeur, la longueur. Toutes ces idées me confondent, et je ne puis assez m'étonner de voir que cette charité divine s'étende jusqu'à moi, jusqu'à moi vile poussière, jusqu'à moi créature in-

grate et rebelle, jusqu'à moi pécheur de tant d'années et digne des plus rigoureux châtimens du ciel.

Si je me sens assailli de la tentation, et que je tombe dans la défiance et en certains doutes qui me troublent au sujet de ma prédestination éternelle, je me retrace fortement dans l'esprit ce souvenir si consolant, que Dieu veut me sauver. Ps. 42. 15. *Et pourquoi vous affligez-vous, mon âme*, me dis-je à moi-même comme David ? *pourquoi vous alarmez-vous ? Espérez en Dieu, vous le pouvez ; car c'est votre Dieu*, et il n'a pour vous que des pensées de paix. Si le zèle de ma perfection s'allume dans moi, et que par la pratique des bonnes œuvres je travaille à m'enrichir pour le ciel, ce qui redouble ma ferveur c'est de savoir, ainsi que s'exprime S. Paul, que je n'agis, *que je ne combats point à l'aventure;* mais que Dieu, qui désire mon salut plus que moi-même, accepte tout ce que je fais, qu'il l'agrée, qu'il l'écrit dans le livre de vie, qu'il est disposé à m'en tenir un compte exact et fidèle.

Si les remords de ma conscience me reprochent les désordres de ma vie, et que la multitude, la grièveté de mes péchés, m'inspirent un secret désespoir d'en obtenir le pardon, pour me rassurer je

rpasse cette parole de Jésus-Christ mê-
ne : *Ce ne sont point les justes que je* Mat. 9
uis venu appeler, mais les pécheurs. 13.
Touché de cette promesse, je m'anime,
e m'encourage à entreprendre l'œuvre de
na conversion. Quelque difficile qu'elle
ne paroisse, nul obstacle ne m'effraie;
ien ne m'arrête, parce que je me réponds
le l'assistance de Dieu qui, voulant me
auver, veut par conséquent m'aider de
a grâce, et me soutenir dans mon re-
our et dans toutes les rigueurs de ma
énitence : tels sont encore une fois les
ffets salutaires de l'assurance où je dois
tre d'une volonté réelle et véritable dans
Dieu, de ma sanctification et de mon salut.

Mais par une règle toute contraire, du
moment que ma foi viendra à chanceler
sur ce principe incontestable; du moment
que cette volonté de Dieu touchant mon
salut et touchant le salut de tout autre
homme, deviendra douteuse et incertai-
ne, où en serai-je? tout mon zèle s'a-
mortira, toute ma ferveur s'éteindra;
plus de pénitence, plus de bonnes œuvres.
Et pour quoi? parce que je ne saurai si
ma pénitence et toutes mes bonnes œuvres
ne pourront être de quelque avantage et
de quelque fruit devant Dieu.

Est-il rien en effet qui doive plus décon-

certer tout le système d'une vie chrétienne, que cette pensée : Dieu peut-être veut me sauver, mais peut-être aussi ne le veut-il pas ? On m'exhortera à servir Dieu, à m'acquitter fidèlement des devoirs de la religion ; mais moi je dirai : Que sais-je si tous les soins que je me donnerai pour cela, si toutes les violences que je me ferai, si toute ma fidélité et mon exactitude ne me seront point inutiles, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver ? On me représentera la gloire du ciel, le bonheur des saints, leur récompense éternelle ; mais moi je dirai : Que sais-je si je suis appelé à cette récompense, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver ? On me fera une peinture terrible des jugemens de Dieu, de ses arrêts, de ses vengeances, de tous les tourmens de l'enfer ; mais moi je dirai : Que sais-je s'il est en mon pouvoir de l'éviter cet enfer, et si mon sort n'est pas déjà décidé, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver ? A l'heure de ma mort on me montrera le crucifix, et l'on me criera : Voilà, mon cher frère, voilà votre Sauveur ; confiez-vous en ses mérites et dans la vertu de son sang ; mais moi je dirai : Que sais-je si ce sang divin, ce précieux sang a été répandu pour moi ? que sais-je

i c'est le prix de ma rançon, puisque je e sais si Dieu veut me sauver ?

Je le dirai, ou du moins je le penserai. Or, quel goût peut-on alors trouver dans outes les pratiques du christianisme ? Avec quelle ardeur peut-on s'y porter ? A quelle tentation n'est-on pas exposé le quitter tout, d'abandonner tout au nasard, et de se laisser aller à sa bonne ou à sa mauvaise destinée ? Hélas ! de ceux-là même qui croient, comme l'église, la vocation générale de tous les nommes au salut, il y en a tant néanmoins qu'on ne sauroit déterminer à en prendre le chemin et à y persévérer ; que sera-ce de ceux qui ne voudront pas reconnoître cette vocation, et qui douteront si Dieu s'est souvenu d'eux, ou s'il ne les a point oubliés ?

Non, dit le Seigneur, *je n'ai point publié mon peuple, non plus qu'une mère n'oublie point l'enfant qu'elle a mis au monde et à qui elle a donné la vie.* Dieu ne dit pas en particulier qu'il n'a point oublié celui-ci, ni celui-là parmi son peuple ; mais il marque son peuple en général. Or, tout indigne que j'en puis être, je suis de ce peuple de Dieu ; je dis même de ce peuple choisi, dont Dieu autrefois et dans un sens plus Isaïe, c. 49.

étroit, disoit : *Vous serez mon propr peuple.* Les Juifs en étoient la figure ; comme entre toutes les nations, ils furen la nation spécialement chérie du Sei gneur et appelée à la terre promise pa une préférence de prédilection, c'es ainsi que Dieu, par une faveur singu lière, a formé de nous un peuple chré tien, c'est-à-dire, un peuple qu'il a dis tingué de tous les autres peuples, et su qui il paroît avoir des vues de salut plu efficaces et plus expresses. Quand donc ce qui n'est pas et ce que je ne pourrois penser que par une erreur grossière quand, dis-je, il y auroit quelque lieu de douter que Dieu voulût le salut de tan d'infidèles qui n'ont jamais reçu ni les mêmes lumières, ni les mêmes dons que moi ; dès-là qu'il a plu à la providence de me faire naître de parens chrétiens et comme dans le sein de la foi ; dès-là qu'au moment de ma naissance j'ai eu l'avan-vantage, par la grâce du baptême, d'être régénéré en Jésus-Christ, et que je suis devenu par un droit spécial l'héritier de son royaume ; dès-là même que par une prérogative qui me sépare de tant d'héré-tiques sortis de la voie droite, et engagés dans une voie de séduction, je me trouve au milieu de l'église en qui seule est la

vérité,

vérité, la vie, le salut, tout cela, ne sont-ce pas de la part de Dieu des témoignages certains d'une volonté bien sincère de me sauver ?

Il le veut ; mais ce salut si important pour moi, le veux-je? il est bien étrange que dans une affaire qui me touche de si près, et qui m'est si essentielle, on puisse être en doute si je la veux véritablement, ou si je n'y suis pas insensible. Quoi qu'il en soit, parce que Dieu veut mon salut et le salut de tous les hommes, que n'a-t-il pas fait pour cela ? S'est-il contenté d'une volonté de simple complaisance, sans agir et sans en venir aux moyens nécessaires ? du ciel même et du trône de sa gloire, il nous a envoyé un rédempteur ; ce fils unique, ce Dieu homme, il l'a livré à la mort et à la mort de la croix. Où n'a-t-il pas communiqué les mérites infinis de cette rédemption surabondante? A qui a-t-il refusé le sang de Jésus-Christ? Et pour descendre encore à quelque chose de moins commun et de personnel par rapport à moi, dans son église où il m'a adopté et dont je suis membre, quels secours ne me fournit-il pas ! que d'enseignemens pour m'instruire, que de ministres pour me diriger, que de sacremens pour me fortifier, que de grâces intérieu-

res, que de pieuses pratiques pour me sanctifier! voilà comment Dieu m'a aimé, voilà par où il me fait évidemment connoître qu'il veut mon salut, et qu'il le veut sincèrement. Or, encore une fois, est-ce ainsi que je le veux? je n'en puis mieux juger que par les effets. Car, si je le veux comme Dieu le veut, je dois par proportion y travailler comme Dieu y travaille; c'est-à-dire, que je dois user de tous les moyens qu'il me présente et n'en omettre aucun; que je dois éviter tout le mal qu'il me défend, et pratiquer tout le bien qu'il me commande; que je dois être dans une vigilance et dans une action continuelle, pour profiter de toutes ses grâces, et pour mériter le saint héritage qu'il me destine, non point seulement comme un don de sa pure libéralité, mais encore comme la récompense de mes œuvres. Dire sans cela que je veux mon salut, c'est une contradiction; car vouloir le salut et ne vouloir rien faire de tout ce qu'on sait indispensablement requis pour parvenir au salut, ne sont-ce pas dans une même volonté deux sentimens incompatibles, et qui se détruisent l'un l'autre? Hé! nous tromperons-nous toujours nous-mêmes? Chercherons-nous toujours à rejeter sur Dieu ce que nous ne devons imputer qu'à

nous-mêmes et qu'à la plus lâche et à la plus profonde négligence ?

Possibilité du salut dans toutes les conditions du monde.

QUAND un homme du monde dit qu'il ne peut se sauver dans son état, c'est une mauvaise marque ; car un des premiers principes pour s'y sauver, est de croire qu'on le peut. Mais c'est encore pis, quand persuadé, quoique faussement, que dans sa condition il ne peut faire son salut, il y demeure néanmoins ; car un autre principe non moins incontestable, c'est que dès qu'on ne croit pas pouvoir se sauver dans un état, il le faut quitter. J'ai, dites-vous, des engagemens indispensables qui m'y retiennent ; et moi je réponds que si ce sont des engagemens indispensables, ils peuvent dès-lors s'accorder avec le salut, puisqu'étant indispensables pour vous, ils sont pour vous de la volonté de Dieu ; et que Dieu qui nous veut tous sauver, n'a point prétendu vous engager dans une condition où votre salut vous devînt impossible. Développons cette pensée : elle est solide.

C'est un langage mille fois rebattu dans le monde, de dire qu'on ne s'y peut sau-

ver : et pourquoi ? parce qu'on est, dit-on, dans un état qui détourne absolument du salut. Mais comment en détourne-t-il ? Est-ce par lui-même ? cela ne peut être, puisque c'est un état établi de Dieu ; puisque c'est un état de la vocation de Dieu ; puisque c'est un état où Dieu veut qu'on se sanctifie ; puisque c'est un état où Dieu par une suite immanquable donne à chacun des grâces de salut et de sanctification, et non-seulement des grâces communes, mais des grâces propres et particulières, que nous appelons pour cela grâces de l'état ; enfin, puisque c'est un état, où un nombre infini d'autres avant nous ont vécu très-régulièrement, très-chrétiennement, très-saintement, et où ils ont consommé par une heureuse fin leur prédestination éternelle. Reprenons, et de tous ces points, comme d'autant de vérités connues, tirons pour notre conviction les preuves les plus certaines et les plus sensibles.

Un état que Dieu a établi ; car le premier instituteur de tous les états qui partagent le monde et qui composent la société humaine, c'est Dieu même, c'est sa providence. Il a été de la divine sagesse en les instituant, d'y attacher des fonctions toutes différentes ; et de là vien

te diversité de conditions, qui sert à tretenir parmi les hommes la subordi- tion, l'assistance mutuelle, la règle et bon ordre. Or, Dieu qui dans toutes ses uvres envisage sa gloire, n'a point assu- ment été ni voulu être l'auteur d'une ndition où l'on ne pût garder sa loi, l'on ne pût s'acquitter envers lui des voirs de la religion, où l'on ne pût lui ndre, par une pratique fidèle de toutes s volontés, l'hommage et le culte qu'il érite; et comme c'est par là qu'on opère n salut, il faut donc conclure qu'il n'y oint d'état qui de lui-même y soit op- sé, ni qui empêche d'y travailler effi- cement.

Un état qui est établi de Dieu, est de la cation de Dieu; c'est-à-dire, qu'il y en plusieurs que Dieu destine à cet état, isqu'il veut et qu'il est du bien public ue chaque état soit rempli. Que serviroit- en effet d'avoir institué des professions, s ministères, des emplois, s'ils devoient emeurer vides, et qu'il ne se trouvât per- nne pour y vaquer? Mais, d'ailleurs, r ment pourrions-nous accorder avec finie bonté de Dieu, notre créateur et re père, de nous avoir appelés à un état il ne nous fût pas possible d'obtenir la uveraine béatitude pour laquelle il nous

a formés, ni de mettre notre âme à co
vert d'une éternelle damnation?

Un état où Dieu veut qu'on se sancti
et qu'on se sauve. C'est le même comma
dement pour toutes les conditions, et c'
toit à des chrétiens de toutes les conditio
que saint Paul disoit sans exception : *L*
1. Thes. c. 4. 3. *volonté de Dieu est que vous deveni*
saints. Voilà pourquoi il leur recomma
doit à tous d'acquérir la perfection de le
état, et leur promettoit au nom de Die
le salut comme la récompense de leur fid
lité. D'où il est évident que Dieu no
ordonnant ainsi de nous sanctifier da
notre état quel qu'il soit, et voulant qu
par la sainteté de nos œuvres nous nous
sauvions, la chose est en notre pouvoir
suivant cette grande maxime, que Die
ne nous ordonne jamais rien qui soit a
dessus de nos forces.

Un état aussi où Dieu ne manque poin
de nous donner des grâces de salut e
de sanctification : grâces communes e
grâces particulières. Grâces commune
à tous les états, grâces particulières e
conformes à l'état que Dieu par sa vo
cation nous a spécialement destiné : le
unes et les autres capables de nous soteni
dans une pratique constante des obliga
tions de notre état ; capables de nous as

surer contre toutes les occasions, toutes les tentations, tous les dangers où peut nous exposer notre état; capables de nous avancer, de nous élever, de nous perfectionner selon notre état. De sorte que partout et en toutes conjonctures, nous pouvons dire avec l'humble et ferme confiance de l'apôtre : *Je puis tout par le secours de celui qui me fortifie.* Philip. c. 4. 15.

Un état enfin où mille autres avant nous se sont sanctifiés et se sont sauvés. Les histoires saintes nous l'apprennent : nous en avons encore des témoignages présens; et quoique dans ces derniers siècles le déréglement des mœurs soit plus général que jamais, et qu'il croisse tous les jours, il est certain néanmoins que si Dieu nous faisoit connoître tout ce qu'il y a de personnes qui vivent actuellement dans la même condition que nous, nous y trouverions un assez grand nombre de gens de bien dont la vue nous confondroit : il est difficile que nous n'en connoissions pas quelques-uns, ou que nous n'en ayons pas entendu parler. Que ne faisons-nous ce qu'ils font? que n'agissons-nous comme ils agissent? que ne nous sauvons-nous comme ils se sauvent? Sommes-nous d'autres hommes qu'eux, ou sont-ils d'autres hommes que nous? Avons-nous

plus d'obstacles à vaincre, ou les moyens du salut nous manquent-ils ? Reconnoissons-le de bonne foi : l'essentielle et la plus grande différence qu'il y a entr'eux et nous, n'est ni dans l'état ni dans les obstacles, ni dans les moyens, mais dans la volonté. Ils veulent se sauver, et nous ne le voulons pas.

De là qu'arrive-t-il ? parce qu'ils veulent se sauver et qu'ils le veulent bien, ils se font des peines et des engagemens de leur état autant de sujets de mérite pour le salut ; et parce que nous ne voulons pas nous sauver, ou que nous ne le voulons qu'imparfaitement, nous nous faisons de ces mêmes engagemens et de ces mêmes peines autant de prétextes pour abandonner le soin du salut. Je sais que pour se conduire en chrétien dans son état, que pour n'y pas échouer, et pour se préserver de certains écueils qui s'y rencontrent par rapport au salut, on a besoin de réflexion, d'attention sur soi-même, de fermeté et de constance : or c'est ce qui gêne et ce qu'on voudroit s'épargner. Au lieu donc de tout cela, on pense avoir plutôt fait de dire qu'on ne peut se sauver dans son état : on tâche de se le persuader, et peut-être en vient-on à bout. Mais trompe-t-on Dieu ? et quand un jour nous paroîtrons

devant son tribunal, et nous lui rendrons compte de notre âme, que lui répondrons-nous lorsqu'il nous fera voir que cette prétendue impossibilité qui nous arrêtoit, n'étoit qu'une impossibilité supposée, qu'une impossibilité volontaire, qu'une lâcheté criminelle de notre part, qu'une foiblesse qui, dès le premier choc, se laissoit abattre, et qui, bien loin de nous justifier en ce jugement redoutable, ne doit servir qu'à nous condamner?

Mais pour mieux pénétrer le fond de la chose, je demande pourquoi nous ne pourrions pas allier ensemble les devoirs de notre état et ceux de la religion? Notre état, je le veux, nous engage au service du monde; mais ce service du monde, autant qu'il convient à notre condition, n'est point contraire au service de Dieu. Car quoi que nous puissions alléguer, trois vérités sont indubitables; 1. que les devoirs du monde et ceux de la religion ne sont point incompatibles; 2. qu'on ne s'acquitte jamais mieux des devoirs du monde qu'en s'acquittant bien des devoirs de la religion; 3. qu'on ne peut même satisfaire à ceux de la religion sans s'acquitter des devoirs du monde: et voilà de quelle manière nous pouvons et nous devons pratiquer cette excellente leçon du

Matt. 6. c. 22. 21. Sauveur des hommes. *Rendez à César*, c'est-à-dire, au monde, *ce qui est à César, et rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu:* l'un n'est point ici séparé de l'autre. Par où nous voyons, selon la pensée et l'oracle de notre divin maître, qu'il n'est donc point impossible de servir tout à la fois et conformément à notre état, Dieu et le monde: Dieu pour lui-même, et le monde en vue de Dieu.

J'ai ajouté, et c'est une vérité fondée sur la raison et sur l'expérience, qu'on ne s'acquitte jamais mieux de ce qu'on doit à son état et au monde, qu'en s'acquittant bien de ce qu'on doit à Dieu, parce qu'alors tout ce qu'on fait pour son état et pour le monde, on le fait pour Dieu et dans l'esprit de Dieu. Or, le faisant dans l'esprit de Dieu et pour Dieu, on le fait avec une conscience beaucoup plus droite, avec un zèle plus pur et plus ardent, avec plus d'assiduité, de régularité, de probité. Un troisième et dernier principe, non moins vrai que les deux autres, c'est qu'on ne peut même s'acquitter pleinement de ce qu'on doit à Dieu, si l'on ne s'acquitte de ce qu'on doit à son état et au monde, puisque dès qu'on le doit au monde et à son état, Dieu veut qu'on y satisfasse, et que c'est là une partie de la religion.

De tout ceci concluons que si notre état nous détourne du salut, ce n'est point par lui-même, mais par notre faute ; car bien loin que de lui-même ce soit un obstacle au salut, c'est au contraire la voie du salut que Dieu nous a marquée. Nous devons tous aspirer au même terme, mais nous n'y devons pas tous arriver par la même voie. Chacun a la sienne : or la nôtre, c'est l'état que Dieu nous a choisi, et en nous y appelant il nous dit : *Voilà votre chemin, c'est par là que vous marcherez ;* tout autre ne seroit point si sûr pour nous, dès qu'il seroit de notre choix sans être du choix de Dieu.

Comment donc et en quel sens est-il vrai qu'on ne peut se sauver dans son état ? C'est par la vie qu'on y mène et qu'on y veut mener, laquelle ne peut compatir avec le salut ; mais on y peut vivre autrement ; mais on y doit vivre autrement ; mais on peut et on doit autrement s'y comporter.

Cet état expose à une grande dissipation par la multitude d'affaires qu'il attire, et cette dissipation fait aisément oublier les vérités éternelles, les pratiques du christianisme, le soin du salut. Le remède, ce seroit de ménager chaque année, chaque mois, chaque semaine, et même cha-

que jour, quelque temps pour se recueillir et pour rentrer en soi-même. Ce temps ne manqueroit pas, et on sauroit assez le trouver si l'on y étoit bien résolu; mais pour cela il faudroit prendre un peu sur soi, et c'est à quoi on ne s'est jamais formé. On se livre à des occupations toutes humaines; on s'en laisse obséder et posséder; on en a sans cesse la tête remplie: le souvenir de Dieu s'efface, et on pense à tout, hors à se sauver.

Cet état donne des rapports qui obligent de voir le monde, de converser avec le monde, d'entretenir certaines habitudes, certaines liaisons parmi le monde: et personne n'ignore combien pour le salut il y a de risques à courir dans le commerce du monde. Le préservatif nécessaire, ce seroit d'abord de retrancher de ces liaisons et du commerce du monde ce qui est de trop; ensuite de se renouveler souvent, et de se fortifier par l'usage de la prière, de la confession, de la communion, de la lecture des bons livres; mais on ne veut point de toutes ces précautions, et on ne s'en accommode point. On se porte partout indifféremment et sans discernement; tout foible et tout désarmé, pour ainsi dire, qu'on est, on va affronter l'ennemi le plus puissant et

le plus artificieux ; on suit le train du monde, on est de toutes ses compagnies, on en prend toutes les manières ; et est-il surprenant alors, que dans un air si corrompu l'on s'empoisonne, et qu'au milieu de tant de scandales on fasse des chutes grièves et mortelles ? Je passe bien d'autres exemples, et j'avoue qu'en se conduisant de la sorte dans son état, il est impossible de s'y sauver ; mais consultons-nous nous-mêmes, et rendons-nous justice. Qui nous empêche d'user des moyens que nous avons en main pour mieux régler nos démarches et mieux assurer notre salut ? ne le pouvons-nous pas ? Or, de ne l'avoir pas fait lorsqu'on le pouvoit, lorsqu'on le devoit, lorsqu'il s'agissoit d'un si grand intérêt que le salut, quel titre de réprobation !

Il n'est donc point question pour nous sauver, de changer d'état, et souvent même, comme nous l'avons déjà observé, ce changement pourroit préjudicier au salut, parce que le nouvel état qu'on embrasseroit ne seroit point proprement, ni selon Dieu, notre état, c'est-à-dire, que ce ne seroit point l'état qu'il auroit plu à Dieu de nous assigner dans le conseil de sa sagesse.

Il n'est point question de renoncer ab-

solument au monde, et de nous ensevelir tout vivans dans des solitudes, pour n'être occupés que des choses éternelles, et pour ne vaquer qu'aux exercices intérieurs de l'âme. Cela est bon pour un petit nombre à qui Dieu inspire cette résolution, et à qui il donne la force de l'exécuter. Mais, après tout, que seroit-ce de la société humaine, si chacun prenoit ce parti? A quoi se réduiroit le commerce des hommes entr'eux; et sans ce commerce, comment pourroit subsister l'ordre et la subordination du monde? Ainsi rien de plus sage, ni de plus raisonnable que la règle de saint Paul, lorsqu'écrivant aux premiers fidèles nouvellement convertis, il leur disoit: *Mes frères, demeurez dans les mêmes conditions où vous étiez quand il a plu à Dieu de vous appeler.* Comme s'il leur eût dit: Dans ces conditions, vous pouvez être chrétiens et vivre en chrétiens; car ce n'est point précisément à la condition que la qualité de chrétien est attachée. Or, vivant en chrétiens et pratiquant dans vos conditions l'évangile de Jésus-Christ, vous vous sauverez, puisque c'est de cette vie chrétienne et de cette fidèle observation de la loi que le salut dépend.

. Cor. 7. 20.

Voilà ce qu'une infinité de mondains

ne veulent point entendre, parce qu'ils veulent avoir toujours de quoi s'autoriser dans leur vie mondaine, et que pour cela ils ne veulent jamais se persuader qu'ils puissent vivre chrétiennement dans leurs conditions. Ils sont merveilleux dans les idées qu'ils se forment, et dans les discours qu'ils tiennent en certaines rencontres. Il semble qu'ils aient leur salut extrêmement à cœur, et qu'ils soient dans la meilleure volonté de s'y employer; mais bien entendu que ce sera toujours dans un autre état que celui où ils se trouvent. O si je vivois, disent-ils, dans la retraite, et que je n'eusse à penser qu'à moi-même! O si je ne voyois plus tant le monde, et que je pusse ne m'occuper que de Dieu! mais le moyen d'être au milieu même du monde, continuellement en guerre avec le monde pour se défendre de ses attraits, pour agir contre ses maximes, pour se soutenir contre ses exemples, pour ne se laisser pas surprendre à ses illusions, ni emporter par le torrent qui en entraîne tant d'autres? Quel moyen? S. l'on me le demande, je répondrai que la chose est difficile; mais j'ajouterai qu'en matière de salut, à raison de son importance, il n'y a point de difficulté qui puisse nous servir de légitime excuse.

Je dirai plus; car ces difficultés à vaincre et ces efforts à faire, ce sont les moyens de salut propres de notre état. Chaque condition a ses peines, et la providence l'a ainsi réglé, afin que dans notre condition nous eussions chacun des sujets de mérite par la pratique de cette abnégation évangélique, en quoi consiste le vrai christianisme et par conséquent le salut.

Voie étroite du salut, et ce qui peut nous engager plus fortement à la prendre.

L'ÉVANGILE de Jésus-Christ est au-dessus de la raison; mais on peut dire en même temps qu'il n'est rien de plus raisonnable : c'est la droiture et la vérité même. Il ne déguise point, il ne flatte point. Ce qui se peut faire sans peine, il le représente tout aussi aisé qu'il l'est; et ce qui porte avec soi quelque difficulté, il le propose comme difficile, et ne cherche point à l'adoucir par de faux tempéramens.

C'est ce que nous voyons au regard du salut; car au lieu que dans la conduite ordinaire, on ne découvre pas d'abord à un homme tous les obstacles qui pourroient le détourner d'une entreprise, et qu'au

'au contraire on lui en cache une par-
, afin de ne le pas étonner dès l'entrée
la carrière, et de ne lui pas abattre le
ur; l'évangile n'use point de ces ré-
rves touchant le salut, il s'explique sans
énagement, et tout d'un coup il nous
clare que c'est une affaire qui demande
plus grands efforts.

Le Sauveur des hommes n'a rien omis
ur nous le faire entendre. Il a mille
is insisté sur ce point; et de toutes les
rités évangéliques il semble que ce soit
celle dont il ait eu plus à cœur que nous
ssions instruits, tant il l'a souvent ré-
tée, et tant il a employé de termes, de
ures, de tours différens à l'exprimer
ns toute sa force. S'il parle de la voie du
lut, il ne se contente pas de dire qu'elle
t étroite, mais par une exclamation qui
arque jusques dans ce Dieu homme une
pèce d'étonnement, il s'écrie: *Que cette
ie est étroite!* S'il parle du royaume
e son père nous a préparé, et dont la
ssession n'est autre chose que le salut,
nous avertit *qu'on ne l'emporte que
r violence.*

Si, pour nous donner de ce salut des
és sensibles, il use de comparaison, il
us le fait concevoir comme un somp-
eux édifice, mais qui coûte des frais im-

menses à bâtir ; comme un trésor caché
mais qu'on ne trouve qu'à force de remu
la terre et de creuser ; comme une pierr
précieuse, mais qu'on n'achète qu'en
défaisant de tout le reste et le vendant
comme une moisson abondante, ma
qu'on ne recueille que dans la saison d
fruits, et lorsque par un travail assid
on a cultivé le champ du père de famille
comme un riche salaire, mais qu'on n
reçoit que le soir et qu'après avoir port
tout le poids de la chaleur et du jour
comme une ample récompense, mais d
quoi ? d'une ferveur dans la pratique d
la justice chrétienne, et d'un zèle sem
blable à une soif et à une faim dévorante
d'un détachement au-dessus de tout in
térêt temporel et humain ; d'une puret
d'âme et d'une innocence de mœurs
exempte des moindres taches ; d'une pe
nitence austère et d'une mortificatio
ennemie de toutes les commodités, et d
tous les plaisirs des sens ; d'une douceu
que rien n'émeut ni aigrit, dont rien n
trouble la paix, et qui s'applique partou
à la maintenir ; d'une charité bienfaisant
et toute miséricordieuse, toujours prête
prévenir le prochain, à le soulager et
l'aider ; d'une patience inaltérable dan
les maux de la vie, et même au milie

les persécutions et des malédictions : car voilà le précis des enseignemens que Jésus-Christ, notre guide et notre maître, nous a tracé, autant par ses exemples que par ses paroles sur l'affaire du salut : voilà le chemin qu'il nous a ouvert. Il n'y en a point d'autre, ni jamais il n'y en aura.

Or, nous ne sentons que trop de combien d'épines ce chemin est semé, et combien il est rude à tenir, surtout dans l'extrême foiblesse où nous sommes. C'est pourquoi ce même fils de Dieu ne nous a pas dit simplement : Entrez dans ce chemin, mais efforcez-vous d'y entrer, mais excitez-vous, animez-vous, et prenez à chaque pas un courage tout nouveau pour y avancer et y persévérer. Les apôtres n'en ont point autrement parlé. Dans toutes leurs épîtres ils ne nous prêchent que la fuite du monde, que la retraite, que le recueillement intérieur, que la défiance de nous-mêmes, que la pénitence, que l'abnégation, qu'une guerre continuelle de l'esprit contre la chair, que la mort de tous les appétits déréglés et de tous les désirs du siècle. La nature a beau se plaindre et murmurer, les élus de Dieu ne se sont jamais flattés là-dessus, et n'ont point imaginé de voie plus douce par où ils crussent pouvoir atteindre au port du salut.

On me dira que cette morale est bien sévère : hé ! qui en doute ? nous en convenons ; nous ne prenons point en l'annonçant de circuit, ni de détour ; nous sommes prêts, ainsi qu'il nous est ordonné, de la publier sur les toits. Mais du reste avec toute sa sévérité, cette morale subsiste toujours telle que nous l'avons reçue, et toujours elle subsistera. Tout cela est rigoureux, il est vrai ; mais il n'est pas moins vrai, quelque rigoureux que tout cela soit, qu'il ne nous est pas permis d'en rien retrancher ; il n'est pas moins vrai que quiconque refuse de s'assujettir à tout cela, est dans la voie de perdition, et qu'il n'y a point de salut pour lui ; il n'est pas moins vrai que de prétendre modérer tout cela, expliquer tout cela par des interprétations favorables à la cupidité de l'homme et à nos inclinations sensuelles, c'est se tromper soi-même, et tromper ceux qu'on entraîne dans la même erreur ; et qu'en se trompant ainsi soi-même et trompant les autres, on se damne et on les damne avec soi. Voilà ce qui ne peut être contesté, dès qu'on a quelque teinture de la morale chrétienne ; et comme les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'église de Jésus-Christ, je puis ajouter que jamais

tous les artifices ni tous les prétextes de notre amour-propre ne prévaudront contre ces principes évangéliques, et contre les obligations étroites qu'ils nous imposent. Le ciel et la terre passeront, mais la parole du Seigneur ne passera point. Or il nous a dit en venant parmi nous : *Ce n'est point la paix ni un repos oisif que je vous apporte ; mais je viens vous mettre le glaive à la main :* je viens vous apprendre à vaincre tous les ennemis de votre salut, et surtout à vous vaincre vous-mêmes. N'espérons pas de changer cet ordre de la divine sagesse ; mais ne pensons, pour nous y conformer, qu'à nous changer nous-mêmes. *Matt. c. 10.*

On me demandera qui pourra donc se sauver ? Qui le pourra ? ceux qui pratiqueront l'évangile. On ira plus loin, et on me demandera qui le pourra pratiquer, cet évangile dont la morale est si pure, et la perfection si relevée ? Qui le pourra ? ceux qui par une volonté ferme et inébranlable, aidée de la grâce, s'y seront fortement déterminés. Mais on ne s'en tiendra pas encore là, et l'on me demandera enfin qui pourra se déterminer à une vie aussi régulière et aussi laborieuse que l'évangile nous la prescrit ? Qui le pourra ? ceux qui par une solide et fréquente ré-

flexion se seront bien rempli l'esprit et bien convaincus de l'importance du salut. Car, quoique je l'aie déjà remarqué plus d'une fois, je le redis et je ne puis trop le redire, c'est de là que tout dépend ; c'est-à-dire, de cette vive persuasion, de cette vue toujours présente, et cette idée du salut comme de l'affaire capitale, comme de l'unique affaire, comme d'une affaire qui seule, ou par son succès doit faire notre bonheur souverain, ou par sa perte notre souverain malheur. Voilà le ressort qui remuera toutes les puissances de notre âme ; voilà, après la grâce du Seigneur, le premier mobile d'où nous recevrons ces grandes impressions auxquelles rien ne résiste. Tellement que quelques combats qu'il y ait à soutenir, et quelques nœuds qu'il y ait à rompre, quelques charmes que le monde présente à nos yeux pour nous attirer et nous attacher, rien désormais ne nous touchera, ne nous ébranlera, ne nous retiendra ; pourquoi ? parce que dans notre estime nous ne mettrons rien en parallèle avec le salut.

Expliquons ceci par un exemple familier : la comparaison est très-naturelle. Le feu prend dans une maison, il s'allume de toutes parts, il se communique, il croît, l'embrasement est général ; chacun

pense à soi, tous prennent la fuite, on se sauve par où l'on peut et comme l'on peut : cependant un homme profondément endormi, ne sent pas le péril où il est d'être consumé par les flammes et d'y périr ; on court à lui, on l'éveille, il ouvre les yeux, il voit tout en feu. A ce moment que fait-il ? délibère-t-il à se sauver ? prend-il garde s'il lui sera facile de s'échapper ? un premier mouvement l'emporte et ne lui donne pas le loisir de rien examiner. S'il faut grimper sur un mur, s'il faut se précipiter d'un lieu élevé, s'il faut passer à travers la flamme, point de moyen qu'il ne tente. Pour éviter un danger, il se jette dans un autre ; et pour se garantir de la mort qui le menace, il s'expose sans hésiter à mille morts. D'où lui vient cette ardeur, cette agitation, cette résolution ? c'est qu'il y va de la vie, et que de tous les biens de ce monde nul ne lui est si cher que la vie, parce qu'il sait que le fondement de tous les biens de cette vie, c'est la vie même.

Belle image d'un chrétien qui revient de l'assoupissement où il étoit à l'égard du salut, et qui commence à bien connoître la conséquence infinie d'une telle affaire, après en avoir mûrement considéré le fond, le danger, les obstacles,

toutes les suites: il se voit au milieu du monde comme au milieu du feu; passions ardentes qui dévorent les cœurs; fausses maximes qui corrompent les esprits; objets flatteurs qui fascinent les yeux; sales plaisirs qui amollissent les sens; exemples qui entraînent; occasions qui surprennent; discours libertins, scandales publics, intérêts sordides, injustices criantes, engagemens de la coutume, esclavage du respect humain, excès de la débauche, profanation des plus saints lieux, abus, sacriléges et impiétés, que dirai-je? et peut-on avoir assez peu de connoissance pour ne savoir pas combien le monde est perverti, et combien il est capable de nous pervertir nous-mêmes?

Comment se défendre de cette contagion répandue partout? et comment se mettre à couvert de ses atteintes? comment assailli de tous côtés, et assiégé de tant d'ennemis, leur faire face et en triompher? comment repousser leurs attaques, éviter leurs surprises, parer à tous leurs traits? en un mot, sur le penchant d'une ruine toujours prochaine, comment assurer tous ses pas et sauver son âme? Comment? laissez agir ce chrétien éclairé de la lumière de Dieu et fortifié de sa grâce. C'est assez qu'il se soit bien imprimé dans son souvenir,

enir l'excellence du salut ; c'est assez
u'il en ait connu le prix : tant que cette
ensée l'occupera, qu'elle le frappera,
t que pour la conserver il la renou-
ellera souvent et la rappellera, j'ose
ire qu'alors il sera comme invulnérable
t comme invincible. Il réprimera les
assions les plus violentes ; il détruira les
abitudes les plus enracinées ; il se roidira
ontre toute considération humaine, con-
re le torrent de la coutume, contre la
hair et le sang, contre les objets les plus
orrupteurs, et les attraits des plaisirs les
lus séduisans : il s'adonnera aux exercices
e la religion sans en négliger aucun,
par mépris, ni par délicatesse, ni par
ne vaine crainte des raisonnemens du
ublic ; il les pratiquera fidèlement, exac-
ement, constamment ; et parce que cette
siduité est un joug, et pour plusieurs
ême, en mille conjonctures, un joug très-
sant, il se captivera, il se surmontera,
s'élèvera au-dessus de lui-même ; jamais
peine ne l'étonnera.

A-t-elle étonné tant de solitaires quand
se sont confinés dans les déserts et
tirés dans les plus sombres cavernes ?
-t-elle étonné tant de religieux quand
se sont cachés dans l'obscurité du
ître, et soumis à toutes ses austérités ?

A-t-elle étonné tant de vierges chré
tiennes quand elles ont sacrifié tous les
agrémens de leur sexe, et qu'elles ont porté
sur leur corps toute la mortification de
Jésus-Christ? A-t-elle étonné tant de mar
tyrs quand ils se sont immolés comme
des victimes et livrés aux plus cruels
tourmens? il s'agit pour nous du même
salut, dont l'espérance leur donnoit cette
force supérieure et victorieuse. Fallût-il
donc l'acheter par les mêmes supplices
par les mêmes sacrifices, nous y devons
être disposés; mais le sommes-nous en
effet? et quoique nous en disions, peut
on nous en croire lorsqu'on nous voit
céder honteusement et si vite aux moin
dres difficultés? car le christianisme
aussi-bien que le monde, est plein de ces
faux braves qui, loin du péril, témoignent
une assurance merveilleuse, et à qui tout
fait peur dans l'occasion.

Bizarre contradiction de notre siècle!
jamais dans les entretiens, dans les pa
roles, dans les leçons de morale, on n'a
plus rétréci le chemin du salut, parce que
les leçons et les paroles n'engagent à rien
et jamais en même temps on ne l'a plus
élargi dans la pratique et dans les œuvres
parce que ce sont les œuvres qui coûtent
et que c'est la pratique qui mortifie. N

herchons, ni par une rigueur outrée, à
e rétrécir jusqu'à le rendre imprati-
cable, ni par un relâchement trop facile,
l'aplanir et l'élargir jusqu'à lui ôter
oute sa sévérité et tout son mérite : l'un
ous conduiroit au désespoir, et l'autre
ous perdroit par une trompeuse con-
iance.

Prenons le juste milieu de l'évangile, et,
ans donner dans aucune extrémité, sou-
enons-nous que la voie du ciel n'est point
i étroite qu'on n'y puisse marcher ; mais
ussi qu'elle l'est assez pour demander
oute notre constance, et pour exercer
oute notre vertu.

Cependant, pour la consolation de ceux
qui le zèle de leur salut inspire de suivre
ette voie et d'y avancer, voici ce que
'ajoute et ce que je puis appeler le mi-
acle de la grâce. Car une expérience de
ous les siècles depuis Jésus-Christ, l'au-
eur et le consommateur de notre foi, a
ait connoître que cette voie, tout épi-
euse qu'elle est, devient d'autant plus
o ice qu'on y cherche moins de douceurs,
t qu'on s'assujettit avec moins de mé-
agemens et moins de réserve à ses aus-
érités les plus mortifiantes. Comment
ela se fait-il ? c'est aux âmes qui l'é-
rouvent à nous en instruire ; ou plutôt

c'est un de ces secrets dont S. Paul disoit qu'il n'est permis à nul homme de les expliquer. Mais tout impénétrable qu'est ce mystère, il n'en est pas moins réel ni moins véritable. Car de quelque manière que ce puisse être et en quelque sens que nous puissions l'entendre, il faut que la parole de Jésus-Christ s'accomplisse; c'est une parole divine et par conséquent infaillible. Or cet adorable maître nous a dit que son joug est doux et son fardeau léger; et en nous invitant à le prendre, il nous a promis que nous y trouverons la paix. Ces termes de joug et de fardeau marquent de la difficulté et de la pesanteur; mais avec toute sa pesanteur ce fardeau devient léger, et ce joug devient doux dès que c'est le joug et le fardeau du Seigneur : pourquoi? parce que la grâce y répand toute son onction, et qu'il n'est rien de si pesant ou de si amer dont cette onction céleste n'adoucisse l'amertume et qu'elle ne fasse porter avec une sainte allégresse.

On en est surpris, et, pour ainsi dire, on ne se comprend pas soi-même, tant on se trouve différent de soi-même. A premier aspect de la voie étroite du salut tous les sens s'étoient révoltés, et à peine se persuadoit-on qu'on y pût faire que

ques pas ; mais du moment qu'on y est entré avec une ferme confiance, les épines, si j'ose user de ces figures, se changent en fleurs, et les chemins les plus raboteux s'aplanissent. *Ah ! Seigneur*, s'écrioit un grand saint, *vous m'avez heureusement trompé.* En m'enrôlant dans votre milice, je m'attendois, selon les principes de votre évangile, à des assauts et à une guerre, où je craignois que ma foiblesse ne succombât. Je me figurois une vie triste, pénible, ennuyeuse, sans repos, sans goût; et jamais mon cœur ne fut plus content, ni mon esprit plus calme et plus libre. Combien d'autres ont rendu le même témoignage ! mais le mal est qu'on ne les en croit pas, qu'on ne veut pas se convaincre par une épreuve personnelle et par son propre sentiment.

Soin du salut, et l'extrême négligence avec laquelle on y travaille dans le monde.

CHERCHEZ *premièrement le royaume de Dieu et sa justice.* En ce peu de paroles, le Sauveur du monde nous donne une juste idée de la conduite que nous devons tenir à l'égard du salut. Ce Luc. 6. 12. 31.

salut, ce royaume de Dieu, c'est dans l'éternité que nous le devons posséder, c'est à la mort que nous le devons trouver; mais c'est dans la vie que nous le devons chercher. Si donc je ne le cherche pas dans la vie, je ne le trouverai pas à la mort; et si j'ai le malheur de ne le pas trouver à la mort, je ne le trouverai jamais, et dans l'éternité j'aurai l'affreux désespoir d'avoir pu le posséder et de ne le pouvoir plus.

C'est, dis-je, dans la vie qu'il le faut chercher; car l'unique voie pour y arriver et pour le trouver, ce sont les bonnes œuvres, c'est la sainteté. Or, ces bonnes œuvres, où les peut-on pratiquer? en cette vie et non en l'autre. Cette sainteté, où la peut-on acquérir? dans le temps présent et non dans l'éternité; sur la terre et non dans le ciel. En effet, il y a cette différence à remarquer entre le ciel et la terre: la terre fait les saints, mais elle ne fait pas les bienheureux; et au contraire le ciel fait les bienheureux, mais il ne fait pas les saints. Supposez de tous les saints celui que Dieu aura élevé au plus haut point de gloire dans le ciel, tout l'éclat de sa gloire n'ajoutera pas un seul degré à sa sainteté. Cet état de gloire couronnera sa sainteté, confirmera sa

sainteté, consommera sa sainteté ; mais il ne l'augmentera pas : il la rendra plus durable, puisqu'il la rendra éternelle ; mais il ne la rendra ni plus méritoire, ni plus parfaite.

C'est donc dès maintenant et sans différer, que nous devons donner nos soins à chercher le royaume de Dieu ; mais encore comment le faut-il chercher ? *Premièrement ;* c'est-à-dire que nous devons faire du salut notre première affaire : pourquoi ? parce que c'est notre plus grande affaire. Règle divine, puisque c'est le fils même de Dieu qui nous l'a tracée. Règle la plus droite, la plus équitable, puisqu'elle est fondée sur la nature des choses, et qu'il est bien juste que le principal l'emporte sur l'accessoire. Règle fixe et inviolable, puisque c'est une loi émanée d'en haut, et un ordre que Dieu a établi et qu'il ne changera jamais. Mais nous toutefois, nous prétendons renverser cet ordre ; nous entreprenons de contredire cette loi ; nous voulons substituer à cette règle une règle tout opposée. Car ésus-Christ nous dit : Cherchez d'abord e royaume de Dieu ; et pour ce qui est du vêtement, de la nourriture, des biens de la vie, n'en soyez point en peine. Vous pouvez vous en reposer sur votre père *Luc. c.* 12.

Luc. c. 12. céleste, qui vous aime et *qui vous donnera toutes ces choses par surcroît.* Mais nous au contraire nous disons : Cherchons d'abord les biens de la vie ; et pour ce qui regarde les biens de l'éternité, le royaume de Dieu, le salut, ne soyons point en peine ; mais confions-nous en la miséricorde du Seigneur ; il est bon, il ne nous abandonnera pas.

Nous le disons, sinon de bouche, du moins en pratique ; et c'est ainsi que raisonnèrent les conviés de l'évangile. Ils étoient invités à un grand repas : il falloit pour y assister certains habits de céré-
Luc. c. 14. 17. monie, certains préparatifs ; mais eux, tout occupés de leurs affaires temporelles, ils crurent qu'ils y devoient vaquer préférablement à l'invitation qu'on leur avoit faite. Ils ne doutèrent point qu'ils n'eussent sur cela de bonnes raisons pour s'excuser ; et pleins de confiance, l'un dit : Je me marie, et il faut que j'aille célébrer les noces ; l'autre dit : J'ai acheté une terre, et je ne puis me dispenser de l'aller voir ; un autre dit : J'ai à faire l'essai de cinq paires de bœufs qu'on m'a vendues. Tous conclurent enfin qu'ils avoient des choses plus pressées que ce repas dont il s'agissoit, et répondirent que ce seroit pour une autre fois. Or, qu'est-ce que ce grand

repas ? dans le langage de l'écriture, c'est le salut. Dieu nous y appelle et nous y appelle tous. Il ne se contente pas, pour nous y convier, de nous envoyer ses ministres et ses serviteurs ; mais il nous a même envoyé son fils unique. On nous avertit que de la part du maître tout est prêt, et qu'il ne reste plus que de nous préparer nous-mêmes, et de nous mettre en état d'être reçus au festin : mais que répondons-nous ? j'ai d'autres affaires présentement, dit un mondain. Et quelles sont-elles ces autres affaires ? l'affaire de mon établissement, ajoute-t-il, l'affaire de mon agrandissement, les affaires de ma maison ; en un mot, tout ce qui regarde ma fortune temporelle.

Pour ces affaires humaines que ne fait-on pas ! et cette fortune temporelle, à quel prix ne l'achète-t-on pas ! Est-il moyen qu'on n'imagine, et est-il moyen, quelque pénible et quelque fatigant qu'il soit, qu'on ne mette en œuvre pour se pousser, pour s'avancer, pour se distinguer, pour s'enrichir, pour se maintenir soit à la cour, soit à la ville ? Il semble que le monde ait alors la vertu de faire des miracles, et de rendre possible ce qui de soi-même paroîtroit avoir des difficultés insurmontables, et être au-dessus des forces

de l'homme : il donne de la santé aux foibles, et leur fait soutenir des travaux, des veilles, des contentions d'esprit capables de ruiner les tempéramens les plus robustes ; il donne de l'activité aux paresseux, et leur inspire un feu et une vivacité qui les porte partout, et que rien ne ralentit ; il donne du courage aux lâches, et malgré les horreurs naturelles de la mort, il les expose à tous les orages de la mer et à tous les périls de la guerre ; il donne de l'industrie aux simples, et leur suggère les tours, les artifices, les intrigues, les mesures les plus efficaces pour parvenir à leurs fins et pour réussir dans leurs entreprises. Voilà comment on cherche les biens du monde, et comment on croit les devoir chercher. De sorte que si l'on vient à bout de ses desseins, quoqu'il en ait coûté, on s'estime heureux, et l'on ne pense point à se plaindre de tous les pas qu'il a fallu faire ; et que si les desseins qu'on avoit formés échouent, ce n'est point de toutes les fatigues qu'on a essuyées que l'on gémit, mais du mauvais succès où elles se sont terminées tant on est persuadé de cette fausse et dangereuse maxime, que pour les affaires du monde on ne doit rien épargner, et qu'elles demandent toute notre application.

Cependant, que fait-on pour le salut? t quand il s'agit du royaume de Dieu, à quoi se tient-on obligé? quelle diligence y apporte-t-on? les uns en laissent tout-à-fait le soin; et tout le soin que les autres en prennent se réduit à quelqu'extérieur de religion pratiqué fort à la hâte et très-imparfaitement. On ne s'en inquiète pas davantage; comme si cela suffisoit, et que Dieu dût suppléer au reste. En vérité, est-ce ainsi que le Sauveur des hommes nous a avertis de chercher ce royaume fermé depuis tant de siècles, et dont il est venu nous tracer le chemin et nous ouvrir l'entrée? Il veut que nous le cherchions comme un trésor; or, avec quelle ardeur agit un homme qui se propose d'amasser un trésor! on est attentif à la moindre espérance du gain, sensible à la plus petite perte, prudent pour discerner tout ce qui peut nous servir ou nous nuire; courageux pour supporter tout le travail qui se présente; tempérant pour s'interdire tout divertissement, toute dépense qui pourroit arrêter nos projets et diminuer nos profits. Il veut que nous le cherchions comme une perle précieuse: or, cet homme de l'évangile qui a découvert une belle perle ne perd point de temps, court dans sa maison, vend tout ce qu'il *Matth. c. 13.*

a, se défait de tout pour acheter cette perle dont il connoît tout le prix, et qu'il craint de manquer. Il veut que nous le cherchions comme notre conquête : or, à quels frais, à quels hasards, à quels efforts n'engage pas la poursuite et la conquête du royaume? Il veut que nous le cherchions comme notre fin et notre dernière fin : or, en toutes choses la fin et surtout la fin dernière doit toujours être la première dans l'intention; on ne doit viser que là, aspirer que là, agir que pour arriver là.

Et voilà pourquoi notre adorable maître nenous a pas seulement dit : *Cherchez le royaume de Dieu;* mais il ajoute, *et sa justice.* Qu'est-ce que cette justice, sinon ces œuvres chrétiennes, cette sainteté de vie, sans quoi l'on ne peut prétendre au royaume éternel? Car je viens de le dire, et je ne puis trop le répéter, ce royaume n'est que pour les saints. Il n'est ni pour les grands, ni pour les nobles, ni pour les riches, ni pour les savans : disons mieux il est, et pour les grands, et pour les nobles, et pour les riches, et pour les savans, et pour tous les autres, pourvu qu'à la grandeur, qu'à la noblesse, qu'à l'opulence, qu'à la science, qu'à tous les avantages qu'ils possèdent, ils joignent la sain-

Luc. c. 22. 31.

teté. Tous ces avantages sans la sainteté seront réprouvés de Dieu, et la sainteté sans aucun de ces avantages sera couronnée de Dieu.

Mais cette justice, cette sainteté de vie, ce mérite des œuvres, c'est ce qui ne nous accommode pas, et ce que nous mettons, dans le plan de notre conduite, au dernier rang. Du moment qu'on veut nous en parler, une foule de prétextes se présente pour nous tenir lieu d'excuses, ou de prétendues excuses : on est trop occupé, on n'a pas le temps, on a des engagemens indispensables et à quoi l'on peut à peine suffire; on est incommodé, on est d'une complexion délicate, on est dans le feu de la jeunesse, on est dans le déclin de l'âge; en un mot, on a mille raisons, toutes aussi spécieuses, mais en même temps toutes aussi fausses les unes que les autres.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on se croit par là bien justifié devant Dieu lorsqu'on ne l'est pas. Ces conviés qui s'excusèrent ne doutèrent point que le maître qui les avoit invités ne fût très-content d'eux et de ce qu'ils lui alléguoient pour ne pas se trouver à son repas: mais il en jugea tout autrement; il en fut indigné, et déclara sur l'heure *que ja-* *Luc. 6. 14. 24.*

mais aucun de ces gens-là ne paroîtroit à sa table. Tel est de la part de Dieu le jugement qui nous attend. Dès que nous refusons de travailler à notre salut et d'y travailler solidement, il nous rejette par une réprobation anticipée, et nous exclut de son royaume. Quel arrêt ! quelle condamnation ! malheur à l'homme qui s'y expose. Ah ! nous avons des affaires ; mais du moins, pour ne rien dire de plus, comptons le salut au nombre de ces affaires, et regardons-le comme une occupation digne de nous.

Non-seulement elle en est digne ; mais, par comparaison avec celle-là, nulle ne mérite nos soins, et tout ce que nous donnons de temps à toute autre affaire, au préjudice de celle-là, ou indépendamment de celle-là, ne peut être qu'un temps perdu. Je ne dis pas que c'est toujours un temps perdu pour le monde, mais pour le salut : or, étant perdu pour le salut, tout autre emploi que nous en faisons n'est plus qu'un amusement frivole, et tout autre fruit que nous en retirons n'est que vanité et illusion.

Substitution des grâces du salut ; les vues que Dieu s'y propose, et comment il y exerce sa justice et sa miséricorde.

DANS l'ordre du salut il y a de la part de Dieu des substitutions terribles ; c'est-à-dire que Dieu abandonne les uns, et qu'il appelle les autres ; que Dieu dépouille les uns, et qu'il enrichit les autres ; que Dieu ôte aux uns les grâces du salut, et qu'il les transporte aux autres. Mystère de prédestination certain et incontestable. Mystère qui, tout rigoureux qu'il paroît et qu'il est en effet, ne s'accomplit néanmoins que selon les lois de la plus droite justice, et que par le jugement de Dieu le plus équitable. Enfin mystère où Dieu fait tellement éclater la sévérité de sa justice, qu'il nous découvre en même temps tous les trésors de sa miséricorde, et les ressources inépuisables de sa providence ; de sorte qu'à la vue de ce grand mystère, je puis bien dire comme le prophète : *Le Seigneur a parlé, et voici deux choses que j'ai entendues tout à la fois ; savoir*, que le Dieu que j'adore est également redoutable par son

Ps. 16. 12.

infinie puissance, et aimable par sa souveraine bonté.

I. Mystère certain et incontestable, mystère de foi. Toute l'écriture, surtout l'évangile, les épîtres des apôtres nous annoncent cette vérité, et les exemples les plus mémorables l'ont confirmée jusques dans ces derniers siècles. *Le royaume de Dieu vous sera enlevé*, disoit le Sauveur du monde aux Juifs, *et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits.* Le même Sauveur et au même endroit, en proposant la parabole de la vigne, ajoutoit : *Que fera le maître à ces vignerons qui se sont révoltés contre lui ? Il fera périr misérablement ces misérables, et il louera sa vigne à d'autres qui la cultiveront et prendront soin de la faire valoir.* N'est-ce pas aussi selon cette conduite de Dieu, que saint Paul et saint Barnabé eurent ordre d'aller prêcher l'évangile aux Gentils, et qu'ils se retirèrent de la Judée en prononçant cette espèce de malédiction : *Puisque vous rejetez la parole du salut, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voilà que nous nous tournons vers les nations ; car le Seigneur nous l'a ainsi ordonné.*

Matt. c. 21. 24.

Ibid. 40.

Act. c. 13. 46.

Il y auroit cent autres témoignages à produire,

uire, les plus évidens et qui nous mar-
uent deux sortes de substitutions ; subs-
tutions générales et substitutions par-
culières. Substitutions générales d'une
ation à une autre nation. Les Gentils ont
ris la place des Juifs : *Ceux qui étoient* Isaïe. c
veloppés des plus épaisses ténèbres et 9. 2.
ssis à l'ombre de la mort, ont vu s'é-
ver sur eux le plus grand jour, et ont
é éclairés de la plus brillante lumière ;
ndis que le peuple choisi de Dieu, que
s enfans de la promesse sont tombés
ans l'aveuglement le plus profond, et
ns un abandonnement qui s'est perpé-
é de génération en génération, et d'où
ne sont jamais revenus. Vengeance di-
ne, dont nous n'avons pas seulement la
euve dans cette nation réprouvée, mais
leurs. On a vu des provinces, des royau-
es, des empires, où la vraie église de
sus-Christ dominoit, et où la plus pure
la plus fervente catholicité formoit des
lliers de saints, perdre tout à coup la
de leurs pères, et se précipiter dans
us les abîmes où l'esprit de mensonge
conduits, pendant que cette même
, proscrite et bannie, passoit au-delà
mers et portoit le salut à des sauvages
à des infidèles. Voilà, dis-je, ce que
n a vu et de quoi nous avons encore

devant les yeux les tristes monumens
Plaise au ciel de ne nous pas enlever un s
riche talent, et que nous ne servions pa
d'exemple à ceux qui viendront après nous
comme nous en servent ceux qui nous on
précédés. Le danger est plus à craindre e
plus pressant que nous le croyons : puis
sions-nous y prendre garde. Substitution
particulières d'un homme à un autr
homme. Dans l'ancienne loi, Jacob eu
la bénédiction, qui, par le droit d'aînesse
appartenoit à son frère Esaü : figure s
familière à l'apôtre saint Paul, et qu'i
met si souvent en œuvre. Dans la loi nou
velle, saint Matthias succéda à Juda
déchu de l'apostolat : entre quarant
martyrs sur le point de consommer leu
sacrifice, un fut vaincu et manqua d
constance; mais dans le moment mêm
un autre fit le quarantième, et emport
la couronne. Ce n'est pas pour une foi
que des solitaires, que des pénitens, qu
des justes se sont pervertis, et qu'en mêm
temps des mondains, des pécheurs scan
daleux, des impies ont été touchés, on
ouvert les yeux; non-seulement sont re
venus à Dieu, mais se sont élevés à l
plus haute sainteté. On est encore que
quefois témoin de certaines chutes qu
étonnent, et d'autre part on entend aus

parler de certaines conversions qui ne paroissent pas moins surprenantes. Chacun en juge selon sa pensée, et chacun prétend en connoître les véritables causes ; mais si nous pouvions approfondir les secrets de Dieu, nous trouverions souvent que cela s'est fait par un transport de grâces que celui-là a rejetées, et dont celui-ci a profité.

Quoi qu'il en soit, n'oublions jamais l'avis que donnoit saint Paul aux Romains, de ne se laisser point enfler des dons qu'ils avoient reçus, mais de se tenir toujours dans une crainte humble et salutaire. Si nous pouvons croire avec quelque confiance que nous marchons dans le chemin du salut et de la perfection chrétienne, humilions-nous à la vue de tant d'autres qui, après y avoir passé de longues années et y avoir fait incomparablement plus de progrès que nous, ont eu le malheur d'en sortir et de s'engager dans la voie de perdition où ils ont péri ; et si nous voyons un pécheur plongé dans toutes les abominations du vice et du libertinage, ne croyons point avoir droit de le mépriser, mais humilions-nous encore à la vue de tant d'autres aussi corrompus, et, pour ainsi dire, aussi perdus que lui, qui ont eu le bonheur de se reconnoître, de ce

relever, d'acquérir, par la ferveur de leur pénitence, un fonds de mérites que nous n'avons pas, et de parvenir dans le ciel à un point de gloire où nous ne pouvons guère espérer d'atteindre. Voilà le grand sentiment que nous avons à prendre, et dont nous ne devons point nous départir. Mais avançons.

II. Mystère qui, tout rigoureux qu'il paroît et qu'il est en effet, ne s'accomplit néanmoins que selon les lois de la plus droite justice, et que par le jugement de Dieu le plus équitable. Quand dans une cour on voit la décadence d'un grand, que le prince éloigne de sa personne, qu'il bannit de sa présence, qu'il dégrade de tous les titres d'honneur qui l'illustroient et le distinguoient, ce renversement de fortune, cette disgrâce répand dans les cœurs une terreur secrète. On se regarde l'un l'autre; dans la surprise où l'on se trouve, on mesure toutes ses paroles, et l'on n'ose d'abord s'expliquer. Mais si l'on apprend ensuite les justes sujets qu'a eus le maître de frapper de son indignation ce favori, ce courtisan, et de retirer de lui ses dons, on revient alors de l'étonnement où l'on étoit, on impute à la personne son propre malheur, et l'on traite

a conduite du prince, non point de sévé-
ité, mais de punition légitime et raison-
nable.

Image parfaite de ce qui se passe entre Dieu et l'homme. Quand on nous dit que Dieu délaisse une âme, qu'il ne lui donne plus comme autrefois ses soins paternels; qu'il ne fait plus descendre sur cette terre térile et déserte, ni la rosée du ciel pour l'amollir, ni les rayons du soleil pour l'éclairer; qu'il n'y croît plus que des ronces et des épines. Quand nous entendons cette affreuse malédiction que Dieu lance contre son peuple : *Vous ne serez plus mon peuple, et je ne serai plus votre Dieu.* Quand nous lisons au livre des Rois cette triste parole de Samuel à Saül : *Le Seigneur vous a renoncé*; et que à même nous voyons comment l'esprit de Dieu sort de ce prince malheureux, et va susciter David pour occuper le trône d'Israël. Quand nous pensons à cette menace prononcée par le fils de Dieu : *Plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident*, et tout étrangers qu'ils sont, *ils auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux; mais les enfans du royaume seront rejetés dehors dans les ténèbres.* Et quand enfin tout cela se vérifie à nos yeux, c'est-

Osée. c. 1. 7.

1. *Reg.* c. 25. 16.

Mat. c. 8. 11.

à-dire, quand nous sommes témoins de la corruption et du débordement des mœurs où se sont précipités des gens dont la vie, il y a quelques années, étoit très-régulière, très-chrétienne, très-édifiante; et que nous faisons cette réflexion, qu'il a fallu, pour en venir à de telles extrémités, qu'ils aient été étrangement abandonnés de Dieu, ces idées nous effraient. Nous nous figurons Dieu comme un juge formidable; nous tremblons sous sa main toute-puissante, nous adorons ses jugemens; mais autant que nous les révérons, autant nous les redoutons. On ne peut disconvenir qu'ils ne soient à craindre; et il est bon même que nous soyons touchés de cette crainte salutaire, dont le prophète royal souhaitoit d'être pénétré jusques dans la moelle de ses os. Mais après tout, nous avons d'ailleurs de quoi nous rassurer; et voici comment. Car, suivant les principes de la religion, cette soustraction de grâces ne vient pas de Dieu primitivement, pour m'exprimer de la sorte, mais de nous-mêmes. Que veut dire cela? c'est que Dieu ne soustrait à l'homme la grâce qu'après que l'homme, par sa résistance, s'en est rendu formellement indigne; c'est que Dieu ne cesse de communiquer à l'homme son esprit,

u'après que l'homme, par une obstina-
ion volontaire et libre, lui a fermé l'en-
rée de son cœur ; c'est que Dieu n'aban-
onne l'homme et ne le retranche du
ombre des justes, qu'après que l'homme
ui-même a abandonné Dieu, et qu'il s'est
ivré à son sens réprouvé et aux ennemis
e son salut.

Il ne tenoit qu'à cet homme d'écouter
a voix de Dieu, de suivre la grâce de
Dieu, d'être fidèle aux inspirations de
'esprit de Dieu, de demeurer avec l'as-
istance d'en haut inviolablement attaché
Dieu ; et Dieu alors l'eût toujours sou-
enu, lui eût toujours été présent par une
rotection constante, lui eût toujours
ourni de nouveaux secours : car ne plaise
u ciel que jamais nous donnions dans
ette erreur si hautement condamnée par
l'église ; savoir, qu'il y ait des justes que
Dieu laisse manquer des grâces nécessaires
lors même qu'ils veulent agir, et qu'ils
s'efforcent d'obéir à ses divines volontés
selon l'état et le pouvoir actuel où ils se
trouvent ! Si donc Dieu interrompt à
notre égard le cours de sa providence spiri-
tuelle, et laisse tarir pour nous les sources
du salut, nous n'en pouvons accuser que
nous-mêmes. Il a abandonné les Juifs ;
mais n'avoit-il pas auparavant recherché

mille fois cette ingrate nation, et n'avoit-il pas employé mille moyens pour vaincre leur opiniâtreté, et pour amollir la dureté de leur cœur ? *Jérusalem, Jérusalem, toi qui verses le sang des prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans comme sous mes ailes, et tu ne l'as pas voulu ? voilà que votre maison va être déserte.* Sans insister sur bien d'autres exemples assez connus, quoiqu'éloigné de nous il abandonne tous les jours une infinité de pécheurs ; mais si nous pouvions pénétrer dans le secret de leurs âmes, nous verrions combien, avant que d'en venir là, il fait d'efforts pour les attirer à lui et pour les gagner : *Je vous ai appelés, et vous vous êtes rendus sourds à ma parole ; je vous ai tendu les bras, et vous avez négligé de vous rendre à mes invitations ; vous avez méprisé mes conseils, vous n'avez tenu nul compte de mes avertissemens, ni de mes menaces ; c'est pourquoi je vous méprise moi-même.* Or qu'y a-t-il en cela de la part de Dieu que de raisonnable ? La conséquence que nous en devons tirer, c'est de prendre bien garde à nous, de redoubler chaque jour notre attention, de conserver chèrement le don de Dieu

Luc. c. 13. 34.

Prov. c. 1. 14.

si

si nous l'avons; de ne nous mettre jamais au hasard de perdre un talent si précieux; de nous souvenir que nous le portons dans des vases très-fragiles, et que c'est néanmoins toute notre richesse et tout notre salut. Allons encore plus loin, et achevons.

III. Mystère où Dieu fait tellement éclater la sévérité de sa justice, qu'il nous découvre en même temps tous les trésors de sa miséricorde, et les ressources inépuisables de sa providence. Car je l'ai déjà dit, et c'est à quoi nous devons faire présentement une réflexion toute nouvelle: il n'en est pas de notre Dieu comme de ces maîtres intéressés, qui reprennent leurs dons pour les avoir et pour les garder. Ce qu'il enlève d'une part, il le rend de l'autre; mais à qui le rend-il? à ceux que sa miséricorde choisit pour faire valoir ce que d'autres possédoient inutilement et ce qu'ils dissipoient. De sorte que les dons de Dieu, si je l'ose dire ainsi, ne font que changer de mains. Substitutions où nous ne pouvons assez admirer, ni les adorables conseils de sa sagesse, ni les soins paternels de son amour. Et d'abord, c'est par de telles substitutions qu'il remplit le nombre de ses élus: car il veut

Rom. c. 3. que ce nombre soit complet ; *et faudra-t-il donc*, disoit l'apôtre, *parce que quelques-uns ont été incrédules, que par leur obstination la parole de Dieu demeure sans effet ?* Faudra-t-il que les favorables desseins qu'il a plu à son infinie bonté de former sur le salut des hommes, soient arrêtés et renversés ? Non, sans doute, mais au défaut de l'un il appellera l'autre ; l'étranger deviendra l'héritier, et l'esclave succédera au fils, lequel étoit né libre. Quand le père de famille apprend que ceux qu'il avoit invités à son festin ont refusé d'y venir, il ne veut pas pour cela que tous les apprêts qu'il a faits soient perdus ; mais il ordonne sur l'heure à son serviteur d'aller dans toutes les rues de la ville, et de lui amener les pauvres et les paralytiques, les aveugles, les boiteux ; et quand, malgré tout ce qu'on a pu ramasser de monde, on lui rapporte encore qu'il y a des places qui restent, il donne un nouvel ordre, qu'on cherche hors la ville, dans les chemins et le long des haies, et qu'on presse les gens d'entrer ; Luc. c. 14. pourquoi ? *afin*, dit-il, *que ma maison se remplisse.* C'est ainsi que les anges rebelles ayant laissé par leur chute comme un grand vide dans le ciel, Dieu leur a substitué les hommes ; ne voulant pas que

la damnation de ces esprits réprouvés interrompît le cours de ses largesses, ni qu'elle mît des bornes à sa miséricorde. Or ce qui est vrai des anges à l'égard des hommes, l'est pareillement d'un homme à l'égard d'un autre homme.

De plus, c'est par ces mêmes substitutions que Dieu tourne le mal à bien, et que le péché sert au salut des pécheurs et à leur sanctification. Ce pécheur abusoit de telle grâce, et Dieu l'a transportée à cet autre, aussi pécheur, peut-être même plus pécheur que lui; mais qui, dans l'heureux moment où la grâce vient tout de nouveau le solliciter, cède enfin à l'attrait et le suit, se reconnoît, se convertit, comble de consolation toutes les personnes qui s'intéressent à son salut. Cet olivier sauvage, enté sur l'olivier franc dont les branches ont été rompues, produit des fruits au centuple et d'excellens fruits. Ce pénitent efface tout le passé par la ferveur de sa pénitence. Il s'avance, il se perfectionne, il se fait un saint; voilà l'œuvre du Seigneur, voilà le miracle de sa droite, voilà ce qui répand l'édification sur la terre, et la joie dans toute la cour céleste. Ajoutez que souvent dans ces substitutions la perte d'un petit nombre de pécheurs est plus que suffisamment,

et même plus qu'abondamment compensée par le grand nombre des autres que Dieu prend de là occasion de sauver. Qu'étoit-ce que le peuple Juif en comparaison de toutes les nations du monde ? Or, parce que cette petite contrée n'a pas reçu la loi évangélique, à quelles nations et en quels lieux les apôtres ne l'ont-ils pas prêchée ? Ils se sont dispersés dans le monde entier : ils y ont fait retentir le nom de Jésus-Christ ; ils y ont procuré le salut d'une multitude innombrable d'élus. Maison d'Israël, ouvre les yeux, et vois en quelle solitude tu es restée ; il n'y a plus pour toi ni temple, ni autel, ni prophètes ; mais du levant au couchant, du midi au septentrion, que de prédicateurs ont été envoyés, que de ministres ont été consacrés, que d'autels ont été érigés, que de temples ont été construits en l'honneur du Dieu immortel ! Quelle moisson ! Quelle récolte, que tant d'âmes qui l'ont connu, qui l'ont glorifié, qui se sont dévouées à lui et à son fils unique, leur messie et leur sauveur ! Tant il est vrai, et tant le prophète a eu sujet de dire *que les miséricordes du Seigneur sont au-dessus de ses jugemens.*

Ps. 144. 9.

Mais ce n'est pas encore tout ; et il me semble que dans les substitutions dont

je parle et dont je tâche, autant qu'il m'est permis, de développer le profond mystère, je découvre quelques traits de la miséricorde divine à l'égard même du pécheur que Dieu prive de certaines grâces pour les répandre ailleurs. Car ces grâces, par l'abus que ce pécheur en faisoit, ne servoient qu'à le rendre plus criminel et plus redevable à la justice de Dieu : si bien que dans un sens, il vaut mieux pour lui de ne les point avoir, que de les tourner à sa ruine et à sa condamnation. Donnons à Dieu la gloire qui lui est due ; reconnoissons en toutes choses la droiture et la sainteté de ses voies. Si dans la vue des déréglemens de notre vie, nous craignons qu'il ne nous ait abandonnés, ne nous abandonnons point nous-mêmes, c'est-à-dire, ne nous persuadons point qu'il n'y ait plus de retour à espérer, ni de Dieu à nous, ni de nous à Dieu. Tant que nous vivons en ce monde, il y a toujours un fonds de grâces dont nous pouvons user. Avec ce fonds de grâces, tout petit qu'il est, nous pouvons gémir, prier, réclamer la bonté divine; et pourquoi le Seigneur ne nous écouteroit-il pas? Heureux le fidèle qui met toute son étude et toute son application à se pourvoir pour le salut ; qui ne peut souffrir sur cela le

moindre déchet ; qui bien loin de se laisser ravir ce qu'il possède, le fait croître chaque jour, et ajoute mérites sur mérites. Il doit souhaiter le salut de tous les hommes, il le doit demander à Dieu, et c'est ce que la charité nous inspire ; mais, avant le salut des autres, il doit demander le sien et le souhaiter par préférence ; car en matière de salut, voilà le premier objet de notre charité.

Ah ! quel sera le mortel dépit, quelle sera la consternation de tant de réprouvés au jugement de Dieu, quand il leur montrera les places qu'il leur destinoit, et dont ils seront éternellement exclus ! Quand, dis-je, un ecclésiastique verra en sa place un laïque ; quand un religieux verra en sa place un homme du siècle ; quand un chrétien verra en sa place un infidèle. Nous sommes si jaloux de garder chacun nos droits et nos rangs dans le monde ; soyons-le mille fois encore plus de les pouvoir garder un jour dans le ciel.

Petit nombre des élus ; de quelle manière il faut l'entendre, et le fruit qu'on peut retirer de cette considération.

IL est constant que le nombre des élus sera le plus petit, et qu'il y aura incom-

parablement plus de réprouvés. Or c'est une question que font les prédicateurs, savoir, s'il est à propos d'expliquer aux peuples cette vérité, et de la traiter dans la chaire, parce qu'elle est capable de troubler les âmes, et de les jeter dans le découragement. J'aimerois autant qu'on me demandât s'il est bon d'expliquer aux peuples l'évangile et de le prêcher dans la chaire. Hé! qu'y a-t-il en effet de plus marqué dans l'évangile, que ce petit nombre des élus? Qu'y a-t-il que le Sauveur du monde dans ses divines instructions nous ait déclaré plus authentiquement, nous ait répété plus souvent, nous ait fait plus formellement et plus clairement entendre? *Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus* : c'est ainsi qu'il conclut quelques-unes de ses paraboles. *Le chemin qui mène à la perdition est large et spacieux*, dit-il ailleurs; *le grand nombre va là. Mais que la voie qui conduit à la vie est étroite! il y en a peu qui y marchent. Faites efforts pour y entrer.* Est-il rien de plus précis que ces paroles? Voilà ce que le fils de Dieu enseignoit publiquement; voilà ce qu'il inculquoit à ses disciples, ce qu'il représentoit sous différentes figures qu'il seroit trop long de rapporter. Sommes-nous

Mat. c. 2. 16. c. 7. 13.

mieux instruits que lui de ce qu'il convient ou ne convient pas d'annoncer aux fidèles ? Prêchons l'évangile, et prêchons-le sans en rien retrancher, ni en rien adoucir ; prêchons-le dans toute son étendue, dans toute sa pureté, dans toute sa sévérité, sa force. Malheur à quiconque s'en scandalisera ; il portera lui-même et lui seul la peine de son scandale.

On dit : Ce petit nombre d'élus, cette vérité fait trembler ; mais aussi l'apôtre veut-il que nous opérions notre salut avec crainte et tremblement. On dit : C'est une matière qui trouble les consciences, mais aussi est-il bon de les troubler quelquefois, et il vaut mieux les réveiller en les troublant, que de les laisser s'endormir dans un repos oisif et trompeur. Enfin, dit-on, l'idée d'un si petit nombre d'élus décourage et désespère : oui, cette idée peut décourager et peut même désespérer quand elle est mal conçue, quand elle est mal proposée, quand elle est portée trop loin, et surtout quand elle est établie sur de faux principes et sur des opinions erronées. Mais qu'on la conçoive selon la vérité de la chose ; qu'on la propose telle qu'elle est dans son fonds, et non point telle que nous l'imaginons ; qu'on la renferme en de justes bornes,

ors desquelles un zèle outré et une
vérité mal réglée peuvent la porter ;
u'on l'établisse sur de bons principes,
ur des maximes constantes, sur des
érités conçues dans le christianisme ;
ien loin alors qu'elle jette dans le décou-
gement, rien n'est plus capable de nous
mouvoir, de nous exciter, d'allumer
ute notre ardeur, et de nous engager
faire les derniers efforts pour assurer
otre salut, et pour avoir place parmi
troupe bienheureuse des prédestinés.

s'agit donc présentement de voir com-
ent ce sujet doit être touché, quels
ueils il y faut éviter, et selon quels
rincipes il y faut raisonner, afin de le
endre utile et profitable.

Je l'avoue d'abord, et je m'en suis assez
xpliqué ailleurs, il y a certaines doc-
rines suivant lesquelles on ne peut prê-
her le petit nombre des élus sans ruiner
espérance chrétienne, et sans mettre ses
uditeurs au désespoir. Par exemple,
ire qu'il y aura peu d'élus, parce que
Dieu ne veut pas le salut de tous les
ommes, parce que Jésus-Christ, fils de
Dieu, n'a pas répandu son sang, ni offert
mort pour le salut de tous les hommes,
arce qu'il ne donne pas sa grâce, ni ne
ourvoit pas les moyens de salut à tous les

hommes, parce qu'il réserve à quelques-uns ses bénédictions, qu'il épanche sur eux avec profusion toutes ses richesses et toutes ses miséricordes, tandis qu'il laisse tomber sur les autres toute la malédiction attachée à ce péché d'origine qu'ils ont apporté en naissant : je le sais encore une fois et j'en conviens, débiter dans une chaire chrétienne de pareilles propositions, et s'appuyer sur de semblables preuves pour conclure précisément de là que très-peu entreront dans l'héritage céleste, et parviendront à la vie éternelle, c'est scandaliser tout un auditoire, et ralentir toute sa ferveur en renversant toutes ses prétentions au royaume de Dieu. Chacun dira ce que les apôtres dirent au Sauveur du monde, et le dira avec bien plus de sujet qu'eux : *Si cela est de la sorte, qui est-ce qui pourra être sauvé* ? Aussi l'église a-t-elle foudroyé de si pernicieuses erreurs, et a-t-elle cru devoir prévenir par ses anathèmes de si funestes conséquences.

Mat. c. 19. 25.

Pour ne pas donner dans ces extrémités, et pour prendre le point juste où l'on doit s'en tenir, si j'entreprenois de faire un discours sur le petit nombre des élus, voici, ce me semble, quel en devroit être le fonds. Je poserois avant toutes choses les principes suivans :

1. Que nous avons tous droit d'espérer que nous serons du nombre des élus. Droit fondé sur la bonté et sur la miséricorde de Dieu qui nous aime tous comme son ouvrage, et dont la providence prend soin de tous les êtres que sa puissance a créés. Droit fondé sur les promesses de Dieu, qui nous regardent tous, sur-tout comme chrétiens : car c'est à nous aussi-bien qu'aux fidèles de Corinthe que saint Paul disoit : *Ayant donc, mes très-chers frères, de telles promesses de la part du Seigneur, purifions-nous de toute souillure, et achevons de nous sanctifier dans la crainte de Dieu.* 2. Cor. c. 1. 7. Droit fondé sur les mérites infinis de Jésus-Christ, auxquels nous participons tous, et en vertu desquels nous pouvons et nous devons tous le reconnoître comme notre Sauveur. Droit fondé sur la grâce de notre adoption, puisque nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ *nous avons acquis un pouvoir spécial de devenir enfans de Dieu.* 1. Joan. c. 3. Or tous les enfans ont droit à l'héritage du père, et par conséquent en qualité d'enfans de Dieu nous avons tous droit à l'héritage de Dieu.

2. Que non-seulement nous sommes tous en droit, mais dans une obligation indispensable, d'espérer que nous serons

du nombre des élus : comment cela ? c'est que Dieu nous commande à tous d'espérer en lui, de même qu'il nous commande à tous de croire en lui et de l'aimer. L'espérance en Dieu est donc pour nous d'une obligation aussi étroite que la foi et que l'amour de Dieu. Or être obligé d'espérer en Dieu, c'est être obligé d'espérer le royaume de Dieu, la possession éternelle de Dieu, la gloire et le bonheur des élus de Dieu ; de sorte qu'il ne nous est jamais permis, tant que nous vivons sur la terre, de nous entretenir volontairement dans la pensée et la créance formelle que nous serons du nombre des réprouvés : pourquoi ? parce que dès-lors nous ne pourrions plus pratiquer la vertu d'espérance, ni en accomplir le commandement.

3. Qu'il n'y a point même de pécheur qui ne doive conserver cette espérance ; qui ne commette un nouveau péché quand il vient à perdre cette espérance ; qui ne se rende coupable du péché le plus énorme, ou plutôt qui ne mette le comble à tous ses péchés quand il renonce tout-à-fait à cette espérance, et qu'il l'abandonne. Car, comme je l'ai déjà fait remarquer, on peut être actuellement pécheur et être un jour au nombre des élus ; témoin saint Pierre, témoin saint Paul,

moin Magdeleine : ce n'est pas, à Dieu
plaise, en demeurant toujours pécheur,
nis en se convertissant. Or il n'y a point
pécheur dont Dieu ne veuille la con-
rsion : *Ce n'est point la mort des pé-* *Ezech.*
eurs que je demande, mais je veux *c. 33. 11.*
'ils se convertissent et qu'ils vivent.
n'y a point de pécheur que Jésus-Christ
soit venu chercher et racheter : *Lors-* *Rom.*
e nous étions encore pécheurs et en- *c. 5. 8.*
mis de Dieu, nous avons été récon-
iés par son fils. Il n'y a point de pé-
eur qui ne doive réparer ses péchés par
e vie pénitente : *Si vous ne faites pé-* *Luc. c.*
ence, vous périrez tous. Donc tout *13. 5.*
a étant essentiellement lié avec l'espé-
nce en Dieu, il n'y a point de pécheur
i ne la doive toujours garder dans son
ur, quelque pécheur qu'il soit du reste
n quelque abîme qu'il se trouve plongé.
Ces principes supposés comme autant
maximes incontestables, j'examinerois
suite, non point s'il y aura peu d'élus,
isque Jésus-Christ nous l'a lui-même
rqué expressément dans son évangile,
i pourquoi il y en aura peu ; et il ne
eroit pas difficile d'en donner la rai-
n, savoir, qu'il y en a peu et fort peu
i marchent dans la voie du salut, et qui
uillent y marcher. Je ne dis pas qu'il y

en a peu qui puissent y marcher : car un
autre vérité fondamentale que j'établirois
c'est que nous le pouvons tous avec l
grâce divine, qui ne nous est point pou
cela refusée; que tous, dis-je, nous pou
vons, chacun dans notre état, accomplir c
qui nous est prescrit de la part de Die
pour mériter la couronne, et pour assu
rer notre salut. Sur quoi je reprendroi
et je conclurois que si le nombre des élu
sera petit, même dans le christianisme
c'est par la faute et la négligence du gran
nombre des chrétiens; que c'est par leu
conduite toute mondaine, toute païenne
toute contraire à la loi qu'ils ont embras
sée, et à la religion qu'ils professent.

De là prenant l'évangile et entrant dan
le détail, je dirois : A qui est-ce que l
salut est promis ? A ceux qui se font vio
Matt. lence : *Depuis le temps de Jean-Baptist*
c. 11. 12. *jusqu'à présent, le royaume des cieux*
se prend par force, et ceux qui y em-
ploient la force le ravissent. A ceux qu
se renoncent eux-mêmes, qui portent leu
croix, qui la portent chaque jour, et qu
Matth. consentent à la porter : *Si quelqu'un veu*
c. 16. 24. *venir après moi, qu'il renonce à soi-*
même, qu'il prenne sa croix, qu'il l
porte tous les jours et qu'il me suive. A
ceux qui observent les commandemens

ur tout les deux commandemens les plus
ssentiels qui sont l'amour de Dieu et la
harité du prochain : *Vous aimerez le* Luc. c.
eigneur votre Dieu de tout votre cœur, 10. 27.
votre prochain comme vous-même;
uites cela et vous vivrez. A ceux qui
ravaillent pour Dieu, qui agissent selon
Dieu, qui pratiquent les bonnes œuvres,
t font en toutes choses la volonté de Dieu :
eux qui me disent : Seigneur, Seigneur, Mat.
'entreront pas tous dans le royaume des c. 7. 21.
ieux; mais celui qui fera la volonté de
on père céleste, celui-là entrera dans
e royaume des cieux. A ceux qui mor-
fient leurs passions, qui surmontent les
ntations, qui s'éloignent des voies du
nonde et des scandales, qui se préservent
u péché, qui se maintiennent dans l'or-
re, dans la règle, dans l'innocence, ou
ui se relèvent au moins par la pénitence
t y persévèrent jusqu'à la mort. Voilà le
aractère des élus; mais sans cela ce se-
oient immanquablement des réprouvés.
r y en a-t-il beaucoup parmi les chré-
ens mêmes, à qui ces caractères con-
iennent? Là-dessus je renverrois à l'ex-
érience : c'est la preuve la plus sensible
t la plus convaincante. Sans juger mal de
ersonne en particulier, ni damner per-
nne, il suffit de jeter les yeux autour

de nous, et de parcourir toutes les cond
tions du monde, pour voir combien il
en a peu qui fassent quelque chose pou
gagner le ciel; peu qui sachent profiter de
croix de la vie, et qui les reçoivent ave
soumission; peu qui donnent à Dieu c
qui lui est dû, qui l'aiment véritablement
qui le servent fidèlement, qui cherchen
à lui plaire en accomplissant ces sainte
volontés; peu qui s'acquittent envers l
prochain des devoirs de la charité, qui en
aient dans le cœur les sentimens, et qu
dans la pratique en exercent les œuvres
peu qui veillent sur eux-mêmes, qui fuien
les occasions dangereuses, qui combatten
leurs passions; qui résistent à la tentation
de l'intérêt, à la tentation de l'ambition,
à la tentation du plaisir, à la tentation de
la vengeance, à la tentation de l'envie, à
toutes les autres, et qui ne tombent, en
y succombant, dans mille péchés; peu
qui reviennent de leurs égaremens, qui se
dégagent de leurs habitudes vicieuses, qui
fassent, après leurs désordres passés, une
pénitence solide, efficace, durable. Et quel
est aussi le langage ordinaire sur la cor-
ruption des mœurs? ce ne sont point seu-
lement les gens de bien, mais les plus li-
bertins qui en parlent hautement. N'en-
tend-on pas dire sans cesse que tout est
renversé

nversé dans le monde, que le déréglement y est général; qu'il n'y a ni âge, ni exe, ni état, qui en soit exempt; qu'on e trouve presque nulle part ni religion, i crainte de Dieu, ni probité, ni droiture, i bonne foi, ni justice, ni charité, ni onnêteté, ni pudeur; que ce n'est partout, presque partout, que libertinage, que issolution, que mensonge, que trompeies, qu'envie de s'agrandir et de domier, qu'avarice, qu'usure, que concussions, e trahisons, que médisances, qu'un onstrueux assemblage de toutes les iniuités. Voilà comment on nous représente monde; voilà quelle peinture on en fait, comment on s'en explique. Or, parler de sorte, n'est-ce pas rendre un témoignage ident du petit nombre des élus?

Et si l'on se retranchoit à me dire que est la mort, après tout, qui décide du sort ernel des hommes; que ce n'est ni du mmencement, ni même du cours de vie que dépend absolument le salut, ais de la fin, et que tout consiste à mour dans des dispositions chrétiennes. Il vrai, répondrois-je, mais on ne peut ère esperer de mourir dans ces dispoions chrétiennes qu'après y avoir vécu; puisqu'il y en a très-peu qui y vivent, je nclurois qu'il y en a très-peu qui y meu-

rent. Car il me seroit aisé de détruire la fausse opinion des mondains, qui se persuadent que pour bien finir et pour mourir chrétiennement, il n'est question que de recevoir, dans l'extrémité de la maladie, les derniers sacremens de l'église, et de donner certains signes de repentir. Ah! qu'il y a là-dessus d'illusions! à peine oserois-je déclarer tout ce que j'en pense.

Non certes, il ne s'agit point seulement de les recevoir ces sacremens si saints en eux-mêmes et si salutaires; mais il faut les recevoir saintement, c'est-à-dire, qu'il faut les recevoir avec une véritable conversion de cœur; et voilà le point de la difficulté. Je n'entreprendrois pas d'approfondir ce terrible mystère, et j'en laisserois à Dieu le jugement. Mais du reste n'ignorant pas à quoi se réduisent la plupart de ces conversions de la mort, de ces conversions précipitées, de ces conversions commencées, exécutées, consommées dans l'espace de quelques momens, où l'on ne connoît plus guère ce que l'on fait; de ces conversions qui seroient autant de miracles si c'étoient de bonnes et de vraies conversions; et sachant combien il y entre souvent de politique, de sagesse mondaine, de cérémonies, de respect humain, de complaisance pour des

amis ou des parens, de crainte servile et toute naturelle, de demi-christianisme, je m'en tiendrois au sentiment de saint Augustin, ou plutôt à celui de tous les pères, et je dirois en général, *qu'il est bien à craindre que la pénitence d'un mourant, qui n'est pénitent qu'à la mort, ne meure avec lui et que ce ne soit une pénitence réprouvée.* A ce nombre presque infini de faux pénitens à la mort, j'ajouterois encore le nombre très-considérable de tant d'autres que la mort surprend, qu'elle enlève tout d'un coup, qui meurent sans sacremens, sans secours, sans connoissance, sans aucune vue ni aucun sentiment de Dieu; et de tout cela je viendrois sans hésiter, après le Sauveur du monde, à cette affreuse conséquence : *Beaucoup d'appelés et peu d'élus.* *Matth. c. 22. 14.*

Cette importante matière traitée de la sorte ne doit produire aucun mauvais effet, et en peut produire de très-bons. Elle ne doit désespérer personne, puisqu'il n'y a personne qui ne puisse être du petit nombre des élus. Je dis plus; et quand il y en auroit quelques-uns que ce sujet désespérât, qui sont-ils? Ceux qui ne veulent pas bien leur salut; ceux qui ne sont pas déterminés, comme il le faut être, à tout entreprendre et à tout faire pour le

salut ; ceux qui prétendent concilier ensemble et accorder une vie molle, sensuelle, commode et le salut ; une vie sans œuvres, sans gêne, sans pénitence et le salut ; l'amour du monde et le salut ; les passions, les inclinations naturelles et le salut ; ceux qui cherchent à élargir, autant qu'ils peuvent, le chemin du salut, et qui ne sauroient souffrir qu'on le leur propose aussi étroit qu'il l'est, parce qu'ils ne sauroient se résoudre à tenir une route si difficile. Ceux-là, j'en conviens, à l'exemple de ce jeune homme qui vint consulter le fils de Dieu, s'en retourneront tout tristes et tout abattus ; mais cette tristesse, cet abattement, ils ne pourront l'attribuer qu'à eux-mêmes, qu'à leur foiblesse volontaire, qu'à leur lâcheté ; et tout bien examiné, il vaudroit mieux, si je l'ose dire, les désespérer ainsi pour quelque temps, que de les laisser dans leur aveuglement et leurs fausses préventions sur l'affaire la plus essentielle, qui est le salut.

Quoi qu'il en soit, tout auditeur sage et chrétien profitera de cette pensée du petit nombre des élus, et saisi d'une juste frayeur il apprendra : 1. à redoubler sa vigilance, et à se prémunir plus que jamais contre tous les dangers où peut l'exposer le commerce de la vie ; 2. à ne pas

demeurer un seul jour dans l'état du péché mortel, s'il lui arrive quelquefois d'y tomber, mais à courir incessamment au remède, et à se relever par un prompt retour; 3. à se séparer de la multitude et par conséquent du monde; à s'en séparer, dis-je, sinon d'effet, (car tous ne le peuvent pas) au moins d'esprit, de cœur, de maximes, de sentimens, de pratiques; 4. à suivre le petit nombre des chrétiens vraiment chrétiens, c'est-à-dire, des chrétiens réglés dans toute leur conduite, fidèles à tous leurs devoirs, assidus au service de Dieu, charitables envers le prochain, soigneux de se perfectionner et de s'avancer par un continuel exercice des vertus, dégagés de tout intérêt humain, de toute ambition, de tout attachement profane, de tout ressentiment, de toute fraude, de toute injustice, de tout ce qui peut blesser la conscience et la corrompre; 5. à prendre résolument et généreusement la voie étroite, puisque c'est l'unique voie que Jésus-Christ est venu nous enseigner; à s'efforcer, selon la parole du même Sauveur, et à se roidir contre tous les obstacles, soit du dedans, soit du dehors, contre le penchant de la nature, contre l'empire des sens, contre le torrent de la coutume, contre l'attrait des com-

pagnies, contre les impressions de l'exemple, contre les discours et les jugemens du public; n'ayant en vue que de se sauver, ne voulant que cela, ne cherchant que cela, n'étant en peine que de cela; 6. enfin, à réclamer sans cesse la grâce du ciel, à recommander sans cesse son âme à Dieu, et à lui faire chaque jour l'excellente prière de Salomon : *Dieu de miséricorde, Seigneur, donnez-moi la vraie sagesse,* qui est la science du salut, *et ne me rejetez jamais du nombre de vos enfans,* qui sont vos élus. Oui, mon Dieu, souvenez-vous de mon âme; souvenez-vous du sang qu'elle a coûté: elle vous doit être précieuse par là. Sauvez-la, Seigneur; ne la perdez pas, ou ne permettez pas que je la perde moi-même; car si jamais elle étoit perdue, c'est de moi-même que viendroit sa perte. Je la mets, mon Dieu, sous votre protection toute-puissante; mais en même temps je veux, à quelque prix que ce soit, la conserver: je redoublerai pour cela tous mes efforts, je n'y épargnerai rien. Telle est ma résolution, Seigneur; et puisque c'est vous qui me l'inspirez, c'est par vous que je l'accomplirai.

Sap. c. 9. 4.

Heureux le prédicateur qui renvoie ses auditeurs en de si saintes dispositions! Son travail est bien employé, et tout sujet qui

fait naître de pareils sentimens ne peut être que très-solide et très-utile.

Pensées diverses sur le salut.

J'ENTENDS dire assez communément dans le monde, au sujet d'un homme qui, après avoir passé toute sa vie dans les affaires humaines, quitte une charge, se démet d'un emploi, et se retire : *Il n'a plus rien maintenant qui l'occupe, il va penser à son salut.* Il y va penser? Hé quoi! il n'y a donc point encore pensé? il a donc attendu jusqu'à présent à y penser? il a donc vécu depuis tant d'années dans un danger continuel de mourir sans avoir pris soin d'y penser? le salut étoit donc pour lui une de ces affaires auxquelles on ne pense que lorsqu'il ne reste plus rien autre chose à quoi penser? Quel aveuglement! Quel renversement!

Il fera bien néanmoins d'y penser; car il vaut mieux après tout y penser tard que de n'y penser jamais : mais, en y pensant, qu'il commence par se confondre devant Dieu de n'y avoir pas pensé plutôt. Qu'il tienne pour perdu le temps où il n'y a pas pensé, l'eût-il employé dans les plus grands ministères, et eût-il paru dans le plus grand éclat. Qu'il

comprenne que si les autres affaires ont leur temps particulier, l'affaire du salut est de tous les temps, et que tout âge est mûr pour le ciel. Qu'il admire la patience de Dieu qui ne s'est point lassé de ses retardemens. Surtout qu'il agisse désormais, qu'il redouble le pas, et qu'il se souvienne *que la nuit approche*, et que plus le jour baisse, plus il doit hâter sa marche. Ce ne sera pas en vain; le juste dont parle le sage, dans l'étroit espace d'une première jeunesse, *fournit une ample carrière et anticipe un long avenir*: pourquoi le mondain revenu du monde, en reprenant la voie du salut, quoique dans une vieillesse déjà avancée, ne pourroit-il pas, selon le même sens, rappeler tout le chemin qu'il n'a pas fait?

Joan. c. 9. 4.

Sap. c. 4. 13.

¶ Il est de la foi que nous ne serons jamais damnés que pour n'avoir pas voulu notre salut, et que pour ne l'avoir pas voulu de la manière dont nous pouvions le vouloir; tellement que Dieu aura le plus juste sujet de nous reprocher ce défaut de volonté, et d'en faire contre nous un titre de condamnation. N'est-ce pas en effet se rendre digne de toutes les vengeances divines, que de perdre un si grand bien lorsqu'il n'y a qu'à le vouloir pour se l'assurer? Mais est-il donc possible qu'il y ait

un

un homme assez ennemi de lui-même et assez perdu de sens pour ne vouloir pas être sauvé ? Il est vrai, nous voulons être sauvés, mais nous ne voulons pas nous sauver. Or Dieu qui veut notre salut, et qui nous ordonne de le vouloir, ne veut pas simplement que par sa grâce nous soyons sauvés, mais qu'avec sa grâce nous nous sauvions.

¶ Fausse ressource du mondain : *Dieu ne m'a pas fait pour me damner.* Non sans doute, mais aussi Dieu ne vous a pas fait pour l'offenser. Vous renversez toutes ses vues : de quoi vous plaignez-vous s'il change à votre égard tout l'ordre de sa providence ; quoiqu'il ne vous ait pas fait pour l'offenser, vous l'offensez ; ne vous étonnez plus que, quoiqu'il ne vous ait pas fait pour vous damner, il vous damne.

¶ Ce n'est point un paradoxe, mais une vérité certaine, que nous n'avons point, après Dieu, d'ennemi plus à craindre que nous-mêmes : comment cela ? parce que nul ennemi, quel qu'il soit, ne nous peut faire autant de mal, ni causer un tant de dommage que nous le pouvons nous-mêmes. Que toutes les puissances des ténèbres se liguent contre moi, que tous les potentats de la terre conjurent ma ruine, ils pourront me ravir mes

biens, ils pourront tourmenter mon corps, ils pourront m'enlever la vie, et là-dessus je ne serai pas en état de leur résister ; mais jamais ils ne m'enlèveront malgré moi ce que j'ai de plus précieux, qui est mon âme. Ils auront beau s'armer, m'attaquer, fondre sur moi de toutes parts et m'accabler : je la conserverai si je veux ; et indépendamment de toutes leurs violences, aidé du secours de Dieu, je la sauverai ; car il n'y a que moi qui puisse la perdre : d'où il s'ensuit que je suis donc plus redoutable pour moi que tout le reste du monde, puisqu'il ne tient qu'à moi de donner la mort à mon âme, et de l'exclure du royaume de Dieu.

D'autant plus redoutable que je me suis toujours présent à moi-même, parce que je me porte partout moi-même et avec moi toutes mes passions, toutes mes convoitises, toutes mes habitudes et mes mauvaises inclinations. Aussi, quand je demande à Dieu qu'il me défende de mes ennemis, je lui demande, ou je dois surtout lui demander qu'il me défende de moi-même. Et de ma part, pour me mettre moi-même en défense autant qu'il m'est possible, je dois me comporter envers moi comme je me comporterois envers un ennemi que j'aurois sans cesse

à mes côtés, et dont je ne détournerois jamais la vue; dont j'observerois jusqu'aux moindres mouvemens, sur qui je tâcherois de prendre toujours l'avantage, sachant qu'il n'attend que le moment de me frapper d'un coup mortel. *Celui qui hait son âme dans la vie présente*, disoit en ce sens le fils de Dieu, *la gardera pour la vie éternelle.* Triste, mais salutaire condition de l'homme, d'être ainsi obligé de se tourner contre soi-même, et de ne pouvoir se sauver que par une guerre perpétuelle avec soi-même, que par la haine de soi-même! Joan. c. 12. 25.

¶ Nous disons quelquefois à Dieu dans l'ardeur de la prière: *Seigneur, ayez pitié de mon âme.* Les plus grands pécheurs le disent à certains momens, où les pensées et les sentimens de la religion se réveillent dans eux, et où ils voient le danger et l'horreur de leur état: Ah! Seigneur, ayez pitié de mon âme. Mais Dieu par la parole du Saint-Esprit et par la bouche du sage nous répond: *Ayez-en pitié, vous-même, de cette âme* que j'ai confiée à vos soins, *et qui est votre âme.* Je l'ai formée à mon image, je l'ai rachetée de mon sang, je l'ai enrichie des dons de ma grâce, je l'ai appelée à ma gloire, je veux la sauver; et si elle s'écarte de mes voies, Misere animæ tuæ. Eccl. c. 30. 24.

des voies de ce salut éternel que je lui ai proposé comme sa fin dernière et le terme de ses espérances, je n'omets rien pour la ramener de ses égaremens, pour la relever de ses chutes, pour la purifier de ses taches, pour la guérir de ses blessures, pour la ressusciter par la pénitence, et pour lui rendre la vie. N'est-ce pas là l'aimer ? n'est-ce pas en avoir pitié ? Mais vous, vous la défigurez, vous la profanez, vous la sacrifiez à vos passions, vous la perdez, et tout cela par le péché. N'est-ce donc pas à vous-mêmes qu'on doit dire : *Ayez pitié de votre âme* ; ayez-en pitié, d'autant plus que c'est la vôtre. Quand ce seroit l'âme d'un étranger, l'âme d'un infidèle et d'un païen, l'âme de votre ennemi, vous devriez être sensible à sa perte, et vous souvenir que c'est une âme pour qui Jésus-Christ est mort. Mais, outre cette raison générale, il y en a une beaucoup plus particulière à votre égard, dès que c'est de votre âme, que c'est de vous-même qu'il s'agit. *Est-il rien de plus misérable qu'un misérable qui n'est pas touché de sa misère, et qui n'a nulle pitié de lui-même.*

Quid miserius misero non miserante se ipsum. *Aug.*

¶ Un courtisan veut s'avancer, faire son chemin, s'élever à une fortune après laquelle il court et où il a porté ses vues,

il ne s'embarrasse guère si les autres se poussent et s'ils réussissent dans leurs projets. C'est leur affaire, dit-il, et non la mienne ; *chacun y est pour soi.* Voilà comment on parle au regard de mille affaires, comment on pense, et ce n'est pas toujours sans raison : car, dans une infinité de choses, c'est à chacun en effet de penser à soi, et les intérêts sont personnels. Or, si cela est vrai dans les affaires humaines, combien l'est-il plus dans l'affaire du salut? *Chacun y est pour soi;* c'est-à-dire qu'à l'égard du salut chacun gagne ou perd pour soi-même, et ne gagne ou ne perd que pour soi-même, indépendamment de tous les autres. Si je me sauve, quand tout le monde, hors moi, se damneroit, je n'en serois pas moins heureux ; et si je me damne, quand tout le monde, hors moi, se sauveroit, je n'en serois pas moins malheureux. Non pas que nous ne puissions et que nous ne devions, par une charité et des secours mutuels, contribuer au salut les uns des autres ; mais dans le fond ce qui nous sauvera, ce ne sont ni les soins, ni les prières, ni les mérites d'autrui, mais nos propres mérites unis aux mérites de Jésus-Christ. Qu'on m'oppose donc, tant qu'on voudra, la multitude, la coutume,

l'exemple; qu'on me dise : C'est là l'usage du monde, c'est ainsi que le monde vit et qu'il agit : ne pouvant réformer le monde, je le laisserai vivre comme il vit, et agir comme il agit; mais moi j'agirai et je vivrai comme il me semblera plus convenable au salut de mon âme; et sans égard à tous les discours, je me contenterai de répondre en deux mots : *Chacun y est pour soi.*

¶ Nous sommes admirables, quand nous prétendons rendre un grand service à Dieu de nous appliquer à l'affaire de notre salut, et d'y donner nos soins. Il semble que Dieu nous en soit bien redevable; comme si c'étoit son intérêt et non pas le nôtre. Hé ! mon Dieu, pour qui donc est-ce que je travaille en travaillant à me sauver ? n'est-ce par pour moi-même ? et à qui en revient tout l'avantage, n'est-ce pas à moi-même ? Car qu'est-ce devant vous, Seigneur, et pour vous qu'une aussi vile créature que moi ? qu'est-ce que tout l'univers avec moi ? Depuis que vous avez précipité du ciel des légions d'anges, et qu'ils sont devenus des démons; depuis que vous avez frappé de vos anathèmes tant de pécheurs qui brûlent actuellement dans l'enfer, et qui doivent y brûler éternellement, en êtes-

vous moins grand, ô mon Dieu; en êtes-vous moins glorieux et moins puissant? Et quand le monde entier seroit détruit, et que je me trouverois enseveli dans ses ruines; quand, par un juste jugement, vous lanceriez sur tout ce qu'il y a d'hommes, et sur moi comme sur les autres toutes vos malédictions, l'éclat qui vous environne en recevroit-il la plus légère atteinte, et en seriez-vous moins riche, moins heureux? O bonté souveraine! sans avoir nul besoin de moi, vous ne voulez pas que je me perde; et vous me faites de la charité que je me dois à moi-même un commandement exprès; vous m'en faites un mérite et un sujet de récompense.

¶ On est si jaloux dans la vie, surtout à la cour, de certaines distinctions, on veut être du petit nombre, du nombre des favoris, du nombre des élus du monde; et moins il y a de gens qui s'élèvent à certains rangs et à certaines places, plus on ambitionne ces degrés d'élévation, et plus on fait d'efforts pour y atteindre. Si le grand nombre y parvenoit, on n'y trouveroit plus rien qui distinguât; et cet attrait manquant, on n'auroit plus tant d'ardeur pour les obtenir, et l'on rabatteroit infiniment de l'idée qu'on en avoit conçue. Il faut du choix, de la singularité, pour

attirer notre estime, et pour exciter notre envie. Chose étrange! il n'y a que l'affaire du salut où nous pensions et où nous agissions tout autrement. Car à l'égard du salut, il y a le grand nombre et le petit nombre. Le grand nombre exprimé par ces paroles du fils de Dieu, *plusieurs sont appelés ;* le petit nombre, marqué dans ces autres paroles du même Sauveur, *peu sont élus*. Le grand nombre, c'est-à-dire, tous les hommes en général que Dieu appelle au salut, et à qui il fournit pour cela les moyens nécessaires, mais dont la plupart ne répondent pas à cette vocation divine, et ne cherchent que les biens visibles et présens. Le petit nombre, c'est-à-dire, en particulier les vrais chrétiens et les gens de bien qui se séparent de la multitude, renoncent aux pompes et aux vanités du siècle, et par l'innocence de leurs mœurs, par la sainteté de leur vie, tendent sans cesse vers le souverain bonheur et travaillent à le mériter. En deux mots, le grand nombre qui sont les pécheurs et les réprouvés; le petit nombre qui sont les justes et les prédestinés. Mais voici le désordre : au lieu d'aspirer continuellement à être de ce petit nombre des amis de Dieu, de ses élus et de ses saints, nous vivons sans peine, et nous

demeurons d'un plein gré parmi le grand nombre des pécheurs et des réprouvés de Dieu. Nous pensons comme le grand nombre, nous parlons comme le grand nombre, nous agissons comme le grand nombre; et la seule chose où il nous est non-seulement permis, mais expressément enjoint de travailler à nous distinguer, est justement celle où nous voulons être confondus dans la troupe et suivre le train ordinaire.

O homme si jaloux des vains honneurs du siècle, apprenez à mieux connoître le véritable honneur, et à chercher une distinction digne de vous. Le salut, le rang de prédestiné, voilà pour vous le seul objet d'une solide et sainte ambition.

DE LA FOI,

ET DES VICES QUI LUI SONT OPPOSÉS.

Accord de la raison et de la foi.

I. UN homme du monde qui fait profession du christianisme, et à qui l'on demande compte de sa foi, dit : Je ne raisonne point, mais je veux croire. Ce lan-

gage bien entendu peut être bon ; mais dans un sens assez ordinaire, il marque peu de foi et même une secrète disposition à l'incrédulité. Car qu'est-ce à dire, je ne raisonne point ? Si ce prétendu chrétien savoit bien là-dessus démêler les véritables sentimens de son cœur, ou s'il les vouloit nettement déclarer, il reconnoîtroit que souvent cela signifie : Je ne raisonne point, parce que si je raisonnois ma raison ne trouveroit rien qui la déterminât à croire ; je ne raisonne point, parce que si je raisonnois ma raison même m'opposeroit des difficultés qui me détourneroient absolument de croire. Or, penser de la sorte et être ainsi disposé, c'est manquer de foi ; car la foi, je dis la foi chrétienne, n'est point un pur acquiescement à croire, ni une simple soumission de l'esprit, mais un acquiescement et une soumission raisonnable ; et si cette soumission, si cet acquiescement n'étoit pas raisonnable, ce ne seroit plus une vertu. Mais comment sera-ce un acquiescement, une soumission raisonnable, si la raison n'y a point de part ?

Rationabile obsequium vestrum. *Rom.* c. 12. 3.

Il faut donc raisonner, mais jusqu'à certain point, et non au-delà. Il faut examiner, mais sans passer les bornes que l'apôtre marquoit aux premiers fidè-

les quand il leur disoit : *Mes frères, en vertu de la grâce qui m'a été donnée, je vous avertis tous, sans exception, de ne porter point trop loin vos recherches dans les matières de la foi, mais d'user sur cela d'une grande retenue, et de n'y toucher que très-sobrement.* Quelles preuves, quels motifs me rendent la religion que je professe, et conséquemment tous les mystères qu'elle m'enseigne, évidemment croyables ? voilà ce que je dois tâcher d'approfondir ; voilà ce que je dois étudier avec soin et bien pénétrer ; voilà où je dois faire usage de ma raison, et sur quoi il ne m'est pas permis de dire, je ne raisonne point; car, sans cet examen et cette discussion exacte, je ne puis avoir qu'une foi incertaine et chancelante, qu'une foi vague, sans principes et sans consistance. Aussi est-ce pourquoi le prince des apôtres, saint Pierre, *nous ordonne de nous tenir toujours prêts à satisfaire ceux qui nous demanderont raison de ce que nous croyons et de ce que nous espérons.* Il veut que nous soyons toujours là-dessus en état de répondre, de justifier le sage parti que nous suivons, de faire voir qu'il n'en est point de mieux établi, et de produire les titres légitimes qui nous y autorisent et nous y attachent inviolablement.

Rom. c. 13. 3.

1. *Pet.* c. 3. 15.

Mais quel est le fonds de ces grands mystères que la religion me révèle, ce qui nous sont annoncés dans l'évangile ? en quoi consistent-ils ? comment s'accomplissent-ils ? c'est là que la raison doit s'arrêter, qu'elle doit réprimer sa curiosité naturelle, et qu'il ne m'est plus seulement permis, mais expressément enjoint de dire : Je ne raisonne point, je crois. En effet, il me suffit de savoir que je dois croire tout cela, que je crois prudemment tout cela, que je serois déraisonnable et criminel de ne pas croire tout cela, m'étant enseigné par une religion, dont les plus forts raisonnemens et les argumens les plus sensibles me font connoître l'incontestable vérité. C'est là, dis-je, tout ce qu'il me faut, et si je voulois aller plus avant, si, par une présomption semblable à celle de saint Thomas dans le temps de son incrédulité, je disois comme lui : *A moins que je ne voie, je ne croirai point*, dès-lors je perdrois la foi, je l'anéantirois et j'en détruirois tout le mérite. Je l'anéantirois : pourquoi ? parce qu'il est essentiel à la foi de ne pas voir et de croire ce qu'on ne voit pas. J'en détruirois tout le mérite : pourquoi ? parce qu'il n'y a point de mérite à croire ce qu'on a sous les yeux,

Joan. c. 20. 25.

e qui nous est présent et qui nous frappe
s sens, ce qu'on voit clairement et dis-
nctement. On n'est point libre sur cela;
n n'est point maître de sa créance pour
donner ou pour la refuser; on est per-
uadé malgré soi; on est convaincu sans
u'il en coûte ni effort, ni sacrifice; et
'est en ce sens que le Sauveur des hom-
nes a dit : *Heureux ceux qui n'ont point* Ib. 29.
ù et qui ont cru.

Tel est donc l'accord que nous devons
aire de la raison et de la religion. La rai-
on éclairée d'en haut fait comme les pre-
niers pas, ou met comme les préliminaires, en nous convaincant que la religion vient de Dieu; que de tous les articles qu'elle contient, il n'y en a pas un qui n'ait été révélé de Dieu, soit dans l'écriture, soit dans la tradition expliquée et proposée par l'église; que Dieu étant absolument incapable d'erreur ou de mensonge, il s'ensuit que tout ce qu'il a prononcé est souverainement vrai; enfin, que la religion ne nous annonçant que la parole de Dieu, et ne nous l'annonçant qu'au nom de Dieu, elle est par conséquent également vraie, et demande une adhésion parfaite de notre esprit et de notre cœur : voilà où la raison agit, et ce que nous découvrons à la faveur de ses

lumières. Mais ce principe posé en général, la religion prend ensuite le dessus ; elle propose ses vérités particulières, et toutes cachées qu'elles sont, elle y soumet la raison sans lui laisser la liberté d'en percer les ombres mystérieuses. Si, par son autorité naturelle et par son orgueil, la raison y répugne, la religion, par le poids de son autorité et par un commandement exprès, la réduit sous le joug et la tient captive. Si la raison ose dire : Comment ceci, ou comment cela? C'est assez, lui répond la religion, d'être instruit que ceci ou que cela est, et de n'en pouvoir douter selon les règles de la prudence ; or on n'en peut douter prudemment, puisque, selon les règles de la prudence, on ne peut douter que Dieu ne l'ait ainsi déclaré. Cette réponse, ce silence imposé à la raison l'humilie ; mais c'est une humiliation salutaire qui empêche la raison de s'égarer, de s'émanciper, de tourner, suivant l'expression de S. Paul, à tout vent de doctrine, et qui la contient dans les justes limites, où elle doit être resserrée et d'où elle ne doit jamais sortir. De cette sorte, notre foi est ferme sans rien perdre néanmoins de son obscurité, et elle est obscure sans rien perdre non plus de sa fermeté.

II. Développons encore la chose, et pour la rendre plus intelligible et lui donner un nouveau jour, mettons-la dans une espèce de pratique. Je suppose un chrétien surpris d'une de ces tentations qui attaquent la foi et dont les âmes les plus religieuses et les plus fidèles ne sont pas exemptes elles-mêmes à certains momens ; car il y a des momens où une ame, quoique chrétienne, est intérieurement aussi agitée par rapport à la foi, que le fut saint Pierre sur les eaux de la mer, quand Jésus-Christ lui dit: *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?* Matth. c. 14. 31. Cependant on ne doute pas ; on croit, mais d'une foi presque chancelante, et l'impression est si vive en quelques rencontres, qu'il semble qu'on ne croit rien et qu'on ne tient à rien : épreuve difficile à soutenir, mais que Dieu permet pour épurer notre foi même et pour la perfectionner. Il a ses vues en cela ; et bien qu'il paroisse nous délaisser, ce sont pour nous des vues de salut, parce qu'il sait que tout contribue à la sanctification de ses élus, et qu'au lieu de dégénérer et de tomber, c'est dans une foiblesse apparente que la vertu se déploie avec plus de force et qu'elle s'avance.

Or en de pareilles conjonctures, dans lesquelles je puis me trouver aussi-bien que les autres, que fais-je ou que dois-je faire? après avoir imploré l'assistance divine; après m'être écrié comme le prince des apôtres en levant les mains au ciel :
Ib. 30. *Seigneur sauvez-nous, autrement nous allons périr*, je fais un retour sur moi-même, et pour me fortifier j'appelle tout ensemble à mon secours, et ma raison, et ma religion. L'une et l'autre me prêtent, pour ainsi dire, la main, et concourent à calmer mes inquiétudes et à me rassurer.

Ma raison me rappelle ces grands motifs qui m'ont toujours déterminé à croire, et m'ont paru jusqu'à présent les plus propres à m'affermir dans la foi où j'ai été élevé. Par exemple, elle me représente ce vaste univers et cette multitude innombrable d'êtres visibles qui le composent; elle m'en fait admirer la diversité, la beauté, l'immense étendue, l'arrangement, l'ordre, la liaison, la dépendance mutuelle, l'utilité, la durée depuis tant de siècles et leur perpétuité. Elle me fait contempler les cieux qui roulent sur nos têtes, et dont les mouvemens si rapides sont toujours si réglés; ces astres qui nous éclairent, ce nombre prodigieux d'étoiles qui brillent dans le firmament, cette variété

variété de saisons qui, par des révolutions si constantes et si merveilleuses, se succèdent tour à tour, et partagent le cours des temps. Elle me fait parcourir, de la pensée plutôt que de la vue, ces longs espaces de terres et de mers qui sont comme le monde inférieur au-dessous du monde céleste. Que de richesses j'y aperçois! que de productions différentes et de toutes les espèces! quelle fécondité! quelle abondance! Y manque-t-il rien de tout ce qui peut servir, non-seulement à l'entretien nécessaire ou commode, mais à la splendeur et à l'éclat, mais à la somptuosité et à la magnificence, mais aux douceurs et aux délices de la vie? Sans égard à bien d'autres preuves que je passe, et sur lesquelles ma raison pourroit insister, en voilà d'abord autant qu'il faut pour m'attacher à la foi d'un Dieu toujours existant et toujours vivant, l'être souverain, le principe de toutes choses et l'auteur de tant de merveilles; car discourant en moi-même et jugeant selon les règles d'une droite raison et selon le sens ordinaire et le plus universel, j'observe d'un premier coup d'œil qu'un ouvrage si bien entendu, si bien assorti dans toutes ses parties, et d'une structure au-dessus de tout l'artifice humain, ne

peut être le pur effet du hasard ; que ce firmament, ces cieux, ces astres, cette terre, ces mers, que tout cela et tout ce que nous voyons ne s'est point fait de soi-même, ne s'est point arrangé de soi-même, ne se remue point de soi-même, ne subsiste point par soi-même, sans qu'aucune intelligence supérieure y préside, ni jamais y ait présidé. Le sentiment qui me vient donc là-dessus et qui me touche, pour peu que j'y fasse d'attention, est de reconnoître une première cause et un premier moteur, un ouvrier par excellence, une puissance suprême de qui tout est émané, et qui ordonne tout, qui dispose tout, qui donne à tout l'impression, qui anime et soutient tout : or cet excellent ouvrier, cette puissance primitive, essentielle, indépendante, toujours subsistante, c'est ce que nous appelons Dieu, et ce que nous devons honorer comme Dieu.

Je dis honorer comme Dieu ; et de degré en degré, la même raison qui me guide me porte plus avant, et me fait passer de la connoissance de Dieu à la connoissance du culte que je lui dois rendre et qu'il a droit d'exiger de moi. Culte religieux : et qu'y a-t-il de plus raisonnable, soit dans le créateur, que d'attendre de ses créatures les justes hom-

mages qui lui appartiennent, et de les leur demander ; soit dans les créatures, que de glorifier, selon qu'elles en sont capables, le créateur de qui elles ont reçu l'être, que d'ajouter foi à ses oracles, de se conformer à ses volontés, de pratiquer sa loi, de lui offrir leur encens, et de se dévouer pleinement à son service ? en cela consiste la religion : mais parce que dans la multiplicité des religions qui, par l'égarement des esprits, se sont introduites parmi les hommes, il y en a nécessairement de fausses, et que Dieu réprouve, puisqu'elles se contredisent les unes les autres ; il est question d'en chercher une véritable, et d'examiner de plus si celle-là même n'est pas l'unique véritable. Or, entre celles qui règnent actuellement dans le monde, je trouve la religion chrétienne; et, à la lueur de ma seule raison, j'y découvre des caractères de vérité si marqués, qu'ils doivent convaincre tout esprit sensé, solide, docile, qui ne s'obstine point à imaginer des difficultés, ni à faire naître de vaines disputes.

Quand il n'y auroit point d'autre témoignage que celui des miracles de Jésus-Christ, ce seroit une preuve plus que suffisante. Ce nouveau législateur paroît sur la terre; il y prêche son évangile, qui est

la loi chrétienne; et pour autoriser sa prédication, il se dit envoyé de Dieu. Il est évident que si c'est Dieu qui l'envoie, et que ce soit au nom de Dieu qu'il parle, tout ce qu'il enseigne est vrai, et que nous sommes obligés de souscrire à sa doctrine. Car il faudroit ne pas avoir la plus légère notion de Dieu, pour se persuader qu'il pût attester le mensonge et le confirmer. Ce qui reste donc à Jesus-Christ, c'est de prouver sa mission? mais comment l'entreprend-il? par les miracles qu'il opère; *Les choses que je fais*, dit-il, *rendent témoignage de moi, si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, croyez à mes œuvres.* Et il est encore certain que ces œuvres miraculeuses étant au-dessus des forces de la nature, et ne pouvant procéder que de la vertu d'en haut, si Jésus-Christ a fait réellement des miracles, surtout certains miracles, et qu'il les ait faits pour affirmer qu'il est le messie, on ne peut plus lui contester cette qualité, ni douter qu'il ne soit venu de la part de Dieu. Autrement Dieu seroit l'auteur de l'imposture, en lui communiquant un pouvoir dont il se seroit prévalu pour tromper les peuples et abuser de leur crédulité.

Jean. c. 12. 25.

Or que Jésus-Christ ait fait des miracles, et des miracles du premier ordre,

et des miracles en très-grand nombre, et des miracles des plus éclatans, et des miracles dont la fin principale étoit de se faire connoître comme l'envoyé de Dieu; qu'il ait chassé des corps les démons et délivré les possédés; qu'il ait exercé sur les élémens un empire absolu, et qu'ils aient obéi à sa voix; qu'il ait commandé à la mer, appaisé ses flots, calmé les tempêtes; qu'il ait guéri toutes sortes de maladies, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de la langue aux muets, le sentiment et le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts; enfin que par le prodige le plus singulier et le plus inouï, il se soit ressuscité lui-même après avoir été mis à mort et enfermé dans le tombeau, c'est de quoi une raison éclairée et dégagée de tout préjugé ne peut refuser de convenir. Il n'y a qu'à considérer mûrement et par ordre toutes les circonstances dont ces faits se trouvent revêtus, leur variété, leur éclat, le temps, les occasions, les lieux, les campagnes, les places publiques où ils se sont passés, la multitude de gens qui en ont été spectateurs, ou qui ont le récit qu'ils en entendoient comme de miracles avérés et tout récens, embrassoient la foi et formoient ces troupes de chrétiens si célèbres par leur zèle et leur

sainteté ; les qualités irréprochables de
témoins qui les ont vus, qui les ont rap
portés, qui les ont publiés jusqu'aux extré
mités de la terre, qui les ont transmis à l
postérité dans leurs évangiles, qui les on
soutenus sans se démentir jamais, et e
ont défendu la vérité aux dépens de leu
fortune, de leur repos, de leur vie. Il n'
a, dis-je, qu'à faire une discussion exact
de chacun de ces points, et d'autres qu
je n'ajoute pas ; il n'y a qu'à les bien pese
et on avouera que de tous les faits histo
riques, nuls ne sont plus solidement ap
puyés, ni plus à couvert de la censure
Mais encore une fois cette perquisition
à qui doit-elle appartenir, et du ressor
de qui est-elle, si ce n'est du ressort d
la raison ? C'est à la raison d'éclaircir d'a
bord tout cela, de le vérifier, et d'en tire
des preuves authentiques en faveur de l
religion.

III. Cependant après m'être convainc
par là et par cent autres motifs, qu
je dois m'en tenir à la loi de Jésus-Christ
après m'être, pour ainsi dire, démontr
à moi-même par la voie du raisonnemen
que c'est une loi divine, une loi qu
l'esprit de vérité, qui est l'esprit de Dieu
a dictée ; après avoir conclu en généra

par une conséquence nécessaire, que
ette loi ne peut donc me tromper, et
ue je ne puis m'égarer en la suivant,
ue tout ce que cette loi m'enseigne, est
onc tel en effet qu'elle me l'enseigne,
que tout ce qu'elle me propose de dog-
es à croire, font autant d'articles de foi
ıxquels je suis indispensablement obligé
adhérer; que de vaciller là-dessus et
e demeurer un moment dans une sus-
ension volontaire, ce seroit donc un
ime et une infidélité digne de la dam-
ıtion éternelle; enfin après avoir bien
ompris le grand oracle du prince des
ôtres, que cette loi ayant été donnée
ıx hommes pour être la seule règle et
notre créance et de nos mœurs, *il n'est* Act. 4.
oint sous le ciel d'autre nom, en vertu 4. 12.
ıquel nous puissions être sauvés, que
nom de Jésus-Christ; du reste, si
a raison veut aller plus loin, et qu'elle
étende percer l'abîme des impénétra-
es mystères que la religion nous a
vélés, mais dont elle uous a caché le
nd, c'est là que la foi prend le dessus,
'elle s'élève, qu'elle défend ses droits,
'elle me met un voile sur les yeux,
me condamne à ne plus marcher dans
ténèbres.

La raison a beau se recrier, cette

raison également curieuse et présomp
tueuse. Elle a beau demander: Mais qu'es
ce que le mystère d'un Dieu en tro
personnes, et de trois personnes dans u
seul Dieu? mais qu'est-ce que le mystèr
d'un Dieu fait homme sans cesser d'êtr
Dieu; mortel et immortel tout ensemble
passible et impassible, et réunissant dan
une même personne toute la gloire de l
divinité, et toutes les misères de notr
humanité? mais qu'est-ce que le mystèr
d'un Dieu homme réellement présent sou
les espèces du pain et du vin dans l
sacrement de nos autels? qu'est-ce qu
tout le reste? Là-dessus la foi lui dit c
Job. c. 38. que ce Dieu dit à la mer: *Tu viendras jusques-là, mais c'est là même que t t'arrêteras; c'est là que tu briseras te flots, et que tu abaisseras les enflure de ton orgueil.* Arrêt absolu, contr lequel une raison chrétienne n'a rien opposer ni à répliquer. Elle y trouv même des avantages infinis: car c'est ains que l'homme, en faisant à Dieu le sacri fice de son corps par la pénitence, l sacrifice de son cœur par l'amour, lu fait encore le sacrifice de son esprit pa la foi. En sacrifiant à Dieu son corps pa la pénitence, il honore Dieu comme sou veraiuement équitable; en sacrifiant

Dieu

Dieu son cœur par l'amour, il honore Dieu comme souverainement aimable ; et en sacrifiant à Dieu son esprit par la foi, il honore Dieu comme souverainement infaillible et véritable.

Avantages par rapport à Dieu : mais de plus, à prendre la chose par rapport à l'homme et à sa tranquillité, il ne lui doit pas être moins avantageux d'avoir une règle qui seule arrête les vicissitudes perpetuelles de sa raison, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. Or cette règle c'est la foi. En effet, sans une foi soumise, toutes les lumières de ma raison, au lieu de me rassurer dans le choix d'un parti, et de me mettre l'esprit en repos, ne serviront au contraire qu'à me jeter chaque jour dans de nouveaux embarras, et à me causer de nouvelles agitations. Car on sait combien la raison humaine, dès qu'on lui donne l'essor, est variable dans ses vues, et combien elle est féconde en idées toujours nouvelles que l'imagination lui suggère. De sorte qu'aujourd'hui nous pensons d'une façon et demain d'une autre ; qu'aujourd'hui un sentiment nous plaît, et que demain nous le rejetons ; qu'aujourd'hui une difficulté nous fait de la peine, et qu'elle n'est pas plutôt résolue qu'un autre doute vient bientôt

après nous troubler : ce qui est surtout
vrai en matière de religion, et ce qui est
encore plus commun aux esprits vifs et
pénétrans, aux prétendus sages et aux
savans du siècle, qu'à des esprits simples
et bornés. D'où il arrive que nous de-
meurons dans une perplexité où l'on se
prête à tout ce qui se présente, et l'on
ne tient à rien. Saint Augustin nous le
témoigne assez en parlant de lui-même.
Il cherchoit la vérité, il en faisoit son
étude, il y employoit toute sa philoso-
phie : mais après bien des recherches et
après être tombé dans les erreurs les plus
grossières, il étoit toujours flottant et
incertain, et ne trouvoit rien où il crût
pouvoir se reposer ; parce qu'il ne prenoit
point d'autre guide que sa raison, et
qu'elle ne lui suffisoit pas pour tenir son
esprit en arrêt, et pour le guérir de ses
inquiétudes. De là tant de changemens,
tant de mouvemens inutiles, tant de sys-
tèmes différens dont il se laissa préoc-
cuper et dont il ne revint que lorsqu'il
pensa sérieusement à se convertir et à
embrasser la foi. En quels termes s'ex-
plique-t-il là-dessus dans ses confessions,
et déplore-t-il l'aveuglement où il avoit
vécu pendant plusieurs années ! Quelles
actions de grâces rend-il à Dieu, d'avoir

rompu le charme d'une science profane qui lui fascinoit les yeux, et de l'avoir réduit à la sainte ignorance d'une foi souple et docile !

Car si la raison se soumet à la foi ; si dans une parfaite intelligence elles se donnent mutuellement le secours qu'elles doivent recevoir l'une de l'autre : voilà le moyen prompt et immanquable de pacifier mon âme et de me prémunir contre toutes les attaques dont je puis être assailli au sujet de la religion. De quelque doute que je sois combattu malgré moi, soit par la malice de l'esprit tentateur, soit par les discours d'une troupe de libertins, soit par les révoltes involontaires de ma raison et son indocilité naturelle, je n'ai point de réplique plus courte ni plus décisive à faire que celle de Jésus-Christ même au démon qui le vint tenter dans le désert : *Il est écrit.* Oui, il est écrit qu'il y a un premier être, et qu'il n'y en a qu'un éternel, invisible, tout-puissant, par qui il est conservé et gouverné. Il est écrit, que dans cet être adorable et cette suprême divinité, il y a tout à la fois et sans confusion, une unité de substance, et une trinité de personnes. Il est écrit que de cette trinité de personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, le

fils égal à son père et envoyé de son père, est venu sur la terre pour la rédemption des hommes; que tout Dieu qu'il est et qu'il n'a jamais cessé d'être, il s'est fait homme lui-même, il a vécu parmi nous, il est mort sur une croix, il est ressuscité et monté au ciel. Il est écrit que ce nouveau législateur et ce sauveur, voulant demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles, nous a laissé sa chair sacrée et son précieux sang, sous les apparences du pain et du vin; que nous offrons l'un et l'autre en sacrifice; et que l'un et l'autre, pour le soutien de nos âmes, nous sert comme sacrement, de nourriture et de breuvage. Il est écrit qu'il y aura un jugement où nous serons tous appelés, et que dès maintenant il y a une béatitude céleste, où les bons seront à jamais récompensés, et un enfer où les pécheurs seront condamnés à un tourment sans mesure et sans fin. Ainsi des autres articles qui me sont proposés comme des points de créance. Or du moment que tout cela est écrit, c'est-à-dire, que tout cela m'est révélé de Dieu ou de la part de Dieu, et que cette révélation m'est tellement notifiée par des motifs de crédibilité, qu'il seroit contre le bon sens de n'en vouloir pas convenir, je ne demande rien

de plus. Je rends à la foi par mon obéissance l'hommage qui lui est dû ; je lui laisse prendre l'ascendant, et exercer son empire. Dès qu'elle parle, je l'écoute, je me tais, je crois, parce que je me sens assuré de tout ce qu'elle me dit. Autant qu'il me vient à l'esprit de questions, d'objections, de raisonnemens où je me perds et que je ne puis démêler, autant de fois j'ai recours au sentiment de l'apôtre, et je me contente avec lui de m'écrier : *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugemens sont incompréhensibles, et que ses voies sont au-dessus de ce qu'on en peut découvrir ! car qui a pénétré dans les pensées du Seigneur, et qui est entré dans son conseil !* Suivant ces principes et y demeurant ferme, je résous dans un mot toutes les difficultés ; je dissipe tous les doutes, je me débarrasse de mille réflexions dangereuses et pernicieuses, du moins très-importunes et inutiles ; j'agis en paix, et n'ai d'autre soin que de vivre chrétiennement selon les maximes et sous la direction de la foi. Rom. c. 11. 33.

Mais comment croire ce que l'on ne comprend pas? Esprit humain, ne te feras-tu point justice ? ne connoîtras-tu point ta foiblesse, et pour la connoître ne te

consulteras-tu point toi-même et ta propre raison ? Car à ne consulter même que la raison, qui ne voit pas, à moins qu'on ne soit dépourvu de toute lumière, combien il est déraisonnable et peu soutenable de ne vouloir pas croire une chose, parce qu'elle est au-dessus de nos connoissances, et qu'on ne la peut comprendre ? Hé ! combien de choses existent dans toute l'étendue de l'univers, combien se passent sous nos yeux et nous sont certaines sans que nous les comprenions ? parce que nous ne les comprenons pas, en sont-elles moins vraies ? Parce qu'on n'a pas compris jusqu'à présent comment se fait le flux et le reflux de la mer, est-il un homme assez insensé pour douter de ce mouvement des eaux si régulier et si constant ? Comprenons-nous bien les ouvrages de la nature, et combien y en a-t-il qui échappent à nos prétendues découvertes et à toute notre pénétration ? Jugeons de là si nous devons être surpris que les mystères de Dieu soient hors de notre portée, et que nous ne puissions y atteindre ; et jugeons encore de là même si c'est une juste conséquence de dire, je ne dois point croire que cela soit, puisque je n'y conçois rien.

A Dieu ne plaise que je pense de la

sorte, ni que j'ose, Seigneur, m'ingérer dans des secrets qui me sont présentement inconnus. Ce seroit une présomption; et selon la menace de votre Saint-Esprit, en voulant contempler de trop près votre majesté, je m'exposerois à être accablé de votre gloire. Le jour viendra, *Prov. c.* je l'espère ainsi de votre miséricorde, il *25. 27.* viendra cet heureux jour où j'entrerai dans votre sanctuaire éternel, où vous vous montrerez à moi dans tout votre éclat, où je vous verrai face à face. D'une foi ténébreuse, vous me ferez passer à une clarté sans nuage et toute lumineuse. Mais jusques-là, jusques à ce jour de la grande révélation, vous me mettez à l'épreuve, et vous voulez que je vous cherche dans la nuit et par des voies sombres. Ce n'est pas, Seigneur, que vous réprouviez les lumières de ma raison; au contraire, vous me l'avez donnée comme un flambeau pour me guider: mais après en avoir fait l'usage convenable, vous m'ordonnez de lui fermer les yeux, de la réprimer, de l'assujettir, et de l'accorder par cette sujétion même avec la foi qui doit avoir toujours la supériorité sur elle et la dominer. Vous l'avez ainsi réglé, Seigneur, et pour l'honneur de votre parole, et pour mon salut. De bon cœur j'y consens. Je

crois ce qu'il vous a plu de me faire annoncer, et je le crois précisément, parce
Marc. que vous l'avez dit. *Je crois, mon Dieu,*
c. 9. mais en même temps j'ajoute comme ce père de l'évangile, *fortifiez mon peu de foi*: car il me semble en certaines conjonctures qu'elle est bien foible, cette foi, pour laquelle néanmoins je crois être en disposition de répandre mon sang. Vous la soutiendrez, ou vous me soutiendrez moi-même contre les plus violens assauts, et vous ne permettrez pas qu'un fonds si nécessaire et si précieux me soit enlevé.

La foi sans les œuvres, foi stérile et sans fruit.

I. SOMMES-NOUS chrétiens ? ne le sommes-nous pas ? Si nous ne le sommes pas, pourquoi affectons-nous de le paroître ? Pourquoi en portons-nous le nom ? C'est une hypocrisie et un mensonge. Mais si nous le sommes, que n'en pratiquons-nous les œuvres ; et n'est-ce pas une contradiction énorme, d'être chrétien dans la créance et païen ou plus que païen dans les mœurs ?

Voilà le triste état du christianisme ; en voilà le désordre le plus universel. Je dis le plus universel, et pour en venir à

la preuve, toute fondée sur l'expérience, nous devons distinguer trois sortes de chrétiens : des chrétiens seulement de nom, des chrétiens de pure spéculation et des chrétiens tout à la fois de créance et d'action. Chrétiens seulement de nom et rien de plus : c'est un certain nombre de libertins qui, dans le sein même de la religion, vivent sans religion; renonçant au baptême, où ils ont été régénérés, et à la foi qu'ils y ont reçue; non pas qu'ils s'en déclarent hautement, ni qu'ils fassent une profession ouverte d'impiété : ils gardent toujours quelques dehors; ils ne produisent leurs sentimens qu'en termes équivoques, ou qu'en présence de quelques libertins comme eux; leur apostasie est secrète : mais enfin par la corruption de leur cœur, ils en sont venus à douter de tout et à ne rien croire : *ils ont encore l'apparence d'hommes vivans, et ils sont morts.* Apocal. c. 3. Chrétiens de pure spéculation, autre caractère : c'est-à-dire, qu'ils n'ont pas perdu l'habitude et le don de la foi; ils ne contestent aucune de ses vérités, et ils les respectent toutes; ils pensent bien : mais s'il faut passer à la pratique, c'est là que leur foi se dément, ou qu'ils la démentent eux-mêmes par l'inutilité de leur vie, et souvent même par les plus

honteux déréglemens. Enfin chrétiens de créance et d'action : ce sont les vrais chrétiens ; d'autant plus chrétiens que l'esprit de la foi dont ils sont remplis, les porte à une pratique plus excellente et plus constante de tous leurs devoirs, et par un heureux retour, d'autant plus animés et plus touchés de cet esprit de foi, qu'ils le mettent plus constamment et plus excellemment en œuvre, et qu'ils s'adonnent avec plus de soin à tous les exercices d'une piété agissante et fervente : car de même que la foi vivifie les œuvres, on peut dire que les œuvres vivifient la foi. Ils croient, et pour cela ils agissent ; et parce qu'ils agissent, leur foi croît à mesure, et devient toujours plus ferme et plus vive.

Or de ces trois espèces de chrétiens, il est évident que le plus grand nombre est de ceux que j'ai appelés chrétiens de spéculation, et qui tiennent le milieu entre les premiers et les derniers. Il est vrai qu'il y a dans le monde et parmi nous des impies en qui la foi est absolument éteinte. Bien loin d'avoir aucun sentiment de Dieu, ils ne reconnoissent ni Dieu ni loi ; ou, si l'aveuglement dans lequel ils sont plongés, n'a pu effacer de leur esprit toute idée d'un Dieu, premier moteur de

l'univers, du moins, à l'exemple de ces philosophes dont parle saint Paul, ne le glorifient-ils pas comme Dieu, et traitent-ils de superstition populaire l'obéissance et le sacré culte que nous lui rendons selon l'évangile et les enseignemens de Jésus-Christ. Mais il faut après tout convenir que ce n'est point là l'état le plus commun. Il n'y en a toujours que trop, je le sais, hélas! et j'en gémis : mais du reste ce libertinage entier et complet, n'est répandu que dans une petite troupe de gens qui n'osent même le découvrir, ou qui tombent dans le mépris et se diffament en le laissant apercevoir. Il est vrai d'ailleurs que la foi n'est point non plus tellement affoiblie ni altérée dans tout le christianisme, qu'il n'y ait encore jusques au milieu du siècle de parfaits chrétiens qui, par la divine miséricorde et le secours de la grâce, soutiennent la sainteté de leur profession : aussi fidèles et aussi religieux dans la conduite qu'ils le sont dans la doctrine ; remplissant avec une régularité édifiante toutes leurs obligations, et confessant Jésus-Christ par leur bonne vie et leurs exemples, comme ils le confessent de cœur par leurs sentimens et de bouche par leurs paroles. Nous en devons bénir Dieu ; mais ce qu'on ne

sauroit en même temps assez déplorer
c'est que les chrétiens de ce caractère
soient si rares, et qu'à peine nous en
puissions compter un entre mille. Ce
n'est pas d'aujourd'hui que cette déca-
dence a commencé dans l'église; mais
pour peu qu'on ait de zèle on ne peut
voir sans une amère douleur combien le
mal augmente tous les jours, et combien
la charité de ces derniers siècles se refroi-
dit d'un temps à l'autre.

Reste donc de conclure que la foi de
la plus grande partie des chrétiens se
réduit toute à un simple acquiescement
de l'esprit, sans effets, sans fruits, et
que c'est là le renversement le plus géné-
ral. Car quelques plaintes que forment,
au sujet de la foi, les personnes zélées,
et de quelque manière que s'énoncent les
prédicateurs dans leurs discours, quand
ils s'écrient qu'il n'y a plus de foi sur la
terre et qu'elle y est abolie; quand ils
s'adressent à Dieu comme le prophète et
qu'ils lui demandent: Seigneur, qui est-
ce qui croit à la parole que nous annon-
çons, et où trouve-t-on de la foi? Quand
à la vue de ce déluge de vices qui se sont
débordés de toutes parts et qui infectent
tant d'âmes; du moins à la vue de l'ex-
trême tiédeur et de l'affreuse inutilité où

écoulent jusques à la mort toutes nos nnées, ils en attribuent la cause à un éfaut absolu de foi : ces expressions, u'une sainte ardeur inspire, ne doivent oint être prises à la lettre ni dans toute a rigueur de leur sens. Ce seroit outrer la hose; et pour ne rien exagérer, il me emble que tout ce qu'il y a de réel en out cela, c'est que la foi subsistant en- ore dans le fond, ce n'est plus, par la lépravation et le malheur des temps, u'une racine infructueuse; et que ce acré germe dont les productions autre- ois étoient si merveilleuses, si promptes, i abondantes, n'opère plus ou presque lus. Pourquoi? parce que ce n'est plus u'une foi languissante ou comme endor- nie; parce que nous ne la faisons entrer ni dans nos délibérations, ni dans nos résolutions, ni dans nos actions; parce que sans l'effacer de notre cœur, nous l'effaçons de notre souvenir, et que ces vérités, quelque importantes et quelque touchantes qu'elles soient, ne nous étant jamais présentes à la pensée, elles ne doi- vent faire sur nous nulle impression. D'où il arrive, que dans le plan de notre vie elles ne servent ni à nous détourner du mal, ni à nous porter au bien, quoi- qu'elles nous aient été surtout révélées pour l'un et pour l'autre.

II. Je dis que c'est pour nous détourner du mal et pour nous porter au bien que nous ont été révélées les vérités de la foi. Car si Dieu nous a donné la foi, ce n'est point seulement afin que notre foi soit pour nous une règle de créance, mais une règle de conduite. *Avant même la création du monde*, dit l'apôtre, *Dieu nous a choisis en Jésus-Christ, et il nous a appelés, afin que nous fussions saints et sans tache devant ses yeux.* Voilà *ce peuple parfait* que le divin précurseur vint d'abord, selon la parole de Zacharie, *préparer au Seigneur*, et à qui le Seigneur lui-même a voulu mettre ensuite les derniers traits. De là ces grandes maximes et ces principes de morale dont toute la loi évangélique est composée. Notre adorable maître ne s'est pas contenté de les enseigner aux hommes et de nous les expliquer ; mais il a voulu pour notre exemple les pratiquer. Que dis-je ? il a plus fait, et pour nous montrer combien il avoit à cœur cette pratique, et combien il la jugeoit essentielle dans la religion, avant que d'enseigner, il a commencé par pratiquer. De là même ces leçons si fréquentes, ces exhortations des apôtres, lorsqu'ils

Ephes. c. 1. 4.

instruisoient les fidèles, et qu'ils les formoient au christianisme. De quoi leur parloient-ils plus souvent ? des bonnes œuvres. Que leur recommandoient-ils plus fortement ? les bonnes œuvres. Que leur reprochoient-ils plus vivement ? leurs négligences et leurs relâchemens dans les bonnes œuvres ; c'étoit là presque l'unique sujet de leurs épîtres et de leurs prédications. Car, sans rapporter en particulier tous les points dont ils leur enjoignoient une pratique journalière et assidue, voilà dans une vue générale ce qu'ils prétendoient leur marquer, en les conjurant de se comporter toujours d'une manière digne de leur vocation, de chercher en toutes choses le bon plaisir de Dieu, d'achever l'ouvrage que la grâce avoit commencé dans eux, et de faire en sorte que rien ne manquât à leur perfection et à leur sanctification, afin que rien ne manquât à leur salut éternel et à leur gloire. Tels étoient les enseignemens de ces premiers prédicateurs de la foi; pleinement instruits des intentions du fils de Dieu, et suivant le même esprit, ils réprouvoient une foi lâche et nonchalante, et ne connoissoient qu'une foi vigilante, entreprenante, édifiante.

Et certes comment l'entendons-nous,

si nous nous flattons d'obtenir la vie bienheureuse par la foi sans les œuvres de la foi ? Est-ce à la foi seule que Jésus-Christ a promis son royaume ? Est-ce la foi seule qui nous justifie ? La foi est le fondement de la sainteté chrétienne, et les œuvres en doivent être le complément ; ôtez donc les œuvres, je suis en droit de vous dire comme l'apôtre saint Jacques : *Si quelqu'un a la foi et qu'il n'ait point les œuvres, de quoi cela lui servira-t-il ? est-ce que la foi le pourra sauver ?*

Jac. c. 2. 14.

On m'opposera la parole de saint Paul, et l'exemple d'Abraham tiré du quinzième chapitre de la Genèse, où il est dit qu'Abraham crut, et que sa foi lui fut imputée à justice. Il est vrai, Abraham et tant d'autres, soit patriarches, soit prophètes de l'ancienne loi, se sont rendus par la foi recommandables auprès de Dieu ; mais par quelle foi ? consultons le même saint Paul, et il nous l'apprendra ; c'est au chapitre onzième de son épître aux Hébreux, où il décrit avec une éloquence toute divine ce que la foi inspira de plus héroïque et de plus grand à ces hommes incomparables.

En effet, sans vouloir ici les nommer tous, et sans en faire un dénombrement trop

trop étendu, quelle fut la foi d'Abraham ? il crut, mais il ne se borna pas à croire ; ou plutôt, parce qu'il crut et qu'il crut efficacement et d'une foi parfaite, il quitta sa patrie ainsi qu'il lui étoit ordonné, il s'éloigna de ses proches, il offrit son fils unique, il se mit en devoir de l'immoler, et ne ménagea rien pour rendre hommage à Dieu, et lui témoigner son obéissance. Quelle fut la foi de Moïse ? Il crut, mais il ne se contenta pas de croire ; ou plutôt, parce qu'il crut et qu'il crut vivement et d'une foi pratique, il renonça à toutes les espérances humaines ; il sacrifia dans une cour étrangère les titres les plus pompeux et la plus riche fortune ; il se réduisit dans une condition humble et dans un état de souffrances, s'estimant plus heureux d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de goûter les fausses douceurs du péché parmi des idolâtres. Quelle fut la foi d'un Gédéon, d'un Jephté, d'un David, de tant de glorieux combattans et de zélés Israélites ? Ils crurent ; mais ils ne s'estimèrent pas quittes de tout en croyant, ou plutôt, parce qu'ils crurent et qu'ils crurent bien et d'une foi courageuse, les uns s'exposèrent à mille périls pour la cause du Seigneur, lui sou-

mirent les nations ennemies, et subjuguèrent les royaumes; les autres passèrent par les plus rudes épreuves, endurèrent pour le Dieu de leurs pères et pour sa loi les plus rigoureux traitemens, et périrent par le tranchant de l'épée; d'autres séparés du monde, confinés dans les déserts, cachés dans de sombres cavernes, menèrent la vie la plus austère, et ressentirent toutes les misères de la pauvreté et de l'indigence : tous se regardant sur la terre comme des étrangers, et n'ayant nulle prétention, nul intérêt temporel qui les attachât, ne s'employèrent qu'à chercher sans cesse, et par les vœux de leur cœur, et par le mérite de leurs œuvres, cette cité céleste que la foi leur faisoit entrevoir de loin, et où elle les appeloit. Car tel est en abrégé la peinture que l'apôtre nous a tracée de ces saints de la première alliance. C'est ainsi que la foi agissoit dans eux, ou qu'ils agissoient par la foi, persuadés qu'ils ne pouvoient sans cela espérer l'accomplissement des promesses qui leur avoient été faites, ni entrer en possession de l'héritage qui leur étoit destiné.

Les saints de la loi nouvelle en ont-ils jugé autrement à l'égard d'eux-mêmes? ont-ils pensé que cette loi de grâce leur

donnât un privilége particulier, et qu'indépendamment des œuvres la qualité de chrétien leur fût un titre suffisant pour être admis au rang des élus? Si c'étoit-là leur morale, et s'ils ne comptoient que sur la foi, pourquoi se consumoient-ils de veilles et de travaux? Pourquoi s'exténuoient-ils d'abstinences, de jeûnes, de mortifications? Pourquoi se refusoient-ils tous les plaisirs des sens, et faisoient-ils à leur corps une guerre si cruelle? Qu'étoit-il nécessaire qu'ils s'exerçassent continuellement en des pratiques d'humilité, de patience, de charité? Que leur importoit-il d'être si assidus à la prière et à l'oraison, et d'y passer presque les journées entières et les nuits? Que ne sortoient-ils de leurs retraites? Que ne se répandoient-ils dans le monde? Que ne se donnoient-ils plus de relâche et plus de repos? Mais encore après tant d'œuvres saintes, après s'être épuisés pour la gloire de Dieu, pour le service du prochain, pour leur propre sanctification et leur progrès personnel; après avoir amassé d'immenses trésors, comment ne se qualifioient-ils que de serviteurs inutiles? Comment, à les en croire, se trouvoient-ils les mains vides, et déploroient-ils avec autant de confusion que d'amertume de cœur, leurs besoins spiri-

tuels et leur dénuement extrême ? D'où leur venoit ce tremblement dont ils étoient saisis au sujet de leur salut, et au souvenir des arrêts du ciel ? ils avoient tout entrepris, tout exécuté, tout soutenu, et il sembloit néanmoins qu'ils n'eussent rien fait. Ne nous en étonnons pas : c'est qu'ils étoient convaincus de l'indispensable nécessité des œuvres pour rendre leur foi salutaire, et qu'ils craignoient de ne pas remplir sur cela toute la mesure qui leur étoit prescrite.

Avons-nous moins à craindre qu'eux, et sommes-nous moins exposés à cette malédiction dont le Fils de Dieu frappa le figuier stérile ? Il s'approcha de ce figuier, il y chercha des fruits ; mais n'y voyant que des feuilles : *Que jamais*, dit-il, *tu ne portes de fruit, et que personne jamais ne mange rien qui vienne de toi.* L'effet suivit de près l'anathème; le figuier dans l'instant même perdit tout son suc, et sécha jusque dans ses racines. Ce ne fut plus qu'un bois mort et propre à brûler. Figure terrible ! Quand le souverain juge viendra, ou qu'il nous appellera à lui, pour décider de notre éternité, ce qu'il examinera dans nous, ce qu'il y cherchera, ce ne sera pas seulement la foi que nous aurons conservée, mais les œuvres qui

Matt. c. 21. 19.

l'auront accompagnée. Ainsi nous le déclare le grand apôtre dans les termes les plus exprès: *Nous paroîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive selon le bien qu'il aura pratiqué, ou selon le mal qu'il aura commis.* L'apôtre ne dit pas précisément que nous recevrons selon que nous aurons cru ou que nous n'aurons pas cru; mais selon que nous aurons agi, ou que nous n'aurons pas agi conformément à notre croyance. 2. Cor. c. 1. 18.

Et n'est-ce pas aussi ce que nous voyons clairement exprimé dans la sentence, ou le salut, ou de damnation, que prononcera le Fils de Dieu, soit à l'avantage des justes en les glorifiant, soit à la ruine des pécheurs en les réprouvant? Que dira-t-il aux uns? *Venez, vous qui êtes bénis de mon père; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger*, et le reste. Que dira-t-il aux autres? *Retirez-vous maudits, et allez au feu éternel, parce que j'ai été possédé de la faim, et que vous n'avez pas eu soin de me nourrir.* Il n'est point là parlé de la foi; non pas qu'elle ne soit supposée, et que dans le jugement qui sera porté, ou en notre faveur, ou contre nous, elle Matt. c. 25. 34.

ne doive avoir toute la part qu'elle mérite
mais enfin il n'en est point fait mention
Il n'est point dit aux prédestinés : *Vous
êtes bénis de mon Père*, parce que vous
avez été soumis aux vérités de mon évan
gile; comme il n'est point dit aux réprou
vés : *Allez, maudits, au feu éternel*,
parce que vous avez été incrédules : mais
il semble que tous les motifs de ce double
jugement ne soient pris que de la pratique
ou de l'omission des œuvres chrétiennes
Ib. 41. *J'ai eu soif, et vous m'avez donné, ou
ne m'avez pas donné à boire ; je n'a
vois point de logement, et vous m'avez
recueilli, ou ne m'avez pas recueilli chez
vous ; j'étois malade, et vous m'avez, ou
ne m'avez pas assisté.* Tout cela ne re
garde en apparence que les œuvres de misé
ricorde, mais comprend en général toutes
les autres qui y sont sous-entendues.

En vain donc je pourrai dire alors à
Dieu : Seigneur, j'étois chrétien, et j'avois
la foi : si je ne puis ajouter que j'ai mis
en œuvre cette foi, que j'ai profité de cette
foi, que cette foi m'a servi à exciter et à
entretenir ma ferveur dans l'exercice de
toutes les vertus ; qu'avec cette foi, et par
les grandes considérations que cette foi pré
sentoit continuellement à mon esprit, je
me suis détaché du monde, j'ai combattu

mes passions, j'ai mortifié mes sens, j'ai eûné, j'ai prié, j'ai fait l'aumône, je n'ai ien omis de tous mes devoirs; si, dis-je, es mérites de l'action me manquent, Dieu roduisant contre moi cette foi même que j'ai reçue sur les sacrés fonts, et que 'ai professée, n'aura de sa part point l'autre réponse à me faire, que celle de e maître de l'évangile au serviteur pares- eux : Méchant serviteur, pourquoi n'a- ez-vous pas employé votre talent ? Pour- uoi l'avez-vous gardé inutilement dans os mains, au lieu de le mettre à profit, fin qu'à mon retour j'en retirasse quel- ue intérêt?

Qu'est-ce que ce talent, sinon la foi; et u'est-ce que le serviteur paresseux, sinon n de ces chrétiens oisifs et négligens, qui iennent leur foi comme ensevelie, et en ui elle paroît morte ? Ce serviteur pares- eux, quoique seulement paresseux et sans voir dissipé son talent, fut traité de mé- hant serviteur, et par cette raison seule l fut condamné et rejeté du maître; et e chrétien négligent et oisif, quoique seu- ement oisif et négligent, sans s'être écarté le la foi, sera traité de mauvais chrétien, t par ce titre seul Dieu le jugera coupable t le renoncera. Coupable, parce que la oi dans les vérités qu'elle nous révèle, lui

fournissant les plus puissans motifs, pour allumer tout son zèle, et pour l'engager à une vie toute sainte, il y aura été insensible et n'y aura pas fait l'attention la plus légère. Coupable, parce que la foi lui dictant elle-même qu'exclusivement aux œuvres, elle n'étoit pas suffisante pour lui assurer un droit à l'héritage céleste, il ne l'aura point écoutée sur un article aussi important que celui-là, et n'en aura tenu nul compte. Coupable, parce que la foi étant une grâce, et l'une des grâces les plus précieuses, il en falloit user, puisque les grâces divines ne nous sont point données à d'autre fin; et que n'en ayant fait aucun emploi, il ne se sera pas conformé aux vues de Dieu sur lui, et n'aura pas rempli ses desseins. Coupable, parce qu'ayant eu la foi dans le cœur, et l'ayant même confessée de bouche, il l'aura démentie dans la pratique; qu'il l'aura contredite et tenue dans une espèce de servitude; qu'il aura résisté à ses connoissances et à ses lumières; qu'il l'aura déshonorée, en la dépouillant de sa plus belle gloire, qui est la sainteté des œuvres; qu'il l'aura scandalisée devant les libertins, en leur faisant dire, que pour être chrétien, on n'en est pas plus homme de bien. Enfin coupable par comparaison avec tout ce qu'il

qu'il y aura eu avant lui et après lui de chrétiens fervens, appliqués, laborieux, qui n'avoient pas pourtant une autre foi que la sienne; et même coupable par comparaison avec une multitude innombrable d'infidèles et d'idolâtres, en qui la foi eût fructifié au centuple et dont elle eût fait autant de saints, s'ils eussent été éclairés comme lui de l'évangile.

Voilà pourquoi Dieu le réprouvera, et lui fera entendre cette désolante parole: *Je ne vous connois point.* Non pas qu'à l'égard des chrétiens il en soit tout à fait de même qu'à l'égard du serviteur paresseux. Le maître, en condamnant ce serviteur inutile, lui fit enlever le talent qu'il lui avoit confié; mais en réprouvant ce lâche chrétien, Dieu lui laissera l'excellent caractère dont il l'avoit honoré. Jusque dans l'enfer, ce sera toujours un chrétien; mais il ne le sera plus que pour sa honte, que pour son supplice, que pour son désespoir. Cette glorieuse qualité de chrétien qu'il aura si long-temps oubliée, quand il étoit pour lui d'un souverain intérêt d'y penser, il ne l'oubliera jamais, lorsqu'il la voudroit perdre l'idée, et que le souvenir qu'il en conservera, ne pourra plus servir qu'à le tourmenter. Quels regrets vont-elle naître dans son cœur, quand

elle lui remettra les prétentions qu'elle lui donnoit au royaume de Dieu, et que par une indolence molle où il se sera endormi, il se verra déchu de toutes ses espérances. A quels reproches l'exposera-t-elle, de la part de tant de gentils réprouvés comme lui; mais sans avoir été revêtus du même caractère, ni avoir eu le même avantage que lui? Hé quoi! vous êtes devenu semblable à nous, vous avez encouru le même sort! Que vous demandoit-on de si difficile, et comment avez-vous perdu un bien dont votre foi vous découvroit un prix inestimable, et que vous pouviez acquérir à si peu de frais?

III. Que peuvent dire à cela ces honnêtes gens du siècle, qui passent pour chrétiens, et qui le sont en effet, mais dont la foi toute renfermée au dedans ne se produit presque jamais au dehors par aucun acte de christianisme, ni aucune des œuvres les plus ordinaires dans la religion? Car voilà où la foi en est réduite, même parmi ceux qui dans le monde ont une réputation mieux établie, et font voir dans leur conduite plus de régularité et plus de probité. Telle est la vie de tant de femmes en qui je conviens qu'il n'y a rien à reprendre par rapport à la sagesse et à l'hon

neur de leur sexe. Telle est la vie de tant d'hommes, qui dans l'estime publique sont réputés hommes d'ordre et de raison, droits, intègres, ennemis du vice, et ne se portant à nul excès. Je veux bien là-dessus leur rendre toute la justice qu'ils méritent; je ne formerai point contr'eux des accusations fausses et mal fondées; je ne leur imputerai ni libertinage, ni débauches, ni passions honteuses, ni commerces défendus, ni colères, ni emportemens, ni fraudes, ni usurpations, ni concussions. Que sur tous ces sujets et sur d'autres ils soient hors d'atteinte, j'y consens; mais je ne les tiens pas dès-lors assurés de leur salut. Si d'une part j'ai de quoi espérer pour eux, je ne vois d'ailleurs que trop à craindre, et en voici la raison: car ne nous laissons point abuser d'une erreur d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus apparente et plus spécieuse; et ne pensons point que tout le mérite absolument requis pour le salut, consiste à éviter certains péchés. Dieu dans sa loi ne nous a pas dit seulement, abstenez-vous de ceci et de cela; mais il nous a dit de plus faites ceci et faites cela. Le père de famille ne reprit d'aucune action mauvaise ces ouvriers qu'il trouva dans la place publique; mais il les blâma de perdre leur temps, et de demeurer là *Matth. c. 20. 8.*

sans occupation. *Allez*, leur dit-il, *dans ma vigne*, et travaillez-y ; car sans travail vous ne gagnerez rien, et vous ne devez être récompensés que selon la mesure de votre ouvrage. Tellement que nous ne serons pas moins responsables à Dieu du bien que nous aurons omis, que du mal que nous aurons commis.

Or, qu'on me dise quel bien pratiquent la plupart des chrétiens, et même de ces chrétiens que je reconnois volontiers pour gens d'honneur, et à qui j'accorde sans peine la louange qui leur appartient. Ils sont de bonnes mœurs, ils s'en félicitent, ils en font gloire; mais ces bonnes mœurs, à quoi vont-elles, et où se réduisent-elles? Sont-ce des gens pieux et religieux, qui s'adonnent, autant que leur état leur permet, à la prière ; qui assistent aux offices divins ; qui se rendent assidus au sacrifice de nos autels ; qui fréquentent les sacremens ; qui se nourrissent de saintes lectures ; qui écoutent la parole de Dieu ; qui chaque jour se rendent compte à eux-mêmes de la disposition de leur conscience, et qui après certaines distractions indispensables et certaines affaires où leur condition les engage, aient leur temps marqué pour se recueillir et pour vaquer au soin de leur âme? Sont-ce des gens cha-

ritables, qui par un esprit de religion s'intéressent aux misères et aux besoins d'autrui, et soient même pour cela disposés à relâcher tout ce qu'ils peuvent de leurs intérêts propres ; qui, suivant la maxime de l'apôtre, *pleurent avec ceux qui pleurent*, et sans se piquer d'une maligne jalousie, *se réjouissent avec ceux qui ont sujet de se réjouir;* qui, selon leurs facultés, contribuent au soulagement des pauvres et à la consolation des affligés, s'appliquant à les connoître, se faisant instruire de ce qu'ils souffrent, et de ce qui leur manque ; les visitant eux-mêmes, autant qu'il convient, et ne dédaignant pas dans les rencontres de leur porter les secours nécessaires ; qui, dans toutes leurs paroles et dans toutes leurs manières d'agir, prennent soigneusement garde à n'offenser personne, et du reste ne pensent aux injures qu'on leur fait que pour les pardonner ; doux, humbles, patiens, affables à tout le monde, et ne cherchant à l'égard de tout le monde, que les sujets de faire plaisir et d'obliger? Sont-ce des gens mortifiés et détachés d'eux-mêmes, qui répriment leurs désirs, qui captivent leurs sens, qui crucifient leur chair, qui par un sentiment de pénitence et en vue de cette abnégation évangélique, dont le fils de Dieu *Rom. c. 12. 15.*

a fait le point capital et comme le fondement de sa loi, renoncent aux commodités et aux aises de la vie, se retranchent tout superflu, et se bornent précisément au nécessaire?

Hé! que dis-je? connoissent-ils cette morale? la comprennent-ils? en ont-ils même quelque teinture? Que je la leur propose, et que j'entreprenne de les y assujétir, ils me prendront pour un homme outré, pour un zélé indiscret, pour un sauvage venu du désert. C'est néanmoins la morale de Jésus-Christ, et c'est à cette morale que le salut est promis. Il n'est point promis à une vie douce et toute humaine, quelqu'innocente au dehors qu'elle paroisse. Je consulte l'évangile, et voici ce que je lis: *Entrez par la porte étroite, faites effort. Le royaume de Dieu ne s'emporte que par violence: il n'y a que ceux qui emploient la force qui le ravissent. Marchez, c'est-à-dire, agissez, tandis que le jour vous éclaire. L'arbre qui ne produit point de bons fruits, sera coupé et jeté au feu*: enfin *celui qui ne porte pas sa croix, et ne la porte pas tous les jours, ne peut être mon disciple ni digne de moi*. tout cela est court, précis, décisif. C'est Jesus-Christ qui parle, et qui nous donne des règles

Matth. c. 7. 13. *Ibid.* 11. 12. *Joan.* c. 12. 35. *Matth.* c. 13. 10. 1. *Luc.* c. 14. 2. 17.

infaillibles pour juger si nous serons sauvés ou réprouvés. Toute vie conforme à ces principes, est une vie de salut; mais toute vie aussi qui leur est opposée, doit être une vie de réprobation.

Et qu'on ne me demande point en quoi cette vie est criminelle, et pourquoi sans être une vie licencieuse et vicieuse, c'est toutefois une vie réprouvée de Dieu. Je ne m'engagerai point ici dans un long détail, ni en des questions subtiles et abstraites: je n'ai en général autre chose à répondre, sinon que cette vie dont on fait consister la prétendue innocence à s'abstenir de certains excès et de certains désordres scandaleux, n'a point précisément par-là les caractères de prédestination marqués dans les textes incontestables et irréprochables que je viens de rapporter. Vivre de la sorte, ce n'est certainement point entrer par la porte étroite, ni tenir un chemin rude et difficile. Ce n'est point avoir de grands efforts à faire pour gagner le ciel, ni à user de grandes violences. Ce n'est point profiter du temps que Dieu nous donne, ni faire de nos années un emploi tel que Dieu le veut, pour notre avancement dans ses voies et notre perfection. Ce n'est point être de ces bons arbres qui s'enrichissent de fruits et remplissent par

leur fertilité les espérances du maître. En un mot, ce n'est point vivre selon l'évangile, puisque ce n'est ni se renoncer soi-même, ni porter sa croix, ni suivre Jésus-Christ. Or, quiconque ne vit pas selon l'évangile, ne peut arriver au terme où l'évangile nous appelle; et je conclus sans hésiter, qu'il est hors de la route, qu'il s'égare, qu'il se damne. Ce raisonnement me suffit, et je n'en dis pas davantage. Malgré toutes les justifications qu'on peut imaginer, je ne me départirai jamais de ce principe fondamental et inébranlable. Si tant de chrétiens du siècle et de chrétiennes, n'en sont point troublés, leur fausse confiance ne m'empêche point de trembler pour eux, et de trembler pour moi-même. Qu'ils raisonnent comme il leur plaira : s'ils n'ouvrent pas les yeux, et qu'ils s'obstinent à ne vouloir pas reconnoître la fatale illusion qui les séduit, j'aurai pitié de leur aveuglement, mais je ne cesserai point de prier en même temps le Seigneur qu'il me garde bien d'y tomber.

Les œuvres sans la foi, œuvres infructueuses et sans mérite pour la vie éternelle.

I. L'APOTRE S. Jacques a dit: faites-moi voir vos œuvres, et je jugerai par-là de votre foi; mais sans blesser le respect dû à la parole du S. apôtre, ne pourroit-on pas en quelque manière renverser la proposition, et dire aussi: faites-moi voir votre foi, et je jugerai par-là de vos œuvres; c'est-à-dire, que je connoîtrai par le caractère de votre foi, si les œuvres que vous pratiquez sont véritablement de bonnes œuvres, si ce sont des œuvres chrétiennes, des œuvres saintes devant Dieu, des œuvres que vous puissiez présenter à Dieu, et qui vous tiennent lieu de mérites auprès de Dieu.

Car il ne faut point considérer nos œuvres précisément en elles-mêmes, pour savoir si elles sont bonnes ou mauvaises, si elles sont utiles ou infructueuses, si Dieu les accepte, ou s'il les mepriſe et les rejette; mais pour faire cette distinction, on en doit examiner le principe. Or, le principe de toutes bonnes œuvres, de toutes œuvres meritoires et recevables au tribunal

de Dieu, c'est la foi, puisque la foi, selon l'expresse décision du concile de Trente, est la racine de toute justice; d'où il s'ensuit que cette racine étant altérée et gâtée, les fruits qu'elle produit doivent s'en ressentir, et que ce ne peuvent être de bons fruits.

Gardons-nous toutefois de donner dans une erreur condamnée par l'église, et en effet très-condamnable, qui est de traiter de péché tout ce qui ne vient pas de la foi: ce seroit outrer la matière, et s'engager dans des conséquence hors de raison. Non seulement les œuvres des infidèles n'ont pas toutes été des péchés, mais plusieurs ont été de vrais actes de vertu, et ont mérité même de la part de Dieu quelque récompense. Leurs vertus n'étoient que des vertus morales; mais après tout c'étoient des vertus. Dieu ne les récompensoit que par des grâces temporelles; mais enfin ces grâces temporelles étoient des récompenses, et Dieu ne récompense point le péché. Leurs œuvres pouvoient donc être moralement bonnes sans la foi; mais elles ne l'étoient, ni ne pouvoient l'être de cette bonté surnaturelle qui nous rend héritiers du royaume de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ. Or, c'est de ce genre de mérite que je parle, quand je dis que

sans la foi il n'y a point de bonnes œuvres.

Ainsi comme les œuvres sont d'une part les preuves les plus sensibles de la foi, de même est-il vrai d'autre part que c'est la foi qui fait le discernement des œuvres : tellement que toutes bonnes qu'elles peuvent être de leur fonds et devant les hommes, elles ne le sont auprès de Dieu et par rapport à la vie éternelle qu'il nous a promise, qu'autant qu'elles procèdent d'une foi pure, simple et entière.

Car selon le témoignage de l'apôtre, il n'est pas possible de plaire à Dieu sans la foi : et la disposition nécessaire pour approcher de Dieu est, avant toutes choses, de croire qu'il y a un Dieu, et de se soumettre à tout ce qu'il nous a révélé ou par lui-même, ou par son église.

De là il est aisé de juger si c'est toujours raisonner juste, que de dire : ces gens-là sont gens de bonnes œuvres, réglés dans leurs mœurs, irréprochables dans leur conduite, de la morale la plus sévère, n'ayant autre chose dans la bouche et ne prêchant autre chose : par conséquent ce sont des hommes de Dieu, ce sont des gens parfaits selon Dieu. Tout cela est beau, ou plutôt, tout cela est spécieux et apparent : mais après tout, les hérétiques ont été tout cela, ou ont affecté de le pa-

roître : témoin un Arius, témoin un Pélage et tant d'autres. On relevoit leur sainteté, on canonisoit leurs actions, on les proposoit comme de grands modèles ; mais avec tout cela ce n'étoit certainement pas des hommes de Dieu, parce qu'avec tout cela c'étoient des gens révoltés contre l'église, attachés à leur sens, entêtés de leurs opinions ; en un mot, des gens corrompus dans leur foi.

On a néanmoins de la peine à se persuader que des hommes qui vivent bien, ne pensent pas bien, et qu'étant si réguliers dans toute leur manière d'agir, ils s'égarent dans leur créance : mais voilà justement un des piéges les plus ordinaires et les plus dangereux dont les hérésiarques et leurs fauteurs se soient servis pour inspirer le venin de leurs hérésies et pour s'attirer des sectateurs. Piége que saint Bernard, sans remonter plus haut, nous a si naturellement et si vivement représenté dans la personne de quelques hérétiques de son temps. Que disoit-il d'Abaillard ? *C'est un homme tout ambigu et dont la vie est une contradiction perpétuelle. Au dehors, c'est un Jean-Baptiste, mais au dedans, c'est un Hérode.* Que disoit-il d'Arnaud de Bresse ? *Plût à Dieu que sa doctrine fût aussi*

Bern. epist. ad Magistrum.

Idem epist. ad episcop. Constantienscm.

saine, que sa vie est austère! Il ne mange ni ne boit, et il est de ces gens que l'apôtre nous a marqués, lesquels ont tout l'extérieur de la piété; mais qui n'en ont pas le fonds ni les sentimens. Ses paroles, ajoutoit le même saint docteur, en parlant du même Arnaud : *ses paroles coulent comme l'huile, et en ont, ce semble, l'onction; mais ce sont des traits empoisonnés. Car ce qu'il prétend par des discours si polis et de si belles apparences de vertu, c'est de s'insinuer dans les esprits et de les gagner à son parti.* Que disoit-il de Henri, écrivant à un homme de qualité? *Ne vous étonnez pas qu'il vous ait surpris; c'est un serpent adroit et subtil. A le voir, il ne paroît rien en lui que d'édifiant; mais ce n'est là qu'une vaine montre, et dans l'intérieur il n'y a point de religion.* *Bern. epist. ad Hildefonsum.*

Ces exemples suffisent pour nous faire comprendre combien on doit peu compter sur certaines œuvres d'éclat et sur certaine réputation de sainteté, qui souvent ne sont que des signes équivoques et d'où l'on ne peut conclure avec assurance qu'un homme marche dans la voie droite, ni que ce soit un bon guide en matière de foi. Aussi est-ce encore l'avis que donnoit saint Bernard au peuple de Toulouse.

C'étoit un temps de ténèbres, où l'hérésie cherchoit à se répandre; mais pour les préserver d'une peste si contagieuse, il leur enjoignoit de ne pas recevoir indifféremment toutes sortes de prédicateurs, et de n'en admettre chez eux aucuns qu'ils ne connussent. Car ne vous y fiez pas : *Ne vous en tenez précisément, ni à ce qu'ils vous diront, ni au zèle qu'ils vous témoigneront, ni à la haute perfection de la morale qu'ils vous prêcheront. Ils vous tiendront un langage tout divin, et ils vous parleront comme des anges venus du ciel : mais de même qu'on mêle secrètement le poison dans les plus douces liqueurs, avec les expressions les plus chrétiennes, ils feront couler leurs nouveautés, et ils vous les présenteront sous des termes enveloppés et pleins d'artifice. Faux prophètes, loups ravissans déguisés en brebis !*

Idem epist. ad Tolosanos.

Cependant les simples se laissent surprendre; ils voient des hommes quant à l'extérieur, recueillis, modestes, zélés, laborieux, charitables, fidèles à leurs devoirs, et rigides observateurs de la discipline la plus étroite. Cette régularité les charme, et ils se feroient scrupule d'entrer là-dessus en quelque défiance, et de former le moindre soupçon désavantageux.

On a beau leur dire que ce n'est pas là l'essentiel ; que c'est la foi qui en doit décider ; que si la foi manque, ou qu'elle ne soit pas telle qu'elle doit être, tout le reste n'est rien ; ils prennent ce qu'on leur dit pour des calomnies, pour des jalousies de parti, pour des préventions et de faux jugemens. Ainsi le Sauveur du monde s'élevoit contre les Pharisiens et démasquoit leur hypocrisie, mais en vain : le peuple touché de leur air pénitent et dévot, de leurs longues prières, de leurs abstinences, de leur exactitude aux plus légères pratiques de la loi, s'attachoit à eux, les admiroit, les révéroit, les combloit d'éloges, et malgré tous les avertissemens du fils de Dieu, ne vouloit point d'autres maîtres ni d'autres conducteurs.

Mais après tout, cette vie exemplaire ne fait-elle pas honneur à la religion, et ce zèle de bonnes œuvres n'est-il pas utile à l'église ? A cela je fais une réponse qui paroîtra d'abord avoir quelque chose de paradoxe, mais dont on reconnoîtra bientôt la solidité et l'incontestable vérité, pour peu qu'on entende ma pensée ; car je soutiens qu'il y a des personnes, et en assez grand nombre, qui dans un sens feroient beaucoup moins de mal à la religion, et s'en feroient beaucoup moins à

eux-mêmes par une vie licencieuse et scandaleuse, que par leur sainteté prétendue et par l'éclat de leur zèle. Beaucoup moins de mal à la religion, pourquoi ? parce que dès qu'on les verroit sujets à des désordres grossiers, on perdroit en eux toute confiance, et qu'ils se trouveroient par là moins en état de séduire les esprits et d'établir leurs dogmes erronés. Au lieu de les suivre, on s'éloigneroit d'eux, et le mépris où ils tomberoient, les décréditeroit absolument et leur ôteroit toute autorité pour appuyer le mensonge. Beaucoup moins de mal à eux-mêmes, comment ? parce que tôt ou tard l'horreur de leurs désordres pourroit les toucher, les réveiller, leur inspirer des sentimens de repentir et les ramener. Les exemples en sont assez communs. De grands pécheurs ouvrent les yeux, écoutent les remontrances qu'on leur fait, reviennent de leurs égaremens ; et plus même ils sont grands pécheurs, plus il est quelquefois aisé de les émouvoir, en leur représentant les excès où ils se sont abandonnés, et les abîmes où la passion les a emportés.

Mais des gens au contraire dont la vie est exempte de certains vices, et qui d'ailleurs s'adonnent à mille pratiques très-chrétiennes en elles-mêmes, et très-pieuses; voilà

voilà ceux auxquels il est plus difficile de se détromper et d'apercevoir l'illusion qui les aveugle et qui les perd. A force de s'entendre canoniser, ils se persuadent sans peine qu'ils sont tels en effet qu'on les vante de tous côtés. Cette bonne idée qu'ils conçoivent d'eux-mêmes, les entretient dans la fausse idée dont ils se sont laissés prévenir, que sur la doctrine ils ont les vues les plus justes, et qu'ils sont les défenseurs de la vérité. Ils se regardent comme les appuis de la foi, et ils croient rendre service à Dieu, en tenant ferme contre l'église même de Dieu, contre toute autorité et toute puissance supérieure, soit laïque, soit ecclesiastique. De cette sorte ils s'obstinent dans un schisme dont ils sont les principaux agens. Ils y vivent en paix, et ils meurent dans une opiniâtreté insurmontable. D'autant plus malheureux qu'il leur en coûte plus pour se perdre et qu'ils se damnent à plus grand frais. Ce qui leur manque, ce ne sont pas les œuvres, mais la foi. Ils font tout ce qu'il faut faire pour se sanctifier; mais n'ayant pas le fondement de toute la sainteté qui est la foi, je veux dire l'obéissance, la docilité, la pureté de la foi, avec tout ce qu'ils font, ils ne se sanctifient pas. Ils ne bâtissent que sur le sable, ou selon la figure de saint

Paul, l'édifice qu'ils construisent, n'est qu'un édifice de paille. De sorte qu'au jour du Seigneur ils seront de ces prophètes dont il est parlé dans l'évangile, et qui se présentant à Dieu pour être jugés, lui diront : *Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas en votre nom chassé les démons? n'avons-nous pas fait des miracles?* mais à qui Dieu répondra : *Je ne vous connois point; retirez-vous de moi, mauvais ouvriers, ouvriers d'iniquité.*

Matth. c. 7. 22.

II. Il y a encore d'autres œuvres faites sans la foi, quoique faites avec la foi. Je m'explique. Œuvres faites avec la foi; car dans le fond on est chrétien, on est catholique, on est uni de croyance avec l'église, on ne rejette aucune de ses décisions, et on les reçoit toutes purement et simplement. Mais d'ailleurs, œuvres faites sans la foi, parce que la foi n'y a point de part, que la foi n'y entre point, que ce n'est point la foi qui les inspire, qui les dirige et qui les anime. Tout chrétien qu'on est, on agit en païen; je ne dis pas en païen sujet aux vices et au déréglement des mœurs, où conduisoit de lui-même le paganisme; mais je dis, en honnête et sage païen; c'est-à-dire, qu'on agit, non

pas par la foi ni par des vues de religion ; mais par la seule raison ; mais par une probité naturelle ; mais par un respect tout humain ; mais par la coutume, l'habitude, l'éducation ; mais par le tempérament, l'inclination, le penchant.

On rend la justice, parce qu'on est droit naturellement et équitable ; on sert le prochain, parce qu'on est naturellement officieux et bienfaisant ; on assiste les pauvres, parce que naturellement on est sensible aux misères d'autrui, et qu'on a le cœur tendre et affectueux ; on prend soin d'un ménage et on s'applique à bien conduire une maison, parce que naturellement on est rangé et qu'on aime l'ordre ; on remplit toutes les fonctions de son ministère, de son emploi, de sa charge, parce que l'honneur le demande, parce que la réputation y est engagée, parce qu'on veut toujours se maintenir en crédit et sur un certain pied ; on s'occupe d'une étude, on passe les journées et souvent même les nuits dans un travail continuel, parce qu'on veut s'instruire et savoir, qu'on veut réussir et paroître, qu'on veut s'avancer et parvenir : ainsi du reste, dont le détail seroit infini.

Tout cela est bon en soi ; mais dans le motif, tout cela est défectueux. Il est bon

de rendre à chacun ce qui lui est dû, de protéger l'innocence et de garder en toutes choses une parfaite équité. Il est bon de se prêter la main les uns aux autres, de se prévenir par des offices mutuels, et d'obliger, autant qu'on peut, tout le monde. Il est bon de consoler les affligés, de compatir à leurs peines et de les secourir dans leurs besoins. Il est bon de veiller sur des enfans, sur des domestiques, sur toute une famille, d'en administrer les biens et d'en ménager les intérêts. Il est bon dans une dignité, dans une magistrature, dans un négoce, de vaquer à ses devoirs, et de s'y adonner avec une assiduité infatigable. Que dirai-je de plus? Il est bon de cultiver ses talens, de devenir habile dans sa profession, de travailler à enrichir son esprit de nouvelles connoissances : encore une fois, il n'y a rien là que de louable; mais voici le défaut capital. C'est qu'il n'y a rien là qui soit marqué du sceau de la foi, ni par conséquent du sceau de Dieu. Or, le sceau de Dieu, le sceau de la foi ne s'y trouvant point, ce ne peut être, pour m'exprimer ainsi, qu'une monnoie fausse dans l'estime de Dieu, et de nulle valeur par rapport à l'éternité. Car on peut nous dire alors, ce que disoit le Sauveur des hommes : Qu'attendez-vous dans le royaume

du ciel, et quelle récompense méritez-vous? *Hé! les païens ne faisoient-ils pas tout ce que vous faites?* et qu'avez-vous au-dessus d'eux, puisque vous n'agissez point autrement qu'eux, ni par des principes plus relevés? *Matth. c. 5.*

En effet, il y a eu dans le paganisme, comme parmi nous, des juges intègres, déclarés, sans acception de personne, en faveur du bon droit, et assez généreux pour le défendre aux dépens de leur fortune et même au péril de leur vie. Il y a eu d'heureux naturels, toujours disposés à faire plaisir, et ne refusant jamais leurs services. Il y a eu des âmes compatissantes, qui par un sentiment de miséricorde s'attendrissoient sur toutes les calamités, ou publiques ou particulières, et pour y subvenir, répandoient leurs dons avec abondance. Il y a eu des hommes d'une droiture inflexible; d'une fermeté inébranlable; d'un désintéressement à toute épreuve; d'un courage que rien n'étonnoit; d'une patience que rien n'altéroit; d'une application que rien ne lassoit; d'une attention et d'une vigilance à quoi rien n'échappoit. Il y a eu des femmes d'une régularité parfaite et d'une conduite irrépréhensible. Que de vertus! mais quelles vertus! vertus morales, et rien au delà. Elles méritoient

les louanges du public ; elles méritoient même de la part de Dieu quelques récompenses temporelles et les obtenoient; elles étoient bonnes pour cette vie, mais sans être d'aucun prix pour l'autre, parce que la foi ne les vérifioit pas, ne les sanctifioit pas, ne les consacroit pas.

Telles sont les vertus d'une infinité de chrétiens, telles sont leurs œuvres. Leur voix est la voix de Jacob; mais leurs mains sont les mains d'Ésaü : c'est-à-dire, qu'ils ont la foi, mais comme s'ils ne l'avoient point, puisque dans toutes leurs actions ils ne font nul usage de leur foi. A considérer dans la substance les œuvres qu'ils pratiquent, ce sont des œuvres dignes de la foi qu'ils professent, et ce seroient des œuvres dignes de Dieu, si la foi les rapportoit à Dieu; mais c'est à quoi ils ne pensent en aucune sorte. Ils consultent, ils délibèrent, ils forment des desseins, ils prennent des résolutions, ils les exécutent; dans le plan de vie où leur condition les engage, ils se trouvent chargés d'une multitude d'affaires, et pour y suffire ils se donnent mille mouvemens, mille soins, mille peines; ils ont, selon le cours des choses humaines et selon les conjonctures, leurs contradictions, leurs traverses à essuyer ; ils ont leurs chagrins,

leurs ennuis, leurs dégoûts, leurs adversités, leurs souffrances à porter. Ample matière, riche fonds de mérites auprès de Dieu, si la foi comme un bon levain y répandoit sa vertu. Si, dis-je, toutes ces délibérations et tous ces desseins étoient dirigés par des maximes de foi; si toutes ces fatigues et tous ces mouvemens étoient soutenus par des considérations divines et de foi; si toutes ces souffrances et toutes ces afflictions étoient prises, acceptées, offertes en sacrifice et présentées par un esprit de foi; tout profiteroit alors pour la vie éternelle, et rien ne seroit perdu.

Je dis rien, quelque peu de chose que ce soit : car voilà quel est le propre et l'efficace de la foi, quand elle opère par la charité et par une intention pure et chrétienne. On ne peut mieux la comparer qu'à ce grain évangélique, qui de tous les légumes est le plus petit, mais qui semé dans une bonne terre, croît, s'élève, pousse des branches, se couvre de feuilles et devient arbre. Partout où la foi se communique, étant accompagnée de la grâce, et partout où elle agit, elle y imprime un caractère de sainteté, et attache aux moindres effets qu'elle produit un droit spécial à l'héritage céleste. Ne fût-

ce qu'un verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ, c'est assez pour obtenir dans l'éternité une couronne de gloire. Les apôtres passèrent toute une nuit à pêcher et ils ne prirent rien ; pourquoi ? parce que Jésus-Christ n'étoit pas avec eux ; mais du moment que cet Homme-Dieu parut sur le rivage, et que par son ordre et en sa présence ils se remirent au travail, la pêche qu'ils firent fut si abondante, que leurs filets se rompoient de toutes parts, et qu'ils eurent beaucoup de peine à la recueillir. Image sensible, où nous devons également reconnoître, et l'inutilité de toutes nos œuvres pour le salut, si la foi animée de la charité et de la grâce n'en est pas le principe et comme le premier moteur ; et leur excellence, si ce sont les fruits d'une foi vive et agissante, et si c'est par l'impression de la foi que nous sommes excités à les pratiquer.

Etrange aveuglement que le nôtre, quand nous suivons d'autres règles en agissant, et que nous nous conduisons uniquement par la politique du siècle et par la prudence de la chair ! Combien vois-je tous les jours de personnes de l'un et de l'autre sexe, de tout âge et de tout état, qui dans les occupations et les embarras dont ils sont sans cesse agités, ne

se

se donnent ni repos, ni relâche; qui du matin au soir obligés d'aller, de venir, de parler, d'écouter, de répondre, de veiller à tout ce qui est de leur intérêt propre ou de leur devoir, mènent une vie très-fatigante; qui dans le commerce du monde sont exposés à des déboires très-amers, à des contre-temps très-désagréables, à des revers très-fâcheux, à des coups et à des événemens capables de déconcerter toute la fermeté de leur âme; qui par la délicatesse de leur complexion ou le dérangement de leur santé, sont affligés de fréquentes maladies, d'infirmités habituelles, souvent même de douleurs très-aiguës? Or en quoi ils me paroissoient tous plus à plaindre, et ce qu'il y a pour eux sans contredit de plus déplorable, c'est que tant de pas, de courses, de veilles, d'inquiétudes, de tourmens d'esprit; que tant d'exercices du corps très-pénibles, et quelquefois accablans; que tant d'accidens, d'infortunes, de mauvais succès, de pertes, de contrariétés, de tribulations, d'humiliations, de désolations, de foiblesses et de langueurs; que tout cela, dis-je, et mille autres choses qui leur deviendroient salutaires avec le secours de la foi, ne leur soient, au regard du salut, d'aucun profit, parce que tout abîmés

dans les sens, ils ne savent point user de leur foi, et qu'ils ne la mettent jamais en œuvre. Sans rien faire de plus qu'ils ne font, et sans rien souffrir au delà de ce qu'ils souffrent, ils pourroient, par le moyen de cette foi bien épurée et bien employée, amasser d'immenses richesses pour un autre monde que celui-ci, et grossir chaque jour leur trésor; au lieu que se bornant aux vues profanes d'une nature aveugle et aux vains raisonnemens d'une sèche philosophie, toutes leurs années s'écoulent sans fruit, et qu'à la fin de leurs jours ils n'ont rien dans les mains dont ils puissent tirer devant Dieu quelque avantage. Heureux donc le chrétien qui fait toujours la sainte alliance, et des œuvres avec la foi, et de la foi avec les œuvres.

La foi victorieuse du monde.

Joan. 6. 16. 33. NE *craignez point*, disoit Jésus-Christ à ses apôtres : *j'ai vaincu le monde.* Il l'a en effet vaincu, et par où? par la foi qu'il est venu nous enseigner, et par la sainte religion qu'il a établie sur la terre. Aussi, écrivoit saint Jean aux premiers fidèles :

1. Joan. 3. 4. *Quelle est, mes frères, cette victoire qui nous a fait triompher du monde? c'est notre foi.* Pour bien entendre ceci, il faut,

selon la belle observation de saint Augustin, distinguer dans le monde trois choses qui nous perdent, ses erreurs, ses douceurs et ses rigueurs. Les erreurs du monde nous séduisent, ses douceurs nous corrompent, et ses rigueurs ou ses persécutions nous inspirent une crainte lâche et nous tyrannisent par un respect humain, dont nous ne pouvons presque nous défendre. Or la religion, je dis la vraie religion, qui est la religion chrétienne, nous élève au-dessus de tout cela, et nous en rend victorieux. Elle nous détrompe des erreurs du monde, elle nous dégoûte des douceurs du monde, elle nous fortifie contre les rigueurs du monde.

I. Le monde est rempli d'erreurs, et même d'erreurs les plus sensibles et les plus grossières. Ce sont mille fausses maximes dont il se fait autant de vérités prétendues, et autant de principes incontestables. Quelles sont, par exemple, les maximes de tant de mondains ambitieux, qui mettent la fortune à la tête de tout, et qui se la proposant comme leur fin, concluent qu'il y faut parvenir à quelque prix que ce puisse être? Quelles sont les maximes de tant de mondains intéressés, qui se font de leurs richesses une divinité, et qui pensant ne

valoir dans la vie qu'à proportion de ce qu'ils possèdent, regardent le soin d'amasser et de grossir leurs revenus, comme une affaire capitale à laquelle toutes les autres doivent céder? Quelles sont les maximes de tant de mondains abandonnés à leurs plaisirs, qui s'imaginent n'être sur la terre que pour se divertir et pour flatter leurs sens, et qui livrés à des passions honteuses, ne connoissent point de plus grand bonheur que de les contenter en toutes les manières et de vivre au gré de leurs désirs? Mais, surtout à quelles maximes la prudence humaine et la politique n'ont-elles pas donné cours? Voilà les règles de conduite que suit le monde, et où il se croit bien fondé. Qui voudroit en appeler et les contredire, passeroit pour un esprit foible, sans connoissance, et, si je l'ose dire, pour un imbécile qui n'est bon à rien, pour un insensé. Ce sont néanmoins des règles, ce sont des maximes, où l'on ne voit, à les bien examiner, ni saine raison, ni humanité, ni charité, ni honnêteté, ni probité, ni bonne foi, ni justice, ni équité. Or, la religion nous détrompe de toutes ces erreurs; comment cela? parce que raisonnant sur des principes tout opposés à ceux dont le monde se laisse prévenir et aveugler, elle en tire des conséquences et des maximes toutes contraires.

Car sur quels principes sont établies tant de maximes erronées et absolument fausses, dont le monde est infatué? sur l'amour de soi-même, sur l'attachement aux plaisirs, sur la cupidité, la sensualité, sur l'intérêt, l'ambition, la politique, sur toutes les inclinations de la nature corrompue et toutes les passions du cœur. De telles racines, il n'est pas surprenant qu'il vienne des fruits infectés et gâtés; et du mensonge, que peut-il naître autre chose que le mensonge? Mais la religion a des vues bien différentes, et appuie ses raisonnemens et ses décisions sur des principes bien plus solides et plus relevés, qui sont un attachement inviolable à Dieu et à la loi de Dieu, l'amour du prochain et même des ennemis, le renoncement à soi-même et au monde, le désintéressement, la fidélité, la droiture de cœur, la mortification des sens, la sanctification de son âme et le zèle de son salut. De cette opposition de principes suit une opposition entière de maximes et de règles de vie. Ainsi un chrétien, c'est un homme qui juge des choses et qui en pense tout autrement que le monde; et voilà la première victoire que la religion a remportée, et qu'elle remporte tous les jours, en faisant revenir une infinité de mondains des opinions du monde, et leur en découvrant

l'illusion et le danger. Le monde se récrie contre ces vérités, et les rejette comme de vaines imaginations : mais un chrétien instruit de sa religion, s'en tient à l'oracle de saint Paul, *qu'il a plu à Dieu de sauver les hommes, par cela même qui paroît au monde égarement et folie.*

1. Cor. c. 1. 21.

Je dis par cela même qui paroît également d'esprit, mais qui bien loin de l'être, est plutôt la souveraine sagesse. Car, à bien examiner tous les principes et toutes les maximes de l'évangile, on n'y trouvera rien que de conforme à la raison la plus juste dans ses vues. Aussi voyons-nous que dès que le feu de la passion commence à s'amortir dans un homme, et qu'il est plus en état de discerner le bien et le mal, le vrai et le faux, parce qu'il a les yeux plus ouverts, et qu'il considère les objets d'un sens plus rassis, c'est alors que ces maximes et ces principes évangéliques contre lesquels il se récrioit tant, lui semblent beaucoup mieux fondés qu'il ne vouloit se le persuader. La foi qui se réveille dans son cœur, les lui représente dans un jour tout nouveau pour lui ; plus il s'applique à en rechercher les motifs, à en suivre les conséquences, à en observer les salutaires effets, plus il y découvre de solidité et de vérité. Il est surpris de l'aveuglement

où il étoit ; du moins il commence à se défier de ses anciens préjugés ; et la lumière dont il aperçoit les premiers rayons, perçant peu à peu au travers des nuages qui l'obscurcissoient, et se répandant avec plus de clarté ; cet homme enfin, par un changement qu'on ne peut attribuer qu'à la vertu de la foi et de la grâce qui l'accompagne, se déclare, comme saint Paul, un des plus zélés défenseurs des vérités même qu'il attaquoit auparavant, et qu'il combattoit avec plus d'obstination : triomphe qui honore la religion, et dont elle profite pour faire d'autres conquêtes et pour convaincre les plus incrédules et les soumettre. Ainsi l'exemple de Saül élevé dans le judaïsme, et l'un des plus ardens persécuteurs de l'église, mais devenu par une conversion éclatante apôtre de Jésus-Christ et le docteur des gentils, étoit un argument sensible contre les Juifs, et leur faisoit admirer malgré eux l'efficace et le pouvoir de la foi chrétienne.

II. Comme le monde par ses erreurs aveugle l'esprit, c'est par ses douceurs qu'il gagne et qu'il pervertit le cœur ; dans l'un il agit par voie de séduction, et dans l'autre par voie d'attrait et de corruption. Ce que nous appelons douceur du monde,

c'est ce que saint Jean appelle concupiscence des yeux, concupiscence de la chair et orgueil de la vie; c'est-à-dire, que sous ce terme nous comprenons tout ce qu'il y a dans le monde qui peut éblouir les yeux, charmer les sens, piquer la curiosité, nourrir l'amour-propre, rendre la vie aisée, commode, agréable, molle et délicieuse. Voilà par où le monde, dans tous les temps, s'est acquis un empire si absolu sur les cœurs des hommes; voilà par où il nous attire, ou plutôt par où il nous enchante et nous entraine. Ce n'est pas que souvent on ne connoisse la bagatelle et le néant de tout cela : on en est détrompé selon les vues de l'esprit; mais par une espèce d'ensorcellement, tout détrompé qu'on est de ces fausses douceurs du monde, on y trouve toujours un certain goût dont on a toutes les peines imaginables à se déprendre. En vain la raison veut-elle venir au secours; nous avons beau raisonner et faire les plus belles réflexions, toutes nos réflexions et tous nos raisonnemens n'empêchent pas que ce goût ne se fasse sentir, et qu'il ne nous emporte par une espèce de violence.

Il n'y a que la religion à qui il soit réservé de le bannir de notre cœur, ou de l'y étouffer. Comment cela? 1. Par l'es-

prit de pénitence qu'elle nous inspire ; car elle nous fait souvenir sans cesse que nous sommes pécheurs, et cette vue fréquente de nos péchés et des justes châtimens qui leur sont dûs, nous remplit d'une sainte haine de nous-mêmes, et nous donne ainsi du dégoût pour tout ce qui flatte notre sensualité, comme étant peu convenable à des pénitens. 2. Par l'estime des biens éternels, où elle nous fait porter toutes nos prétentions et tous nos désirs. Le cœur occupé de la haute idée que nous concevons de cette béatitude qui nous est promise, se dégage peu à peu de tous les objets mortels, et devient comme insensible à tout ce que le monde peut lui offrir de plus attrayant. *Que tout ce que je vois sur la terre me paroît méprisable et insipide*, s'écrioit un grand saint, *quand je lève les yeux au ciel!* Bien d'autres avant lui l'avoient pensé de même, et bien d'autres l'ont pensé après lui. 3. Par les consolations divines que l'esprit de religion répand dans les âmes vraiment chrétiennes ; consolations cachées aux mondains, parce que l'homme sensuel, dit le grand apôtre, ne peut comprendre ce qui est de Dieu : consolations spirituelles d'autant plus relevées au-dessus de tous les plaisirs des sens, que l'esprit est plus

S. Ign.

noble que le corps : consolations si douces et si abondantes, que le cœur en est quelquefois comme inondé et enivré. A peine les saints les pouvoient-ils soutenir, tant ils en étoient comblés et transportés. Saint François Xavier s'écrioit, en s'adressant à Dieu : *C'est assez, Seigneur, c'est assez.* Sainte Thérèse tenoit le même langage, et demandoit que Dieu interrompît pour quelque temps le cours de ces douceurs célestes dont elle étoit toute pénétrée ; d'autres en tomboient dans des extases et des défaillances où ils demeuroient des heures entières, et qui les ravissoient hors d'eux-mêmes : le monde en jugera tout ce qu'il lui plaira. Ce qui est de certain, c'est qu'avec tous ses agrémens et tous ses charmes, il n'a rien de comparable à ces saintes délices et à ces joies secrètes que la religion nous fait goûter. Une âme qui les a une fois ressenties, ne sent plus rien de tout le reste.

C'est la merveille qu'on a vue dans tous les temps, et dont nous sommes encore témoins. On a vu une multitude innombrable de personnes de tout sexe, de tout âge, de tout état, renoncer aux plaisirs du monde les plus engageans et les plus touchans. C'étoient de jeunes vierges, à qui le monde présentoit dans un long

cours d'années la fortune la plus riante. C'étoient des riches du siècle, des hommes opulens, des grands, qui dans leur grandeur et leur opulence jouissoient ou pouvoient jouir de toutes les aises de la vie. Mais par quel prodige ont-ils méprisé tout cela, ont-ils quitté tout cela, se sont-ils volontairement dépouillés de tout cela ? A ces richesses dont le monde est si avide, et où il fait presque consister tout son bonheur, parce qu'il y trouve de quoi satisfaire toutes ses convoitises, ils ont préféré une pauvreté qui leur accordoit à peine le nécessaire, ou pour la nourriture, ou pour le vêtement, ou pour la demeure. A cet éclat et à ces honneurs dont le monde est si jaloux, et dont il cherche à repaître si agréablement son orgueil, ils ont préféré l'obscurité de la retraite, si opposée à l'ambition naturelle, et se sont condamnés à vivre inconnus et dans l'oubli. A toutes les délicatesses et toutes les commodités du monde, ils ont préféré la pénitence du cloître et les plus dures pratiques de la mortification religieuse : aussi ennemis d'eux-mêmes et de leur chair, qu'on en est communément esclave et idolâtre. Qui leur a inspiré ce renoncement, ce détachement, et qui les a soutenus dans un genre de vie si contraire au penchant de

la nature et à l'esprit du monde ? c'est la foi dont ils étoient remplis, et dont ils suivoient les divines impressions. En vain le monde étaloit-il devant eux ses pompes les plus brillantes, et en vain pour les attirer leur faisoit-il voir une carrière semée de fleurs; la foi dissipoit tous ces prestiges, et rien ne les touchoit que le grand sentiment de l'apôtre : *Pour moi, Dieu me garde de me glorifier jamais en aucune autre chose, que dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde m'est crucifié et je suis crucifié au monde!*

Galat. c. 6. 14.

III. Outre ses erreurs et ses douceurs, le monde a encore ses rigueurs. Ce sont ces persécutions qu'il suscite à la vertu, et où elle a besoin d'une force supérieure. Car l'apôtre a bien eu raison de dire, que ceux qui veulent vivre saintement selon Jésus-Christ, doivent s'attendre à de rudes combats. On a des railleries à essuyer, et mille respects humains à surmonter. On refroidit un ami et on l'indispose, en refusant d'entrer dans ses intrigues, et de s'engager dans ses entreprises criminelles. On devient un objet de contradiction pour toute une famille, pour toute une société, pour tout un pays, parce qu'on veut y établir la règle, y maintenir l'ordre, y rendre

la justice. Ainsi de tant d'autres sujets. Voilà ce qui fait un des plus grands dangers du monde, et ce qui cause dans la vie humaine tant de désordres. Car il est difficile de tenir ferme en de pareilles rencontres, et nous voyons aussi qu'on y succombe tous les jours et presque malgré soi. Un homme gémit de l'esclavage où il est; et un fonds d'équité, de droiture, de conscience qu'il a dans l'âme, lui fait désirer cent fois de secouer le joug et de s'affranchir d'une telle tyrannie : mais le courage lui manque, et quand il en faut venir à l'exécution, toutes ses résolutions l'abandonnent. Or qui peut le déterminer, l'affermir, le mettre à toute épreuve? c'est la religion. Avec les armes de la foi, il pare à tous les coups, il résiste à toutes les attaques, il est invincible : il n'y a ni amitié qu'il ne rompe, ni société dont il ne s'éloigne, ni menaces qu'il ne méprise, ni espérances, ni intérêts, ni avantages qu'il ne sacrifie à Dieu et à son devoir.

Telles sont, dis-je, les dispositions d'un homme animé de l'esprit du christianisme et soutenu de la foi qu'il professe. C'est ainsi qu'il pense, et c'est ainsi qu'il agit. La raison est, qu'étant chrétien, il ne reconnoît point, à proprement parler, d'autre maître que Dieu; ou que recon-

noissant d'autres puissances, il ne les regarde que comme des puissances subordonnées au Tout-Puissant, lequel doit être mis au-dessus de tous sans exception. Ce sentiment sans doute est généreux; mais il ne faut pas se persuader que ce soit un pur sentiment, ni une spéculation sans conséquence et sans effet. Il n'y a rien là à quoi la pratique n'ait répondu, et dont elle n'ait confirmé mille fois la vérité. Combien de discours et de jugemens, combien de mépris et d'outrages, ont essuyé tant de vrais serviteurs et de vraies servantes de Dieu, plutôt que de se départir de la vie régulière qu'ils avoient embrassée, et des saintes observances qu'ils s'y étoient prescrites! Combien d'efforts, de reproches, d'oppositions, ont surmonté de tendres enfans, et avec quelle constance ont-ils résisté à des pères et à des mères qui leur tendoient les bras pour les retenir dans le monde, et les détourner de l'état religieux! A combien de disgrâces, de haines, d'animosités de revers, se sont exposés, ou de sages vierges qu'on n'a pu gagner par les plus pressantes sollicitations, ou de juges intègres qu'on n'a pu résoudre par les plus fortes instances à vendre le bon droit, ou de vertueux officiers, des subalternes, des domestiques,

que nulle autorité n'a pu corrompre, ni retirer des voies d'une exacte probité! Quels tourmens ont enduré des millions de martyrs! Rien ne les a étonnés, ni les arrêts des magistrats, ni la fureur des tyrans, ni la rage des bourreaux, ni l'obscurité des prisons, ni les roues, ni les chevalets, ni le fer, ni le feu. Que l'antiquité nous vante ses héros; jamais ces héros que le paganisme a tant exaltés, et dont il a consacré la mémoire, firent-ils voir une telle force? Or d'où venoit-elle? D'où venoit, dis-je, à ces glorieux soldats de Jésus-Christ, cette fermeté inébranlable, si ce n'est de la religion qu'ils portoient vivement empreinte dans le cœur? Elle les accompagnoit partout; partout elle leur servoit de bouclier et de sauvegarde: miracle dont les ennemis mêmes de la foi chrétienne et ses persécuteurs étoient frappés. Mais nous, de tout ceci que devons-nous conclure à notre confusion? La conséquence, hélas! n'est que trop évidente, et que trop aisée à tirer: c'est qu'étant si préoccupés des erreurs du monde, si épris des douceurs du monde, si timides et si foibles contre les respects et les considérations du monde, il faut, ou que nous ayons bien peu de foi, ou que notre foi même soit tout à fait morte.

Car le moyen d'allier ensemble dans un même sujet deux choses aussi peu compatibles entre elles, que le sont une foi vive qui nous détrompe de toutes les erreurs du monde, et cependant ces mêmes erreurs tellement imprimées dans nos esprits qu'elles deviennent la règle de tous nos jugemens et de toute notre conduite? Comment, avec une foi qui dans sa morale ne tend qu'au crucifiement de la chair, et à l'abnégation de soi-même, accorder une recherche perpétuelle des douceurs du monde, de ses fausses joies et de ses voluptés, même les plus criminelles? Enfin par quel assemblage une foi qui nous apprend à tenir ferme pour la cause de Dieu contre tous les raisonnemens du monde contre tous ses mépris et tous ses efforts peut-elle convenir avec une crainte pusillanime qui cède à la moindre parole, et qui asservit la conscience à de vains égards et à des intérêts tout profanes? Sont-ce là ces victoires que la foi a remportées avec tant d'éclat dans les premiers siècles de l'église? A-t-elle changé dans la suite des temps; et si elle est toujours la même pourquoi n'opère-t-elle pas les mêmes miracles? Car au lieu que la foi étoit alors victorieuse du monde, il n'est maintenant que trop ordinaire au monde de l'emporter

sur la foi, d'imposer silence à la foi, de triompher de la foi. Nous n'en pouvons imaginer d'autre cause, sinon que la foi s'est affoiblie à mesure que l'iniquité s'est fortifiée; et parce que l'iniquité jamais ne fut plus abondante qu'elle l'est, ni plus dominante, de là vient aussi que la foi jamais ne fut plus languissante, ni moins agissante. Encore, combien y en a-t-il chez qui elle est absolument éteinte; et doit-on s'étonner après cela, que cette foi qui produisoit autrefois de si beaux fruits de sainteté, soit si stérile parmi nous? Prions le Seigneur qu'il la ranime, qu'il la ressuscite, et qu'il lui fasse reprendre dans nous sa première vertu. Travaillons nous-mêmes à la réveiller par de fréquentes et de solides réflexions. Confondons-nous de toutes nos foiblesses, et reprochons-nous amèrement devant Dieu, l'ascendant que nous avons laissé prendre sur nous au monde, lorsqu'avec une étincelle de foi nous pouvions résister à ses plus violens assauts, et repousser tous ses traits. Le Fils de Dieu rendant raison à ses disciples pourquoi ils n'avoient pu chasser un démon, ni guérir un enfant qui en étoit possédé, leur disoit: *c'est à cause de votre incrédulité*: puis usant d'une comparaison assez singulière, *si votre foi*, ajoutoit le

Matth. c. 17.

même Sauveur, *égaloit seulement un grain de senevé, quelque petite qu'elle fût, elle vous suffiroit pour transporter les montagnes d'un lieu à un autre, et tout vous deviendroit possible.* Que seroit-ce donc, si nous avions une foi parfaite; et de quoi ne viendroit-on pas à bout?

L'incrédule convaincu par lui-même.

L'IMPIE ne peut se résoudre à croire les vérités de l'évangile, tant elles lui semblent choquer le bon sens et la raison. Il les rejette avec le dernier mépris, et ne craint point de les traiter d'inventions humaines et de pures imaginations: car son impiété va jusque-là; et s'il garde au dehors certaines mesures, et que dans les compagnies il n'ose pas s'expliquer si ouvertement ni en des termes si forts, il sait bien dans les entretiens particuliers se dédommager de son silence; et l'on n'est pas assez peu instruit, pour ignorer quels sont ses discours devant d'autres libertins comme lui, dont la présence l'excite, bien loin de l'arrêter. A l'entendre, toute la religion n'est que chimère; et tout ce qu'elle nous révèle ne sont que des visions. Il y trouve, à ce qu'il prétend, des

difficultés invincibles, des contradictions évidentes, des impossibilités absolues. En un mot, dit-il d'un ton décisif, tous ces mystères sont incroyables. Il le dit; mais en le disant, il ne remarque pas, cet esprit rare, que par là il fournit des armes contre lui-même, et que de là il doit tirer pour sa conviction propre un argument personnel et des plus sensibles. Plus nos mystères lui semblent hors de toute croyance, plus il doit concevoir quel étonnant prodige, c'a été dans le monde, que des mystères selon lui si incroyables, aient été crus néanmoins si universellement et qu'ils le soient encore.

Ceci ne suffit pas; mais pour mieux convaincre l'impie par ses sentimens même, et pour lui faire mieux sentir l'avantage qu'il me donne et l'embarras où il s'engage, lorsqu'il parle si indignement des plus saints mystères de notre foi, comme s'ils étoient opposés à toute la lumière naturelle, je veux raisonner quelque temps avec lui, et entrer dans le détail de certaines circonstances, qui serviront à fortifier la preuve qu'il me présente pour le combattre. Car encore une fois je ne veux le combattre que par lui-même; et peut-être apprendra-t-il à devenir plus réservé dans ses paroles, et à en crain-

dre, plus qu'il ne fait, les conséquences.

Je lui permets donc d'abord de former sur le mystère de la religion, toutes les difficultés qu'il lui plaira, et de les grossir, de les exagérer. J'irai même, s'il est besoin, jusqu'à tolérer ses mauvaises plaisanteries; je les laisserai passer, et là-dessus je n'entreprendrai point de lui fermer la bouche. Je consens qu'avec ses grandes exclamations, ou avec ses airs moqueurs, il me redise ce qu'il a dit cent fois: Hé! qu'est-ce qu'un seul Dieu en trois personnes, et que ces trois personnes dans un seul Dieu? Hé! qui peut s'imaginer un Dieu tout esprit de sa nature et comme Dieu, mais revêtu de notre chair et homme comme nous? Quoi! ce Dieu qu'on me dit être d'une puissance, d'une grandeur, d'une majesté infinie, je me figurerai qu'il est descendu sur la terre; qu'il y a pris une nature semblable à la nôtre; qu'il est né dans une étable; qu'il a vécu dans la misère et dans la souffrance, enfin qu'il est mort dans l'opprobre et dans l'ignominie de la croix? Tout cela est-il digne de lui? tout cela est-il croyable? Tel est le langage de l'impie, et je ne rapporterai point tout ce que lui suggère son libertinage sur la morale chrétienne, sur la providence divine, sur l'immortalité de l'âme, sur la

résurrection future, sur le jugement général, sur les peines éternelles de l'enfer. Car il n'épargne rien, et il ne veut convenir de rien. Le moyen, à son avis, de se mettre ces fantômes dans l'esprit, et peuvent-ils entrer dans la pensée d'un homme raisonnable?

Il me seroit aisé, en lui accordant que les mystères de la religion sont au-dessus de la raison, de lui répondre en même temps et de lui faire voir que bien loin d'être contre la raison, ils y sont au contraire très-conformes. Je dis très-conformes à une raison saine, à une raison épurée de la corruption du vice, à une raison dégagée de l'empire des sens et des passions, à une droite raison. Mais ce n'est point là présentement le sujet dont il s'agit entre lui et moi. Je me suis seulement proposé de lui montrer comment, en attaquant la vérité de nos mystères, et nous les représentant comme des mystères si rebutans et si difficiles à croire, il en affermit par là même la foi, et que l'idée qu'il s'en fait pour les mépriser et pour en railler, c'est justement ce qui le doit disposer à y reconnoître quelque chose de surnaturel et de divin.

Voici donc ma réponse, et à quoi je m'en tiens. Je prends ce beau passage de

saint Paul dans la première épître à Ti-
1. *Tim.* mothée : *C'est un grand mystère de piété,*
c. 3. 16. *qui a été manifesté dans la chair, autorisé par l'esprit, vu des anges, prêché aux gentils, cru dans le monde, et élevé à la gloire.* Ce grand mystère, c'est le mystère de Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble et l'auteur de la loi nouvelle. Que ce mystère ait été réellement et véritablement *manifesté dans la chair*; qu'il ait été *autorisé par l'esprit céleste*, qui est l'esprit de Dieu; *que les anges l'aient vu*, et qu'enfin *il ait été élevé à la gloire* : voilà sur quoi l'impie se récriera contre moi, et s'inscrira en faux. Mais que ce même mystère; que ce grand mystère, et que tous les mystères particuliers qui y ont rapport et qui font le corps de la religion, aient été prêchés aux gentils, et surtout qu'en vertu de cette prédication, ils aient été crus dans le monde, je ne pense pas que ni lui, ni tout autre libertin comme lui, soit assez aveugle et assez dépourvu de connoissances, pour former sur cela le moindre doute. Ainsi j'avance, et pour mettre ma preuve dans tout son jour et toute sa force, je lui fais faire avec moi les observations suivantes, dont je le défie de me contester en aucune sorte la certitude et l'évidence.

1. Que ces mystères qu'il prétend inroyables, ont été crus néanmoins dans monde. On les y a prêchés, en y prêhant la loi chrétienne. On les a expliqués ux peuples, et on les en a instruits. Les euples dociles et soumis, ont reçu ces nstructions, ont embrassé cette doctrine. La même foi les a unis entr'eux dans une nême église, et telle a été l'origine et la aissance du christianisme.

2. Que ces mystères qu'il prétend inroyables, n'ont point seulement été crus ans un coin de la terre obscur et inconnu, i par un petit nombre d'hommes ramasés au hasard, et plus crédules que les utres; mais qu'ils ont été crus dans toutes es parties du monde. Les prédicateurs qui urent chargés d'annoncer l'évangile, le portèrent, selon l'ordre exprès de leur naître, à toutes les nations. Dans l'orient, 'occident, le midi, le septentrion, on ntendit partout la parole du Seigneur, lont ils étoient les interprètes. Des troupes le prosélytes vinrent en foule, pour être grégés dans l'école de Jésus-Christ. Les isciples se multiplièrent, se répandirent le tous côtés : les villes, les provinces, es royaumes en furent remplis, et c'est insi qu'en très-peu de temps s'élevèrent le nombreuses et de florissantes chréientés.

3. Que ces mystères qu'il prétend incroyables n'ont point non plus été crus seulement par le simple peuple, par des sauvages et des barbares, par des esprits grossiers et ignorans; mais par les plus grands génies, par les esprits du premier ordre, par des hommes d'une profonde érudition et d'une prudence consommée. Il n'y a qu'à lire les ouvrages que les pères nous ont laissés comme de sensibles monumens de la religion. A considérer précisément ces saints docteurs, en qualité de savans, en qualité d'écrivains et d'auteurs, il faut n'avoir ni goût, ni discernement pour ne point admirer l'étendue de leur doctrine, la pénétration de leurs vues, la sublimité de leurs pensées, la force de leurs raisonnemens, la sagesse et la sainteté de leur morale, la beauté et l'énergie de leurs expressions, leurs tours même éloquens et pathétiques, ou ingénieux et spirituels. Certainement ce n'étoit pas là de petits esprits, des esprits superstitieux, capables de donner sans examen dans l'illusion, ni à qui il fût aisé de faire accroire tout ce qu'on vouloit.

4. Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus, non point sur des préjugés de la naissance et de l'éducation, mais plutôt contre tous les préjugés de l'éducation

l'éducation et de la naissance. Pendant une longue suite d'années, qu'étoit-ce que le grand nombre des chrétiens? Des gentils nés dans le paganisme, élevés dans l'idolâtrie. Afin de les soumettre à la foi, il avoit fallu détruire toutes leurs préventions et leur arracher du cœur des erreurs et des principes de religion directement opposés aux mystères qu'on leur enseignoit. Or, qui ne voit pas combien ce changement étoit difficile, et quelle peine il devoit y avoir à détromper des gens préoccupés en faveur de leurs fausses divinités, et attachés à leurs anciennes observances et à leurs pratiques? C'est cependant ce qui est arrivé. Les païens se sont convertis, les idolâtres ont renoncé au culte de leurs idoles; leurs prêtres et leurs sages ont eu beau se récrier, raisonner, disputer, la loi nouvelle a prévalu; et comme le jour dissipe les ténèbres, elle a effacé des esprits toutes les idées dont ils étoient prévenus.

5. Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus malgré toutes les répugnances de la nature, malgré toutes les révoltes et de la raison et des sens. Révoltes de la raison : car quelque raisonnables en eux-mêmes et quelque certains que soient ces mystères, il faut après

tout convenir que ce sont des mystères obscurs ; des mystères tellement cachés sous le voile, que notre raison n'y pénètre qu'avec des peines extrêmes, et que souvent même toute subtile qu'elle peut être, elle se trouve obligée de reconnoître son insuffisance et la foiblesse de ses lumières. Or nous sentons assez qu'il n'est rien à quoi elle répugne davantage, qu'à s'humilier alors et à se soumettre, en croyant ce qu'elle ne voit ni ne connoît pas. Révoltes des sens : car sur ces mystères qui humilient et qui captivent la raison, est fondée une morale qui mortifie étrangement la chair. On croit avec moins de résistance des vérités qui s'accommodent à nos inclinations et à nos passions ; des vérités au moins indifférentes, et qui, dans leurs conséquences, n'ont rien de pénible, ni de gênant : mais des vérités en vertu desquelles on doit se haïr soi-même, réprimer ses désirs les plus naturels, embrasser la croix, la porter chaque jour sur son corps, et se revêtir de toute la mortification évangélique ; c'est à quoi l'on ne se rend pas volontiers, et sur quoi l'on ne se laisse persuader qu'après avoir bien examiné les choses, et en avoir eu des preuves bien convaincantes.

6. Que ces mystères qu'il prétend in-

croyables, ont été crus d'une foi si vive, d'une foi si ferme et si efficace, que pour pratiquer ses maximes, pour vivre selon ses règles et son esprit, ou pour la défendre et la soutenir, on a tout sacrifié, biens, fortune, grandeurs, plaisirs, repos, santé, vie. On sait les rudes combats que les chrétiens ont eu à essuyer dès la naissance de l'église. On sait combien de sang ils ont versé et comment ils ont été exilés, proscrits, enfermés dans des cachots, produits devant les juges, condamnés, livrés aux bourreaux pour les tourmenter en mille manières, par le glaive, les flammes, les croix, les roues, les chevalets, les bêtes féroces, les huiles bouillantes, par tout ce que la barbarie a pu imaginer de supplices et de tortures. Pourquoi se laissoient-ils ainsi opprimer, accuser, emprisonner, déchirer, brûler, immoler comme des victimes? Pourquoi enduroient-ils tant d'opprobres et d'ignominies, tant de calamités et de misères? Pourquoi au milieu de tout cela s'estimoient-ils heureux, et rendoient-ils à Dieu des actions de grâces? Qui leur inspiroit ce courage et cette patience inaltérable? C'est qu'ils avoient les mystères de notre foi si profondément gravés dans l'âme, et qu'ils en étoient tellement touchés, que rien ne leur coû-

loit, soit pour y conformer leur conduite, soit pour en attester la vérité par une généreuse confession.

7. Que ces mystères qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une foi si constante, que malgré tous les obstacles qu'elle a eu à surmonter, elle subsiste toujours depuis plus de seize cents ans, comme nous ne doutons point, selon la promesse de Jésus-Christ, qu'elle ne doive subsister jusqu'à la dernière consommation des siècles. Toutes les puissances infernales se sont soulevées contre elle. Toutes les puissances humaines se sont liguées et ont conjuré sa ruine. La superstition et le libertinage l'ont combattue de toutes leurs forces; mais de même que nous voyons les flots de la mer furieux et courroucés, se briser à un rocher où ils viennent fondre de toutes parts, tout ce qu'on a fait d'efforts pour la détruire, n'a pu l'ébranler et l'a plutôt affermie; de sorte qu'après d'immenses révolutions d'âges et de temps, qui auroient dû l'affoiblir, elle est toujours la même, qu'elle conserve toujours sur les esprits le même empire qu'elle leur propose toujours la même doctrine et les trouve toujours également disposés à la recevoir. Je ne parle point de la manière dont cette foi s'est établie, de la

foiblesse de ceux qui en furent les premiers apôtres, de l'abandonnement total où ils étoient des secours ordinaires et nécessaires pour faire réussir les grandes entreprises, de cent autres particularités très-remarquables; car ce n'est point par le fer, comme d'autres religions, ce n'est ni par la violence des armes, ni par les amorces de l'intérêt ou du plaisir, que la foi de nos mystères s'est répandue dans toute la terre. Mais sans insister là-dessus et sans rien ajouter, j'en reviens à mon raisonnement contre l'impie.

Je dis : s'il est vrai que nos mystères soient aussi incroyables qu'il l'avance, et que d'ailleurs il ne puisse nier, comme il ne le peut en effet, qu'on les a crus dans le monde, qu'on les a crus si unanimement, si généralement, si promptement, si fortement, si constamment; chez toutes les nations, dans tous les états et toutes les professions; parmi les sages, les philosophes, les savans; parmi les païens, les idolâtres, les sauvages, les barbares; dans les cours des princes, dans les villes, dans les campagnes, partout : il faut donc qu'il m'apprenne par quelle vertu a pu se faire l'union et l'accord si parfait de ces deux choses; je veux dire, de ces mystères, selon lui, absolument

incroyables, et de ces mystères toutefois selon la notoriété du fait la plus évidente et la plus incontestable, reçus et crus avec toutes les circonstances que je viens de rapporter; il faut donc qu'il avoue malgré lui qu'il y a eu en tout cela de la merveille; il faut donc qu'il confesse qu'il y a au-dessus de la nature un agent supérieur qui a conduit tout cela comme son ouvrage, et qui ne cesse point de le conduire par les ressorts invisibles de sa providence; il faut donc, s'il est capable de quelque réflexion, qu'il conçoive une bonne fois comment ses traits de raillerie au sujet de la religion, retournent contre lui, et comment ses exagérations et ses discours emphatiques sur l'insurmontable difficulté d'ajouter foi à des mystères tels que les nôtres, retombent sur lui pour le confondre et pour l'accabler. Car plus il la relève et il l'augmente, cette difficulté, plus il relève la souveraine sagesse et la toute-puissance de ce maître à qui rien n'est impossible, et qui a si bien su la vaincre et la surmonter.

Oui, on les a crus, ces adorables et incompréhensibles mystères, et voilà le grand miracle dont l'incrédule est forcé de convenir. Miracle d'autant plus grand pour lui, que ces mystères lui paroissent moins croyables. On les croit encore, et

par la miséricorde infinie de mon Dieu, je les crois. C'est dans cette foi que je veux mourir, comme j'ai le bonheur d'y vivre; car je la conserverai dans mon cœur, et qui l'en arrachera? Je connois mes imperfections et mes fragilités sans nombre. A comparer la sainteté de la foi que je professe, avec mes lâchetés et la multitude des offenses que je commets, je sens combien j'ai de quoi rougir devant Dieu et de quoi m'humilier; mais du reste, tout imparfait et tout fragile que je suis, ne présumant point de mes forces, ne comptant point sur moi-même, soutenu de ma seule confiance dans la grâce du souverain Seigneur en qui je crois et en qui j'espère, il me semble que pour cette foi que je chéris et que je regarde comme mon plus riche trésor, je ne craindrois point de donner mon sang ni de sacrifier ma vie. Il me semble que bénissant la divine providence, qui, dans le christianisme, a fait heureusement succéder la tranquillité et la paix aux persécutions et aux combats, j'envie, après tout, le sort de ces chrétiens à qui la conjoncture des temps fournissoit des occasions si précieuses de signaler leur foi en présence des persécuteurs et des tyrans. Telles sont, à ce qu'il me paroît, mes dispositions, ô mon Dieu! tels sont

mes sentimens, ou tels ils doivent être.

Mais ce n'est pas tout ; ce que je crois de cœur, je le confesserai de bouche, selon l'enseignement de l'apôtre ; et en cela même je suivrai l'exemple du prophète, et je dirai comme lui : *J'ai cru, et voilà pourquoi j'ai parlé.* Tout chrétien doit faire une profession publique de sa foi ; et malheur à quiconque auroit honte de reconnoître Jésus-Christ devant les hommes, parce que dans le jugement de Dieu, Jesus-Christ le renonceroit devant son père. Mais outre cette obligation commune, un devoir particulier m'engage, comme ministre du Dieu vivant et prédicateur de son évangile, à prendre la parole. Cette foi que l'impie attaque, et ces mystères qu'il blasphème, parce qu'il les ignore, je les prêcherai, et à qui ? aux grands et aux petits, aux princes et aux peuples, aux sages et aux simples, aux forts et aux foibles, à tous : car dans la chaire sainte, c'est à tous que je suis redevable. Si je me taisois, mon silence me condamneroit, et je me tiendrois coupable de la plus criminelle prévarication ; surtout dans un temps où l'impiété ose lever la tête plus que jamais et avec plus d'audace. Au nom du Seigneur qui m'envoie, je la combattrai, et je la combattrai par-

Ps. 115. 10.

tout, quelque part que m'appelle mon ministère. L'impie m'écoutera sans s'étonner, il s'élèvera intérieurement contre moi, ou dans le secret de son âme il me regardera en pitié; mais moi, touché d'une bien plus juste compassion, j'aurai pitié de son aveuglement, de son entêtement, de sa témérité, de son ignorance sur des points dont à peine il peut avoir la plus légère teinture, et dont néanmoins il prétend avoir droit de juger avec plus d'assurance que les docteurs les plus consommés. Il tournera en risée tout ce que je dirai, et il ne le comptera que pour des idées populaires, que pour des rêveries; mais moi, dans le même esprit que saint Paul et dans les mêmes termes, je lui répondrai: *Nous prêchons J. C. crucifié, qui est un sujet de scandale aux Juifs, qui paroît une folie aux gentils, et qui néanmoins est la force de Dieu et la sagesse de Dieu.* 1. Cor. c. 2. 23.

Mais moi je lui répondrai avec le même docteur des nations, *que c'est par la folie de la prédication évangélique, qu'il a plu à Dieu de sauver ceux qui croient en lui et en son fils Jésus-Christ.* Mais moi je lui répondrai, que la folie de la croix *n'est folie que pour ceux qui périssent.* Terrible parole, *pour ceux qui périssent,* pour ceux qui se damnent, pour 1. Cor. c. 1. 21. Ibid. 18.

ceux qui par la dureté de leur cœur et par leur sens réprouvé se précipitent, comme l'impie, dans un malheur éternel! Il y fera telle attention qu'il lui plaira; et pourquoi n'espérerois-je pas que le père des miséricordes éclairera enfin cet aveugle, et que sa grâce triomphera de cette âme rebelle, et la soumettra? Qu'il en soit ainsi que je le désire et que je le demande, c'est un de mes vœux les plus sincères et les plus ardens.

Naissance des hérésies et leur progrès.

CE qui fait l'hérétique, ce n'est pas seulement l'erreur, mais l'entêtement et l'obstination dans l'erreur. Tout homme, dès-là qu'il est homme, est capable de se tromper, et de donner dans une erreur dont les fausses apparences le surprennent et le séduisent: mais on ne peut pour cela le traiter d'hérétique, et il ne l'est point précisément par là. On peut bien dire que ce qu'il avance est une hérésie; que telle proposition, telle doctrine est contraire aux principes de la foi: mais s'il ne s'y attache pas opiniâtrément, et qu'il soit disposé à se rétracter et à se soumettre, dès que le tribunal ecclésiastique et supérieur aura donné un jugement définitif qui décide la

question, alors, pour parler ainsi, l'hérésie n'est que dans la proposition avancée, que dans la doctrine, sans être dans la personne. Aussi n'est-ce pas communément sur la personne que tombent les censures de l'église; mais sur les sentimens erronés qu'elle condamne et qu'elle proscrit. On n'est donc proprement hérétique, qu'autant qu'on est opiniâtre, parce qu'on n'est rebelle à l'église que par cette opiniâtreté qui résiste à l'obéissance, et que nulle autorité ne peut fléchir.

Dans la société même civile et dans l'usage ordinaire de la vie, ce caractère d'entêtement a des effets très-pernicieux; il cause des maux infinis, soit par rapport au bien public, soit par rapport au bien particulier. Par rapport au bien public: on a vu arriver les plus tristes malheurs dans un état, par l'entêtement d'un grand; dans une ville, par l'entêtement d'un magistrat; dans une maison, par l'entêtement d'un maître; dans une famille, par l'entêtement d'un père ou d'une mère; dans une communauté, par l'entêtement d'un supérieur. Rien de plus dangereux que l'entêtement en qui que ce soit; mais qu'est-ce surtout dans un homme revêtu de quelque pouvoir et constitué en quelque dignité? Par rapport au bien particulier: il y a mille gens qui se sont ruinés

de fortune, de crédit, d'honneur, de réputation; par où? par un malheureux entêtement dont les plus sages conseils ne les ont pu guérir. Aussi, qu'avons-nous entendu dire en bien des rencontres; et qu'avons-nous dit nous-mêmes de certaines personnes? ce sont des entêtés: leur entêtement les perdra. L'événement l'a vérifié, et c'est de quoi l'on pourroit produire plus d'un exemple.

Mais il ne s'agit point ici de ces sortes d'entêtemens; dès qu'ils ne regardent que les choses humaines et que notre conduite selon le monde, les conséquences, quoique très-fâcheuses du reste, et très-déplorables, en sont toutefois beaucoup moins à craindre. L'entêtement le plus funeste et dont on doit plus appréhender les suites, c'est en matière de religion. Car voilà d'où sont venues toutes les hérésies et toutes les sectes. Un homme se prévient de quelque pensée nouvelle et en fait sa doctrine, à laquelle il s'attache d'autant plus fortement, qu'elle lui est propre. Cependant, c'est une mauvaise doctrine, et la foi s'y trouve intéressée. S'il étoit assez docile pour écouter là-dessus les avis qu'on lui donne, et pour entrer dans les raisons qu'on lui oppose, on le feroit bientôt revenir de son égarement; sa soumission le remettroit dans

le chemin, arrêteroit le feu prêt à s'allumer, et l'affaire en très-peu de temps seroit assoupie : mais il s'en faut bien que la chose ne prenne un si bon tour. C'est un esprit opiniâtre ; on aura beau lui parler, il ne sera jamais possible de le réduire. Il s'élève, il s'enfle, il s'entête. Soit passion qui le pique, soit présomption qui l'aveugle, soit indocilité naturelle qui le roidit, tout cela souvent à la fois le rend intraitable. Quoi qu'on lui objecte, il a ses réponses, qui lui paroissent évidentes et sans réplique. Quiconque ne s'y rend pas, est, selon lui, dépourvu de toute raison. Plus donc on l'attaque vivement, plus il devient ardent à se défendre ; plus on multiplie les difficultés, plus de sa part il multiplie les subtilités et les faux-fuyans. Pourquoi cela ? c'est qu'il est déterminé, quelque chose qu'on lui dise, à ne pas reculer. Ainsi toute son attention va, non point à examiner la force et la solidité des preuves qu'on lui rapporte pour le convaincre ; mais à trouver de nouveaux moyens et de nouveaux tours pour les éluder et pour se confirmer dans ses idées. Car voilà ce que fait l'entêtement.

Du moins si ce novateur s'en tenoit à son entêtement personnel, sans le communiquer à d'autres ; mais il veut s'appuyer d'un parti, il veut se faire une école, il

veut avoir des disciples et des sectateurs. L'envie de dogmatiser, d'enseigner, d'être l'auteur et le chef d'une secte, est une espèce de démangeaison si naturelle, qu'on s'y laisse aisément aller ; et d'autre part la nouveauté et la singularité en fait de doctrine, ont pour une infinité d'esprits des charmes si engageans, qu'ils en sont d'abord infatués et qu'ils s'y portent comme d'eux-mêmes. C'est une chose surprenante, de voir combien il faut peu de temps pour y attirer toutes sortes de personnes, hommes, femmes, grands, petits, ecclésiastiques, laïques, réguliers, séculiers, dévots, mondains. Il n'est point de gangrène si contagieuse que l'hérésie ; elle gagne sans cesse et se répand ; ses progrès sont aussi prompts, qu'ils sont imperceptibles ; elle n'a pas plutôt pris naissance, que toutes professions, toutes conditions, tous états s'en laissent infecter.

De là qu'arrive-t-il ? c'est que ce qui n'étoit dans son origine, que l'entêtement d'un homme, qu'un entêtement particulier devient désormais un entêtement commun, un entêtement de cabale. Or on peut dire que c'est alors qu'il est comme insurmontable, et l'expérience nous le fait assez connoître. Tant d'esprits préoccupés et unis ensemble, se soutiennent par leur union même. C'est une société

formée ; il n'est plus moralement possible de la rompre. Si quelqu'un chancelle, il est bientôt obsédé de toute la troupe, qui s'empresse autour de lui et n'omet rien pour l'affermir et le retenir. Que ne lui représente-t-on pas ? la prétendue justice de la cause qu'il a embrassée ; l'intérêt du parti où il s'est engagé ; le triomphe qu'il donneroit à ses ennemis en l'abandonnant, et l'avantage qu'ils en tireroient ; l'éclat d'une désertion qui le couvriroit de honte, et qui l'exposeroit à de mauvais retours ; enfin promesses, espérances, reproches, menaces, faux honneur, tout est mis en œuvre. Ainsi s'anime-t-on les uns les autres, et se fortifie-t-on ; c'est à qui s'entêtera davantage, et qui marquera plus de zèle, c'est-à-dire, plus d'aheurtement. Les morts ressusciteroient et se feroient entendre, qu'on ne les croiroit pas ; ou un ange descendroit exprès du ciel, et emploîroit les plus puissans moyens pour désabuser des gens que l'erreur a liés de la sorte, et ligués pour sa défense, qu'ils ne se rendroient pas, et ne reviendroient jamais de leurs préjugés.

Cependant quelque soin que prenne de se cacher la secte naissante, on la découvre. C'est un feu secret, mais qui croît ; et plus il s'allume, plus la flamme éclate. Les

fidèles en sont alarmés ; les pasteurs de l'église, dépositaires de la vraie doctrine, réveillent leur zèle contre le mensonge qui cherche à s'établir : l'erreur est dénoncée, citée au souverain tribunal ; et ses partisans, obligés de comparoître, ne peuvent éviter le jugement qui se prépare, ou pour leur justification, s'ils sont aussi orthodoxes qu'ils le prétendent, ou pour leur condamnation, si les dépositions de leurs adversaires se vérifient et se trouvent bien fondées. Or en des conjonctures si critiques et dans une nécessité si pressante, que faire ? De vouloir décliner, ce seroit se déclarer coupable, ce seroit se juger soi-même et se condamner. Il faut donc affecter d'abord une contenance assurée, accepter la dispute et s'y présenter, demander à être écouté et à produire ses raisons, du reste témoigner par avance une soumission feinte à ce qui sera décidé et prononcé. Mais tout cela, dans quelles vues ? ou dans l'espérance de conduire si habilement l'affaire, de lui donner par mille déguisemens, mille explications et mille modifications, un si bon tour, qu'on obtiendra peut-être une décision favorable ; ou dans la résolution, si le jugement n'est pas tel qu'on le veut, de l'interpréter néanmoins à sa manière, et s'il ne souffre absolument

absolument nulle interprétation, de le rejeter.

C'est ce que montre en effet l'événement. L'église éclairée du Saint-Esprit, ne se trompe point ni ne se laisse point tromper. Au travers de tous les artifices et parmi tous les détours, elle sait apercevoir l'erreur et la démêler. Elle la proscrit, elle la frappe de ses anathèmes, elle publie sa définition comme une loi émanée du centre de la vérité, et comme une règle que chaque fidèle doit suivre. Qui ne croiroit pas alors que toutes les questions sont finies, et que tous les esprits vont se réunir dans une heureuse paix et dans une heureuse croyance? Mais qu'est-ce que l'entêtement, et de quoi n'est-il pas capable! c'est là tout au contraire que recommence une guerre, d'autant plus vive de part et d'autre, que les uns sont plus piqués du mauvais succès, qui sans les réduire en aucune sorte, ni les abattre, les humilie toutefois et les chagrine; et les autres plus indignés de la mauvaise foi avec laquelle on refuse d'obéir purement et simplement à une sentence qui pouvoit et qui devoit terminer tous les différens.

Bien loin donc que toutes les questions cessent, on les multiplie à l'infini. On veut persuader au public que le jugement

de l'église ne tombe point sur la doctrine qui lui a été déférée. On veut persuader à l'église même, qu'on entend mieux qu'elle le sens de ses paroles, et qu'on sait mieux ce qu'elle a dit ou ce qu'elle a eu en vue de dire. On veut lui faire accroire qu'elle n'a pas vu ce qu'elle a vu, et qu'elle a cru voir ce qu'elle ne voyoit pas. Si pour réprimer une audace, pour confondre une obstination qui l'outrage, elle entreprend de s'expliquer tout de nouveau, elle a beau user des termes les plus formels, les plus précis, les plus clairs, on y trouve toujours de l'ambiguité, parce qu'on trouve toujours une signification étrangère et forcée à y donner. D'ailleurs même on dispute à l'église ses droits, comme si elle excédoit son pouvoir, comme si les matières présentes n'étoient pas de son ressort ; car il n'y a point de retranchement où l'on ne tâche de se sauver. Il ne reste plus, supposé que l'église redouble ses efforts et qu'elle porte les derniers coups, qu'à lever enfin le masque, qu'à lui faire tête, et qu'à se séparer. Triste dénouement de tant d'intrigues, de contestations, d'agitations, qui ne manquent pas d'aboutir avec le temps à une division entière et à un schisme déclaré.

Telle a été la source de toutes les héré-

sies, et tel en a été le progrès. Il n'y a qu'à lire l'histoire de l'église, et l'on verra depuis les premiers siècles jusqu'aux moins éloignés de nous, que les hérétiques et leurs fauteurs ayant tous été animés du même esprit et possédés du même entêtement, ils ont tenu tous la même conduite; qu'ils ont tous eu les mêmes procédés, tous employé les mêmes moyens et mis en œuvre les mêmes artifices pour insinuer leurs pernicieuses nouveautés; pour les couvrir des plus belles apparences et des couleurs les plus spécieuses; pour leur donner des noms empruntés et les retenir sous un faux semblant de les abandonner; pour les perpétuer dans le monde chrétien, indépendamment de toutes les puissances, soit ecclésiastiques, soit temporelles. On diroit qu'ils se sont copiés les uns les autres, et que sans se connoître, ils sont convenus entr'eux, tant la conformité est parfaite. Ensorte que de voir agir les hérétiques d'un siècle, c'est voir agir ceux de tous les siècles passés et ceux de tous les siècles à venir; car la même cause produit toujours les mêmes effets.

Quoi qu'il en soit, il est aisé de juger à quels mouvemens et à quelles contentions tout cela engage : écrits sur écrits, mémoires sur mémoires, répliques sur

répliques, erreurs sur erreurs. Pour soutenir l'une, on est souvent obligé d'en avancer une autre. A mesure qu'on se sent pressé, on vient à dire ce qu'on n'eût jamais dit et ce qu'on ne diroit pas encore, si ce n'étoit la seule voie qui se présente pour se tirer de l'embarras où l'on est; et tel, quelques années auparavant, eût eu horreur de la proposition qu'on lui eût faite de franchir certaines barrières, qui dans la suite les a franchies, et de degrés en degrés est descendu jusques au fond de l'abîme. De là, mille variations, mille contradictions. On tient un langage aujourd'hui, et demain on en tient un tout opposé; on change selon les conjonctures et selon les besoins. Que le public le remarque, il n'importe; on le laisse parler, et l'on feint de ne le pas entendre. En un mot, pour se confirmer dans son entêtement et pour y persister, il n'y a rien qu'on ne surmonte, ni qu'on ne dévore.

Oh! qu'on s'épargneroit de désagrémens, de serremens de cœur, d'inquiétudes et de tourmens d'esprit, si l'on avoit appris à être plus souple et plus flexible! Surtout qu'on épargneroit à l'église de scandales qui la désolent, et qui sont pour elles de rudes coups! Mais c'est une chose terrible que de s'être endurci contre la vé-

rité. Plutôt que de la reconnoître lorsque le ministre du Seigneur la lui représentoit, Pharaon souffrit le désordre de son empire, la ruine de ses provinces, le murmure de ses peuples. Si tout cela fit de temps en temps quelque impression sur lui, ce ne fut qu'une impression passagère, et il en revint toujours à ses premières préventions; enfin il s'exposa à se perdre lui-même, et en effet il se perdit. Affreux exemple d'un entêtement indomptable, et que nulle considération ne peut faire plier. On verroit tout l'ordre de l'église se renverser, qu'on n'en seroit point ému. Le parti est pris, tous les pas sont faits; il n'y a plus de retour.

Ce n'est pas que ce retour soit impossible, mais qu'il est difficile et qu'il est rare, particulièrement en ceux qui conduisent toute la secte et qui en sont l'appui! Il faudroit, pour les changer, une grâce bien forte; et Dieu souvent par une juste punition, permet au contraire qu'ils s'obstinent de plus en plus, et qu'ils restent jusques à la mort dans le même entêtement. Il semble qu'il y ait une malédiction particulière sur eux. On a vu incomparablement plus de pécheurs et plus d'impies que d'hérésiarques ou des fauteurs d'hérésies se convertir, quand ils sont au

lit de la mort. D'où vient cela, si ce n'est pas un châtiment du ciel? ils vivent tranquilles dans leurs erreurs, et ils y meurent dans une assurance qui saisit de frayeur, lorsqu'on pense au compte qu'ils doivent rendre à Dieu de tant d'âmes qu'ils ont séduites, et de tant de maux dont ils sont devenus responsables.

Mais, dit-on, ils sont persuadés de la vérité de leur doctrine, et ils agissent suivant cette persuasion. Ce n'est pas bien parler, que de dire qu'ils en sont persuadés; mais il faut dire qu'ils en sont entêtés. A prendre les termes dans toute leur justesse, il y a une grande différence entre la persuasion et l'entêtement. La persuasion est dans l'esprit qui raisonne et qui juge sans être préoccupé ni passionné; mais l'entêtement est dans l'imagination qui se frappe, qui se révolte, qui s'échauffe et ne suit que l'opiniâtreté du naturel, ou que le mouvement de quelque passion du cœur. Or voilà par où ils sont inexcusables devant Dieu, de ne s'être pas fait plus de violence pour rompre ce naturel, et de n'avoir pas mieux appris à réprimer cette passion. Quelles en ont été les suites? Quelle charge pour eux, et à quel jugement sont-ils réservés?

Faisons souvent la prière de Salomon,

et demandons à Dieu un esprit docile: c'est le caractère des esprits fermes et solides. Comme ils comprennent mieux que les autres de quelle nécessité il est de se soumettre dans les matières de la religion à une première autorité, ils n'ont point honte, supposé qu'elle se déclare contre eux, de désavouer leurs propres pensées et de se rétracter. Docilité qui leur est également méritoire, glorieuse et salutaire. Méritoire auprès de Dieu, à qui ils obéissent en obéissant à son église. Glorieuse dans l'estime de tout le peuple fidèle, par l'édification qu'ils lui donnent. Enfin, salutaire pour eux-mêmes, parce qu'ils mettent ainsi leur foi à couvert, et qu'ils se préservent de tous les écueils où elle pourroit échouer.

Pensées diverses sur la foi et sur les vices opposés.

¶ ON est si zélé pour l'intégrité des mœurs; quand le sera-t-on pour l'intégrité de la foi? On se récrie avec tant de chaleur contre de prétendus relâchemens dans la manière de vivre; quand s'élèvera-t-on avec la même force contre d'affreux égaremens dans la manière de croire?

¶ Où en sommes-nous, et où est cette

foi des premiers siècles, cette foi qui a converti tout le monde? Alors des athées devenoient chrétiens : maintenant des chrétiens deviennent athées.

¶ Bizarrerie de notre siècle, soit à l'égard de la discipline ecclésiastique, soit à l'égard de la doctrine! Jamais tant de zèle en apparence pour l'antiquité, et jamais tant de nouveautés.

¶ Le juste profite de tout et tourne tout à bien : mais au contraire, il n'y a rien que l'impie ne profane, et dont il n'abuse. La religion chrétienne établit dans la société humaine et dans la vie civile un ordre admirable. Elle tient chacun dans le devoir : elle règle toutes les conditions, et y entretient une parfaite subordination. Elle apprend aux petits à respecter les grands, et à leur rendre l'obéissance qui leur est due; et elle apprend aux grands à ne point mépriser les petits, et à ne point les opprimer, mais à les soutenir, à les aider, à les conduire avec modération, avec prudence, avec équité. Elle réprime les méchans par la crainte des châtimens éternels; et elle anime les bons par l'espérance d'une gloire sans mesure et sans fin. De sorte que bannissant ainsi tous les vices, fraudes, injustices, violences, colères, animosités, vengeances, médisances, impudicités,

pudicités, débauches ; et engageant à la pratique de toutes les vertus, de la charité, de l'humilité, de la patience, de la mortification des sens, d'un désintéressement parfait, d'une fidélité inviolable, d'une justice inaltérable, et des autres, il n'est rien de plus salutaire pour le bien public, ni rien de plus propre à maintenir partout la paix, l'union, le commerce, l'arrangement le plus merveilleux.

¶ De là quelle conséquence tire le juste? Dans une religion qui ordonne si bien toutes choses, il découvre la sagesse de Dieu, et il reconnoît que c'est l'ouvrage d'une providence supérieure : mais par le plus grossier aveuglement, et l'abus le plus étrange, l'impie forme un raisonnement tout opposé; et parce que cette religion est si utile à tous les états de la vie, et qu'elle est seule capable d'en faire le bonheur, il prétend que c'est une invention de la politique des hommes. N'est-ce pas là prendre plaisir à s'aveugler, et vouloir s'égarer de gaieté de cœur? Hé quoi! afin que la religion ait le caractère et la marque de vraie religion, faudra-t-il que ce soit une loi qui mette le trouble dans le monde et qui en renverse toute l'économie?

¶ Cette diversité de religions qu'il y a dans le monde, est un sujet de scandale

pour l'incrédule. A quoi s'en tenir, dit-il? l'un croit d'une façon, l'autre d'une autre. Là dessus il se détermine à les rejeter toutes, et à ne rien croire. On pourroit, ce me semble, lui faire voir que ce qui le confirme dans son incrédulité, c'est justement ce qui devroit l'engager à en sortir, et à prendre pour cela tous les soins nécessaires. Car s'il raisonnoit bien, il feroit les réflexions suivantes : que ce grand nombre de religions, quoique fausses, est une preuve qu'il y en a une vraie : que cette idée générale de religion, gravée dans l'esprit de tous les peuples, et répandue par toute la terre, est trop universelle, pour être une idée chimérique : que si c'étoit une pure imagination, tous les hommes, d'un consentement si unanime, ne seroient pas convenus à se la former, de même qu'ils ne se sont, par exemple, jamais imaginé qu'ils ne devoient point mourir : que c'est donc comme un de ces premiers principes qui sont imprimés dans le fond de notre âme, et qui portent avec eux leur évidente et incontestable vérité.

De là il iroit plus avant, et persuadé de la vérité d'une religion en général, il chercheroit où elle est, cette vraie religion. Il examineroit, il consulteroit, il écouteroit ce qu'on auroit à lui dire ; et alors,

dans le choix qu'il se proposeroit de faire entre toutes les religions, il ne seroit pas difficile de lui montrer l'excellence, la supériorité de la religion chrétienne, et les caractères visibles de divinité qui la distinguent. Mais il ne veut point entrer en toutes ces recherches, et d'abord il prend son parti, de vivre sans religion au milieu de tant de religions. Est-ce là agir sagement ? Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miséricorde qu'il vous a plu exercer envers moi. Ce qui scandalise l'incrédule, et ce qui l'éloigne de vous, c'est ce qui m'y attache inviolablement et par la plus vive reconnoissance. Je considère cette multitude innombrable de peuples plongés dans les ténèbres de l'infidelité, et adonnés à des cultes superstitieux : plus il en a, plus je sens la grâce de ma vocation à l'évangile et à votre sainte loi. C'est une distinction que je ne puis assez estimer, et dont je ne suis redevable qu'à un amour spécial de votre part. *Le Seigneur n'en a pas ainsi usé à l'égard de toutes les nations ; il ne leur a pas découvert comme à moi ses admirables mystères.* Ps. 147, 20.

¶ Il est bien glorieux à la religion chrétienne, que tout ce qu'il y a de libertins qui l'attaquent, soient des gens corrompus dans le cœur et déréglés dans leurs

mœurs. Tandis qu'ils ont vécu dans l'ordre, sans attachemens criminels, sans habitudes vicieuses, sans débauches, ils n'avoient point de peine à se soumettre au joug de la foi, ils la respectoient, ils la professoient : tout ce qu'elle leur proposoit leur paroissoit raisonnable et croyable. Quand ont-ils changé de sentiment ? c'est lorsqu'ils ont changé de vie et de conduite. Leurs passions se sont allumées, leurs sens se sont rendus maîtres de leur raison, leurs aveugles et honteuses convoitises les ont plongés en toutes sortes de désordres ; et alors cette même foi, où ils avoient été élevés, a perdu dans leur esprit toute créance. Ils ont commencé à la contredire et à la combattre. Or encore une fois, voilà sa gloire, de n'avoir pour ennemis que des hommes ainsi dérangés, passionnés, esclaves de leur chair, idolâtres de leur fortune, et de ne pouvoir s'accommoder avec eux. Car voilà l'évident témoignage de sa sainteté, de sa droiture inflexible, et de son inviolable équité. Si, en leur faveur, elle se relâchoit de cette intégrité et de cette sévérité qui lui sont essentielles ; si elle étoit plus complaisante pour le vice et qu'elle s'ajustât à leurs cupidités et à leurs sales désirs, à leurs vues intéressées ou ambitieuses, à leurs injustices et à leur

pratiques, ils la laisseroient dominer en paix sur la terre, et ils cesseroient de l'attaquer.

Je sais bien qu'ils ne se déclarent pas si ouvertement contre sa morale que contre ses mystères, où ils ne comprennent rien, disent-ils, et qui renversent toutes les idées humaines: mais c'est un artifice, et s'ils vouloient de bonne foi le reconnoître, ils avoueroient qu'ils ne se tournent contre les mystères, qu'afin de porter, au travers des mystères, le coup mortel à la morale qui y est jointe, et de détruire une loi qui s'oppose à leurs entreprises, et qui les trouble dans la jouissance de leurs plaisirs. Ces mystères ne leur feront plus de peine, et ne leur coûteront rien à croire, dès que cette loi pourra s'accorder avec le mystère d'iniquité qu'ils recèlent dans leurs cœurs. Mais quelle alliance peut-il jamais y avoir entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et Belial, entre la corruption du siècle et la pureté de l'évangile?

¶ L'incrédulité de l'impie et du libertin s'accorde avec le désordre et la corruption de sa vie: donc elle ne vaut rien. En deux mots, voilà sa condamnation.

¶ Supposons que dans le monde il s'élève une société de gens, qui par profes-

sion et par une déclaration ouverte, s'attachent à décrier le service du prince ; qui s'émancipent à raisonner sur ses ordres comme il leur plaît, et qui les rejettent avec mépris ; qui parlent de sa personne sans respect, et traitent de foiblesse, de petitesse d'esprit, tous les devoirs qu'on lui rend ; qui tournent en ridicule le zèle qu'on témoigne pour ses intérêts, et la disposition où l'on paroît être de mourir, s'il étoit nécessaire, pour sa cause ; enfin, qui débitent à toute occasion des maximes injurieuses à la majesté royale, et capables de renverser les fondemens de la monarchie : je demande si l'on souffriroit des hommes de ce caractère, et si l'on ne travailleroit pas à les exterminer ? Il s'élève tous les jours dans le christianisme des sociétés de libertins qui, par leurs impiétés et leurs railleries, profanent les choses les plus saintes, et décréditent, autant qu'ils peuvent, le service de Dieu ; qui s'attaquent à Dieu même, à ce Dieu que nous adorons, et voudroient en effacer toute idée de notre esprit ; qui lui disputent jusqu'à son être, et s'efforcent de le faire passer pour une divinité imaginaire ; qui ne tiennent nul compte, ni de ses commandemens, ni de son culte, et regardent comme des superstitions tous les

hommages dont on l'honore ; qui cherchent à lui enlever ses plus fidèles serviteurs et à les retirer de ses autels, se jouant de leurs pieuses pratiques, et les accusant ou d'hypocrisie ou de simplicité. Il y a, dis-je, des impies de cette sorte, il y en a plus que jamais, leur nombre croît sans cesse ; et parmi des chrétiens, parmi des catholiques, parmi même des âmes dévotes, on les écoute, on les souffre ! Mais ce sont du reste d'honnêtes gens. D'honnêtes gens ! j'avoue que je n'ai jamais pu digérer ce langage, et qu'il m'a toujours choqué ; car j'y trouve la qualité d'honnête homme étrangement avilie. A la religion près, dit-on, cet homme est un fort honnête homme. Quelle exception, à la religion près ! c'est-à-dire, que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il manque au devoir le plus essentiel de l'homme, qui est de reconnoître son Créateur et de s'y soumettre ; c'est-à-dire, que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il a des principes qui vont à ruiner tout commerce, toute confiance entre les hommes, et selon lesquels il doit être déterminé à toutes choses dès qu'il s'agira de son intérêt, de son plaisir, de sa passion ; en un mot, c'est-à-dire, que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il

n'a ni foi ni loi : mettez-le à certaines épreuves et fiez-vous-y, vous verrez ce que c'est que cet honnête homme.

¶ On propose à un libertin les révélations de la foi ; c'est-à-dire, des révélations fondées sur la tradition la plus ancienne et la plus constante, confirmées par un nombre infini de miracles, et de miracles éclatans, signées du sang d'un million de martyrs, autorisées par les témoignages des plus savans hommes, et par la créance de tous les peuples : mais tout cela ne fait sur lui aucune impression, et il n'en tient nul compte. On lui propose d'ailleurs les rêveries et les vaines imaginations d'un nouveau philosophe qui veut régler le monde selon son gré ; qui raisonne sur toutes les parties de ce grand univers, sur la nature et l'arrangement de tous les êtres qui le composent, avec autant d'assurance que si c'étoit l'ouvrage de ses mains ; qui les fait naître, agir, mouvoir comme il lui plaît ; et voilà ce que ce grand génie admire, ce qu'il médite profondément, ce qu'il soutient opiniâtrément, à quoi il s'attache et de quoi il se feroit presque le martyr. Certes la parole de saint Paul est bien vraie :

Rom. c. 1. 21. *Dieu les a livrés à un sens réprouvé ; ils se sont perdus dans leurs pensées fri-*

voles et chimériques, et eux qui se disent sages sont devenus des insensés.

¶ Que sera-ce qu'un état où il n'y aura ni roi, ni puissance souveraine ? Dans une pleine impunité chacun sera le maître d'entreprendre pour ses propres intérêts ce qu'il lui plaira ; et comme nos intérêts s'accordent rarement avec les intérêts d'autrui, que s'ensuivra-t-il ? des guerres perpétuelles, des dissensions éternelles, un brigandage universel : tellement qu'il faudra toujours avoir les armes à la main pour la défense de ses biens et de sa vie. Le pauvre pillera le riche, le voisin opprimera son voisin, le fort accablera le foible. On vengera ses querelles particulières par les meurtres et les assassinats. Confusion générale ; bouleversement total. Je ne parle que d'un royaume; mais voilà ce que l'athée voudroit faire du monde entier, lorsqu'il combat l'existence d'un Dieu.

¶ Quand j'entends des libertins railler de la religion, et prétendre l'avoir bien combattue, lorsqu'ils ont ri de quelques pratiques particulières, et de quelques dévotions populaires qu'ils traitent d'abus et de superstitions, ou leur ignorance me fait pitié, ou leur malignité me donne de l'indignation. Car la religion que nous

professons, ne consiste point en cela : ce ne sont point ces sortes de dévotions ni ces pratiques qui en font le capital. Si dans ces pratiques et ces dévotions, il se glisse quelque chose de superstitieux, l'église le condamne elle-même et le défend sous des peines très-grièves. Si elle n'y trouve rien de mauvais en soi, et qu'au contraire remontant au principe, elle voie que ce sont des pieuses institutions qu'un bon zèle a inspirées aux âmes dévotes pour l'honneur de Dieu et des saints, elle les tolère, elle les permet, elle les approuve même, mais sans les regarder comme le fond de sa créance et de son culte. Voilà ce que nos libertins doivent savoir, et à quoi ils devroient faire attention. S'ils ne le savent pas, c'est dans ces grands génies et ces esprits forts du siècle une ignorance pitoyable. S'ils le savent, c'est dans eux une malignité encore moins supportable, de s'attaquer vainement et si opiniâtrément à l'accessoire de la religion, et de n'en vouloir pas considérer l'essentiel et le principal.

Qu'ils agissent de bonne foi, et que sans prévention, sans passion, ils examinent la religion chrétienne en elle-même; je m'assure qu'ils ne pourront se défendre d'en admirer la sublimité, la

sagesse, la sainteté. Ils reconnoîtront qu'elle a de quoi contenter les esprits du premier ordre, tels qu'ont été les pères de l'église ; et malgré eux ils y découvriront un caractère de divinité qui les frappera : mais c'est justement ce qu'ils ne veulent pas ; et que font-ils ? ils laissent pour ainsi dire, le corps de la religion qu'ils ne peuvent entamer, et ils s'attachent au dehors. Un point qui n'est de nulle conséquence, et où la religion ne se tient aucunement intéressée, un petit exercice de piété, une cérémonie, une coutume qui les choque, et qu'une louable simplicité des peuples a introduite, c'est là dessus qu'ils lancent tous leurs traits, et qu'ils déploient toute leur éloquence. En vérité, il faut que notre religion soit bien affermie sur ses fondemens, et bien cimentée de toutes parts, puisqu'on est réduit à ne l'attaquer que de si loin et par de telles minuties.

¶ Les hérétiques ont toujours eu pour principe de se faire craindre, et cela communément leur a réussi. Ils en ont tiré deux avantages ; l'un, d'arrêter les esprits timides, et l'autre, d'engager les esprits intéressés. Mille esprits timides qui ne manquent pas d'habileté, et qui pourroient leur faire tête, n'osent néan-

moins les attaquer, parce qu'ils ne veulent pas irriter un puissant parti, ni se l'attirer sur les bras ; et mille esprits intéressés, qui ont leurs vues et leurs prétentions, se joignent même à eux, dans l'espérance que le parti les soutiendra et qu'il les mettra en vogue. Espérance qui n'est point mal fondée. Avec cet appui, un auteur voit ses ouvrages recherchés de tout le monde comme des chefs-d'œuvres, toutes les paroles d'un directeur sont reçues comme des paroles de vie, et un prédicateur est écouté comme un oracle.

¶ La réflexion de saint Augustin est bien vraie, qu'il n'y a personne qui se pare avec plus d'affectation ni plus d'ostentation de l'apparence de la vérité et de son nom, que les docteurs du mensonge et les partisans de l'hérésie. Il cite là dessus en particulier l'exemple des manichéens. Sans cesse, dit-il, ils avoient ce mot dans la bouche, *vérité, vérité :* sans cesse ils me le rebattoient ; mais en le répétant si souvent, et en le prononçant avec emphase, ils ne l'avoient pas pour cela dans le cœur. Ainsi dans tous les discours et tous les écrits de certaines gens, on n'entend encore, ni on ne voit presque autre chose que le terme de vérité. C'est, ce me

Et dicebant, veritas, veritas, et multum eam dicebant mihi, et nusquam erat in eis. Aug. conf. l. 3. c. 6.

semble, le signal pour se reconnoître les uns les autres; c'est leur cri de guerre.

¶ Les libertins qui n'ont point de religion, sont ravis de voir des divisions dans la religion; et parce que le moyen d'entretenir ces divisions, est d'appuyer le parti de l'hérésie et de la révolte, voilà pourquoi ils le favorisent toujours. D'où il arrive assez souvent, par l'assemblage le plus bizarre et le plus monstrueux, qu'un homme qui ne croit pas en Dieu, se porte pour défenseur du pouvoir invincible de la grâce, et devient à toute outrance le panégyriste de la plus étroite morale.

DU RETOUR A DIEU,

ET DE LA PÉNITENCE.

Bonté infinie de Dieu à rappeler le pécheur et à le recevoir.

Nous quittons Dieu avec joie, nous ne retournons à Dieu qu'avec peine, et Dieu néanmoins est toujours disposé à nous recevoir; en trois mots, voilà ce qui nous donne la plus haute idée de la divine miséricorde; voilà ce qui doit dans notre pénitence nous toucher de la plus amère con-

trition, de la reconnoissance la plus vive, de l'amour le plus ardent.

I. Nous quittons Dieu avec joie, et cela dès la première jeunesse. A peine commençons-nous à ouvrir les yeux de l'esprit, et à faire quelque usage de notre raison, que le charme du plaisir nous entraîne : on le suit, on s'y abandonne. *Venez, divertissons-nous, et jouissons des biens présens; enivrons-nous des vins les plus exquis, couronnons-nous de roses, et ne refusons rien à nos sens de tout ce qui les peut flatter.* C'est avec de pareilles dispositions qu'on entre dans le monde, et qu'on y mène la vie du monde, une vie dissipée, une vie molle, une vie libertine et toute corrompue. La conscience a beau se récrier, Dieu a beau parler, on se rend insensible aux cris de la conscience, et sourd à la voix de Dieu. On se retire de lui, et pour combien d'années? quelquefois, hélas! jusques à l'extrême vieillesse. Tandis qu'il a de quoi nous plaire; tandis qu'il a de quoi satisfaire nos passions, soit passion de l'honneur, soit passion de l'intérêt, soit passion plus grossière et plus animale, on ne veut point d'autre maître, et on y met toute son espérance et tout son bonheur.

Sap. c. 2. 6.

Bonheur traversé de bien des chagrins, l'avoue ; car le mondain séduit et aveuglé par les sens, cherche en vain dans les plaisirs du monde un repos durable et une délicité parfaite : c'est ce que nul homme n'y trouva jamais, et ce que nul homme n'y trouvera, puisque rien de périssable et de mortel ne suffit à notre cœur ni ne lui peut suffire, et que la vie est d'ailleurs sujette à tant de vicissitudes et d'événemens imprévus, qui en troublent malgré nous les prétendues douceurs. Mais, après tout, quelque faux que puisse être le bonheur humain, et quelque épreuve qu'on en puisse faire, il a toujours je ne sais quelle apparence qui nous attire et qui nous attache. On en reconnoît à certains momens la vanité et l'illusion ; on s'en déclare, et on éclate : mais ce ne sont que des momens où l'on a eu quelque déboire et quelque contrariété à essuyer. Le nuage se dissipe bientôt ; on rentre dans ses premiers sentimens ; on reprend son premier goût pour le monde ; il plaît plus que jamais, et il a pour nous des agrémens tout nouveaux, tant l'inclination qui nous y porte est profondément enracinée dans notre âme, et tant elle a de pouvoir pour nous engager!

Tel est l'enchantement où vivent la

plupart des gens du monde, hommes et femmes. Après avoir cent fois déclamé contre le monde, ils en sont toujours épris, et ils ne comprennent pas même qu'ils puissent jamais s'en passer. Que le monde sur mille sujets, et dans une infinité d'occasions se trouve en compromis avec Dieu; qu'il soit question d'une fortune humaine qu'ils ont en vue, d'un degré d'élévation où ils aspirent, d'un avantage temporel qu'ils cherchent à se procurer, d'une intrigue qu'ils ont formée et qu'ils font jouer, d'un engagement criminel, d'une sale volupté; avec quel empressement ne s'y portent-ils pas? avec quelle ardeur, et souvent, si je l'ose dire, avec quelle espèce de fureur? Examinent-ils si Dieu commande tout cela? sont-ils en peine de le savoir, ou s'ils le savent, et qu'on leur représente la loi divine qui s'est expliquée sur tous ces articles et sur bien d'autres, en sont-ils touchés? Que Dieu y soit offensé, c'est à quoi ils n'ont guère d'égard, et c'est par là même une foible raison pour les arrêter. Ils se livrent au penchant naturel, ils suivent l'attrait, ils entreprennent, ils agissent, et si, au péril d'encourir la haine de Dieu, ils peuvent obtenir ce qu'ils se sont proposés, ils se tiennent heureux et se félicitent du succès.

II. Nous

II. Nous ne retournons à Dieu qu'avec peine. Après de longs égaremens, il vient enfin pour quelques-uns un temps de salut et de conversion ; c'est-à-dire, un temps où l'on se sent pressé de se remettre dans le devoir et de se rapprocher de Dieu. Et quel est ce temps ? une conjoncture favorable que Dieu ménage; un âge plus avancé et plus mûr, où le feu de la passion commence à s'amortir ; une humiliation et un renversement de fortune, un état d'infirmité et de langueur.

Saint Augustin ne se convertit pas autrement. Ce fut un des plus fameux pénitens de l'église de Dieu, et nous ne pouvons avoir de témoignage plus convaincant ni plus irréprochable que le sien, pour apprendre combien de temps, et avec quelles incertitudes il demeura flottant et irrésolu entre la divine miséricorde qui le poursuivoit sans relâche, et les engagemens du monde qui le retenoient. Il vouloit ou il croyoit vouloir, mais dans peu il ne vouloit plus. Il demandoit à Dieu d'être affranchi de l'esclavage où le vice le tenoit captif et comme enchaîné ; mais en même temps il craignoit que Dieu ne l'écoutât, et que sa prière ne fût exaucée. Incessamment agité de remords intérieurs, il disoit pour les calmer en quel-

que manière, *tantôt*, *tantôt ;* mais ce tantôt ne venoit point, et il le remettoit toujours au lendemain. Dans ces cruelles perplexités dont il nous a fait lui-même le récit en des termes si forts et si énergiques, je soupirois, dit-il, je gémissois sous le poids de ma chaîne : mais j'étois lié par ma propre volonté, plus dure que le fer ; et sans un dernier effort de la vertu d'enhaut, je n'aurois jamais conclu une affaire que je désirois, mais qui devoit coûter si cher à mon cœur. Ainsi parloit saint Augustin ; et combien de pécheurs ont été aussi violemment combattus dans leur retour ; combien d'autres le sont encore !

C'est de quoi ils pourroient rendre témoignage, s'ils vouloient produire au dehors ce qu'ils éprouvent intérieurement, et ce qu'ils cachent avec tant de soin. La grâce les presse, et les suit partout ; elle se fait sentir à eux jusque dans les assemblées les plus nombreuses et les plus profanes. En vain tâchent-ils de se dissiper, de se rassurer, d'effacer de leur esprit certaines idées qui les troublent : Dieu demeure toujours à la porte de leur cœur, et ne cesse point de frapper. Ils le laissent attendre, et il attend ; ils ne répondent rien, et bien loin de se taire et de se retirer, il élève la voix tout de nou-

veau et parle encore plus haut. Assiduité qui leur devient aussi salutaire qu'elle leur est importune. Car Dieu par une providence spéciale est plus constant à les sauver, qu'ils ne le sont à se perdre. Malgré tant d'oppositions et de révoltes le moment arrive, un bon moment où la grâce prend le dessus et triomphe. On se rend, on cède : mais qu'est-ce après tout que ce retour ; et si je l'ose dire, doit-il être d'un grand mérite devant Dieu, lorsqu'on le lui a fait acheter si cher ?

III. Dieu néanmoins est toujours disposé à nous recevoir. Il seroit naturel que dans une juste indignation il nous traitât comme nous l'avons traité lui-même ; qu'autant que nous avons témoigné de répugnances et de difficultés à retourner vers lui, autant il se rendît difficile à nous admettre auprès de lui et à se réconcilier avec nous ; qu'il nous fît attendre aussi longtemps qu'il nous a attendus, et que pour punir nos incertitudes et nos retardemens, il fût aussi lent à nous pardonner que nous l'avons été à reconnoître devant lui nos iniquités et à lui demander grâce. Mais que dis-je, Seigneur? Ah! mon Dieu, je parle selon les sentimens de l'homme ; et vos sentimens, comme vos pensées, sont bien

Jerem. c. 29. 11. Cogitationes pacis, et non afflictionis

au-dessus des nôtres. Ce sont des pensées, des sentimens, non de colère et de vengeance, mais de rémission et de paix. A quelque heure donc, à quelque jour que le pécheur contrit et pénitent s'humilie devant vous, vous oubliez que vous êtes juge, pour vous souvenir que vous êtes père. Il est vrai, pendant une longue suite d'années ce pécheur étoit un rebelle ; mille fois il s'est obstiné contre Dieu. Il est encore vrai que pour le fléchir, le gagner, il a fallu tout récemment de plus fortes instances que jamais, et des avances toutes nouvelles de la part de Dieu ; mais Dieu met le voile sur tout cela, il n'a égard qu'à la disposition présente de cet homme. Dès qu'une fois il se repent et qu'il se soumet, c'est assez. Les entrailles de la charité de Dieu en sont émues ; il tend les bras pour l'embrasser, il ouvre son sein pour l'y recueillir : fût-ce un pécheur tout noirci de crimes, il cesse d'être criminel aux yeux du Seigneur, et Dieu lui donne place parmi ses enfans.

Je dis, mon Dieu, parmi vos enfans, et non point parmi vos esclaves. Ce prodigue qui s'étoit séparé de son père et lui avoit marqué tant d'indifférence et même tant de mépris en l'abandonnant, comptoit pour beaucoup, lorsqu'il seroit revenu

à la maison paternelle, d'y pouvoir être mis au rang des mercenaires, et se croyoit désormais indigne d'y être regardé et traité comme un fils : il se faisoit en cela justice ; mais du reste il ne connoissoit pas toute la tendresse du père qui le recevoit, et qui étoit même allé au-devant de lui. Bien loin d'être dégradé de la qualité de fils et d'être condamné aux traitemens rigoureux qui lui étoient dûs, il éprouva tout le contraire. Jamais son père ne l'accueillit avec plus de douceur ni plus d'affection ; jamais il ne parut plus sensible pour lui.

C'est vous-même, mon Dieu, qui nous tracez cette figure dans votre divin évangile ; c'est par cette parabole que votre fils adorable excitoit la confiance des pécheurs pénitens, et je puis dire, tout coupable que je suis, qu'elle ne m'annonce rien de si consolant que je ne sois en droit d'espérer et à quoi l'effet ne doive répondre.

Voilà, dis-je, ô mon Dieu ! ce que j'ai lieu de me promettre, aussi-bien que tant d'autres, dès que je retournerai à vous et que je retournerai de bonne foi. Or n'est-ce pas un motif assez puissant pour m'inspirer là dessus une sainte religion et pour me la faire exécuter ? Mais que seroit-ce ;

et quel désordre, quelle injustice quand vous m'appelez de la sorte, si je délibérois encore, si je me défendois encore, si je refusois encore de me rendre! Hé, qu'y auroit-il alors de plus inconcevable, ou d'une telle condescendance de votre amour, ou d'une telle résistance de mon cœur?

L'heure est venue, Seigneur: il n'y a plus de difficultés ni de répugnances à écouter. Un amour tel que le vôtre doit amollir l'âme la plus endurcie. Je suis à vous, ou j'y veux être. Bénissez le dessein que je forme, et le premier pas que je vais faire pour l'accomplir. En votre nom j'agirai, et vous suppléerez par votre miséricorde à ce qui pourra me manquer par la fragilité de la nature et par l'inconstance de ma volonté.

Sacrement de pénitence. Dispositions qu'il y faut apporter, et le fruit qu'on en doit retirer.

ON exhorte assez les fidèles à fréquenter le sacrement de pénitence; mais peut-être ne s'applique-t-on point assez à les instruire des dispositions essentielles qu'il demande, ni à leur en donner toute la connoissance qu'ils en doivent avoir. Là

plupart n'en ont entendu parler que dans ces premières leçons qu'on fait à de jeunes enfans, qui malgré le soin qu'on prend de leur expliquer les élémens de la doctrine chrétienne, ne sont guère en état de bien comprendre ce qu'on leur dit, et n'en conservent qu'un souvenir confus et très-superficiel. C'est dans un âge plus avancé, où le jugement est plus mûr, et où l'on voit mieux les choses, qu'il faudroit se retracer sur cela les enseignemens qu'on a reçus, et s'en former une idée juste. Car il s'agit d'un sacrement qui, selon le bon et le mauvais usage que nous en faisons, doit servir ou à notre justification, ou à notre condamnation. Mais par une erreur des plus pernicieuses, on regarde, je l'ose dire, ces sortes de considérations au-dessous de soi, et l'on se persuade qu'elles ne conviennent qu'au temps de l'enfance. Les prédicateurs, s'ils n'y prennent garde, contribuent eux-mêmes à entretenir cette dangereuse illusion, ayant pour maxime de ne traiter dans la chaire que certains sujets plus relevés, et s'imaginant que ceux-ci ne sont propres que pour le menu peuple et pour les campagnes. En quoi certainement ils se trompent, soit en manquant à une des plus importantes obligations

de leur ministère, qui est d'apprendre à toutes les conditions les principaux devoirs de la religion, soit en s'élevant quelquefois au delà des bornes, et prenant un vain essor où souvent on les perd de vue, et où ils se perdent eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, tout ce qui concerne le sacrement de pénitence peut se réduire, selon la notion ordinaire, à quatre articles capitaux; savoir, la contrition, la résolution, la confession et la satisfaction. Je n'ai rien à dire là dessus de singulier et de nouveau; mais ce que je dirai néanmoins, n'est que trop inconnu à bien des gens qui l'ignorent, ou absolument, ou en partie, tout éclairés qu'ils sont d'ailleurs, et qu'ils se piquent de l'être

I. Contrition; c'est-à-dire, douleur du péché, mais une douleur conçue en vue de Dieu par le mouvement de la grâce et supérieure à tout autre douleur. Voilà en trois mots déjà bien des choses d'un devoir indispensable, et d'une telle nécessité, que de là dépend toute l'efficace et tout le fruit du sacrement dont il est présentement question.

C'est, dis-je, une douleur et par conséquent un acte de la volonté qui s'afflige qui hait, qui déteste : car, qui dit dou

leur

leur, ne dit pas une simple connoissance ni une simple vue de la laideur et de la difformité du péché. Ce n'est pas même, si j'ose user de ce terme, une simple déplaisance de la raison, qui naturellement droite, ne peut s'empêcher d'apercevoir le désordre du péché et de le condamner. On peut avoir tout cela sans être contrit, parce que tout cela n'est que dans l'entendement et non point dans la volonté. On peut avec tout cela aimer toujours son péché, se plaire toujours dans son péché, conserver toujours le même attachement à son péché : on le peut, et c'est ce qui n'arrive que trop souvent. Il faut donc que ce soit la volonté qui agisse par un repentir véritable. Il faut que la douleur, selon l'expression du prophète, nous brise le cœur ; et c'est de là même qu'elle est appelée contrition. Autrement la volonté n'étant point à Dieu, tout le reste ne peut être de quelque prix devant Dieu, ni le toucher.

Encore une simple douleur en général ne suffit-elle pas ; et si ce n'est en particulier le mouvement de la grâce qui l'excite, et qui élève l'âme à Dieu, ce n'est plus qu'une douleur infructueuse et sans effet. C'est pour cela que les prophètes prêchant aux pécheurs la pénitence, et les y exhor-

tant, ne se contentoient pas de leur dire convertissez-vous, mais qu'ils ajoutoient, convertissez-vous au Seigneur votre Dieu. Par où ils leur faisoient entendre, que si ce rapport à Dieu manquoit, que si dans leur retour ils n'envisageoient pas Dieu, que s'ils se proposoient tout autre objet que Dieu, ils ne devoient plus être dans l'estime de Dieu, censés pénitens, puisqu'ils ne l'étoient pas selon Dieu, ni pour Dieu. Et parce que cette vue de Dieu et cette douleur surnaturelle supposent nécessairement la grâce comme principe et premier mobile ; voilà pourquoi les mêmes prophètes parlant au nom même des pécheurs, disoient à Dieu : Seigneur convertissez-nous, et nous nous convertirons. Car c'est ainsi qu'ils s'en expliquoient, persuadés que pour rendre nos cœurs dociles, que pour en amollir la dureté et en fléchir l'obstination, que pour y faire naître cette sainte tristesse qui seule peut nous réconcilier avec Dieu, et opérer le salut; il est d'une absolue nécessité que nous soyons prévenus de l'inspiration divine et aidés du secours d'en haut.

Joel. c. 2. 12.

Thren. 6. 5.

Ce n'est pas tout ; mais voici ce qu'il y a de plus essentiel. Car cette douleur formée dans la volonté, inspirée par l'esprit de Dieu, et conçue en vue de Dieu, doit

être au-dessus de tout autre douleur ; c'est-à-dire, qu'il n'y a point de revers, point d'accident fâcheux ni de malheur dans la vie, de quelque nature qu'il soit, dont il puisse m'être permis de concevoir une douleur supérieure, ou même égale à celle que doit me causer l'offense de Dieu et la perte de sa grâce. Il faut que je sois plus touché de cette offense de Dieu et de cette perte de la grâce de Dieu, que je ne le serois de la ruine entière de ma fortune, eût-elle été la plus florissante et la plus abondante. Il faut que cette offense de Dieu, que cette perte de la grâce de Dieu me tienne plus au cœur, que l'affront le plus sanglant qui me couvriroit de confusion ; que l'abandonnement le plus général qui me réduiroit dans la dernière misère ; que le mal le plus sensible et le plus aigu qui me tourmenteroit sans relâche ; que la mort d'un patron, d'un ami, d'un parent, d'un fils, d'un époux, d'un père, d'une mère, de tout ce que je puis avoir sur la terre de plus cher ; enfin, que le danger même le plus évident d'une mort prochaine par rapport à moi. Si mon regret ne va pas jusque-là, il ne peut être suffisant, et dès-lors je ne suis point dans l'état d'une vraie contrition, ni même de cette attrition parfaite,

nécessaire au sacrement de pénitence.

On me dira que cela seroit capable de troubler les consciences et de les jeter dans le désespoir. Il est vrai : cela peut désespérer, mais qui ? des âmes mondaines qui n'ont jamais bien connu Dieu, et qui ne s'appliquent jamais à le bien connoître ; des âmes toutes plongées dans les sens, et d'autant plus insensibles pour Dieu qu'elles sont plus sensibles pour elles-mêmes, et pour tout ce qui flatte leur amour-propre ; des âmes volages, dissipées, accoutumées à n'envisager tout ce qui regarde la religion que très-superficiellement, et sans cesse distraites par les objets extérieurs qui leur frappent la vue, et qui emportent toute leur attention. Voilà ceux que doivent étonner les leçons que je trace ici ; voilà ceux qui en doivent être découragés et rebutés.

Mais pour appliquer à mon sujet ce que disoit saint Augustin sur une matière à peu près semblable, donnez-moi une âme qui aime Dieu, une âme remplie de l'esprit du christianisme, une âme telle que nous devons tous être ; et supposons que par un effet de la fragilité humaine, ou par la surprise de quelque passion, cette âme ait eu le malheur d'oublier Dieu et de s'oublier elle-même, jusqu'à succomber

dans une rencontre à la tentation et à se laisser engager dans le désordre du péché: je demande si lorsqu'elle viendra à se reconnoître, et qu'aidée de la grâce elle se mettra en devoir de retourner à Dieu, elle aura de la peine à porter son regret et sa douleur au degré que je marque, et que je prétends être absolument requis? Quand nous voyons David couché sur la cendre et humilié devant Dieu; quand nous voyons saint Pierre couvert de confusion et pleurant avec amertume; quand nous voyons Magdelaine prosternée aux pieds de Jésus-Christ et les arrosant de ses larmes, concevons-nous qu'il y eût alors quelque chose au monde dont ils fussent plus affligés, ni même aussi affligés, qu'ils l'étoient de leurs égaremens; et pouvons-nous imaginer quelque intérêt qu'ils eussent voulu faire entrer en compromis avec les intérêts du souverain maître, dont ils avoient encouru la juste indignation, et auprès de qui ils cherchoient par-dessus tout et aux dépens de tout à se remettre en grâce? Or nous ne sommes pas moins pécheurs que ces fameux pénitens; nous n'avons pas pour exciter notre repentir, des motifs moins solides ni moins touchans: que nous manque-t-il? plus de sincérité et plus de zèle dans notre conversion à Dieu.

Cependant il ne faut rien exagérer, et je dois convenir que plusieurs pourroient être en effet découragés et avec sujet, si cette douleur que la pénitence exige de nous, consistoit dans le sentiment. Car le sentiment ne nous est pas toujours libre, et souvent il peut être beaucoup plus vif à l'égard de certains maux de la vie et de certains événemens que nous craignons ou que nous déplorons, qu'il ne l'est à l'égard des péchés que nous détestons, et dont nous avons un regret véritable. Ce n'est donc point par ce sentiment que notre contrition doit l'emporter sur tout autre douleur, mais par la détermination de la volonté, mais par la préparation de l'esprit et de la partie supérieure de l'âme, mais par la disposition intérieure et réelle où se trouve le pénitent de subir toutes sortes de peines, et d'accepter toutes sortes d'adversités temporelles et de calamités, plutôt que de consentir à un seul péché : si bien qu'il hait ainsi le péché plus que tout le reste, et qu'il voudroit au prix de tout le reste pouvoir effacer tous les péchés qu'il reconnoît avoir commis, et par où il a déplu à Dieu. Il n'est point nécessaire pour cela de ressentir les mêmes serremens de cœur, d'entrer dans les mêmes agitations, de s'abandonner aux mêmes

gémissemens, ni de tomber au dehors dans la même désolation, que si l'on venoit nous annoncer quelque infortune humaine et quelque désastre où nous fussions intéressés. Il suffit d'avoir cette haine du péché que j'ai spécifiée, et que les théologiens, selon leur langage ordinaire, nomment appréciative, parce qu'elle maintient tous les droits de Dieu, et qu'elle lui donne dans notre estime une préférence entière et absolue. Or voilà ce qui ne doit désespérer personne, puisqu'il n'y a personne qui ne puisse avec l'assistance divine former au fond de son âme une telle douleur.

Ce n'est pas au reste qu'il n'y ait pour cela même des soins à prendre et des efforts à faire. Car comme disoit saint Augustin, si vous n'êtes pas encore attiré de Dieu, agissez, priez, pressez, afin qu'il vous attire. On se trouve assez souvent dans une sécheresse de cœur, où il est fort à craindre qu'on n'ait pas cette contrition sans laquelle on ne peut espérer le pardon de ses péchés, même avec le sacrement de pénitence. Hé! le moyen qu'on pût l'avoir, de la manière dont on approche du saint tribunal? On y vient quelquefois avec une précipitation qui ne donne presque pas le loisir de penser à ce que l'on fait, ni de réfléchir sur aucun des motifs dont

notre douleur doit être animée et sanctifiée. On s'y présente avec une froideur et une espèce d'indolence qui fait tout négliger dans un des exercices du christianisme le plus important et le plus sérieux. Et parce qu'on n'a nul usage du recueillement intérieur et de ces actes que le cœur prévenu de la grâce produit en lui-même, et de lui-même, on se contente de certaines formules tracées sur le papier; on les lit dans un livre, ou on les récite par mémoire, sans s'y affectionner, et peut-être sans les bien comprendre. Souvent même par une ignorance inexcusable, ou par un oubli non moins criminel, après une revue assez légère de ses fautes, on les déclare au ministre de la pénitence, sans avoir eu soin de s'élever un moment à Dieu, ni d'en faire en sa présence aucun désaveu. Car voilà ce que nous voyons dans une infinité de gens du monde et surtout du grand monde, lorsqu'à des temps fort éloignés les uns des autres, il s'adressent à nous, bien moins par un mouvement de piété et par un vrai désir de conversion, que par une coutume et une certaine bienséance chrétienne à laquelle ils ne veulent pas manquer. Nous leur demandons s'ils sont préparés; c'est-à-dire, avant toute chose, s'ils sont véritablement

contrits et repentans, s'ils ont une douleur sincère de leur conduite passée dont ils s'accusent; et sans hésiter ils nous répondent qu'ils le croient ainsi : mais de bonne foi, ont-ils lieu de le croire, et comment peuvent-ils se le persuader ?

Car qu'est-ce que cette douleur sincère? c'est un plein changement du cœur ; en sorte que le cœur soit réellement détaché des objets auxquels il s'étoit livré avec plus de passion. Il faut que par la force et la supériorité de cette douleur, le cœur haïsse ce qu'il aimoit, et qu'il aime ce qu'il haïssoit: il faut que ce soit un cœur tout nouveau. Quel effort de l'âme suppose un changement de cette nature! quel sacrifice de soi-même! quelle victoire! Or une telle victoire peut-elle être le fruit d'une réflexion vague et courte, ou de quelques paroles prononcées à la hâte et comme jetées au hasard ? Il est vrai que les opérations de la grâce dans un cœur ne dépendent point du temps : mais dans les règles ordinaires, la grâce n'opère qu'avec poids et avec mesure. Elle a ses voies pour s'insinuer, et ses degrés pour avancer. Elle prévient, elle soutient, elle aide à consommer l'ouvrage : mais elle exige aussi du pénitent qu'il agisse lui-même ; qu'il rentre en lui-même ; qu'il s'excite

lui-même ; qu'il se fasse à lui-même d'utiles reproches et de salutaires leçons ; qu'il se retrace toutes les vues et toutes les considérations les plus propres à le détacher de son péché, et à lui en inspirer de l'horreur ; qu'il s'applique à les pénétrer et à les approfondir, surtout qu'il les rapporte toutes à Dieu, et qu'il insiste sur celles qui peuvent lui représenter ce souverain maître plus digne d'un attachement inviolable et d'un dévouement parfait ; enfin qu'il ait recours à Dieu même, qu'il lui ouvre son cœur, et qu'il le conjure d'en amollir la dureté : voilà, dis-je, ce que la grâce attend de notre coopération. Or tout cela, selon l'ordre commun, n'est point l'affaire d'un instant. Et ce l'est encore sûrement moins pour tant de pécheurs et de pécheresses, qui dans le cours d'une année s'acquittent à peine une fois du devoir de la pénitence, que pour des âmes pieuses et timorées qui fréquentent le sacrement.

Mais ceci posé, il y a donc bien des confessions nulles ; j'en conviens, et là dessus je n'oserois presque déclarer ce que je pense. Cependant un confesseur qui ne peut lire dans le fond des cœurs, est souvent obligé d'en croire la personne qui lui parle, et qui lui témoigne son regret et sa

bonne disposition. Ils'en tient là ; il absout ce prétendu pénitent, et du reste ne répond de rien : car il sait qu'il n'y a que Dieu qui puisse juger de la validité de cette absolution ; et d'ailleurs, sans déroger en aucune sorte à la puissance des ministres de Jésus-Christ, ni à la promesse que ce divin maître leur a faite, il n'ignore pas que ce qu'ils délient, ou semblent délier sur la terre, n'est pas toujours délié dans le ciel.

Mais il faudra donc des temps infinis pour se disposer à la confession ? ma réponse est qu'il y faudra tout le temps nécessaire pour s'assurer d'abord de sa contrition, autant qu'il est raisonnablement et moralement possible. Je dis autant qu'il est possible raisonnablement et moralement : car en condamnant une extrémité, qui est une trop grande négligence, je ne prétends pas porter à un autre excès, qui est une inquiétude scrupuleuse. La prudence chrétienne tient le milieu entre l'un et l'autre : elle ne va point au delà de certaines bornes ; et quand, eu égard aux circonstances et aux moyens qu'on a pris, on peut juger sagement et inviolablement de l'état de son cœur, on doit alors se confier en Dieu, et demeurer en repos, sans se tourmenter inutilement par des retours

perpétuels et des défiances excessives de soi-même.

Concluons cet article en déplorant notre misère. N'est-il pas étrange qu'avec tant de raisons dont une seule devroit suffire pour nous percer l'âme de douleur au souvenir de Dieu, et de toutes les offenses que nous commettons contre lui, nous soyons si difficiles à prendre le moindre sentiment de componction ? N'est-il pas étrange que nous ayons besoin de tant d'exhortations, d'instructions, de méditations pour nous retracer là dessus des idées qui ne devroient jamais s'effacer de notre esprit, et qu'il nous faille tant d'efforts pour en ressentir l'impression? Comment oublions-nous si aisément et si vîte un Dieu créateur, un Dieu conservateur, un Dieu rédempteur ; un maître si grand, un père si tendre ; sa libéralité, sa sainteté, sa justice, ses innombrables perfections ? Et comment à la simple pensée de tant de titres les plus engageans pour nous et les plus capables de nous affectionner, ne voyons-nous pas d'un premier coup d'œil l'énormité de nos péchés qui blessent ce souverain être, et qui nous séparent de lui ? comment ne fondons-nous pas en larmes, et n'éclatons-nous pas en gémissemens et en

sanglots? Que manque-t-il donc à notre Dieu pour nous devenir aimable ? n'a-t-il pas des droits assez légitimement acquis sur notre cœur ? n'est-il pas assez bon ? ne nous a-t-il pas fait assez de bien ? ne nous en fait-il pas assez chaque jour ? ne se dispose-t-il pas encore à nous en faire assez dans l'avenir et même dans toute l'éternité ? Notre indifférence pour lui n'est guère moins incompréhensible que ses miséricordes envers nous.

II. Résolution. C'est, selon la plus ordinaire façon de parler, ce que nous appelons bons propos. Ce bon propos consiste dans une ferme détermination de fuir désormais le péché, de n'y plus retomber, et de se maintenir dans la grâce de Dieu, en se corrigeant de ses vices et renonçant à ses habitudes criminelles. Disposition si essentielle, que sans cela notre contrition ne peut plus être qu'une contradiction manifeste et une chimère. Car le moyen d'accorder ces deux choses ensemble, je veux dire une volonté qui déteste les péchés commis, et cette même volonté toute prête encore à les commettre ; une volonté qui hait le péché sincèrement et souverainement, et qui néanmoins l'aime toujours assez pour y re-

tourner à la première occasion et pour y donner le même consentement? ce seroit tout à la fois et à l'égard du même objet, vouloir et ne pas vouloir; ce seroit accomplir dans sa personne cette parole du prophète, *l'iniquité s'est démentie elle-même*; enfin ce seroit faire à la majesté divine la même insulte que feroit un sujet rebelle qui viendroit se jeter aux pieds du prince et implorer sa clémence; mais qui lui donneroit en même temps à entendre que, malgré toutes les soumissions qu'il lui fait, il n'en est pas moins disposé à former dans la suite de nouveaux partis, et à prendre les armes contre lui.

Ps. 26. 12.

Afin donc que la douleur du passé soit véritable et recevable devant Dieu, il est d'une nécessité absolue que le bon propos pour l'avenir l'accompagne, puisque l'un renferme l'autre, et qu'on ne les peut séparer. Voilà pourquoi le concile de Trente définit la contrition, en disant, que c'est une douleur et une détestation des péchés commis, jointe à la volonté de n'en plus commettre. De savoir si cette résolution doit être expresse et formelle, ou s'il suffit qu'elle soit comprise virtuellement dans l'acte de détestation et de douleur, c'est une question que proposent les maîtres de la morale, et sur laquelle

s raisonnent et pensent différemment : raissans examiner ces diverses opinions, i peser la force des raisonnemens de part t d'autre, quand il s'agit d'une affaire ussi importante que notre réconciliation vec Dieu, le mieux est de prendre le lus sûr, et de dire à Dieu comme le pro-hète roi : *Je l'ai juré, Seigneur, et j'en* Ps. 118. *ais encore le serment, de garder à ja-* 106. *mais vos divins préceptes, et de ne me lus départir, en quoi que ce soit, de 'obéissance due à votre loi.* Et parce ue c'est en telle et telle matière que 'ai eu le malheur d'enfreindre vos ordres t de m'écarter de mes devoirs, c'est à uoi je me propose de faire particulière-ment attention, et de quoi je veux me réserver avec plus de soin. Oui, je le eux, mon Dieu, je le veux ; vous en êtes témoin, vous qui sondez le fond des œurs, et vous voyez toute l'étendue et oute la fermeté de ma résolution.

Dans cette protestation ainsi faite à Dieu, il y a deux choses à distinguer; un propos général, et un propos particulier. Propos général, qui s'étend sans exception à tous les péchés capables de donner la mort à notre âme, et de nous priver de la grâce de Dieu : car s'il y avoit un seul péché, j'entends péché mortel, que le pé-

nitent ne fût pas résolu d'éviter, dès-là son acte de résolution au regard des autres péchés, seroit invalide : pourquoi ? parce qu'il ne pourroit avoir pour principe le vrai motif qui en fait tout le mérite, et qui est que le péché déplaît à Dieu, qu'il blesse l'honneur de Dieu, que c'est une ingratitude souveraine et une injustice envers Dieu. En effet, comme ce motif convient également à tous les péchés, il s'ensuit, par une conséquence nécessaire, que dès qu'il nous détermine à nous abstenir d'un péché, il nous détermine pareillement à nous abstenir de l'autre. Si donc nous faisons là dessus quelque distinction, c'est une preuve évidente que ce n'est point ce motif qui nous conduit, et que notre prétendu bon propos n'est qu'illusoire. Propos particulier; c'est-à-dire, du reste, que notre résolution doit surtout insister sur les péchés dont nous sommes actuellement coupables, et que nous venons déposer au tribunal de la pénitence. Car nous étant plus propres, puisqu'ils nous sont personnels, la raison veut que nous y apportions plus de vigilance, et que nous y fassions plus de réflexion, non pas qu'il soit nécessaire de les parcourir tous séparément, et de s'arrêter sur chacun par autant d'actes distingués les uns des autres.

Sans

Sans ce détail le même acte suffit. Il n'est question que de le rendre efficace et de ne lui point prescrire de bornes.

Mais on me demandera par où l'on pourra juger que cet acte est efficace, et s'il faut pour cela pouvoir se répondre qu'on ne retombera plus. Car comment avoir cette assurance de l'avenir, et quel est l'homme qui peut prévoir toutes les conjonctures où il se trouvera, et ce qu'il y fera ou ce qu'il n'y fera pas? Il en est même dont le penchant est si fort et l'habitude si enracinée, qu'il leur semble qu'ils n'auront jamais assez de constance pour y résister, et que dès la première attaque ils succomberont. Cette difficulté se résout aisément par la différence de deux actes, qu'on ne doit pas confondre l'un avec l'autre; le premier est dans l'entendement, et l'autre dans la volonté. De se défier de soi-même, et d'entrevoir au milieu même des promesses qu'on fait à Dieu et à son ministre, qu'apparemment on ne persévérera pas; qu'après avoir soutenu quelque temps, on se lassera; que la passion se réveillera, et qu'il y aura des rencontres où l'on ne peut guère s'attendre de tenir ferme et de ne se laisser pas entraîner : tout cela et cent autres idées semblables, ce sont des pensées, ce sont des conjectures, ce sont des vues de l'esprit,

où la volonté n'a point de part, et dont elle est indépendante. Malgré ces défiances, ces craintes, et toutes les expériences qu'elle a de ses inconstances naturelles, elle peut néanmoins avec l'aide de Dieu s'établir dans une résolution actuelle et véritable de s'éloigner pour jamais du péché, et de renoncer à tout engagement criminel. Mais l'esprit lui représente là dessus ses foiblesses, ses légèretés, la violence de ses inclinations, mille combats, mille écueils, et le peu de fond qu'il y a à faire sur la disposition présente où elle se trouve. Il n'importe : parmi toutes ces alarmes elle est ou elle peut être réellement déterminée et résolue.

Le pénitent ne doit donc point s'étonner, quelque difficulté, et même, si je l'ose dire, quelque impossibilité qu'il se figure dans son changement et sa persévérance. Cette impossibilité prétendue n'est que dans son imagination, laquelle s'effarouche, et dont le démon se sert assez ordinairement pour le décourager et l'arrêter. Car c'est un des artifices les plus communs et les plus dangereux de l'esprit tentateur, pour refroidir les pécheurs pénitens, et pour renverser les desseins de conversion que la grâce leur inspire, de leur en mettre devant les yeux les conséquen-

ces par rapport à toute la suite de leur vie, et de les embarrasser de mille réflexions, telles que celles-ci, qu'il leur suggère intérieurement et incessamment. Mais à quoi est-ce que je m'engage? mais pourrai-je vivre ainsi pendant un long cours d'années qui peut-être me reste encore à fournir? Mais si dans l'ardeur dont je me sens présentement animé, rien ne me coûte, ce premier feu ne se ralentira point; et si cette ferveur qui maintenant m'adoucit tout, vient à tomber, comme il n'arrive que trop, à quels dégoûts, à quels ennuis serai-je exposé, et aurai-je la force de les porter? Mais est-il à croire que je puisse passer mes jours dans une retraite à laquelle je ne suis point fait; que je puisse me dégager de cet attachement et de ne plus voir cette personne dont mon cœur est épris; que je puisse me défendre de ses reproches, de ses larmes, de ses poursuites, ou plutôt que je puisse m'interdire sans retour ces sociétés, ces entretiens, ces entrevues, ces jeux, ces parties de plaisir, ces spectacles; que je surmonte mille respects humains, mille considérations, mille tentations et du dedans et du dehors, qui ne manqueront pas sur cela de m'assaillir, et souvent lorsque j'y penserai le moins, et que je serai moins

préparé à de si violens assauts ? Vains raisonnemens d'un esprit intimidé et troublé par la passion qui le domine, par la nature corrompue qui se révolte, par l'ennemi de notre salut qui cherche à nous surprendre, et qui emploie toutes ses ruses à déconcerter l'ouvrage de notre conversion.

Mais la passion, la nature, l'ennemi commun des hommes, ont beau parler, exagérer les choses, grossir les objets, il n'en est pas moins au pouvoir du pénitent éclairé et touché de Dieu, que sa volonté n'en soit point ébranlée. Il est toujours maître de dire je veux, et maître en effet de vouloir avec la grâce. Il n'est pas besoin qu'il ait une connoissance anticipée de ce qui arrivera, ni qu'il puisse compter avec certitude que jamais il ne se départira de la résolution où il est de ne plus pécher; mais il suffit qu'il soit dans cette résolution, ou qu'il croie prudemment y être. Il y auroit même de la présomption à se tenir assuré contre toutes les rechutes; et c'est en quoi pécha saint Pierre, lorsqu'il dit avec tant de confiance au Fils de Dieu : Quand il iroit de ma vie, et que tous les autres prendroient la fuite, pour moi je ne vous abandonnerai point. Car notre pénitence ne nous rend pas impec-

cables, et notre volonté étant une volonté humaine, elle est naturellement changeante. D'où il s'ensuit que sans une révélation expresse de Dieu, nul homme ne peut savoir comment il se comportera en telles et telles circonstances, si quelquefois il s'y rencontre.

C'est donc assez d'être certain, autant qu'on peut l'être moralement et sagement, qu'on veut se corriger, et qu'on le veut, à quelque prix que ce soit ; et qu'on le veut par le même motif qui a excité notre repentir et notre douleur ; et qu'on le veut pour tous les temps qui suivront, quelque sujet qu'il y ait de craindre que cette volonté ne vienne quelquefois à se relâcher et à se démentir. Dès qu'on est dans cette préparation de cœur, on doit du reste se confier en Dieu pour l'avenir. On doit dire comme l'apôtre : Si le Seigneur est avec moi et pour moi, qui sera contre moi ? Or j'espère qu'il ne m'abandonnera pas, et qu'il m'aidera à consommer l'ouvrage que je commence par sa grâce. On doit se soutenir et s'affermir par ce consolant témoignage qu'on pense avoir eu de se rendre à soi-même : il est vrai, je serai exposé à bien des attaques, et que serai-je alors ? je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est ce que je suis actuelle-

ment résolu de faire, qui est de ne me détacher jamais de mon Dieu et de ses divins commandemens ; ce que je sais, c'est qu'autant que cette résolution subsistera (et pourquoi ne subsisteroit-elle pas toujours?) rien ne me fera violer la foi que j'ai donnée à mon Dieu et que je lui donne. Enfin, ce que je sais, c'est que pour témoigner à mon Dieu la sincérité de cette résolution, je vais dès maintenant user de tous les préservatifs nécessaires, prendre tous les moyens que la religion me fournit, me retirer de toute occasion dangereuse, et apporter de ma part toute la vigilance qui dépend de moi.

Voilà dans ce dernier article comme la pierre de touche, qui nous fera connoître si notre propos est tel que nous nous le persuadons, et que nous le disons. Car en vain ferons-nous mille promesses à Dieu et aux ministres de Dieu, et en vain nous dirons-nous mille fois à nous-mêmes que nous voulons vivre désormais avec plus de règle et faire un divorce éternel avec le péché : si nous ne prenons pour cela nulles mesures ; si nous refusons même celles qu'on nous prescrit ; si nous prétendons être toujours de certaines sociétés, voir toujours certaines compagnies et fréquenter certains lieux, avoir toujours avec cer-

taines personnes des entrevues et des liaisons particulières ; en un mot, nous jeter tous dans le péril, et y demeurer : si malgré les avis que nous donne un confesseur, nous ne voulons rien sacrifier, ni rien entreprendre pour assurer notre persévérance, ce n'est point alors un jugement mal fondé de conclure que nous ne sommes résolus qu'à demi, ou même que nous ne le sommes point du tout. La preuve en est sensible : car vouloir une fin, je dis la vouloir solidement et efficacement, c'est, par une conséquence nécessaire, vouloir lever, selon qu'il est en nous, tous les obstacles qui pourroient nous éloigner de cette fin, et c'est en même temps vouloir faire de notre part tous les efforts et embrasser toutes les voies qui peuvent nous y conduire. Autrement toute la bonne volonté que nous pensons avoir, ne peut être qu'une illusion et une chimère.

De là vient qu'on remarque si peu d'amendement dans la plupart des personnes qui approchent du sacrement de pénitence. Ils voudroient accorder ensemble deux choses tout à fait incompatibles; c'est-à-dire, qu'ils voudroient ne plus pécher, et néanmoins demeurer toujours dans une disposition prochaine de pécher. Que le ministre de la pénitence

leur fasse la même question que fit Jésus-Christ au paralytique de l'évangile, et qu'il leur demande : *Voulez-vous être guéris*? Ils répondent, sans délibérer, qu'ils le veulent. Mais que ce même ministre, sage et instruit, faisant peu de fond sur cette réponse générale et indéterminée, passe plus avant, et qu'il en vienne à un détail où il convient de descendre selon la connoissance qu'il a de leur éclat; qu'il leur demande en particulier s'ils veulent s'abstenir de telles visites; s'ils veulent s'interdire tels entretiens et telles familiarités; s'ils veulent renoncer à telles parties de plaisir, et se retirer de ces assemblées et de ces spectacles; s'ils veulent interrompre tels négoces, et ne plus s'engager en telles affaires; s'ils veulent réparer tels dommages qu'ils ont causés, et se dessaisir de tels profits injustes et mal acquis : si pour vaincre l'animosité qu'ils ont dans le cœur, et pour témoignage d'une pleine réconciliation, ils consentent à faire quelques démarches de leur part et quelques avances; si pour s'affermir dans le bien, pour se fortifier contre les nouvelles attaques dont ils auront à se défendre pour racheter le temps qu'ils ont perdu, pour édifier le public qu'ils ont scandalisé, ils sont dans le dessein

Joan. c. 6. 5.

sein de se rendre plus assidus aux pratiques chrétiennes; de s'acquitter régulièrement de telles prières et de tels exercices de piété; d'approcher des sacremens à tels jours dans l'année et à telles fêtes; de faire chaque jour quelque bonne lecture, quelque retour sur eux-mêmes; enfin de ne rien omettre de tout ce qu'on leur marquera et qu'on jugera leur être salutaire : que tout cela, dis-je, le confesseur l'exige d'eux et le leur propose; c'est alors qu'ils commencent à hésiter et à se mettre en garde contre lui, comme s'il les traitoit avec trop de rigueur. Cependant ils ont beau se plaindre et accuser d'une sévérité outrée le ministre qui leur impose de pareilles conditions, il n'est que trop bien fondé à se défier de leurs paroles, et à les renvoyer sans absolution.

Cherchons le Seigneur et cherchons-le dans toute la droiture de notre âme. Nous pouvons nous tromper nous-mêmes; nous pouvons tromper le prêtre qui nous écoute; mais nous ne tromperons jamais Dieu. Nous nous étonnons quelquefois de nos rechutes presque continuelles; mais il n'est pas difficile d'en découvrir la cause. Ce n'est pas que nous ne nous soyons présentés et que nous ne nous présentions encore de temps en temps au saint tri-

bunal pour y déposer nos péchés : mais c'est que nous n'y avons peut-être jamais apporté une volonté bien formée de changer de vie, et de travailler sérieusement à la réformation de nos mœurs. Nous avons pris pour volonté quelques velléités, quelques désirs imparfaits, quelques reproches de la conscience qui nous condamnoit intérieurement et qui nous dictoit ce que nous devions faire. Nous l'avons vu, mais l'avons-nous fait ? et pourquoi ne l'avons-nous pas fait ? Encore une fois, c'est que nous ne l'avons pas voulu : car on ne manque guère à ce que l'on veut, quand on le veut bien résolument et que la chose est en notre pouvoir. Je voulois, disoit saint Augustin parlant de lui-même, je voulois me convertir ; mais je le voulois comme un homme plongé dans un profond assoupissement, lequel voudroit se réveiller, et qui retombe toujours dans son sommeil. Ayons recours à Dieu : c'est lui qui, selon le sens de l'apôtre, *nous fait vouloir et exécuter.*

III. Confession. Dans l'usage commun on comprend sous le terme de confession tout ce qui a rapport au sacrement de pénitence ; mais dans une signification plus étroite et plus propre, nous appelons

ici confession cette seconde partie du sacrement, qui consiste à s'accuser de ses péchés et à les déclarer secrètement au ministre établi de Dieu pour les connoître et pour nous les remettre en vertu du pouvoir qu'il a reçu de Jésus-Christ. Or, nous ne pouvons nous former une idée plus juste de cette confession, que de la regarder comme une anticipation du jugement de Dieu. Que fera Dieu dans son dernier jugement? il ouvrira le grand livre de nos consciences. Il produira au jour, non seulement nos actions qui pendant la vie ont pu paroître aux yeux des hommes, mais les secrets les plus cachés de nos cœurs, nos pensées, nos sentimens, nos désirs, nos vues, nos intentions, nos projets. Il prendra ce glaive dont parle saint Paul, ce glaive de sa vérité et de sa sagesse, avec lequel il démêlera tous les plis et replis de nos âmes. De sorte que rien n'échappera à sa connoissance, et que de tous les péchés du monde, il n'y en aura pas un qu'il ne découvre, selon toute sa malice; c'est-à-dire, selon son espèce et toutes ses circonstances. Voilà par proportion et à l'égard de nous-mêmes, ce que nous devons faire dans le tribunal de la pénitence; mais avec cette différence essentielle que la manifestation que Dieu

fera de nos péchés dans son jugement général, sera publique et universelle, au lieu que nous ne sommes présentement obligés qu'à une révélation particulière, où le prêtre, seul lieutenant de Dieu, nous entend, et qu'il doit tenir secrète sous le sceau le plus inviolable. Ce n'est pas après tout que le pénitent par toutes ses recherches puisse parvenir à se connoître aussi parfaitement que Dieu le connoîtra et qu'il le connoît dès maintenant, ni qu'il puisse par conséquent mettre sa conscience aux yeux du confesseur dans la même évidence que Dieu la mettra aux yeux de l'univers. Nos vues pour cela sont trop foibles; et il n'est pas moralement possible que toutes les fautes dont nous sommes coupables devant Dieu nous soient toujours présentes à l'esprit, et que nul oubli n'en efface aucune de notre souvenir : mais par où nous devons au moins suppléer, autant que nous le pouvons, à ce défaut, c'est par un examen raisonnable, et par toute la réflexion qu'exige de nous la prudence chrétienne pour nous disposer à rendre compte de nous-mêmes et de notre état.

Quand on veut juger un criminel, on commence par l'information, on appelle les témoins, on reçoit les dépositions, on

n'omet rien de tout ce qui peut servir à instruire le procès et à convaincre l'accusé des faits qui lui sont imputés. Or, quel est ce criminel à qui l'on doit prononcer sa sentence? n'est-ce pas moi-même, lorsque je vais en qualité de pécheur me jeter aux pieds du prêtre et me soumettre à son jugement? Ce qu'il y a dans ce jugement de singulier, c'est que j'y suis tout à la fois et l'accusé et l'accusateur. Comme accusé, j'y dois venir dans un esprit d'humilité; mais surtout, comme accusateur, j'y dois procéder avec toute la circonspection et toute l'attention requise pour développer devant moi ma conscience, et pour être prêt à l'exposer dans la confession nûment et sans déguisement.

De là donc la nécessité de l'examen; examen d'une obligation indispensable, car la même loi qui m'oblige à confesser mes péchés, m'oblige à les rechercher, à me les rappeler, à les retracer dans ma mémoire, puisque sans cela je n'en puis faire la déclaration exacte et fidèle; examen solide et conforme à l'importance du devoir dont j'ai à m'acquitter, car il est question de me préparer à recevoir la grâce d'un sacrement, et de ne me pas mettre par ma négligence en danger de le profaner; examen semblable à celui que David faisoit

de lui-même, lorsqu'il passoit, ainsi qu'il le témoigne, les nuits entières à méditer, à réfléchir, à creuser dans le fond de son cœur, ne voulant pas y laisser une seule tache, quelque légère qu'elle pût être, dont il ne s'aperçût, et dont il ne prît soin de se purifier; examen proportionné à la durée du temps qui s'est écoulé depuis la confession précédente. Et en effet, la raison dicte qu'une revue, par exemple, de plusieurs mois ou d'une année, demande une plus ample et plus longue discussion que la revue seulement de quelques jours ou de quelques semaines, et que ce qui peut suffire pour l'une, ne suffit pas pour l'autre. Du reste, examen renfermé en certaines bornes que doit régler la prudence, afin de ne se point porter aux extrémités où vont quelquefois des âmes timides à l'excès et trop inquiètes, qui ne sont jamais contentes d'elles-mêmes, et en reviennent sans cesse à de nouvelles perquisitions dont elles s'embarrassent et se tourmentent fort inutilement. Dieu qui est la sagesse et l'équité même, n'exige rien de nous au delà d'une diligence raisonnable et mesurée; et si malgré nous et par un effet de la fragilité humaine, quelque point alors, même grief, se dérobe à nos lumières, le Seigneur infiniment juste

et miséricordieux aura égard à notre foiblesse, et ne nous fera pas un crime d'une omission involontaire. Mais aussi ne comptons pas que ce soit une excuse légitime devant Dieu, qu'un oubli causé par notre légèreté et notre inconsidération. Nous serions les premiers à nous le reprocher dans une affaire temporelle; comment nous seroit-il pardonnable, dans un des plus saints et des plus importans exercices du christianisme?

Tel est néanmoins le désordre. S'agit-il des affaires du monde, il n'y a point d'étude, point de contention d'esprit qu'on ne fasse pour les examiner à fond; c'est peu que d'y avoir pensé une fois, on les porte partout vivement imprimées dans l'imagination, on les tourne et retourne en mille manières, et il n'y a pas un jour sous lequel on ne les envisage; pourquoi? c'est qu'on craint d'y être trompé; et pourquoi le craint-on? c'est qu'il y va d'un intérêt à quoi l'on est sensible et très-sensible, bien que ce ne soit qu'un intérêt périssable; c'est qu'il y va de la fortune; c'est qu'il y va d'un gain qu'on veut se procurer, ou d'une perte dont on veut se garantir. Mais s'agit-il de la conscience, on n'y regarde pas de si près, et il semble que ce soit une de ces affaires qu'on peut ex-

pédier dans l'espace de quelques momens. Y eût-il une année et plus, qu'on ne fût rentré en soi-même pour savoir où l'on en est avec Dieu et de quoi l'on peut être responsable à sa justice, on se persuade avoir satisfait là dessus à son devoir, en jetant un coup d'œil sur la conduite qu'on a tenue, et s'attachant à quelques articles plus marqués ; on passe tout le reste, et on ne va pas plus avant. Bien loin de craindre quelque surprise dans une révision si prompte et si précipitée, on contribue souvent soi-même à se tromper ; c'est-à-dire, que sur certains doutes qui naissent, sur certains scrupules, on dispute avec soi-même et contre soi-même, pour les rejeter, pour les étouffer, pour les traiter de craintes frivoles, et pour se dispenser de les mettre au nombre des accusations qu'on se tient obligé de faire. Car c'est ainsi qu'en usent une multitude presque infinie de prétendus pénitens, d'autant plus dangereusement séduits par leurs fausses maximes, qu'ils en voient moins l'erreur, et qu'ils approchent du sacrement avec plus de sécurité.

Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'après tout l'examen convenable, que le pécheur, comme témoin éclairé, doit comparoître en présence de son juge, qui est le minis-

tre de Jésus-Christ ; mais cette précaution prise, c'est alors le temps de s'énoncer, de découvrir les plaies de son âme, de révéler aux oreilles du prêtre toutes ses misères, et de lui en faire un aveu simple et précis. Confession entière, et pour cela confession non seulement qui déclare le péché, mais qui s'étende à toutes les circonstances capables ou de changer l'espèce du péché, ou d'en augmenter la malice ; circonstances du nombre, de l'habitude, du lieu, de la personne, des vues, des motifs, des suites, des moyens et autres. Car je dois me faire connoître aussi criminel que je le suis : or, je le suis plus ou moins, selon le nombre de mes péchés ; selon l'habitude de mes péchés ; selon la sainteté du lieu où j'ai péché ; selon le caractère de ma personne ou celui de la personne à l'égard de qui j'ai péché ; selon la connoissance et la volonté délibérée avec laquelle j'ai péché ; selon les motifs que je me suis proposés en péchant, intérêt, ambition, envie, haine, vengeance ; selon les suites et les pernicieux effets que j'ai causés, scandales, mauvais exemples, dommages ; selon les voies dont je me suis servi et les moyens que j'ai employés, mensonges, calomnies, fraudes, trahisons, violences : voilà, dis-je, sur quoi je

dois m'expliquer, ne retenant rien, ne célant rien, et m'appliquant ce que le prophète disoit de lui-même, quoique dans une matière toute différente : *Malheur à moi si je me tais*, et si je me tais sur un tel point, puisqu'un seul point volontairement omis, suffiroit pour rendre inutile et même sacrilége la confession que je ferois de tous les autres.

Isaïe, c. 6. 5.

Confession nue et sans ambiguité, sans embarras, sans détour; car voici quel est l'artifice et comme la dernière ressource de notre amour-propre. Il en est peu qui de dessein formé cachent un péché mortel, et qui osent aux dépens de leur conscience, porter jusque-là le déguisement et la dissimulation : mais à quoi a-t-on recours, et quelle sorte de milieu prend-on ? Ce péché qu'on a tant de peine à tirer des ténèbres, et qu'on y voudroit tenir enseveli, du moins en le produisant, on le colore, on l'enveloppe, on l'adoucit, on le représente sous des images, et on l'exprime en des termes qui le rendent moins odieux, et qui en diminuent la difformité : de sorte que le confesseur, pour peu qu'il manque de pénétration et de vigilance, ne le connoît qu'à demi, et n'en peut discerner toute la grièveté. Quand la femme de Jéroboam vint trouver Abias

pur apprendre de lui quelle seroit l'issue une dangereuse maladie dont son fils oit attaqué, ne voulant pas être connue, le se déguisa : mais le prophète inspiré en haut et instruit de ce qu'elle étoit, ui cria d'aussi loin qu'il l'aperçut : *Entrez, femme de Jéroboam ; pourquoi voulez-vous paroître autre que vous n'êtes?* C'est ce qu'un confesseur ne peut ire, parce qu'il n'a pas pour l'éclairer la même inspiration ni la même lumière : il e voit les choses que selon qu'on les lui épeint, et il est aisé de lui en imposer sur es faits qu'il ne peut savoir que par le écit de la personne qui les lui déclare : onduite pitoyable dans un pénitent et ne pénitente. Qu'arrive-t-il de là ? double nal : savoir, que d'une part on a la peine l'une révélation toujours fâcheuse quant u fonds, quelque imparfaite et quelque ardée qu'elle soit ; et que d'ailleurs on n'en retire aucun fruit, puisqu'elle n'est uffisante, ni pour nous réconcilier avec Dieu, ni pour calmer la conscience et nous donner la paix. 3. Reg. 6. 14. 6.

Confession abrégée autant qu'elle le doit être, retenue, discrète. Point de ces longues narrations, où le temps s'écoule en de vains discours, et qui bien loin d'é-

claircir les sujets, ne servent qu'à les obscurcir. Point de ces expressions peu séantes et qui blessent une certaine modestie. Point de ces accusations qui intéressent la réputation d'autrui, et qui retombent sur le prochain en le désignant. C'est là que la belle maxime du fils de Dieu convient parfaitement : *Soyez prudent comme le serpent et simple comme la colombe.* Avec cette prudence, on prend garde à ce qu'on dit et à la manière dont on le dit : et avec cette simplicité, on parle ingénument; on n'ajoute, ni ne retranche : ce qui est certain, on l'accuse comme certain; et ce qui est douteux, on le confesse comme douteux.

Matth. c. 10. 16

Enfin, confession humble. La raison est, que sans cette humilité on n'aura pas la force de surmonter le plus grand obstacle à l'intégrité et à la sincérité de la confession; car voilà l'écueil où échouent une infinité de chrétiens. Comme il y a, dit le Sage, une pudeur salutaire qui mène à la gloire, il y a aussi une mauvaise honte qui conduit au péché et à la mort. Elle conduit au péché, puisqu'elle lie la langue et qu'elle ferme la bouche sur certaines fautes qui coûtent plus à déclarer, parce qu'elles marquent plus de foiblesse

et qu'elles causent plus de confusion. Et conduisant de la sorte au péché, elle conduit à la mort, puisqu'alors, bien loin de recouvrer la vie de l'âme par la rémission de ses péchés, on devient plus criminel, et l'on ajoute aux péchés passés un nouveau péché, plus grief encore et plus mortel, qui est l'abus du sacrement.

Comment donc se préserver de ces désordres, si ce n'est par l'humilité de la pénitence; et est-il une disposition plus nécessaire? Qu'est-ce qu'un pénitent? c'est un coupable qui se reconnoît coupable; qui se dénonce lui-même comme coupable; qui vient, en qualité de coupable, réclamer la miséricorde de son juge et demander grâce. Aussi est-ce pour cela qu'il paroît devant le prêtre en posture de suppliant, la tête découverte, les genoux en terre, et tel que le publicain qui se tenoit à la porte du temple, sans oser lever les yeux et se frappant la poitrine. Extérieur qui témoigne assez quels sont ou quels doivent être les secrets sentimens du cœur. Je dis quels doivent être ses sentimens intérieurs, et ce sont ceux d'une véritable pénitence. Plus elle nous fait voir l'injustice et la laideur du péché, plus elle nous porte à nous haïr nous-mêmes, à nous renoncer nous-mêmes, et par con-

séquent à nous confondre nous-mêmes. Car il n'est rien qui soit attaché plus naturellement et plus essentiellement au péché, que la confusion. Ainsi David dans la pensée de son péché qu'il ne perdoit jamais de vue, que disoit-il à Dieu, et comment se regardoit-il en la présence de Dieu? *Ah! Seigneur*, s'écrioit ce roi pénitent, *mes crimes sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête; et le poids de mes offenses m'accable. Témoin et confus de ma misère, je marche la tête penchée, et je me suis à moi-même un sujet d'horreur. Mes amis même*, poursuivoit le même prophète, *et mes proches se sont élevés contre moi; ils m'ont méprisé, ils m'ont abandonné à mes ennemis et à leurs insultes: mais je n'ai pas eu une parole à répondre; car ma conscience m'a bien fait sentir qu'il n'y a point d'humiliations ni d'opprobres qui ne me soient dûs, et dans ce sentiment je n'ai point cherché à cacher mes iniquités.*

Ps. 37. 3. Ibid. 7. Ib. 12. Ib. 15.

Mais, me dira-t-on, c'est une nécessité bien dure de révéler les choses à quoi l'on ne peut penser soi-même sans rougir, et il faut, pour s'y déterminer, une étrange résolution. J'en conviens, mais là dessus je réponds. 1. Que c'est une obligation

étroite et rigoureuse. Il n'y a ni état, ni caractère, ni âge, ni prééminence qui en exempte. Le prince n'en est pas plus dispensé que l'artisan, ni le prêtre pas plus que le laïque. Nous sommes tous pécheurs, et en conséquence de nos péchés, nous sommes tous, sans acception de personne, assujétis à la même loi. Ou soumettons-nous-y, et observons-la autant qu'il est en nous, ou n'espérons jamais de pardon. 2. C'est une peine; mais cette peine est un des premiers châtimens du péché. Vous avez commis le péché sans honte, ou la honte ne vous a pas empêché de le commettre : il est juste qu'une sainte honte commence à le réparer. Or c'est ce qu'elle fait : car elle est expiatoire et méritoire. La rémission que vous obtenez par là, ne vaut-elle pas bien le peu d'efforts que vous avez à faire, et pouvez-vous l'acheter trop cher? Honte pour honte, il n'y a pas à délibérer, ni à balancer sur le choix d'une honte passagère et particulière, pour éviter à la fin des siècles et dans l'assemblée générale de tous les hommes une ignominie universelle et éternelle. 3. Si la confusion que nous avons à subir, fait tant d'impression sur nous, et s'il nous paroît si difficile de s'y soumettre, c'est que nous ne sommes point assez animés de l'esprit

de pénitence. Avec une contrition plus vive, nous aurions beaucoup moins de répugnance à nous humilier. Que dis-je? saintement indignés contre nous-mêmes, nous ne nous croirions jamais autant humiliés que nous le méritons ; et sur les termes que nous emploierions à nous accuser, il faudroit plutôt nous retenir, qu'il ne seroit besoin de nous exciter. Car voilà ce qu'on a vu plus d'une fois, et ce qu'on voit encore en quelques pénitens vraiment convertis et sensiblement touchés. Usent-ils de vaines excuses et de prétendues justifications? Au contraire, comment dans leurs accusations se traitent-ils, et quelles idées donnent-ils d'eux-mêmes? Que n'imputent-ils point à la perversité de leur cœur, à la malignité de leur esprit, à la corruption de leurs sens, à la violence et au débordement de leurs passions? Craignent-ils la confusion qui leur en doit revenir, et la comptent-ils pour quelque chose? Souvent le confesseur est obligé de les arrêter, de modérer leur zèle, de les consoler, de leur faire entrevoir jusque dans leurs désordres un fond d'espérance et d'heureuses dispositions à un parfait retour ; de relever ainsi leur courage, et de les remettre du trouble et de l'abattement où ils sont. Quand on est contrit de la

sorte,

sorte, toutes les difficultés disparoissent, et l'on se résout aisément à la confession la plus humiliante.

Et de quoi aurions-nous lieu de nous plaindre, lorsque le fils même de Dieu, notre sauveur et notre modèle, s'est exposé aux plus prodigieux abaissemens et aux humiliations les plus profondes, pour la réparation de ces mêmes péchés dont il nous semble si pénible de porter la honte, après que nous en avons goûté le plaisir criminel? A quelles indignités et à quels mépris a-t-il été livré, ce saint des saints, et comment a-t-il paru sur la terre? comme le dernier des hommes, comme l'opprobre du monde et le rebut du peuple. Mais surtout dans cette douloureuse passion où il consomma son sacrifice; de quels outrages fut-il comblé, et, selon le langage du prophète, fut-il rassasié? Il soutint le supplice de la croix, dit l'apôtre, et il accepta toute la confusion de la mort la plus infâme. Ce ne fut point une confusion secrète, mais publique et découverte. Toute sa gloire y fut cachée, sa puissance, sa sagesse, sa sainteté, et pourquoi cela? c'est que son père l'avoit chargé de toutes nos iniquités; c'est que lui-même il avoit bien voulu les prendre sur lui, et que se couvrant de la tache de tous les péchés des

hommes, il s'étoit engagé à en essuyer devant les hommes toute la honte. Est-ce là de quoi il s'agit pour nous? Est-ce là ce que l'église autorisée et inspirée de Dieu, nous demande? Le précepte de la confession s'étend-il jusque-là? et pour y satisfaire, faut-il se perdre ainsi d'honneur et sacrifier toute sa réputation?

De quelque nature que soit la confusion que doit nous causer l'aveu de nos fautes, elle ne sera pas sans fruit par rapport même à cette vie et à notre tranquillité. Il est certain, et l'expérience nous l'a appris, comme elle nous l'apprend tous les jours, qu'on est bien dédommagé du peu de violence qu'on s'est fait en se déclarant au ministre de la pénitence. Dès qu'on a percé l'abcès et qu'on l'a jeté dehors, on sent tout à coup la sérénité se répandre dans l'âme. On se trouve comme déchargé d'un pesant fardeau. Dieu verse ses consolations, et l'on reconnoît qu'il n'y a dans la confession que des rigueurs apparentes, mais que dans le fond c'est une source de douceurs intérieures et toutes pures. Profitons d'un moyen si saint et si puissant, pour nous remettre en grâce auprès de Dieu, et pour appaiser les troubles de notre conscience. Moins nous en avons fait d'usage jusqu'à présent, plus

nous devons réparer nos pertes passées. C'est en nous confessant criminels, que nous rentrerons dans les voies de la justice chrétienne, et que nous fléchirons en notre faveur le père des miséricordes.

IV. Satisfaction. C'est une vérité de foi que l'absolution du prêtre en nous remettant, quant à la coulpe, les péchés que nous avons confessés, ne nous en remet pas pour cela toute la peine, je veux dire toute la peine temporelle, dont nous demeurons redevables à la justice de Dieu. En vertu de cette absolution la peine éternelle nous est remise, puisqu'étant alors justifiés par la grâce, nous sommes conséquemment rétablis dans nos droits à l'héritage céleste et au salut. Mais parce qu'il faut d'une manière ou de l'autre, que la justice divine soit satisfaite, en même temps que nous recevons la rémission de la peine éternelle, il nous reste dans les règles ordinaires une peine temporelle à subir; et telle est contre les hérétiques des derniers siècles, l'expresse décision du concile de Trente. Car il n'en est pas, remarque le saint concile, du sacrement de pénitence comme du baptême. Par le baptême la rémission est complète, rémission de la coulpe et rémission de toute la peine: au

lieu que dans le sacrement de pénitence, Dieu ne remet pas toujours, avec la coulpe et la peine éternelle, ce que nous appelons peine temporelle. D'où vient cela, et pourquoi cette différence ? le même concile nous l'apprend : c'est que l'équité et la raison veulent que des pécheurs qui depuis le baptême ont perdu la grâce qu'ils avoient reçue, et ont violé le temple du Saint-Esprit, soient traités avec plus de sévérité, que d'autres qui sans cette grâce du baptême ont péché avec moins de connoissance et moins de secours, et n'ont pas abusé des mêmes dons.

De là cette troisième partie du sacrement de pénitence, laquelle consiste en des œuvres pénales que le confesseur impose au pénitent, pour lui tenir lieu de satisfaction. Ce n'est pas, selon la pensée et le langage des théologiens, une partie essentielle du sacrement, mais intégrante; c'est-à-dire, qu'elle n'en est que le complément, et que le sacrement sans cela pourroit subsister. Non pas toutefois que ce ne soit une partie nécessaire, et d'une double nécessité : l'une par rapport au prêtre, qui est le ministre de la pénitence, et l'autre par rapport au pénitent, qui en est le sujet. J'explique ceci.

Nécessité par rapport au ministre de

la pénitence ; je veux dire qu'en même temps qu'il absout un pécheur, et qu'il lui confère la grâce du sacrement, après avoir reçu la confession, il doit lui enjoindre une peine : car c'est ainsi que l'église l'ordonne. Et comme cette peine est une satisfaction pour les péchés commis, il s'ensuit qu'elle y doit être proportionnée ; en sorte que plus les péchés ont été griefs dans leur malice, ou multipliés dans leur nombre, la peine soit plus rigoureuse, puisqu'il est raisonnable que celui-là soit puni plus sévèrement, lequel a péché ou plus mortellement ou plus habituellement. Aussi est-ce dans cet esprit que la primitive église avoit tant de peines différentes marquées pour chaque espèce de péché, et que les chrétiens s'y soumettoient en vue de prévenir les jugemens de Dieu et de se soustraire à ses vengeances. Si la discipline a changé, l'esprit est toujours le même, et le zèle des prêtres pour les intérêts du Seigneur ne doit pas être moins vif présentement, ni moins ferme qu'il l'étoit dans les premiers siècles. Ils n'ont qu'à entendre là dessus ce que leur déclare le concile de Trente, et la terrible menace qu'il leur fait. Voici ses paroles, dignes de toute leur attention, puisque c'est l'église elle-même qui parle et qui prononce.

Sess. 14. c. 80. *Les prêtres du Seigneur, conduits par l'esprit de Dieu et suivant les règles de la prudence, doivent enjoindre des satisfactions salutaires et convenables, eu égard à la nature des péchés et à la foiblesse des pénitens :* pourquoi ? *de peur*, ajoutent les pères du concile, *que s'ils se montrent trop indulgens, en n'imposant pour des fautes grièves que de légères peines, ils ne se rendent coupables, et ne participent aux péchés de ceux qu'ils auront ainsi ménagés.*

Malheur donc à ces ministres faciles et complaisans, qui portant la balance du sanctuaire que le Seigneur leur a confiée, au lieu de la tenir droite, la font pencher du côté où les entraîne une condescendance naturelle et toute humaine ! malheur à ces ministres timides et lâches qui se laissent dominer par l'autorité et la grandeur, et n'ont point la force d'user de leur pouvoir ni de garder dans leurs jugemens toute la supériorité que leur donne leur ministère ! malheur à ces ministres aveugles et inconsidérés, qui faute d'application, ou faute de connoissance, ne font pas le discernement nécessaire entre les divers états des malades qu'ils ont à guérir, et ordonnent au hasard les remèdes sans examiner quels sont les plus

efficaces ! malheur à ces ministres intéressés et vains, qui, pour ne pas rebuter ni éloigner d'eux des personnes d'une certaine distinction, dont il leur est ou utile ou honorable d'avoir la confiance, les déchargent, autant qu'ils peuvent, des rigueurs de la pénitence, et sacrifient la cause de Dieu à des vues politiques et mercenaires ! mais d'ailleurs, il doit être aussi permis d'ajouter, malheur à ces ministres outrés et rigides à l'excès, parce qu'ils le sont par naturel et par inclination, parce qu'ils le sont par entêtement et par prévention, parce qu'ils le sont par une affectation de pharisien et par ostentation ; en un mot, parce qu'ils ne le sont ni par raison, ni par religion ! malheur, dis-je, à eux, quand ils désespèrent les pécheurs, en les accablant de fardeaux insoutenables, et qu'ils oublient cette règle si sage que leur prescrit le concile, de compatir à l'infirmité de l'homme, et d'y conformer la sévérité de leurs arrêts. N'allons pas sur cela plus loin : car en toute cette instruction, ce n'est point tant des ministres de la pénitence qu'il s'agit, que des pénitens.

Nécessité par rapport au pénitent. L'obligation est mutuelle, et la même loi lie également l'un et l'autre, j'entends

le prêtre et le pénitent. Ainsi, comme le prêtre est obligé d'imposer au pénitent une peine, le pénitent de sa part est obligé de l'accepter. Obligation même encore plus raisonnable et plus étroite à l'égard du pénitent, puisqu'il est le coupable, et qu'il ne peut sans injustice ouverte, refuser à Dieu, après l'avoir offensé, la satisfaction que mérite l'injure qu'il a faite à ce souverain maître.

Mais on demande en quel temps cette pénitence doit être accomplie; si c'est avant l'absolution, ou si l'absolution peut précéder ? Cette question est aisée à résoudre; puisque c'est une erreur condamnée de dire que le prêtre ne peut ni ne doit point absoudre le pénitent, à moins que celui-ci n'ait pleinement satisfait à toutes les œuvres qui lui ont été ordonnées. Et nous voyons en effet que l'usage contraire est établi et pratiqué communément dans l'église: le confesseur écoute le pénitent; s'assure, autant qu'il est possible, de ses bonnes dispositions, surtout de sa contrition et de sa résolution; lui donne ensuite les avis qu'il juge propres, lui enjoint la satisfaction qu'il croit convenir; et s'il n'y a rien du reste qui l'engage à différer, l'absout et le réconcilie. Telle est, dis-je,

la pratique ordinaire, malgré les abus que voudroient introduire des gens qui ont pour principe de changer tout dans l'église, et de tout innover. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des rencontres et des circonstances, où il est bon et sage de remettre l'absolution après l'accomplissement de certaines œuvres, par exemple, de certaines restitutions, de certaines réparations, de certaines réconciliations; d'autres exercices préliminaires, si j'ose parler de la sorte, qui servent à mieux disposer le pécheur, et qui sont pour le prêtre de plus sûrs garans des promesses que le pénitent lui a faites ou plutôt qu'il a faites à Dieu : mais ce sont des occasions particulières, lesquelles ne doivent point prévaloir à la maxime générale, et dont l'église laisse le jugement à la sagesse et à la discrétion du confesseur.

On demande encore si c'est un devoir tellement indispensable d'accepter la peine que le ministre de la pénitence a imposée, qu'on ne puisse, pour quelque raison légitime, la refuser et s'en exempter? Sur quoi il est à observer, que souvent le confesseur n'étant pas instruit de l'état d'une personne, de ses engagemens, de ses facultés, de sa complexion naturelle et de la délicatesse de son tempérament, il peut

arriver que par ignorance ou quelquefois même par indiscrétion, il lui ordonne des choses moralement impraticables. Or jamais Dieu ne nous commande l'impossible, ni jamais l'église n'exige de nous ce qui est au-dessus de nos forces. D'où il résulte que le pénitent alors est en droit de représenter et de s'excuser, non pas pour être déchargé de toute peine, mais pour obtenir que telle peine qui lui est enjointe et à laquelle il n'est pas en pouvoir de satisfaire, lui soit commuée selon la plus juste compensation dans une autre à peu près égale. Il n'y a rien en cela que d'équitable, ni rien qui ne s'accorde parfaitement avec la prudence évangélique et l'esprit de la pénitence chrétienne.

Mais quelle est la grande illusion et le grand abus? Illusion presque universelle et répandue parmi une multitude infinie d'hommes et de femmes du monde; illusion qui croît tous les jours à mesure que la piété s'éteint, et que la mollesse du siècle étend plus loin l'empire des sens; illusion que les ministres de Jésus-Christ ont tant de peine à combattre, et qu'ils ne peuvent détruire à moins qu'ils ne s'arment de toute la fermeté du zèle apostolique; illusion, dis-je, qui consiste en de prétendues impossibilités qu'on imagine,

et dont on se prévaut contre tout ce qui peut ou captiver l'esprit ou mortifier la chair; c'est-à-dire, contre les œuvres les plus satisfactoires et les plus méritoires. Il est bon d'éclaircir ce point, et d'en donner une pleine intelligence.

Le ministre de la pénitence exerce tout à la fois deux fonctions; celle de juge et celle de médecin des âmes. Comme juge, il doit punir; et comme médecin des âmes, il doit travailler à guérir. De là, les pénitences qu'il impose doivent être tout ensemble et expiatoires et médicinales. Expiatoires, par rapport au passé, pour acquitter le pénitent des dettes qu'il a contractées devant Dieu; médicinales, par rapport à l'avenir, pour déraciner les mauvaises habitudes du pénitent et pour le précautionner contre les rechutes. Voilà les deux fins que se propose un confesseur habile et fidèle, sans les perdre jamais de vue dans les pratiques et les satisfactions qu'il ordonne. Et parce que les contraires se guérissent par les contraires, et qu'on ne peut mieux ni expier le passé, ni se mettre en garde contre l'avenir que par des œuvres directement opposées aux fautes qu'on a commises ou qu'on seroit en danger de commettre; que fait-il? afin de rendre les pénitences qu'il enjoint plus

salutaires, il ordonne, par exemple, pour des péchés d'avarice, des charités et des aumônes; pour des péchés de ressentiment et de vengeance, des témoignages d'affection et de bons offices envers les personnes offensées; pour des péchés de scandale et de libertinage, les actions de piété et l'assiduité aux exercices publics de la religion; pour des intempérances ou des impudicités, les macérations du corps, les abstinences et les jeûnes; pour un attachement désordonné au monde et à ses divertissemens, des jours de retraite et des temps de silence et de prière : ainsi du reste.

Or, tout cela devient impossible ou plutôt le paroît; pourquoi? parce que tout cela gêne et qu'on est ennemi de la gêne et de toute contrainte; parce que tout cela contredit les inclinations et les passions et qu'on ne veut les contrarier sur rien ni leur faire aucune violence; parce que tout cela afflige les sens et qu'on ne prétend rien leur retrancher de leurs commodités et de leurs aises. Parler à un mondain, à une mondaine de modérer leur jeu, ou même de se l'interdire absolument, de se retirer des spectacles et de certaines assemblées : parler à un homme intéressé de faire des largesses aux pau-

vres; à un vindicatif de pardonner et de prévenir par quelques avances; à un ambitieux de s'exercer en des actes d'humilité; à un sensuel de réprimer ses appétits; à un paresseux de s'appliquer au travail; à un libertin tout répandu au dehors de vivre avec moins de dissipation, de s'acquitter des devoirs du christianisme, d'entendre la parole de Dieu, de lire de bons livres, d'assister au service divin : leur marquer là dessus des règles et leur imposer des lois, c'est leur tenir un langage étranger; c'est, à les en croire, leur demander plus qu'ils ne peuvent; c'est ne les pas connoître et ne savoir pas les conduire. Si le confesseur, exact et ferme, insiste néanmoins sur cela, et ne veut rien relâcher de la sentence qu'il a portée, on s'élève contre lui; on se récrie sur son extrême rigueur; on le traite d'homme sauvage, qui n'a nul usage du monde et qui n'en sait pas distinguer les conditions. Erreur pitoyable, uniquement fondée sur un amour déréglé de soi-même et sur les faux principes d'une aveugle nature qui nous séduit.

Tout ce que nous ordonne ce confesseur est plein d'une raison et d'une sagesse toute chrétienne. Mais cela m'est bien onéreux : aussi est-ce une pénitence, et il n'y a point de pénitence qui n'ait son aus-

térité et sa peine. Mais je ne suis point fait à toutes ces pratiques : il est bon de vous y faire, et c'est justement afin que vous appreniez à vous y faire qu'on vous les enjoint. Mais j'accepterois plus volontiers tout autre chose : tout autre chose vous conviendroit moins que celle-ci, parce qu'il est juste que vous soyez puni par où vous avez péché, et que d'ailleurs, c'est un remède plus spécifique et plus certain contre le penchant habituel qui vous porteroit encore à pécher. Mais il faut donc changer le plan de ma vie : en doutez-vous, et n'est-ce pas pour vous réformer et pour changer de conduite que vous avez dû venir au saint tribunal? Mais je suis d'un tempérament foible : éprouvez-vous, et peut-être vous verrez que vous n'êtes pas, à beaucoup près, si foible que vous le pensez; de plus, cette foiblesse que vous faites tant valoir, peut bien être une raison pour vous ménager, sans que ce soit une dispense absolue de tout exercice pénible et mortifiant. Mais enfin, je ne pourrai jamais m'assujettir à ce qu'on me propose : vous ne le pourrez pas, parce que vous ne voulez pas; or, vous devez le vouloir, puisque Dieu le veut, et qu'il ne vous jugera pas selon les vains prétextes que vous alléguerez, mais selon ses ordres et ses volontés.

Chose étrange, qu'ayant un aussi grand intérêt que nous l'avons à détourner les coups de la justice de Dieu, et pouvant l'appaiser à si peu de frais, nous hésitions encore et nous nous rendions si difficiles à prendre les moyens qu'on nous présente! Il n'y a point de péché qui ne méritât des larmes éternelles, si la divine miséricorde n'agissoit en notre faveur; et il n'y a point de satisfactions qui pussent être suffisantes, si Dieu usoit à notre égard de tous ses droits. Avons-nous après cela bonne grâce de nous plaindre, et que veut-on de nous qui soit équivalent à ce qu'on en pourroit attendre selon les lois de la plus droite justice? Ne comptons point avec Dieu, afin que Dieu ne compte point avec nous; car dans ce compte nous nous trouverions bien en arrière. *Si l'homme entreprend de disputer contre le Seigneur*, disoit le saint homme Job, *de mille sujets d'accusation il ne pourra pas satisfaire sur un seul.* Le mal est que nous ne nous attachons point assez à comprendre la grièveté du péché, et les dommages extrêmes qu'il nous cause. Quand nous aurons mûrement considéré, d'une part, la grandeur infinie de Dieu, la multitude de ses bienfaits, la sévérité de ses jugemens; d'autre part, *Job. c. 9. 3.*

notre propre bassesse et notre néant devant cette suprême majesté, notre ingratitude envers cette bonté souveraine, ce que nous avons à espérer de son amour, ce que nous avons à craindre de sa justice ; de là nous apprendrons : 1. Quelles actions de grâces lui sont dues de nous avoir fourni, dans l'institution du sacrement de pénitence, une ressource pour nous relever de nos chutes et une planche pour nous tirer du naufrage après le péché. 2. De quelle conséquence il est de ne laisser point le péché s'établir dans nous et y prendre racine, mais d'avoir promptement recours à la pénitence et à son sacrement, dès que nous nous sentons atteints de quelque blessure mortelle dans l'âme, et que nous sommes tombés dans la disgrâce de Dieu. 3. De quel avantage doit être pour nous la fréquente confession, puisqu'elle sert à purifier de plus en plus notre cœur, à nous fortifier contre les attaques où nous sommes continuellement exposés, à nous maintenir dans un état de grâce et à nous y faire croître. 4. Avec quelle soumission nous devons écouter le confesseur qui nous parle au nom de Dieu, soit lorsqu'il nous reprend, soit lorsqu'il nous exhorte ou lorsqu'il nous instruit et qu'il nous donne des con-

cils pour le règlement de notre vie. 5. Avec quelle fidélité et quelle constance nous devons entreprendre tout ce qu'il nous prescrit de plus mortifiant ; fortement persuadés, selon la maxime de saint Bernard, que moins il nous épargne en ce monde, plus il ménage nos véritables intérêts pour l'autre ; et que bien loin que sa fermeté soit une raison de nous éloigner de lui, ce seroit au contraire un juste sujet de nous en détacher et de le quitter, s'il nous traitoit avec plus d'indulgence et qu'il nous fît marcher par un chemin plus commode. 6. Enfin combien il est doux, en se retirant des pieds du ministre de Jésus-Christ, d'entendre, comme de la bouche de Jésus-Christ même, cette consolante parole : *Vous êtes rentré en grâce, allez et ne péchez plus.*

Pénitence extérieure, ou mortification des sens.

NOTRE siècle, tout perverti qu'il est, ne laisse pas d'avoir des pénitens et des pénitentes. Il en a jusque dans le grand monde, jusqu'à la cour. Mais quelles pénitentes et quels pénitens ? Des pénitens et des pénitentes de notre siècle, et non

des premiers siècles. Expliquons-nous.

Abstinences rigoureuses, jeûnes fréquens et même perpétuels, longues veilles, travail pénible, solitude et profond silence; le pain et l'eau pour se nourrir, le sac et le cilice pour se vêtir, une simple natte, ou la terre nue, pour reposer; rochers, cavernes, grottes obscures et ténébreuses, pour se retirer; injures de toutes les saisons, chaleurs de l'été, froids de l'hiver, infirmités du corps, mort à soi-même et à tous les sens; tout cela accompagné de ferventes prières, et tout cela soutenu sans interruption, sans relâche jusqu'au dernier soupir de la vie: telle étoit la pénitence des premiers siècles. Mais ces siècles sont passés, et la pénitence de ces heureux siècles est passée avec eux.

Car quelle est la pénitence du siècle présent, et pour ne me point engager dans une discussion trop générale et trop vague, j'ose vous demander en particulier quelle est la pénitence que vous faites, vous à qui je parle et de qui il s'agit actuellement entre vous et moi? Après avoir été du monde, et y avoir paru sans y donner l'édification que le monde devoit attendre de vous; que dis-je! après y avoir peut-être donné bien des scandales dans le cours d'une vie libertine et déréglée, vous re-

gardez la retraite où vous vivez présentement comme un état de pénitence : mais cette pénitence à quoi se réduit-elle ? je ne prétends rien lui ôter de son mérite, et je vous rends volontiers toute la justice qui vous est due. Vous n'êtes plus, grâce au Seigneur, ce que vous avez été, et vous tenez maintenant une conduite beaucoup plus régulière et plus chrétienne. Il en faut bénir Dieu, puisque c'est un don de sa miséricorde. Je l'en bénis en effet, et je le prie d'achever en vous son ouvrage, et de vous le faire consommer par une sainte persévérance.

Mais revenons, s'il vous plaît, et voyons donc où se termine votre pénitence ; car vous comptez bien que votre état est un état pénitent, et vous espérez bien que Dieu l'acceptera comme tel, et qu'il vous en récompensera. Or quel est-il, cet état ? trouvez bon que j'entre là dessus en quelque détail. Un équipage modeste, il est vrai ; mais propre et surtout fort commode. Même modestie, mais aussi même propreté, et surtout même commodité dans le logement, dans l'habillement, dans l'ameublement ; une table frugale, mais bien servie, et peut-être plus délicate dans sa frugalité, que des repas beaucoup plus somptueux. Point de jeux, point de spectacles, point

d'assemblées profanes ; mais du reste, une société agréable, visites, promenades, campagnes, récréations où l'on prend goût, quoiqu'honnêtes d'ailleurs et innocentes ; en un mot, vie douce et paisible, sans bruit, sans embarras d'affaires, sans inquiétude, sans soin.

Je sais qu'avec cela vous avez vos exercices de piété et de charité. Vous récitez de saints offices, vous faites de bonnes lectures, vous vous adonnez même à l'oraison, vous approchez des sacremens, vous visitez quelquefois les pauvres et les soulagez. Tout cela est louable ; et le monde en doit être édifié. Mais après tout, ces mêmes exercices où consiste tout le fond de votre vertu, comment les pratiquez-vous, et à quelles conditions? pourvu qu'ils ne vous gênent en rien ; pourvu qu'ils vous laissent une pleine liberté de les quitter et de les reprendre, selon qu'il vous plaira; pourvu qu'ils soient de votre choix ou à votre gré, et qu'ils s'accommodent à votre inclination ; pourvu que votre repos n'en soit aucunement troublé ; pourvu qu'ils s'accordent avec l'extrême attention que vous avez à votre santé et à toute votre personne. Car voilà tous les adoucissemens et toutes les facilités que vous y voulez trouver. Or est-ce là ce que vous

appelez pénitence ? Quoi que vous en puissiez dire, pourrai-je moi, sans vous blesser, vous déclarer ingénument ma pensée ? votre pénitence, c'est de quoi les vrais pénitens, les pénitens d'autrefois, auroient eu horreur comme d'une vie sensuelle et délicieuse ; c'est ce qu'ils se seroient reproché comme un des plus grands relâchemens. Si vous en jugez autrement qu'ils en jugoient, prenez garde d'en juger autrement que Dieu en juge lui-même.

Et en effet, je vous renvoie à l'évangile de Jésus-Christ. Quelles idées nous donne-t-il de la pénitence chrétienne, et sous quelles figures nous l'a-t-il représentée ? comme une guerre contre la nature corrompue, et toutes ses sensualités : *je ne suis point venu sur la terre pour y apporter la paix, mais la guerre ;* comme une croix dont nous devons nous charger, et que nous devons porter tous les jours : *quiconque veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ;* comme une violence que chacun doit se faire : *depuis les jours de Jean-Baptiste,* depuis que ce saint précurseur a paru dans le monde, qu'il y a prêché la pénitence et la rémission des péchés, pratiquant lui-même ce qu'il enseignoit, vivant dans le désert,

Matth. c. 10.

Ibid. c. 16.

ne se nourrissant que de sauterelles et de miel sauvage, ou, pour mieux dire, ne mangeant ni ne buvant; depuis ce temps-là, *le royaume du ciel se prend par force et on ne l'emporte que par violence*; comme une voie étroite où il faut marcher au milieu des ronces et des épines. *O que le chemin qui mène à la vie est étroit, et qu'il y en a peu qui y entrent!* La vérité de tous ces textes est incontestable: ce sont des points de foi.

Matth. c. 11. 12.

Matth. c. 7. 14.

Je vous renvoie au grand apôtre, et aux divines leçons qu'il nous a laissées dans ses épîtres. Car s'expliquant encore plus clairement sur le sujet dont il s'agit ici entre vous et moi: *Tous ceux*, dit-il, *qui appartiennent à Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises.* Il ne dit pas seulement qu'ils ont crucifié leur cœur, mais leur chair, cette chair criminelle, qui par une conséquence bien juste, doit avoir part à la peine, après avoir eu tant de part au péché. De là cette règle que le même apôtre donnoit aux Romains: *Autant que vous avez fait servir vos corps à l'iniquité, et que par là vous êtes devenus pécheurs, autant faites-les servir à la justice pour devenir saints par la pénitence.* Cette proportion est remarquable, et peut étonner notre dé-

Gal. c. 5. 24.

Rom. c. 6. 13.

licatesse ; mais saint Paul la trouvoit encore trop foible, et c'est pour cela qu'il ajoutoit : *Je parle en homme, et j'ai égard à l'infirmité de votre chair.* Aussi disoit-il de lui-même, et des autres disciples du Sauveur : *Partout et en tout temps nous portons dans nos corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus se fasse voir dans nos corps.* Je laisse cent autres témoignages ; ceci suffit, et il n'est question que de vous l'appliquer à vous-même.

Ib. 19.

2. *Cor.* c. 4. 10.

Car voilà dans la morale évangélique des maximes fondamentales. Elles regardent généralement tous les états du christianisme, et nous ne voyons point que Jésus-Christ ni les apôtres les aient restraintes à quelques conditions sans y comprendre les autres. Voilà comment on est chrétien, ou comment on doit l'être ; les justes mêmes n'en sont pas dispensés, que faut-il conclure des pécheurs ? Or, sans vous flatter ni chercher vous-même à vous tromper, faites, je vous prie, l'application de ces principes à votre vie, telle que je l'ai décrite et telle qu'elle est. De bonne foi cette vie prétendue pénitente, est-ce une guerre où vous soyez sans cesse à combattre vos sens, et où vous les teniez dans une sujétion dure et pénible ? est-ce une

croix pesante et capable de vous accabler, si vous ne faisiez chaque jour et à chaque pas de violens efforts pour en soutenir le poids? est-ce un renoncement à vous-même et à toutes vos aises? est-ce un chemin rude, étroit, raboteux? De quelles austérités affligez-vous votre corps? quels soulagemens, et même quelles douceurs lui refusez-vous? quelles abstinences, quels jeûnes pratiquez-vous? en quelles occasions avez-vous sacrifié par un esprit de pénitence, votre goût, votre repos, votre santé? quand avez-vous éprouvé la rigueur des saisons, les froids de l'hiver, les ardeurs de l'été, et peut-on dire enfin que vous êtes revêtue de la mortification de J. C.? où la faites-vous voir, et à quels traits la reconnoît-on dans toute votre personne?

Je vois ce que vous pourrez me répondre : que la mortification chrétienne consiste particulièrement dans l'esprit; c'est-à-dire, qu'elle consiste à rompre sa volonté, à modérer ses vivacités, à réprimer ses désirs trop naturels, à se rendre maître de son cœur et de tous ses mouvemens. J'en conviens avec vous, et je veux bien même encore convenir qu'à l'égard de cette mortification de l'esprit, les sujets de la pratiquer ne vous manquent pas dans la retraite où vous vivez; que cette séparation

ration et cet éloignement d'un certain monde, n'est pas peu opposé à votre tempérament et à vos inclinations; que cette exactitude à remplir certains devoirs, et à vous acquitter de vos exercices de piété, vous donne lieu en bien des rencontres de surmonter vos répugnances, vos dégoûts, vos ennuis; qu'il y a des momens où la tentation est forte, où le souvenir des plaisirs passés fait de vives impressions dans l'âme, où la solitude, la prière, la lecture, toutes les observances de la religion deviennent très-insipides et par là même très-onéreuses; enfin, qu'on ne peut alors prendre l'empire sur soi-même, et se vaincre sans beaucoup de violence. Tout cela est incontestable; mais il n'est pas moins vrai que, selon la loi de Jésus-Christ, il faut que la mortification des sens accompagne tout cela, soutienne tout cela, soit le complément de tout cela. Il n'est pas moins vrai que de tous les points de la loi de Jésus-Christ, il n'y en a pas un que saint Paul, fidèle interprète des sentimens de son maître, nous ait plus souvent et plus expressément recommandé que la mortification des sens. A qui parloit-il? à des solitaires? à des religieux? Mais du temps de saint Paul il n'y avoit ni religieux, ni solitaires. Il parloit donc à des

hommes, à des femmes, à de jeunes personnes du monde, sans distinction de qualités, ni de rangs. Si dans la suite il y a eu des solitaires et des religieux, c'est que les plus éclairés et les plus zélés d'entre les chrétiens, comprenant d'une part l'obligation où ils étoient, comme chrétiens, surtout comme pénitens, de mener une vie austère et mortifiée, et craignant d'ailleurs de se laisser surprendre, même dans leur pénitence, aux illusions et à la mollesse du siècle, ils ont pris le parti, pour se prémunir contre ce danger, de renoncer à tous leurs biens, d'embrasser la pauvrete, de se confiner dans les déserts, de s'enfermer dans les cloîtres, et de se réduire par là dans un dénument entier de tout ce qui peut servir à flatter le corps.

De là l'établissement de tant de saints ordres, où les sens sont traités avec toute les rigueurs que les forces de la nature peuvent supporter; où l'on est nourri pauvrement, vêtu grossièrement, couche durement; où le sommeil est court et interrompu, le travail constant et assidu, le joug de la règle pesant; où, suivant la parole de l'apôtre, le corps par de frequentes macérations est immolé comme une hostie vivante et une victime d'expiation: car tel est, ajoute le maître des gentils,

tel est le culte raisonnable que nous devons à Dieu. Après quoi il fait beau entendre dire aux gens du monde, que tant de mortifications ne sont bonnes que pour les monastères. Langage merveilleux! J'avoue qu'il peut y avoir en particulier des exercices de pénitence qui conviennent moins aux uns qu'aux autres, selon la diversité des occupations, des situations, des engagemens, des tempéramens; mais de prétendre en général, comme le monde le prétend, que la mortification de la chair n'est propre qu'aux personnes consacrées à Dieu dans la profession religieuse, c'est une erreur des plus grossières, et une maxime des plus scandaleuses et des plus pernicieuses. J'aimerois autant qu'on me dît qu'il n'y a que les religieux qui soient coupables devant Dieu, et par conséquent qui soient redevables à la justice de Dieu; qu'il n'y a que les religieux qui soient exposés aux révoltes des sens, et par conséquent qui soient obligés de les réprimer et de les dompter: ou autant vaudroit-il dire qu'il n'y a que les religieux à qui le royaume de Dieu doive être chèrement vendu, tandis que les autres peuvent l'acheter à vil prix, et qu'ils y peuvent atteindre par une voie large et spacieuse, où rien ne les incommode. Abus intolerable! Il n'y a pas deux

évangiles; c'est le même pour le séculier et le religieux; ce qu'il est pour l'un, il l'est aussi pour l'autre : car Jésus-Christ n'est point divisé. Raisonnez tant qu'il vous plaira, et comme il vous plaira; malgré tous vos raisonnemens, malgré même la régularité apparente de votre vie assez réformée d'ailleurs et assez exemplaire, n'ayant pas toujours vécu dans l'innocence, ainsi que vous le connoissez, et que vous ne pouvez vous le cacher à vous-même, il ne vous reste pour aller au ciel que la voie de la pénitence; et malheur à vous si vous vous persuadez que vous puissiez traiter délicatement votre corps et être pénitente. Je ne vois guère comment alors vous seriez à couvert de ces anathèmes du fils de Dieu : malheur à vous qui ne manquez de rien, *et qui avez en ce monde votre consolation;* malheur à vous *qui êtes rassasiés* et bien nourris; malheur à vous qui passez vos jours *agréablement et dans la joie.*

Luc. 6. 24.

Au reste, ne pensez pas que les pratiques et les œuvres de pénitence dont je vous parle, aient été inconnues aux personnes de votre naissance et de votre rang; ni que je veuille, par un esprit de singularité, vous faire tenir une conduite extraordinaire dans l'état de grandeur et de

distinction où vous êtes. Je ne suis point fait à exagérer, surtout en matière de morale et de devoir. Hé! ne sait-on pas quelles ont été jusque sur le trône les austérités de saint Louis? quelles ont été celles de bien d'autres princes et princesses? Et pourquoi chercher si loin des exemples, lorsque nous en avons de nos jours? car sur les connoissances que je puis avoir, j'ose vous témoigner avec quelque certitude, que la mortification chrétienne et ses exercices ne sont point entièrement bannis du monde ni de la cour. Les apparences sont trompeuses de plus d'une manière; c'est-à-dire, que comme sous les apparences d'une vie innocente et pure, on cache souvent bien des déréglemens et des désordres; de même aussi sous les apparences d'une pompe humaine et d'une vie aisée, on cache quelquefois des pratiques bien rigoureuses, et des pénitences qui ne sont connues que de Dieu. L'un est une damnable hypocrisie, et l'autre une salutaire et sainte humilité.

Mais peut-être encore me répondrez-vous, qu'on a dans le monde assez de mortifications et de chagrins, et que c'est même aux grands du monde et à ceux qui vivent avec plus d'éclat dans les cours des rois, que sont réservées les grandes pei-

nes; qu'il n'est donc pas besoin d'en chercher d'autres, et que celles qui se présentent chaque jour peuvent suffire. Si vous le jugez ainsi, je veux bien entrer pour quelque temps dans votre pensée, et y condescendre. Oui, j'y consens : tenez-vous-en aux peines de votre état; c'est-à-dire, faites-vous des peines de votre état une vertu ; faites-vous-en une pénitence ; regardez-les comme un châtiment dû à vos péchés, comme un moyen de les expier, et dans cette vue acceptez-les avec soumission, et sanctifiez-les par une patience inaltérable. Je me borne là pour vous présentement ; pourquoi ? parce que je suis certain que vous ne vous y bornerez pas vous-même, et que dès qu'une fois vous en serez venu là, vous voudrez aller plus loin. Comment cela? comprenez ce mystère : il est à remarquer. C'est qu'alors vous serez animée de l'esprit de pénitence, et que le même esprit de pénitence qui vous fera porter saintement les peines de votre état, vous inspirera d'y en ajouter encore de nouvelles ; car il en est de cet esprit de pénitence, comme de l'amour de Dieu. Quand il est véritable et bien formé dans un cœur, il est infatigable : mais parce qu'il vous manque, et que vous êtes possedée d'un esprit tout contraire,

qui est votre amour-propre, de là s'ensuivent deux grands maux; l'un que vous ne savez pas profiter des mortifications de votre état, comme vous le pourriez, toutes involontaires qu'elles sont, et que vous en perdez par vos révoltes et vos impatiences tout le fruit: l'autre que ne voulant vous imposer vous-même, au delà des peines de votre état, nulle mortification volontaire, vous vivez sans pénitence, et vous vous privez dans l'affaire de votre salut du moyen le plus nécessaire et le plus puissant.

Chose admirable! on aime la sévérité de la pénitence partout et en tout, hors en soi-même; on l'aime dans autrui, on l'aime dans les livres, on l'aime dans les discours publics, on l'aime dans les entretiens familiers; mais de l'aimer dans la pratique, je dis dans une pratique propre et personnelle, ce n'est guère là le goût du monde, et du monde même en apparence le plus réglé et le plus dévot; on l'aime dans autrui, on vante les austérités de celui-ci et de celle-là, et l'on devient d'autant plus éloquent à les exalter, que ce sont gens avec qui l'on est plus étroitement uni de sentimens et de doctrine; on l'aime dans les livres, on lit avec assiduité et avec une espèce d'avidité cer-

tains ouvrages qui en traitent, on les a continuellement dans les mains, on les dévore, et l'on n'estime que ceux-là; on l'aime dans les discours publics : un prédicateur qui la prêche et qui la porte au plus haut point de perfection, pour ne pas dire, à des extrémités sans mesure et sans discrétion, est regardé comme un apôtre; on le suit avec empressement, et l'on y traîne avec soi la multitude; on l'aime dans les entretiens familiers: on en parle, on en fait le sujet des conversations les plus vives et les plus sérieuses, on débite sur cette pénitence austère les plus belles maximes, et l'on ne peut assez gémir des relâchemens qui s'y sont glissés. Reste de l'aimer dans la pratique et par rapport à soi : mais en est-il question ? c'est alors que chacun se retire, et se met en garde. On ne l'aime plus, et cependant elle ne nous peut être utile et méritoire que dans la pratique.

Pénitence intérieure, ou mortification des passions.

Outre la pénitence du corps, et la mortification des sens, saint Paul et après lui tous les maîtres de la vie spirituelle, nous apprennent qu'il y a encore une mortification

mortification beaucoup plus excellente, qui est la mortification intérieure ou la mortification de nos passions. Cette mortification du cœur a trois grands avantages, et nous procure trois grands biens: l'un est l'innocence chrétienne, l'autre est la sainteté chrétienne, et le troisième la paix chrétienne ; car nos passions nous corrompent, du moins elles nous arrêtent et nous relâchent dans le soin de notre perfection; enfin elles nous troublent. Dès-là donc que nous travaillerons sérieusement à les mortifier, nous prendrons le moyen le plus infaillible de nous maintenir dans l'innocence de l'âme par l'exemption du péché, de nous élever à une haute sainteté par la pratique de la vertu, et de nous établir dans la paix par le repos dont nous jouirons. Expliquons chaque article, et faisons-y toute la réflexion convenable.

I. Mortification des passions, moyen de se maintenir dans l'innocence, et moyen nécessaire; car il n'est pas possible de conserver l'innocence dans un cœur, tandis que les passions y règnent. Comme la source en est empoisonnée, et qu'elles ont pour principe cette malheureuse concupiscence qui nous porte vers les objets sensibles, et qui n'a point d'autre fin que

de se contenter à quelque prix que ce puisse être ; pour peu que nous les écoutions et que nous en suivions les mouvemens, elles nous font en mille rencontres violer la loi de Dieu, et nous précipitent en toutes sortes de péchés. C'est ce que nous éprouvons tous les jours ; et si dans ces derniers siècles l'iniquité, selon l'expression de l'écriture, est devenue plus abondante que jamais, ce débordement de mœurs que nous voyons dans tous les états, ne vient que des passions qui se sont acquis un nouvel empire, et ont pris sur les hommes un ascendant plus absolu. Car à mesure qu'elles croissent et qu'elles s'enflamment, elles vont où elles nous font aller aux plus grands excès. Tant de riches intéressés ne commettroient pas des injustices si criantes, sans l'insatiable avarice qui les dévore ; tant de mondains ambitieux ne formeroient pas de si détestables entreprises, sans l'envie démesurée de s'élever qui les possède ; tant de voluptueux et de libertins ne se plongeroient pas en de si honteuses débauches, sans l'amour du plaisir qui les enchante : ainsi des autres. La passion est la racine de tout cela ; et plus elle s'est fortifiée, plus elle a de pouvoir pour résister aux remords de la conscience et pour les surmonter.

Il est vrai néanmoins que nos passions n'attaquent pas toujours si ouvertement notre innocence : mais c'est en cela même qu'elles sont encore plus dangereuses ; et on peut bien leur appliquer ce que saint Léon pape disoit de l'esprit tentateur et de ses artifices pour nous surprendre, qu'un ennemi caché est d'autant plus à craindre qu'il porte plus secrètement ses coups, et qu'on est moins en garde contre lui. En mille sujets c'est la passion qui nous inspire, lorsque nous pensons être conduits par le motif le plus pur et le plus saint. Elle entre dans toutes nos délibérations ; elle a la meilleure part dans toutes nos résolutions ; comme l'ange de Sâtan, elle se transforme en ange de lumière ; et à moins que le crime ne soit évident, il n'y a rien qu'elle ne nous justifie, dès qu'elle s'y trouve intéressée. D'où il arrive qu'on tombe dans une infinité de péchés, sans presque les apercevoir, et qu'on demeure sans inquiétude dans des dispositions et des engagemens d'affaires qui devroient nous faire trembler.

De là donc il faut conclure que le préservatif le plus salulaire, et même le plus nécessaire pour mettre à couvert l'innocence de notre cœur, est de le circoncire spirituellement ; c'est-à-dire, d'observer

avec soin les passions dont il est plus susceptible, et de nous appliquer sans relâche à les détruire. Prenons ce glaive évangélique dont parloit Jésus-Christ, et qu'il est venu nous apporter. Avec ce glaive tranchant et consacré par la grâce du Seigneur, attaquons ces passions si vives et si impétueuses qui nous entraînent, ces passions si subtiles et si artificieuses qui nous séduisent, ces passions si terrestres et si matérielles qui nous tiennent dans l'esclavage des sens. Faisons, autant qu'il nous est possible, la même dissection de notre âme, que Dieu en fera dans son jugement dernier, selon le témoignage de l'apôtre. Pénétrons jusque dans les jointures, jusque dans les replis les plus secrets, où nos passions se cachent; et sans les ménager, sans leur accorder aucune trêve, quelque part que nous les trouvions, donnons-leur le coup de la mort. Dès que nous aurons purgé notre cœur de ce mauvais levain, il nous sera facile, avec le secours du ciel, d'en fermer l'entrée au péché et de nous garantir de sa contagion.

En effet, supposons un homme bien maître de ses passions, ou pour mieux dire, en qui les passions soient bien éteintes; sans être impeccable, ce sera

un homme irrépréhensible. Comme il ne sera ni aveuglé, ni animé par la passion, il suivra en toutes choses la droite raison et la religion. Et puisque nous ne péchons qu'en nous écartant de ces deux principes, il est aisé de voir en quelle pureté de cœur il vivra, et combien de chutes il évitera. Il sera fidèle à Dieu, charitable envers le prochain, juste et réglé dans toutes ses actions. Il jugera bien de tout, il en parlera bien. Il n'y aura ni espérance qui l'attire, ni crainte qui le retienne aux dépens de son devoir; point de colère qui l'emporte, point de ressentiment qui l'envenime, point de plaisir qui le tente, point de grandeur qui l'éblouisse, point de prétentions, d'intrigues, de retours vers soi-même ni vers ses propres avantages; et de là quelle candeur d'âme! Bienheureux ceux qui ont ainsi le cœur net de toute tache et de tout désir mal ordonné: car ils seront en état de voir Dieu, et de goûter ses plus intimes communications.

Mais au contraire qu'une passion demeure enracinée dans le fond de l'âme, et qu'elle y ait toujours le même empire, en vain vous pratiquerez d'ailleurs les plus saintes œuvres, en vain même vous aurez à certains jours les meilleurs sen-

timens, et vous paroîtrez être dans les meilleures dispositions ; tandis que ce serpent vous infectera de son venin, tandis qu'il vous fera entendre sa voix, comme à la première femme, et que vous lui prêterez l'oreille, il n'y aura point d'abîme où vous ne vous précipitiez en peu de temps, ni d'écueil où vous n'alliez malheureusement échouer. Et voilà ce qui trompe, au tribunal de la pénitence, tant de pécheurs qui donnent quelquefois toutes les marques de la plus sincère conversion, et qu'on voit néanmoins presque aussitôt rentrer dans leurs premières voies, et retourner à leurs mêmes habitudes. Est-ce qu'ils ne sont pas touchés de la grâce, et qu'ils ne veulent pas de bonne foi changer de conduite et réformer leur vie ? Il faut convenir qu'il y en a plusieurs dont les résolutions sur cela sont actuellement telles qu'ils le témoignent. D'où vient donc qu'ils retombent si vite ? c'est que pour rendre dans la suite leurs résolutions efficaces, il falloit deux sortes de retranchemens : l'un extérieur, et l'autre intérieur. Le premier étoit d'arrêter les effets de la passion, et d'en retrancher les actes criminels, et c'est ce qu'ils se sont proposés. Mais afin d'y réussir, il étoit nécessaire de faire en même temps,

pour ainsi parler, une autre circoncision plus importante ; c'est-à-dire, de retrancher la passion elle-même comme le principe du mal, et de la bannir du cœur. Or voilà à quoi ils n'ont pas pensé, et sur quoi ils se sont flattés et ménagés, dans la fausse persuasion où ils étoient, que sans se défaire de cette passion qui leur plaît, ils sauroient la modérer et la retenir. Erreur qu'ils ont bientôt eu lieu de reconnoître par les promptes et déplorables rechutes, qui les ont replongés dans les mêmes précipices, et rengagés dans les mêmes désordres.

De tout ceci, apprenons de quelle conséquence il est pour nous, selon l'avertissement du prophète, de nous faire un cœur nouveau, si nous voulons nous rétablir et nous maintenir devant Dieu dans la sainte innocence que nous avons tant de fois perdue. Plût au ciel, que dès l'âge le plus tendre, et dès les premières années de la vie, on travaillât à se purifier de la sorte, et à se dégager de tout ce qui pourroit nous corrompre. Plus nous différons, plus nos passions croissent et prennent l'ascendant sur nous. On eût pu assez aisément dans la jeunesse couper cours à cette passion, dont on n'est presque plus le maître, depuis qu'elle s'est invétérée et comme

changée dans une seconde nature. Cela ne regarde pas seulement les jeunes personnes ; mais il n'est pas moins vrai des autres, que dès qu'ils découvrent dans eux quelque vice naturel, quelque inclination et quelque penchant vers un péché, ils ne doivent pas tarder d'un moment à prendre les armes, et à chasser ce démon qui s'est emparé de leur cœur. Et qu'on ne prétende point se rassurer sur ce que la passion ne paroît pas encore bien forte. Prévenons le mal de bonne heure ; prévenons-le jusque dans les plus petites choses. C'est par une telle précaution qu'on évite les plus grandes maladies du corps, et c'est par là même qu'on se garantit d'une ruine totale de l'âme.

Maximes dont on n'a pas de peine à convenir en général ; car elles sont sensibles et confirmées par l'expérience la plus commune : mais d'en venir à l'effet, c'est ce qui étonne ; et les difficultés qu'on y trouve, font souvent une si vive impression, qu'on désespère de les vaincre, et qu'on n'ose pas même l'entreprendre. Aussi est-il constant, pour ne rien dissimuler, que d'arracher du cœur une passion, c'est de toutes les entreprises la plus grande et celle où l'homme éprouve plus de combats et plus de contradictions : c'est

s'arracher en quelque manière à soi-même; c'est mourir à soi-même, et y mourir autant de fois qu'il y a d'efforts à faire et d'obstacles à surmonter. Or le moyen, dit-on, d'être ainsi continuellement aux prises avec soi-même; et seroit-ce vivre que d'en être réduit là? Non, ce ne seroit pas vivre selon la chair, mais ce seroit vivre selon l'esprit de Dieu. En quoi nous devons remarquer un nouvel avantage de cette mortification des passions : car elle ne nous sert pas seulement à conserver l'innocence du cœur, mais à nous élever et à nous faire parvenir au plus haut point de la sainteté chrétienne.

II. Mortification des passions, moyen de s'élever à une haute sainteté par la pratique des plus excellentes vertus. Pour bien entendre cette seconde vérité, il n'y a qu'à développer et à comprendre le vrai sens de ces adorables et divines leçons, que nous fait le Sauveur du monde dans son évangile, et que nous font les apôtres dans leurs épîtres : savoir, qu'il faut se dépouiller de soi-même; qu'il faut haïr son âme et la perdre en cette vie, afin de la sauver dans l'autre; qu'il faut rompre les liaisons les plus étroites, et se séparer même de son père, de sa mère; que pour être à Dieu,

il faut crucifier la chair, et toutes les concupiscences de la chair; que le royaume du ciel ne s'emporte que par violence, et qu'il faut s'efforcer et prendre infiniment sur soi pour y arriver. Voilà sans contredit ce qu'il y a de plus sublime dans la pratique de la sainteté. Or qui ne voit pas que tout cela est contenu dans la mortification des passions? Car qu'y a-t-il dans nous de plus naturel et de plus intime que nos passions; et n'est-ce pas en les détruisant, que nous nous dépouillons de nous-mêmes? Qu'est-ce que haïr notre âme et la perdre, selon la pensée du fils de Dieu; n'est-ce pas refuser à notre cœur tout ce qu'il désire et qu'il recherche par le mouvement des passions, et lui interdire tout ce qui flatte ses inclinations sensuelles et qui contribue à les entretenir? Avons-nous des liaisons plus étroites que celles qui sont formées par nos passions? Avons-nous de plus vives et de plus ardentes convoitises, que celles qui sont excitées par nos passions? Est-il rien où nous sentions plus de résistance, et où nous ayons plus de violence à nous faire, que lorsqu'il s'agit de dompter nos passions et de les amortir? D'où il s'ensuit, que tout ce qu'il y a de plus parfait dans la loi que nous professons, se rapporte à la mortifi-

ation du cœur et des passions, et que c'est par là que nous vivons en chrétiens, et en parfaits chrétiens.

Aussi le premier soin, et même, à proprement parler, l'unique soin de tous les saints a été de régler leur cœur, et de mortifier toutes leurs passions. Ce n'est pas qu'ils aient négligé le reste : l'assiduité à la prière, les macérations du corps. Au contraire, nous savons combien ces exercices leur étoient familiers et ordinaires, jusqu'à passer les nuits entières dans la contemplation des choses divines, jusqu'à s'exténuer et se ruiner le corps par leurs fréquentes et sanglantes austérités. Mais ces prières, ces mortifications de la chair, ils ne les envisageoient que comme des moyens pour atteindre à la fin qu'ils se proposoient, et qui étoit de purifier leur cœur de tout ce qu'il y avoit encore de terrestre et d'humain.

C'est donc par là qu'ils estimoient toutes les pratiques extérieures ou de piété ou de pénitence; et sans cela on peut dire qu'elles perdent extrêmement de leur prix. C'est là ce qui distingue la vraie et solide dévotion, d'une dévotion superficielle et apparente. Malgré la perversité du siècle, on trouve encore assez de personnes qui veulent, ce semble, pratiquer la vertu :

mais quelle est communément l'illusion où donnent ces âmes prétendues vertueuses ? C'est qu'elles bornent tous leurs soins à régler et à sanctifier le dehors ; à quitter certains ornemens mondains ; à s'interdire certaines compagnies et certains divertissemens ; à visiter les prisons, les hôpitaux ; à fréquenter les autels, et à se rendre assidues aux prédications, aux cérémonies de religion ; à faire de bonnes lectures ; à méditer et à prier. Tout cela sans doute a son mérite, mais souvent un mérite bien au-dessous de l'idée qu'elles s'en font. Car ce n'est point là précisément ni particulièrement ce que Dieu demande d'elles. Il veut, avant toutes choses, qu'elles s'adonnent à la réformation de leur cœur, parce que ce qu'il y a de plus précieux en nous, c'est le cœur ; parce que ce qui nous coûte le plus, c'est la circoncision du cœur ; parce qu'avec le secours d'en haut, c'est du cœur que dépend toute notre sanctification.

Or voilà ce que tant d'âmes pieuses, ou qui passent pour pieuses, et ne le sont que de nom, ne comprennent point assez. Sous cette belle montre de piété qui frappe la vue, elles ont leurs passions qu'elles tiennent cachées, et qu'elles nourrissent au fond de leur cœur. Quoique ce ne soit

as de ces passions grossières qui portent
u crime et au libertinage, ce sont néan-
noins des passions qui, pour être plus
pirituelles, n'en sont pas moins vives
ans les rencontres, et dont les effets ne
e font que trop apercevoir. Un direc-
eur sage et habile, qui voudroit entre-
prendre la guérison d'un mal d'autant plus
angereux qu'il est interne et qu'il atta-
ue de plus près le cœur, a le déplaisir de
rouver ces âmes, d'ailleurs si dociles,
ellement aveuglées là dessus et si délica-
es, qu'elles n'écoutent rien de tout ce
u'il leur dit : qu'il leur parle d'oraisons,
e communions, même de quelques œu-
res de pénitence, elles ne se lasseront
oint de l'entendre ; mais qu'il vienne à
eur proposer des moyens pour humilier
eur esprit hautain, pour adoucir leur
umeur aigre, pour modérer leurs saillies
rop promptes, pour combattre leurs anti-
athies, leurs animosités, leurs envies se-
rètes, c'est là qu'elles cessent de lui don-
er la même attention. D'où il arrive que
es passions fomentées et entretenues dans
e cœur, les font tomber en milles foibles-
e. qui scandalisent le prochain, et en des
a tes presque journalières avec lesquelles
lles se promettent en vain d'accorder une
iété véritable et parfaite.

Ainsi, l'un des plus puissans motifs pour nous engager à la mortification de notre cœur, est de la considérer comme un moyen de perfection, et comme le moyen le plus efficace. Je dis le plus efficace, et c'est l'avis important que nous donne saint Jérôme : vous ferez, dit ce saint docteur, autant de progrès dans les voies de Dieu, que vous remporterez de victoires sur vous-mêmes. Car chacune de ces victoires demandera de vous bien des combats, et chacun de ces combats bien des sacrifices plus agréables à Dieu, que tous les sacrifices de l'ancienne loi. Pourquoi plus agréables à Dieu? Saint Bernard en apporte la raison, et elle est incontestable : c'est que dans les sacrifices de la loi judaïque on n'immoloit qu'une chair étrangère, que la chair des animaux, au lieu qu'ici l'homme s'immole lui-même en immolant son propre cœur et sa propre volonté. Pour peu que nous soyons touchés du désir de notre avancement selon l'esprit et selon Dieu, nous ne devons rien estimer davantage que ce qui peut tant y contribuer, ni rien embrasser avec plus d'ardeur.

Dans cette guerre sainte que nous aurons à soutenir, nous avons besoin d'aide et d'appui; mais en est-il un plus

résent et plus assuré que la grâce du Seigneur et sa divine assistance? C'est lui-même qui nous appelle, lui qui nous invite et qui nous met les armes à la main: est-ce pour nous manquer dans l'occasion et pour ne pas seconder nos efforts? C'est la cause que nous avons à défendre, ce sont ses ennemis que nous avons à combattre; car nos passions sont dans nous les ennemis de Dieu les plus déclarés, les plus animés, les plus obstinés. Elles ne cherchent qu'à nous détacher de lui, et à nous soulever contre lui; et parce qu'elles ne sont pas toujours assez fortes pour nous porter à une révolte et à une séparation entière, du moins s'opposent-elles aux mouvemens de notre ferveur, et à toutes les vues de perfection qu'il lui plaît de nous inspirer. Or encore une fois quand il nous verra agir contre ses ennemis et pour ses intérêts, nous abandonnera-t-il? Allons donc à lui avec confiance, et comptons sur sa protection. Laissons murmurer la nature; laissons-la s'effrayer, se récrier, former mille obstacles: revêtus de la vertu céleste, nous deviendrons insensibles à ses cris, inaccessibles à ses traits, invincibles à toutes ses attaques; que dis-je! plus même ses cris se feront entendre à nous, plus ses traits se feront sentir, plus ses attaques

seront violentes ; et plus, en y résistant et les surmontant, nous nous enrichirons de mérites, nous monterons de degrés, nous nous perfectionnerons et nous nous sanctifierons. Car le mérite devant Dieu le plus relevé, et la sainteté la plus éminente, c'est de savoir se renoncer et se vaincre. Heureux triomphe d'où suit un troisième avantage de la mortification des passions, qui est le repos de l'âme et la paix.

III. Mortification des passions, moyen de nous établir dans la paix, et de jouir d'un parfait repos. C'est un trésor, mais un trésor semblable à celui de l'évangile ; c'est-à-dire, un trésor qu'on ne peut payer trop cher, et qui mérite d'être acheté au prix de toutes choses, que de trouver la paix dans soi-même, d'être bien avec soi-même, de se posséder soi-même, non seulement, comme disoit Jésus-Christ, par la pratique d'une humble patience et d'une pleine résignation aux ordres de Dieu, mais par la tranquillité et le calme de tous les mouvemens de son cœur. Être dans cette situation qu'il est plus aisé d'imaginer et d'exprimer que de sentir et d'éprouver, c'est un avant-goût de la béatitude du ciel ; c'est ce que nous concevons dans le séjour des bienheureux de plus

In patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras. *Luc. c. 21. 19.*

plus digne de nos souhaits après la vue de Dieu, et ce qui doit être un jour pour nous le comble même de la gloire. Cette paix éternelle dont jouissent les saints ; cette paix qui ne sera jamais troublée ni interrompue ; cette paix qui réconciliant l'homme avec lui-même, fera cesser dans lui toutes les révoltes intérieures ; cette paix qui nous rétablira dans l'état d'innocence où Dieu nous avoit créés ; voilà ce que Dieu promet à ses élus, et voilà à quoi nous aspirons. Mais il ne suffit pas, dit saint Augustin, d'y aspirer et d'y prétendre : voilà à quoi nous devons nous disposer, et de quoi il faut dès cette vie que nous commencions à faire l'essai, nous efforçant au moins d'en approcher, et nous élevant au-dessus de cette basse région où se forment les orages et les tempêtes ; au-dessus de ce petit monde qui est en nous, et qui n'est pas moins tumultueux ni moins difficile à pacifier, que le grand monde qui est autour de nous. Or il est certain que jamais nous n'y pourrons établir une paix solide sans la mortification du cœur et de ses passions.

Car pour en être sensiblement persuadé, il n'y a qu'à voir quels sont les principes ordinaires de toutes les inquiétudes et de tous les troubles de notre

âme. Ne sont-ce pas nos désirs et nos passions? nos désirs trop vifs, trop empressés; et nos passions trop impétueuses et trop ardentes; nos désirs qui se multiplient sans cesse, qui se combattent les uns les autres, qui se proposent des objets tout contraires, qui souvent se portent à des choses incapables de nous contenter, à des choses dont la possession nous devient plus onéreuse qu'avantageuse; et nos passions qui sont vaines, qui sont injustes, qui sont extrêmes, qui sont sans bornes? N'est-ce pas là, dis-je, ce qui nous empêche de pouvoir être en paix avec nous-mêmes, et ce qui excite au milieu de nous cette guerre intestine, que saint Paul ressentoit comme nous et dont il se plaignoit si amèrement? Il faut donc posséder notre âme dans la paix, la dégager de ces désirs inquiets et de ces passions déréglées. Il faut éteindre le feu de cette cupidité qui nous brûle; il faut réprimer cette ambition qui nous agite; il faut rompre ces attaches qui nous captivent, qui nous tourmentent, qui nous déchirent le cœur et nous causent mille douleurs.

Or, il n'y a que la mortification de l'esprit qui puisse nous rendre ce bon office. Désirer peu de choses; et celles que

l'on désire, les désirer peu : voilà les salutaires effets de cette mortification chrétienne. Voilà ce que les païens eux-mêmes ont enseigné, ont exalté, ont envié et ambitionné ; mais ce qu'ils n'ont jamais bien pratiqué. C'est l'avantage des vrais chrétiens et le fruit propre de sa sagesse évangélique.

Oui, si nous voulons vivre contents, désirons peu de choses, non seulement, dit saint Chrysostome, parce qu'il y a peu de choses qui soient désirables, mais parce qu'il est impossible d'en désirer beaucoup sans perdre le repos, qui vaut mieux que tout ce que l'on désire. Et les choses que nous désirons, désirons-les peu ; non seulement, ajoute ce père, parce qu'elles ne méritent pas d'être autrement désirées, mais parce que les désirant beaucoup, elles deviennent immanquablement le sujet de mille peines. Désirer peu de choses hors de Dieu, c'est ce que saint Augustin appelle la mort des désirs ; et cette mort des désirs, n'est-ce pas la mortification dont nous parlons ? Et ce qu'on désire, le désirer peu, c'est en quoi consiste cette sainte indifférence, qui tient l'âme dans une assiette toujours égale et qui la met au-dessus de toutes les contrariétés et de tous les accidens.

Ce n'est pas une indifférence de naturel, ni une indifférence de philosophe; mais une sainte indifférence; c'est-à-dire, une indifférence fondée sur les principes de la religion, qui nous fait mépriser tous les objets créés, et qui tourne vers des biens réels toutes nos affections. Soyons en ce sens et selon l'esprit du christianisme, indifférens à tout sur la terre, ou du moins ne nous entêtons de rien. Outre que l'entêtement est partout vicieux, il ne laisse jamais le cœur dans une disposition paisible, parce qu'il est toujours impatient et violent.

Ceci convient à toutes les passions et à tous les désirs qu'elles nous inspirent; mais la voie la plus sûre et la plus courte pour pacifier notre cœur, c'est d'attaquer d'abord la passion qui domine le plus en nous, et de mortifier les désirs où nous remarquons plus de vivacité et plus de sensibilité. Car c'est là comme le premier mobile de l'âme; c'est la source de tous les chagrins qui l'affligent. Souvent une seule passion est plus difficile soumettre et fait plus de ravage dans un cœur, que toutes les autres ensemble. Souvent il est aisé de retrancher toutes les autres et de se mortifier sur toutes les autres: mais du moment qu'il s'agit de la passion

dominante, et qu'on veut la contredire, ce n'est plus à beaucoup près la même facilité, et l'on n'en éprouve que trop les retours fâcheux et les soulèvemens. Cependant il n'y a point de paix à espérer tant que cette passion ne sera pas détruite. Fussiez-vous dans tout le reste l'homme le plus modéré, le plus raisonnable, le plus sage, c'est assez de cette passion pour vous agiter et pour faire votre supplice. Elle vous remplira l'esprit de mille idées, de mille vues, de mille réflexions désagréables. Elle excitera dans votre cœur mille regrets, mille jalousies, mille dépits, mille ressentimens pleins d'aigreur et d'amertume. Elle vous mettra dans la tête mille desseins, mille projets, mille entreprises aussi embarrassantes que vaines et chimériques. Elle vous engagera dans des partis, dans des intrigues, où, peut-être, vous aurez autant de déboires, de dégoûts, d'ennuis, de traverses à essuyer, que de pas à faire. Elle remuera même en sa faveur toutes les autres passions, qui d'ailleurs demeuroient dans le silence et vous laissoient dans le calme. Elles les allumera; et comme il ne faut quelquefois qu'un séditieux pour soulever tout un pays, il ne faudra que cette passion pour causer dans votre âme un bou-

leversement général : souvent encore ce sera dans les moindres occasions et sur les plus petits sujets. Une étincelle produit le plus vaste incendie ; et une bagatelle qu'on n'observeroit pas en tout autre rencontre et qui ne feroit nulle sensation, est capable, dès qu'elle intéresse la passion dominante, de porter aux plus grandes extrémités.

On le voit tous les jours, et on le connoît par soi-même. O que vous vous seriez épargné de mouvemens et d'agitations, soit dans vous-même, soit hors de vous-même, si de bonne heure vous aviez écrasé ce ver qui vous pique et qui vous ronge ! De quelle paix vous jouiriez et de quelle heureuse liberté ! Tel étoit, dès ce monde, le bonheur des saints : ils étoient contens de tout ; et à n'avoir même égard qu'à la vie présente, on peut dire, dans un vrai sens, que jusques au milieu de leurs plus austères pénitences, ils menoient la vie la plus douce, parce qu'ils ne craignoient rien de tout ce que nous craignons sur la terre, qu'ils ne désiroient rien, et que par l'extinction de toutes les passions humaines, ils avoient trouvé le secret de s'élever au-dessus de tous les événemens, et de passer leurs jours dans une indépendance et une tranquillité que rien n'étoit capable d'altérer.

C'est ce qui a fait dire à saint Basile, qu'il y a beaucoup moins de peine à mortifier ses passions, qu'à ne les mortifier pas. Cette proposition a de quoi nous surprendre et peut nous paroître un paradoxe; mais c'est une vérité très-constante. Car autant qu'on fait de violence à ses passions et qu'on les mortifie, autant on se dispose à goûter la paix; au lieu qu'on la perd en ne les mortifiant pas et en suivant leurs aveugles convoitises. La santé du corps consiste dans le tempérament des humeurs. Qu'une humeur vienne à prédominer, et que ce tempérament se dérange; de là les infirmités et les douleurs les plus cuisantes. Il en est de même par rapport à la paix de l'esprit; elle consiste dans la modération de nos désirs et de nos passions, qui en sont comme les humeurs. Tant que ces désirs ne seront pas mesurés, que ces passions ne seront pas réglées, l'esprit sera toujours ou abattu par la tristesse, ou transporté par la colère, ou envenimé par la haine, ou resserré par la crainte. Il y aura toujours quelque chose qui le blessera : car il aura beau vouloir se contenter et en chercher les moyens; ses désirs étant sans mesure, ils ne seront jamais satisfaits; et ses passions étant sans règle, elles demanderont toujours davantage.

Or pour en revenir à la pensée de sai
Basile, dès-là qu'on se procure la paix
détruisant ses passions, et qu'on ne pe
l'avoir en les flattant et les nourrissan
il y a par conséquent moins à souffrir da
la pratique de la mortification chrétienn
qui nous les fait combattre et qui les tie
soumises, que dans les vains ménagemer
de l'amour-propre, qui prend leur défen
et se met de leur parti pour les seconde
Car ce qui doit faire la félicité d'un éta
en cette vie comme en l'autre, c'est la pa
qu'on y possède. Soyons abandonnés d
monde et dépourvus de tous les biens d
monde, mais ayons la paix au dedans
nous : avec cela nous sommes heureu
Vivons au contraire dans l'opulence, dan
la splendeur, parmi toutes les aises et tout
les douceurs du monde, mais n'ayons pa
la paix; tout dès-lors nous est insipide
richesses, grandeurs, fortune, et nous d
venons malheureux. Pouvons-nous dor
en trop faire pour l'avoir, et y a-t-il rie
que nous ne devions pour cela sacrifier
C'est le fruit de la mortification intérieur
et c'est le partage des âmes qui se déta
chant d'elles-mêmes, s'attachent à vous
Seigneur, et ne veulent se reposer qu'e
vous. Vous êtes le Dieu de la paix, et vou
savez bien dédommager un cœur des vain
plaisi

plaisirs dont il se prive en renonçant à ses passions et à leurs objets corrupteurs. Vous nous l'avez apportée, cette paix, et vous nous l'avez fait annoncer par vos anges. Vous nous avez en même temps apporté l'épée et la guerre : mais c'est justement par cette épée, par cette guerre spirituelle et domestique contre nos vices et nos inclinations perverses, que nous devons obtenir la sainte paix dont vous êtes l'auteur. Soutenez-nous dans la résolution où nous sommes de la mériter, à quelque prix que ce puisse être, et de nous y affermir de telle sorte par votre grâce, que rien ne nous l'enlève jamais, ni dans le temps, ni dans l'éternité.

Pensées diverses sur la pénitence et le retour à Dieu.

¶ Le mondain dit : il faut que Dieu soit un maître bien exact et bien rigoureux, puisqu'il ne pardonne rien sans pénitence. Et moi je dis : il faut que Dieu soit un maître bien indulgent et bien miséricordieux, puisqu'on obtient de lui le pardon de tout par la pénitence.

¶ Pourquoi railler de la conversion de cet homme ? ce qu'il fait, c'est ce qu'il faudra que vous fassiez vous-même un

jour ; et c'est même, si vous n'avez pas renoncé entièrement à votre salut, ce que vous vous proposez de faire. Car voulez-vous vivre jusqu'au dernier moment dans votre péché ? y voulez-vous mourir ? j'ose dire qu'il n'y a point de pécheur si abandonné, qui porte jusque-là le désespoir.

¶ Il y a certains sentimens du cœur dont on ne se fait pas beaucoup de peine et où l'on s'entretient même avec plaisir, parce que d'un côté ils flattent la passion, et que de l'autre on ne les pénètre point assez pour se les bien développer à soi-même. Si dans une réflexion sérieuse on s'attachoit à les approfondir, on en découvriroit tout d'un coup le désordre et l'énorme absurdité. Tel est le sentiment d'un homme qui vit impénitent dans l'espérance de mourir pénitent : je veux dire, qui mène une vie criminelle, et qui s'y autorise par la pensée qu'un jour il fera pénitence, et qu'il ne mourra point avant que de s'être remis en grâce auprès de Dieu. Je prétends que c'est là de toutes les contradictions la plus insensée et la plus monstrueuse. Pour mieux comprendre l'extrême folie et l'affreux déréglement de raison où tombe ce pécheur, il n'y a qu'à considérer la nature de la pénitence. Car qu'est-ce que la pénitence ? c'est un re-

pentir, mais un vrai repentir ; c'est une douleur, mais une vraie douleur des offenses commises contre Dieu. Il faut que cette douleur mette le pénitent dans une telle disposition, qu'au prix de toutes choses il voudroit n'avoir jamais déplu à Dieu, ni jamais offensé Dieu.

Or, cela posé, voyons donc à quoi se réduit le raisonnement d'un pécheur qui se dit à lui-même : je n'ai qu'à vivre de la manière que j'ai vécu jusqu'à présent ; je n'ai qu'à demeurer dans mes habitudes : j'en ferai quelque jour pénitence. C'est comme s'il disoit : je n'ai qu'à vivre de la manière que j'ai vécu jusqu'à présent ; et pourquoi ? parce que je compte de me repentir quelque jour, et de me repentir véritablement d'avoir ainsi vécu. C'est comme s'il disoit : je n'ai qu'à demeurer dans mes habitudes ; et pourquoi ? parce que je compte d'être quelque jour touché d'une véritable douleur de m'y être engagé, ou de ne les avoir pas quittées de bonne heure. C'est comme s'il disoit : rien ne me presse de retourner à Dieu ; et pourquoi ? parce que je compte de ressentir quelque jour une telle peine de m'être séparé de lui, et de n'être pas retourné à lui dès à présent, que dans la force de mon regret, je serois prêt de sacrifier tout

pour n'avoir jamais eu le malheur de le perdre et d'être un moment hors de sa grâce. Est-ce là raisonner ; ou n'est-ce pas se jouer et de Dieu et de soi-même ? Sans la passion qui l'aveugle, et sans la forte impression que fait sur lui l'objet présent qui l'entraîne, le pécheur raisonneroit tout autrement, et du même principe il tireroit des conséquences toutes contraires. Car la maxime générale et universellement suivie de tout homme sage, c'est de ne rien faire dont on prévoie devoir un jour se repentir. De sorte qu'un des motifs les plus puissans que nous apportons à un ami, pour le détourner d'une chose qu'il entreprend, et sur quoi il nous consulte, est de lui dire : Vous en serez fâché dans la suite, vous en aurez du chagrin, vous vous en repentirez. S'il voit en effet qu'il y ait là dessus un juste sujet de craindre, et s'il se laisse persuader que ce qu'on lui prédit arrivera, bien loin de poursuivre l'entreprise, il n'hésite pas à l'abandonner. Ainsi l'apôtre écrivant aux Romains, leur disoit en ce même sens : *Quel avantage, mes frères, avez-vous trouvé dans des choses dont vous rougissez maintenant* ; et si vous avez connu que vous en deviez rougir, falloit-il vous y porter, et vous y obstiner ?

Rom. c. 6. 21.

¶ Un faux pénitent cherche à se ménager lui-même dans sa pénitence ; mais en se ménageant pour l'heure présente, c'est justement par là qu'il s'expose à de cruelles peines dans la suite, et à de fâcheux retours ; car pour peu qu'il soit instruit des devoirs de la pénitence, et qu'il ait de religion, il est difficile qu'il ne lui vienne pas dans la suite bien des remords et des reproches intérieurs, dont sa conscience est étrangement et continuellement troublée.

Cependant, me direz-vous, combien dans le monde voyons-nous de gens tranquilles sur leurs pénitences passées, quelque lâches et quelque imparfaites qu'elles aient été ? J'avoue qu'on ne voit que trop de ces demi-pénitens, sans trouble et sans scrupule : mais ce que je regarde comme le souverain malheur pour eux, c'est cette paix même où ils vivent. La paix dans le péché est un grand mal ; mais un mal encore infiniment plus à craindre, c'est la paix dans la fausse pénitence. Car du moins la paix dans le péché ne nous ôte pas la connoissance du péché. Un pécheur, tout endurci qu'il est, ne peut ignorer après tout qu'il a perdu la grâce de Dieu, qu'il est hors des voies de Dieu, et dans la haine de Dieu ; qu'à

chaque moment qu'il passe dans cet état, il peut mourir et être réprouvé de Dieu. Or, cette seule connoissance est toujours une ressource pour lui, quoiqu'éloignée, et peut servir à le réveiller de son assoupissement : au lieu que la paix dans la fausse pénitence, par la plus dangereuse de toutes les illusions, nous cache le péché ; nous persuade que le péché est détruit, lorsqu'il vit en nous plus que jamais, lorsqu'il y agit et qu'il y domine avec plus d'empire, lorsqu'il nous entraîne, sans que nous l'apercevions, dans l'affreux abîme d'une éternelle damnation. Car quelle espérance y a-t-il alors de ramener une âme égarée ? Si c'est la vue de ses offenses et le souvenir des désordres de sa vie qui se retrace quelquefois dans l'esprit de ce prétendu pénitent, il se dira à lui-même : j'ai péché, j'en conviens et je m'en confonds devant Dieu : mais enfin la pénitence efface tout ; j'ai demandé pardon à Dieu, je me suis confessé, on m'a ordonné des prières, des aumônes, et je m'en suis acquitté : que faut-il davantage ? Si l'on vient à lui représenter les jugemens de Dieu et leur extrême rigueur, il répondra qu'il a pris ses mesures, qu'il a eu recours aux prêtres et qu'il en a reçu l'absolution ; que Dieu ne juge pas deux fois, et par con-

séquent qu'il ne nous jugera point, après que nous nous serons jugés nous-mêmes. De cette sorte sa pénitence apparente n'a d'autre effet que de le confirmer dans une impénitence réelle et véritable. Or pouvons-nous rien concevoir de plus funeste en cette vie et de plus terrible, que de trouver la mort où l'on devoit trouver le salut, et de se damner par la pénitence même.

¶ Du plus grand mal nous pouvons tirer le plus grand bien ; et ce qui nous damne, peut servir à nous sauver. Cette habitude vicieuse, voilà ce qui fait le déréglement de votre vie, et ce qui vous mène plus directement à la perdition ; cette même habitude sacrifiée à Dieu, voilà ce qui peut faire votre prédestination, et vous élever au plus haut point de la gloire. Mais c'est une habitude honteuse. Il n'importe : toute honteuse qu'elle est, le sacrifice en est digne de Dieu et digne de vous.

¶ Rien ne nous donne une idée plus juste de la conduite que doit tenir un pécheur, et des précautions qu'il doit prendre après sa conversion pour se préserver des rechutes, que le régime de vie qu'observe un malade dans l'état de la convalescence. Car qu'est-ce à proprement parler, qu'un pécheur pénitent ? c'est un

malade qui sort d'une maladie très-dangereuse, et qui revient des portes de la mort, ou pour mieux dire des portes de l'enfer. Quoique sauvé du coup mortel dont il avoit été atteint, il est encore dans une extrême foiblesse, et il se ressentira long-temps des mauvaises impressions de ses habitudes criminelles : elles ont altéré toutes les puissances de son âme, et il ne peut faire un pas sans être en danger de tomber. Or que fait un malade qui pense à se rétablir, et qui veut reprendre ses forces ? Nous voyons avec quelle exactitude il obéit à toutes les ordonnances du médecin qui le gouverne ; avec quelle attention il prend garde aux temps, aux heures, aux manières, à tout ce qui lui est marqué ; avec quelle constance et quelle résolution il surmonte ses inclinations ou ses répugnances naturelles, il règle ses appétits, il mortifie son goût, s'abstient de ce qui lui plairoit le plus, il se prive de tout ce qui lui peut être nuisible ; c'étoit un homme de bonne chère, et il devient sobre et tempérant ; c'étoit un homme du monde, répandu dans le monde, et il devient retiré et solitaire ; c'étoit un homme de plaisir, et il renonce à tous ses excès et à toutes ses débauches. Qu'on vienne lui parler là dessus, le railler, le traiter

d'esprit foible, le tenter tout de nouveau: il n'y a ni discours, ni respect humain qui le touchent. Il y va de la vie, dit-il; et par cette seule réponse, il croit avoir pleinement justifié ses soins et toute la circonspection dont il use. Appliquons cela à un pécheur converti; car il n'y a pas un trait qui ne lui convienne : voilà son modèle, et la comparaison doit être entière; mais la pratique est bien différente, et c'est notre confusion. Le convalescent sacrifie tout à l'intérêt de sa santé; et combien de prétendus pénitens ne veulent rien sacrifier à l'intérêt de leur salut?

¶ A consulter l'évangile, et à s'en tenir précisément au texte et à la lettre, on diroit que Dieu réserve ses plus grandes faveurs aux pécheurs pénitens, et qu'il leur donne l'avantage sur les justes, qui néanmoins fidèles à toutes ses ordonnances, ont toujours vécu dans la règle et dans le devoir. *Parmi les anges de Dieu*, selon l'exprès témoignage du Sauveur des hommes, *on se réjouit plus de la pénitence d'un pécheur que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes.* En quelque sens que les interprètes expliquent ces paroles, elles nous représentent une vérité très-certaine; savoir, que Dieu dans tous les temps a favorisé

Luc. c. 15.

les pécheurs même les plus scandaleux des grâces les plus singulières, quand ils se sont retirés de leurs voies criminelles, et qu'ils ont embrassé son service.

Conduite de Dieu, que nous devons adorer : conduite fondée sur plus d'une raison, et en voici quelques-unes ; 1. parce que Dieu se plaît à faire éclater les richesses de sa grâce ; or il ne les fait jamais paroître avec plus d'éclat que dans ces sortes de pécheurs qui s'en sont rendus plus indignes : 2. parce que les grâces de Dieu, surtout certaines grâces particulières, sont beaucoup plus à couvert des atteintes de l'orgueil dans les mains de ces pécheurs que dans les mains des justes. Que veux-je dire ? un juste enrichi des dons célestes, et surtout de certains dons, peut plus aisément les attribuer en quelque manière à ses mérites, et, comme l'ange superbe, se laisser éblouir de sa splendeur et de sa gloire ; mais à quelque rang et à quelque degré qu'un pécheur soit élevé, il a dans la vue de ses égaremens passés un contre-poids qui le rabaisse, et qui lui sert de préservatif contre toutes les attaques d'une vaine estime de lui-même : 3. parce que Dieu veut s'attacher ces pécheurs, et leur adoucir, par les grâces qu'il leur communique, la pesanteur de

on joug auquel ils ne sont point accou-
umés, et sous lequel il seroit à craindre
ue leur foiblesse ne vînt à succomber :
parce que Dieu prétend enfin récom-
enser ces pécheurs du courage qu'ils ont
u à rompre les liens où ils étoient en-
agés, et des efforts qu'il leur en a coûté;
ar Dieu sait bien payer les sacrifices qu'on
ui fait. Tout ceci au reste ne va point à
'primer les justes, ni à leur rien ôter de
louange qui leur est dûe, à Dieu ne
laise, mais il est bon d'exciter par là les
écheurs et d'animer leur confiance. Le
éché commence par le plaisir, mais la
eine le suit de près; la pénitence, au
ontraire, commence par les larmes, mais
lle est bientôt suivie des délices de l'âme
s plus vives et les plus sensibles.

¶ Il faut qu'un pécheur converti loue
ieu, et qu'il ait du zèle pour la gloire
e Dieu, mais un zèle modeste et humble;
'est-à-dire, qu'il ne faut pas dès le len-
emain de sa conversion qu'il s'érige en
'formateur, qu'il devienne le censeur de
ut le genre humain, ni que tout à coup
lève l'étendard de la sévérité avec em-
ire et avec ostentation; mais qu'il édifie
ar son humilité, par sa charité, par sa
ouceur, par sa patience, par tous les
xercices d'une vraie et solide piété; car

comment oseroit-il entreprendre de guérir le prochain, tandis que ses plaies saignent encore et qu'elles ne sont pas bien fermées ? Il a assez à faire de pleurer ses péchés, de détruire ses mauvaises habitudes, de réparer devant Dieu et devant le monde la vie scandaleuse qu'il a menée ; et il doit se souvenir que le public n'attend pas sitôt de lui des prédications, mais des exemples.

¶ Après vous être si souvent et si longtemps écarté de votre devoir ; après avoir fait parler de vous et de votre conduite, dans tout un quartier, toute une ville, tout un pays : (car vous ne le savez que trop, et il n'y a point à vous le dissimuler,) vous vous êtes enfin reconnue ; et désormais par une pénitence exemplaire, par une vie pieuse et remplie de bonnes œuvres, vous expiez le passé, autant que vous croyez le pouvoir, et tâchez de satisfaire à la justice de Dieu. Voilà de quoi l'on ne peut assez bénir le ciel, ni assez vous féliciter vous-même. Mais j'apprends d'ailleurs qu'en devenant plus régulière par rapport à vous, vous devenez en même temps d'une rigueur outrée à l'égard du prochain ; qu'au soupçon le plus léger qui vous passe dans l'esprit, vous éclatez sans ménagement, et vous

raitez sans pitié les personnes qui dépen-
ent de vous; qu'une ombre dans eux
ous fait peur, et que vous prenez tout
n mauvaise part. Quoi donc, vous ne
ouvez une fois pardonner aux autres la
oindre faute? Hé! tant de fois il a fallu
ous pardonner les plus grands scandales.

DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE

DÉVOTION.

ègle fondamentale et essentielle de la vraie dévotion.

FAIRE de son devoir, son mérite par
pport à Dieu, son plaisir par rapport à
oi-même, et son honneur par rapport
u monde; voilà en quoi consiste la vraie
ertu de l'homme, et la solide dévotion
u chrétien.

I. Son mérite par rapport à Dieu : car
que Dieu demande singulièrement de
ous, et par-dessus tout autre chose,
est l'accomplissement de nos devoirs.
ès-là que ce sont des devoirs, ils sont
donnés de Dieu, ils sont de la volonté
e Dieu, mais d'une volonté absolue,

d'une volonté spéciale. Par conséquen
c'est en les remplissant et en les obser
vant, que nous plaisons spécialement
Dieu ; et plus notre fidélité en cela es
parfaite, plus nous devenons parfaits de
vant Dieu, et agréables aux yeux d
Dieu.

Aussi est-ce par là que nous nous con
formons aux desseins de sa sagesse dan
le gouvernement du monde, et que nou
secondons les vues de sa providence
Qu'est-ce qui fait subsister la société hu
maine, si ce n'est le bon ordre qui y règne
et qu'est-ce qui établit ce bon ordre e
qui le conserve, si ce n'est lorsque chacu
selon son rang, sa profession, s'acquitt
exactement de l'emploi où il est destiné
et des fonctions qui lui sont marquées
Et comme il y a autant de différence entr
ces fonctions et ces emplois, qu'il y e
a entre les rangs et les professions, i
s'ensuit que les devoirs ne sont pas partou
les mêmes ; et que n'étant pas les même
partout, il y a une égale diversité dan
la dévotion. Tellement que la dévotio
d'un roi n'est pas la dévotion d'un sujet
ni la dévotion d'un séculier, la dévotio
d'un religieux ; ni la dévotion d'un laïque
la dévotion d'un ecclésiastique ; ainsi de
autres.

Pour bien entendre ceci, il faut distinguer l'esprit de la dévotion et la pratique de la dévotion; ou la dévotion dans l'esprit et le sentiment, et la dévotion dans l'exercice et la pratique. Dans le sentiment et dans l'esprit, c'est partout, et ce doit être la même dévotion, parce que c'est partout et que ce doit être le même désir d'honorer Dieu, d'obéir à Dieu, de vivre selon le gré et le bon plaisir de Dieu. Mais dans la pratique et l'exercice, la dévotion est aussi différente, que les obligations et les ministères sont différens. Ce qui est donc dévotion dans l'un, ne l'est pas dans l'autre; car ce qui est du devoir et du ministère de l'un, n'est pas du devoir et du ministère de l'autre.

Règle excellente! juger de sa dévotion par son devoir, mesurer sa dévotion sur son devoir, établir sa dévotion dans son devoir. Règle sûre, règle générale et de toutes les conditions : mais règle dont il n'est que trop ordinaire de s'écarter. Où voit-on en effet ce que j'appelle dévotion de devoir? Cette idée de devoir nous blesse, nous gêne, nous rebute, nous paroît trop commune, et n'a rien qui nous flatte et qui nous pique. C'est néanmoins la véritable idée de la dévotion,

Tout autre dévotion sans celle-là, n'est qu'une dévotion imaginaire ; et celle-là seule, indépendamment de toutes les autres, peut nous faire acquérir les plus grands mérites et parvenir à la plus haute sainteté. Car on ne doit point croire que d'observer religieusement ses devoirs, et de s'y tenir inviolablement attaché dans sa condition, ce soit en soi peu de chose, et qu'on n'ait besoin pour cela que d'une vertu médiocre. Parcourons tous les états de la vie, et considérons-en bien toutes les obligations ; je prétends que nous n'en trouverons aucun qui, selon les événemens et les conjonctures, ne nous fournisse mille sujets de pratiquer ce qu'il y a de plus excellent dans la perfection évangélique.

Que faut-il, par exemple, ou que ne faut-il pas à un juge qui veut dispenser fidèlement la justice, et satisfaire à tout ce qu'il sait être de sa charge ? Quelle assiduité au travail ; et dans ce long et pénible travail où le devoir l'assujettit, que de victoires à remporter sur soi-même, que d'ennuis à essuyer et de dégoûts à dévorer ! Quel dégagement de cœur, quelle équité inflexible, et quelle droiture; quelle fermeté contre les sollicitations, contre les promesses, contre les menaces, contre le

le crédit et la puissance, contre les intérêts de fortune, d'amitié, de parenté, contre toutes les considérations de la chair et du sang! Supposons la dévotion la plus fervente : porte-t-elle à de plus grands sacrifices, et demande-t-elle des efforts plus héroïques ?

Que faut-il à un homme d'affaires, ou que ne lui faut-il pas pour vaquer dignement et en chrétien, soit au service du prince dont il est le ministre, soit au service du public dont il a les intérêts à ménager? Quelle étendue de soin, et quelle contention d'esprit! A combien de gens est-il obligé de répondre, et en combien de rencontres a-t-il besoin d'une modération et d'une patience inaltérable? Toujours dans le mouvement et toujours dans des occupations, ou qui le fatiguent, ou qui l'importunent; à peine est-il maître de quelques momens dans toute une journée, et à peine peut-il jouir de quelque repos. Imaginons la dévotion la plus austère; dans ses exercices les plus mortifians, exige-t-elle une abnégation plus entière de soi-même, et un renoncement plus parfait à ses volontés et à ses inclinations naturelles, aux douceurs et à la tranquillité de la vie? Que faut-il à un père et à une mère, ou que ne leur faut-il pas pour

veiller sur une famille, et pour la régler? Que n'en coûte-t-il point à l'un et à l'autre pour élever des enfans; pour corriger leur défauts; pour supporter leurs foiblesses; pour les éloigner du vice et les dresser à la vertu; pour fléchir leur indocilité; pour pardonner leurs ingratitudes et leurs écarts; pour les remettre dans le bon chemin et les y maintenir; pour les former selon le monde, et plus encore pour les former selon Dieu? Concevons la dévotion la plus vigilante et tout ensemble la plus agissante, a-t-elle plus d'attention à donner, plus de réflexions à faire, plus de précautions à prendre, plus d'empire à acquérir et à exercer sur les divers sentimens que les contrariétés et les chagrins excitent dans le cœur? Tel chargé du détail d'un ménage et de la conduite d'une maison, n'éprouve que trop tous les jours combien ce fardeau est pesant, et combien c'est une rude croix. Or, tout cela ce sont de simples devoirs; mais dira-t-on que l'accomplissement de ces devoirs devant Dieu n'ait pas son mérite et un mérite très-relevé? Je sais que le Sauveur du monde nous ordonne alors de nous regarder comme des serviteurs inutiles, parce que nous ne faisons que ce que nous devons; mais tout inutiles que nous sommes

à l'égard de Dieu qui n'a que faire de nos services, il est certain d'ailleurs que notre fidélité est d'un très-grand prix auprès de Dieu même, qui juge des choses, non par le fruit qu'il en retire, mais par l'obéissance et la soumission que nous lui témoignons.

II. Son plaisir par rapport à soi-même. Je n'ignore pas que l'évangile nous engage à une mortification continuelle ; mais je sais aussi qu'il y a un certain repos de l'âme, un certain goût intérieur que la vraie dévotion ne nous défend pas, ou pour mieux dire, qu'elle nous donne elle-même, et qu'elle nous fait trouver dans la pratique de nos devoirs. Car quoi qu'en pense le libertinage, il y a toujours un avantage infini à faire son devoir. De quelque manière alors que les choses tournent, il est toujours vrai qu'on a fait son devoir; et d'avoir fait son devoir, j'ose avancer que dans toutes les vicissitudes où nous exposent les différentes occasions et les accidens de la vie, cela seul est pour une âme pieuse et droite la ressource la plus assurée et le plus ferme soutien. Si l'on ne réussit pas, c'est au moins dans sa disgrâce une consolation, et une consolation très-solide, de pouvoir se dire à soi-

même, j'ai fait mon devoir. On s'élève contre moi, et je me suis attiré tels et tels ennemis; mais j'ai fait mon devoir. On condamne ma conduite, et quelques gens s'en tiennent offensés; mais j'ai fait mon devoir. Je suis devenu pour d'autres un sujet de raillerie, ils triomphent du mauvais tour qu'a pris cette affaire que j'avois entamée, et ils s'en réjouissent; mais en l'entreprenant j'ai fait mon devoir.

Cette pensée suffit à l'homme de bien, pour l'affermir contre tous les discours et toutes les traverses. Quoi qu'il lui arrive de fâcheux, il en revient toujours à cette grande vue qui ne s'efface jamais de son souvenir, et qui lui donne une force et une constance inébranlable: j'ai fait mon devoir. D'ailleurs, si l'on réussit, on goûte dans son succès un plaisir d'autant plus pur et plus sensible, qu'on se rend témoignage de n'y être parvenu qu'en faisant son devoir, et que par la bonne voie. Témoignage plus doux que le succès même. Un homme rend gloire à Dieu de tout le bien qu'il en reçoit, il en bénit le Seigneur, il reconnoît avec action de grâces que c'est un don du ciel; mais quoiqu'il ne s'attribue rien à lui-même comme étant de lui-même, il sait du reste qu'il ne lui est pas défendu de ressentir une secrète joie

d'avoir toujours marché droit dans la route qu'il a tenue ; de ne s'être pas écarté un moment des règles les plus exactes de la probité et de la justice, et de n'être redevable de son élévation et de sa fortune, ni à la fraude, ni à l'intrigue. Au lieu qu'il en est tout autrement d'une âme basse et servile, qui trahit son devoir pour satisfaire sa passion. Si cet homme prospère dans ses entreprises, au milieu de sa prospérité et jusque dans le plus agréable sentiment de ce bonheur humain dont il jouit, il y a toujours un ver de la conscience qui le ronge malgré lui, et un secret remords qui lui reproche sa mauvaise foi et ses honteuses menées. Mais c'est encore bien pis si ses desseins échouent, puisqu'il a tout à la fois le désespoir, et de se voir privé du fruit de ses fourberies, et d'en porter le crime dans le cœur, et d'en être responsable à la justice du ciel, quand même il peut échapper à la justice des hommes.

III. Son honneur par rapport au monde. Car s'il est de l'humilité chrétienne de fuir l'éclat, et de ne chercher jamais l'estime des hommes par un sentiment d'orgueil et par une vaine ostentation, le christianisme après tout ne condamne point dans nous un

soin raisonnable de notre réputation, sur ce qui regarde l'intégrité et la droiture dans la conduite. Or, ce qui nous fait cette bonne réputation qu'il nous est permis jusqu'à certain point de ménager, c'est d'être régulier dans l'observation de nos devoirs. Le monde est bien corrompu, il est plein de gens sans foi, sans religion, sans raison, et pour m'exprimer en des termes plus exprès, je veux dire que le monde est rempli de fourbes, d'impies, de scélérats; mais du reste j'ose avancer qu'il n'y a personne dans le monde, ou presque personne, si dépourvu de sens, ni si perdu de vie et de mœurs, qui n'estime au fond de l'âme et ne respecte un homme qu'il sait être fidèle à son devoir, inflexible à l'égard de son devoir, dirigé en tout et déterminé par son devoir. Ce caractère, malgré qu'on en ait, imprime de la vénération, et l'on ne peut se défendre de l'honorer.

Ce n'est pas néanmoins qu'on ne s'élève quelquefois contre cette régularité et cette exactitude, quand elle nous est contraire et qu'elle s'oppose à nos prétentions et à nos vues. Il y a des conjonctures où l'on voudroit que cet homme ne fût point si rigide observateur des règles qui lui sont prescrites, et qu'en notre faveur il relâ-

hât quelque chose de ce devoir si austère
lont il refuse de se départir. On se plaint,
n murmure, on s'emporte, on raille,
n traite de superstition ou d'obstination
ne telle sévérité ; mais on a beau parler
t déclamer, tous les gens sages sont édi-
és de cette résolution ferme et coura-
euse. On en est édifié soi-même après que
e feu de la passion s'est ralenti, et que l'on
st revenu du trouble et de l'émotion où
on étoit. Voilà un honnête homme, dit-
n ; voilà un plus homme de bien que moi.
On prend confiance en lui, on compte sur
a vertu, et c'est là ce qui accrédite la
iété, parce c'est là ce qui en fait la vé-
ité et la sainteté. Au contraire, si c'étoit
n homme capable de mollir quelquefois
ur l'article du devoir, et qu'il fût suscep-
ible de certains égards au préjudice d'une
délité inviolable, pour peu qu'on vînt
s'en apercevoir, son crédit tomberoit
out à coup, et l'on perdroit infiniment
e l'estime qu'on avoit conçue de lui. En
ain dans ses paroles tiendroit-il les dis-
ours les plus édifians ; en vain dans la
ratique s'emploieroit-il aux exercices de
plus haute perfection ; on n'écouteroit
en de tous ses discours, et toutes ses
rtus deviendroient suspectes. Il feroit
es miracles qu'on mépriseroit également,

et ses miracles, et sa personne; car on en reviendroit toujours à ce devoir dont il se seroit écarté, et on jugeroit par là de tout le reste.

Ce qu'il y a encore de plus remarquable, c'est qu'il ne faut souvent qu'une omission ou qu'une trangression assez légère en matière de devoir, pour décréditer ainsi un homme, quelque profession de vertu qu'il fasse et quelque témoignage qu'il en donne. Le monde est là dessus d'une délicatesse extrême, et le monde même le plus libertin. Tant la persuasion est générale, et le sentiment unanime, que la base sur quoi doit porter une vraie dévotion, c'est l'attachement à son devoir. Je ne veux pas dire que toute la piété consiste en cela ; mais je dis qu'il ne peut y avoir de vraie piété sans cela, et que cela manquant, nous ne pouvons plus faire aucun fond sur notre prétendue dévotion. Puissent bien comprendre cette maxime certaines âmes dévotes, ou réputées telles. Elles sont si curieuses de pratiques et de méthodes extraordinaires, et je ne blâme ni leurs méthodes ni leurs pratiques ; mais la grande pratique, la première et la grande méthode, est celle que je viens de leur tracer.

Saints

Saints désirs d'une âme qui aspire à une vie plus parfaite, et qui veut s'avancer dans les voies de la piété.

QUAND serai-je à vous, Seigneur, comme j'y puis être, comme j'y dois être, comme il m'importe souverainement d'y être, puisque c'est de là que dépend mon vrai bonheur en ce monde, et sur cela que sont fondées toutes mes espérances dans l'éternité?

Il est vrai, mon Dieu, par votre miséricorde, que je tâche à me conserver dans votre grâce. J'ai horreur de certains vices qui perdent tant d'âmes, et qui pourroient m'éloigner de vous. Je respecte votre loi, et j'en observe, à ce qu'il me semble, les points essentiels, ou je les veux observer. Que toute la gloire vous en soit rendue, car c'est à vous seul qu'elle appartient; et si je ne vis pas dans les mêmes déréglemens et les mêmes désordres qu'une infinité d'autres, c'est ce que je dois compter parmi vos bienfaits sans me l'attribuer à moi-même.

Mais, mon Dieu, d'en demeurer là; de borner là toute ma fidélité; de m'abstenir précisément de ces œuvres criminelles, dont la seule raison et le seul sentiment de la nature me font connoître la

difformité et la honte ; de n'avoir devant vous d'autre mérite, que de ne me point élever contre vous ; que de ne point commettre d'offense capable de me séparer de vous ; que de ne vous point refuser un culte indispensablement requis, ni une obéissance absolument nécessaire, est-ce là tout ce que vous attendez de moi ? est-ce là, dis-je, souverain Auteur de mon être, tout ce que vous avez droit d'attendre d'une âme uniquement créée pour vous aimer, pour vous servir et vous glorifier ? Cet amour qui vous est dû par tant de titres, cet amour de tout le cœur, de tout l'esprit, de toutes les forces, ce service, cette gloire, se réduisent-ils à si peu de chose ?

Qu'ai-je donc à faire, Seigneur ? hélas ! je le vois assez ; vous me le donnez assez à entendre dans le fond de mon cœur ; je me le dis assez à moi-même, et je me reproche assez là dessus à certains temps mon peu de résolution et ma foiblesse. Car ce ne sont pas les connoissances qui me manquent, ni même les bons désirs, mais le courage et l'exécution.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y auroit à faire pour moi, ce seroit de me détacher pleinement du monde et de m'attacher désormais à vous uniquement et inviola-

blement ; ce seroit de me conformer à ces âmes ferventes, qu'une sainte ardeur porte à toutes les pratiques de piété que vous leur inspirez, et qui peuvent dans leur état leur convenir ; ce seroit, en renonçant aux vains amusemens du monde, de m'adonner, selon ma condition et la disposition de mes affaires, à de bonnes œuvres, à la prière, à la considération de vos vérités éternelles, à la visite de vos autels, au fréquent usage de vos sacremens, au soin de vos pauvres, à tout ce qui s'appelle vie dévote et parfaite ; ce seroit de vaincre sur cela ma lâcheté et mes répugnances, de prendre une fois sur cela mon parti, de me déterminer enfin sur cela à suivre l'attrait de votre divin esprit, qui depuis si long-temps me sollicite, mais à qui j'oppose toujours de nouvelles difficultés et de nouveaux retardemens.

Hé quoi, Seigneur, faut-il tant de délibérations pour se ranger au nombre de vos serviteurs les plus fidèles, et, si je l'ose dire, au nombre de vos amis ? tout ne m'y engage-t-il pas ? n'êtes-vous pas mon Dieu ; c'est-à-dire, n'êtes-vous pas le principe, le soutien, la fin de mon être ? ne m'êtes-vous pas tout en toutes choses ? Que d'idées je me trace en ce peu de paroles ! plus je veux les pénétrer, et plus je

découvre de sujets d'un dévouement entier et sans réserve.

Dieu créateur et scrutateur des cœurs, voilà ce que je reconnois intérieurement et en votre présence ; mais pourquoi ne m'en déclarerois-je pas hautement et en la présence des hommes ? pourquoi n'en ferois-je pas devant eux une profession ouverte ? qu'ai-je à craindre de leur part ? En voyant mon assiduité et ma ferveur dans votre service, après avoir été témoins de mes dissipations et de mes mondanités, ils seront surpris de mon changement. On parlera de ma dévotion, on en rira, on la censurera ; mais cette censure, ou tombera sur des défauts réels, et je les corrigerai ; ou tombera sur des défauts imaginaires, et je la mépriserai. Du reste j'avancerai dans vos voies, je m'y affermirai ; et quoi qu'en pensent les hommes, j'estimerai comme le plus grand de tous les biens d'y persévérer, d'y vivre et d'y mourir.

Oui, Seigneur, c'est mon bien, et mon plus grand bien. Mon bien par rapport à l'avenir, et mon bien même pour cette vie présente et mortelle. Que ne l'ai-je mieux connu jusqu'à présent, ce bien si précieux, ce vrai bien ! Que n'ai-je su plutôt l'apercevoir à travers les charmes trompeurs, et les frivoles enchantemens qui me fas-

cinoient les yeux ! Tant que ce sera cet esprit de religion et de piété qui me conduira, quels avantages n'en dois-je pas attendre ? il amortira le feu de mes passions ; il arrêtera mes vivacités et mes précipitations ; il purifiera mes vues et mes intentions ; il réglera mes humeurs ; il redressera mes caprices ; il fixera mes inconstances : car une vraie dévotion s'étend à tout cela, et de cette sorte elle me préservera même de mille mauvaises démarches, et de mille écueils dans le commerce du monde. Et en effet, dans toutes mes résolutions et toutes mes actions, cet esprit religieux et pieux me servira de guide, de conseil : il me fera toujours résoudre, toujours agir avec maturité, avec modération et retenue, avec droiture de cœur, avec réflexion et avec sagesse. Mais surtout dans mes afflictions, dans toutes mes traverses et tous les chagrins inséparables de la misère humaine, c'est ce même esprit qui sera ma ressource, mon appui, ma consolation. Il me fortifiera, il réveillera ma confiance, il me tiendra dans une humble soumission à vos ordres ; et ces sentimens calmeront toutes mes inquiétudes, et adouciront toutes mes peines.

C'est ainsi, mon Dieu, que se vérifie l'oracle de votre apôtre. C'est ainsi que

la piété est utile à tout. Mais que fais-je? en me dévouant à vous, Seigneur, ce n'est point moi que je dois envisager ; mais je ne dois avoir en vue que vous-même. Il me suffit de vous obéir et de vous plaire ; il me suffit de glorifier, autant que je le puis, votre saint nom ; de rendre hommage à votre suprême pouvoir ; d'user de retour envers vous, et de reconnoître vos bontés infinies; de vous témoigner ma dépendance, mon zèle, mon amour. Voilà les motifs qui doivent me toucher, et que je dois me proposer. De tout le reste, je m'en remets aux soins paternels de votre providence : car elle ne me manquera pas; et m'a-t-elle manqué jusqu'à ce jour, m'a-t-elle manqué dans le cours même d'une vie tiède, négligente, d'une vie sans fruit et sans mérite, où vous n'avez point cessé de m'appeler et de me représenter mes devoirs ? Or il est temps de vous répondre, et ce seroit une obstination bien indigne, de résister encore à de si favorables poursuites. Je me rends, Seigneur, je viens à vous, je me confie en votre secours tout-puissant ; et comme c'est par vous que je commence, ou que je veux commencer l'ouvrage de ma sanctification, c'est par vous que je le consommerai.

Ah! Seigneur, si ce n'étoit par vous,

par quel autre le pourrois-je ? Seroit-ce par moi-même, lorsque dans moi je ne trouve que des obstacles ? Toute la nature en est alarmée, et y forme des oppositions au-dessus de mes forces, à moins qu'il ne vous plaise de me seconder. Une vie plus réglée, plus retirée, plus appliquée aux exercices intérieurs et toute contraire à mes anciennes habitudes, trouble mes passions, étonne mon amour-propre, ébranle mon courage, et me remplit d'idées tristes et déplaisantes. Grand Dieu, levez-vous ; prenez ma défense. Prenez-la contre moi-même, quoique pour moi-même. C'est contre moi-même que vous la prendrez, en me défendant de ces ennemis domestiques qui sont nés avec moi et dans moi, et qui conspirent à me détourner de la sainte résolution que j'ai formée ; mais ce sera en même temps pour moi-même, puisque ce sera pour le progrès de mon âme et pour mon salut.

Injustice du monde, dans le mépris qu'il fait des pratiques de dévotion.

A quoi bon tant de pratiques de dévotion et tant de menues observances ? La piété ne consiste point en tout cela ; mais dans le cœur. Ainsi parlent un homme,

une femme du monde, qu'on voudroit engager à une vie plus religieuse, et à certains exercices qu'on sait leur être très-convenables et très-salutaires. Le principe qu'ils avancent est incontestable, savoir, que la piété consiste dans le cœur : mais sur ce principe dont nous convenons également de part et d'autre, nous raisonnons du reste bien différemment. Car, disent-ils, pourquoi ne s'en pas tenir là, et qu'est-il nécessaire de s'assujétir à tous ces exercices et à toutes ces règles qu'on veut nous prescrire? Voilà ce qu'ils concluent; et moi, par un raisonnement tout opposé, voici ce que je leur réponds, et ce que je leur dis : Il est vrai, c'est dans le cœur que la piété consiste ; mais dès qu'elle est vraiment dans le cœur, elle porte par une suite naturelle à tout ce que je vous prescris ; et dès qu'elle ne porte pas à tout ce que je vous prescris, c'est une marque évidente qu'elle n'est pas vraiment dans le cœur.

En effet, du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut s'y conserver ; or c'est par toutes ces pratiques qu'elle s'y maintient. Du moment qu'elle est dans le cœur, elle y veut croître et augmenter ; or c'est par tous ces exercices qu'elle y fait sans cesse de nouveaux progrès. Du moment

qu'elle est dans le cœur, elle veut se produire au dehors et passer aux œuvres ; et c'est selon toutes ces règles qu'elle doit agir. Du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut glorifier Dieu, édifier le prochain, faire honneur à la religion ; et c'est dans toutes ces observances qu'elle trouve la gloire de Dieu, l'honneur de la religion, l'édification du prochain. Enfin, du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut acquérir des mérites et s'enrichir pour l'éternité ; et tout ce qu'une sainte ferveur nous inspire, ce sont autant de fonds qui doivent profiter au centuple, et autant de gages d'une éternelle béatitude. Aussi l'église éclairée et conduite par l'esprit de Dieu, outre ce culte intérieur qu'elle nous recommande, et qu'elle suppose comme le principe et la base de toute vraie piété, a-t-elle cru devoir encore établir un culte extérieur, où la dévotion des fidèles pût s'exercer et se nourrir. Voilà pourquoi elle a institué ses fêtes, ses cérémonies, ses assemblées, ses offices, ses prières publiques, ses abstinences, ses jeûnes : pratiques dont elle a tellement compris l'utilité et même la nécessité, que de plusieurs elle nous a fait des commandemens exprès, en nous exhortant à ne pas négliger les autres, quoiqu'elle ait bien voulu ne les pas ordonner avec la même rigueur. Rien donc

n'est plus conforme à l'esprit de l'église, ni par conséquent au divin esprit qui la guide en tout, qu'une dévotion agissante, et appliquée sans relâche à de pieuses observances, ou qu'une longue tradition autorise, ou que le zèle suggère selon les temps et les conjonctures.

Le monde est merveilleux dans ses idées, et prend bien plaisir à se tromper : je dis même le monde le moins profane et en apparence le plus chrétien. On veut une dévotion solide, et en cela l'on a raison : mais cette dévotion solide, on voudroit la renfermer toute dans le cœur ; pourquoi ? parce qu'on voudroit être dévot et ne se contraindre en rien, ni se faire aucune violence ; parce qu'on voudroit être dévot, et consommer inutilement les journées dans une molle oisiveté et dans une indolence paresseuse ; parce qu'on voudroit être dévot, et vivre en toutes choses selon son gré, et dans une entière liberté. Car ces exercices propres d'une vie spirituelle et dévote ont leurs difficultés et leur sujétion. Il y en a qui mortifient la chair et qui soumettent les sens à des œuvres de pénitence, dont ils ont un éloignement naturel. Il y en a qui attachent l'esprit, qui l'appliquent à d'utiles réflexions, et l'empêchent de se distraire en de vaines pensées où il aime à

se dissiper. D'autres captivent la volonté, repriment ses désirs trop vifs et trop précipités, et tout indocile qu'elle est, la tiennent sous le joug et dans la dépendance. D'autres règlent les actions de chaque jour, les fixent à des temps précis, et leur donnent un arrangement aussi invariable qu'il le peut être dans la situation présente. Chacun porte avec soi sa gêne, sa peine, son dégoût. Or voilà ce qui rebute, et à quoi l'on répugne.

Mais dans le fond qu'est-ce que toutes ces méthodes, que toutes ces pratiques? Ne sont-ce pas des minuties? Des minuties! mais ces prétendues minuties plaisent à Dieu, et entretiennent dans une sainte union avec Dieu. Des minuties! mais ces prétendues minuties, les plus habiles maîtres et les plus grands saints les ont regardées comme les remparts et les appuis de la piété. Des minuties! mais ce sont ces prétendues minuties qui font le bon ordre d'une vie et la bonne conduite d'une âme. Des minuties! mais c'est dans ces prétendues minuties que toutes les vertus, par des actes réitérés et réglés, s'accroissent et se perfectionnent. Des minuties! mais c'est à ces prétendues minuties que Dieu a promis son royaume, puisqu'il l'a promis pour un verre d'eau donné en son nom.

En vérité les mondains ont bonne grâce de rejeter avec tant de mépris ce qu'ils appellent en matière de dévotion minuties et petitesses, lorsqu'on les voit eux-mêmes dans l'usage du monde descendre à tant d'autres petits soins et d'autres minuties, pour se rendre agréables à un prince, à un grand, à toutes les personnes qu'ils veulent gagner. Ils ont bonne grâce de traiter de bagatelle ce qui concerne le service de Dieu, lorsque les moindres choses leur paroissent importantes à l'égard d'un souverain, d'un roi de la terre, dont ils recherchent la faveur, et à qui ils font si assidûment leur cour. Qu'ils en jugent comme il leur plaira : dès qu'il sera question du Dieu que j'adore et des hommages que je lui dois, je ne tiendrai rien au-dessous de moi ; mais tout me deviendra respectable et vénérable. Ils riront de ma foiblesse, et j'aurai pitié de leur aveuglement.

Simplicité évangélique, préférable dans la dévotion à toutes les connoissances humaines.

J'ENTENDS une bonne âme qui me parle de Dieu, et qui m'expose les sentimens que Dieu lui donne à la communion, à

'oraison, dans son travail et ses occupa-
ions ordinaires. Je suis surpris, en l'é-
coutant, de la manière dont elle s'expli-
que. Quel feu anime ses paroles ! quelle
onction les accompagne ! elle s'énonce
avec une facilité que rien n'arrête; elle
s'exprime en des termes qui, sans être
étudiés ni affectés, me font concevoir
es plus hautes idées de l'Etre divin, des
grandeurs de Dieu, des mystères de Dieu,
de ses miséricordes, de ses jugemens,
les voies de sa providence, de sa conduite
à l'égard des élus, de ses communications
ntérieures. J'admire tout cela, et je l'ad-
mire d'autant plus, que la personne qui me
ient ce langage si relevé et si sublime, n'est
quelquefois qu'une simple fille, qu'une
domestique, qu'une villageoise. A quelle
école s'est-elle fait instruire? quels maîtres
a-t-elle consultés ? quels livres a-t-elle
us? Et ne pourrois-je pas, avec toute la
proportion convenable, lui appliquer ce
qu'on disoit de Jésus-Christ : *Où cet homme a-t-il appris tout ce qu'il nous dit ? n'est-ce pas le fils d'un artisan?* Matth. c. 13. 55.

Ah! mon Dieu, il n'y a point eu pour
cette âme d'autre maître que vous-même,
et que votre esprit. Il n'y a point eu pour
elle d'autre école que la prière, où elle
vous a ouvert son cœur avec simplicité

et avec humilité. Il ne lui a point fallu d'autres livres ni d'autres leçons qu'une vue amoureuse du crucifix ; qu'une continuelle attention à votre présence; qu'une dévote fréquentation de vos sacrés mystères; qu'une pratique fidèle de ses devoirs ; qu'une pleine conformité à toutes vos volontés, et qu'un désir sincère de les accomplir. Voilà par où elle s'est formée, ou plutôt voilà, mon Dieu, par où elle a mérité, autant qu'il est possible à la foiblesse humaine, que votre grâce la formât, l'éclairât, l'élevât.

Aussi est-ce à ces âmes simples comme la colombe, et humbles comme les enfans; à ces âmes pures, droites et ingénues, que Dieu communique avec plus d'abondance ses lumières. C'est avec elles qu'il aime à converser. Il leur parle au cœur; et cette science du cœur, cette science de sentiment, cette science d'épreuve et d'expérience qu'il leur fait acquérir, est infiniment au-dessus de tout ce que peuvent nous découvrir toutes nos spéculations et toute notre théologie.

Que je m'adresse à quelqu'un de nos savans, et que je le fasse raisonner sur ce que nous appelons vie spirituelle, vie de l'âme, vie cachée en Jésus-Christ et en Dieu; que me dira-t-il? peut-être avec

toute son habileté le verrai-je tarir au bout de quelques paroles, et sera-t-il obligé de confesser que là dessus il n'en sait pas davantage; ou s'il veut s'étendre sur cette matière, il m'étalera de beaux principes et de belles maximes, mais dont je m'apercevrai bientôt qu'il n'a qu'une connoissance vague et superficielle. Dans ses raisonnemens je pourrai remarquer beaucoup de doctrine, beaucoup d'esprit, et cependant j'en serai peu touché, parce que le cœur n'y aura point de part. Deux ou trois mots qui partiroient du cœur m'en feroient plus comprendre et plus sentir que tous ses discours. Je conclurai donc avec le saint roi David : *Heureux ceux à qui vous enseignez vous-même vos voies, ô mon Dieu!* Ps. 93. 12.

Tout dépourvus qu'ils peuvent être d'ailleurs des talens et des dons de la nature, *vous rendez leurs langues disertes et éloquentes.* A quoi j'ajouterai, comme saint Augustin : *Hélas! les ignorans s'avancent, se sanctifient, emportent le ciel, et nous avec toute notre étude et tout notre savoir nous restons aux derniers rangs du royaume de Dieu, et souvent même nous nous mettons en danger de tomber dans l'abîme éternel.* Sap. 10. 21.

Mais n'y a-t-il pas eu des saints et de très-grands saints parmi les savans? je

sais qu'il y en a eu, et c'est saint Paul lui-même qui nous apprend que Dieu a établi dans son église, non seulement des apôtres et des prophètes, mais des docteurs qui l'ont eclairée, et qui en l'éclairant sont parvenus à la plus haute sainteté. Donnons à leur vaste et profonde érudition toute la louange qui lui est due ; mais du reste gardons-nous de croire que ce fût là ce qui les entretenoit dans une union si intime avec Dieu. Quand il s'agissoit de traiter avec ce souverain maître et d'aller à lui, il déposoient, pour ainsi dire, toute leur science ; et bien loin de l'appeler à leur secours, ils en éloignoient toute idée, et craignoient que par un souvenir même involontaire elle ne troublât les divines opérations de la grâce. Tout ce qu'ils savoient alors, c'étoit d'adorer avec tremblement, de s'abaisser sous la main toute-puissante du Seigneur, de s'anéantir en présence de cette redoutable majesté, de contempler, d'admirer, de s'affectionner, d'aimer. Ils n'avoient besoin pour cela, ni d'un génie sublime, ni d'un travail assidu, ni de curieuses recherches, ni de pensées ingénieuses et subtiles ; mais il ne leur falloit qu'une simple considération, qu'une foi vive, qu'un cœur droit. Ainsi, tout savans qu'ils étoient, ils conservoient devant

vant Dieu et dans les choses de Dieu toute la simplicité évangélique. Quoique savans, ils n'étoient point de ces prudens et de ces sages, à qui le Père céleste, suivant la parole du fils de Dieu, a caché ses adorables mystères; mais ils étoient du nombre de ces petits, à qui Jésus-Christ donnoit un accès si facile auprès de sa personne, et qu'il a spécialement déclarés héritiers du royaume de Dieu.

Voilà comme ils approchoient de Dieu, remplis du même sentiment que le prophète Jérémie, lorsqu'il s'écrioit: *De quoi suis-je capable, Seigneur, et que puis-je! Je ne suis qu'un enfant, et à peine sais-je prononcer une syllabe?* Mais il me semble que Dieu leur répondoit intérieurement à chacun, comme à son prophète: *Non, ne dites point que vous ne savez rien, et que vous n'êtes qu'un enfant.* Parce que vous ne vous regardez point autrement devant moi, c'est pour cela que je vous comblerai de mes dons célestes; que je vous attacherai à moi, et que je m'attacherai à vous; que je vous admettrai à mes entretiens les plus familiers; que je vous reverlerai les secrets de ma sagesse, et que je vous mettrai dans la bouche de dignes expressions pour les annoncer. Car c'est aux petits, et aux *Jerem. c. 1. 6.*

plus petits, que ces faveurs sont réservées.

Soyons de ce nombre favori, et consolons-nous si nous sommes privés de certains mérites personnels, et de certaines qualités qui brillent aux yeux des hommes. La science sans la charité peut être plus nuisible qu'utile à un savant, parce qu'elle enfle; mais la charité sans la science peut seule nous suffire pour notre propre sanctification, parce que de son fond et par elle-même elle édifie. Or cette charité si sainte et si sanctifiante, nous pouvons l'avoir sans être pourvus de grands talens naturels, ni de grandes connoissances. Nous pouvons même, dans l'état de cette enfance spirituelle, l'avoir plus aisément et la conserver plus sûrement, puisque nous sommes moins exposés à la présomption de l'orgueil, et moins sujets à nous évanouir dans nos pensées. *Voyez, mes frères*, disoit l'apôtre aux Corinthiens, *quelle est votre vocation: il n'y en a pas eu beaucoup parmi vous qui fussent sages selon la chair, ou puissans ou nobles; mais ce qui passe pour insensé devant le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages; et ce qui est foible et méprisable devant le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qu'il y a de plus fort et de plus grand, afin,*

1. *Cor.* 1. 16.

conclut le docteur des gentils, *que nul homme n'eût de quoi se glorifier*, s'attribuant à soi-même ce qui ne vient que de Dieu, et qui n'appartient qu'à Dieu. Un homme versé dans les sciences ou divines ou humaines, a plus lieu de craindre qu'une secrète complaisance ne lui fasse dérober à Dieu la gloire de certaines lumières, de certaines vues, de certaines dispositions de l'âme, dont la grâce est l'unique principe. Quoi qu'il en soit, suivons l'avis du sage; *cherchons Dieu dans la simplicité de notre cœur.* Apprenons à l'aimer, à lui obéir, à le servir, à nous sauver; voilà ce qu'il nous importe souverainement de savoir. Voilà *tout homme*, selon le terme de l'écriture, et par conséquent voilà la grande science de l'homme, et où toute autre science doit se réduire.

Sap. c. 1. 12.

Défauts à éviter dans la dévotion, et fausses conséquences que le libertinage en prétend tirer.

Que la nature est adroite, et qu'elle sait bien ménager ses intérêts! Elle les trouve partout, et jusque dans les choses qui paroissent les plus opposées. Nous pensons à nous défaire d'une passion: que fait

la nature ? en la place de cette passion, elle en substitue une autre toute contraire, mais qui est toujours passion, et par conséquent qui lui plaît et qui la flatte. On donne à l'orgueil, à l'envie de dominer et d'intriguer, à l'impétuosité naturelle, à la malignité, à l'indolence et à l'oisiveté, ce qu'on ôte aux autres vices; et de là divers caractères de dévotion, plus aisés à remarquer qu'à corriger. Dévotion fastueuse et d'éclat; dévotion intrigante et dominante; dévotion inquiète et empressée; dévotion zélée pour autrui sans l'être pour soi; dévotion de naturel et d'intérêt; dévotion douce et commode.

1. Dévotion fastueuse et d'éclat : car on aime l'éclat jusque dans la retraite, jusque dans la pénitence, jusque dans les plus saints exercices, et dans les œuvres même les plus humiliantes. Celle-ci peut-être ni celle-là ne se seroient pas retirées du monde, si elles ne l'avoient fait avec éclat, et si cet éclat ne les eût soutenues. Et depuis qu'elles ont renoncé au monde et embrassé la dévotion, peut-être ne se rendroient-elles pas si assidues au soin des pauvres ou au soin des prisonniers, si elles ne le faisoient avec le même éclat, et si dans ce même éclat elles n'avoient le même soutien. Bien d'autres exemples

pourroient vérifier ce que je dis. On s'emploie à des établissemens nouveaux, qui paroissent et qui font bruit dans le monde; on y contribue de tout son pouvoir, et l'on fournit amplement à la dépense. De relever les anciens qui tombent, et d'y travailler avec la même ardeur et la même libéralité, ce ne seroit pas peut-être une œuvre moins méritoire devant Dieu ni moins agréable à ses yeux : mais elle seroit plus obscure, et l'on n'auroit point le nom d'instituteur ou d'institutrice. Or cet attrait manquant, il n'est que trop naturel et que trop ordinaire qu'on porte ailleurs ses gratifications, et qu'on se laisse attirer par l'éclat de la nouveauté. Mais, dit-on, cet éclat sert à édifier le prochain. Sur cela je conviens que l'éclat alors seroit bon, si l'on ne recherchoit que l'édification publique; mais il est fort à craindre qu'on ne s'y recherche encore plus soi-même. Hé quoi! faut-il donc quitter toutes ces bonnes œuvres? Non, retenez-les toutes quant à l'action; mais étudiez-vous à en rectifier l'intention.

2. Dévotion intrigante et dominante. En cessant d'intriguer dans le monde et d'y vouloir dominer, on veut intriguer et dominer dans le parti de la dévotion. Car il y a dans la dévotion même dif-

férens partis ; et s'il n'y en avoit point et que l'uniformité des sentimens fût entière, sans dispute, sans contestation, sans occasion de remuer, de s'ingérer en mille affaires et mille menées, il est à croire que bien des personnes, surtout parmi le sexe, n'auroient jamais été dévotes ni voulu l'être. Le crédit qu'on a dans une secte dont on devient, ou le chef, ou l'un des principaux agens ; l'empire qu'on exerce sur les esprits qu'on a su prévenir en sa faveur, et qui prennent aveuglément les impressions qu'on leur donne ; l'autorité avec laquelle on les gouverne et on les fait entrer dans toutes ses vues et toutes ses pratiques ; le plaisir flatteur d'être l'âme des assemblées, des délibérations, de tous les conseils et de toutes les résolutions ; le seul plaisir même d'avoir quelque part à tout cela, et d'y être compté pour quelque chose : voilà ce qui touche un cœur vain et amateur de la domination. Voilà son objet ; tout le reste n'est proprement que l'accessoire et qu'une spécieuse apparence.

Luc. c. 10. 41. 3. Dévotion inquiète et empressée : *Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous mettez en peine de bien des choses*, disoit le Sauveur du monde à cette sœur de Magdelaine, voyant qu'elle

s'embarrassoit de trop de soins pour le recevoir dans sa maison et pour lui témoigner son respect. C'étoit sans doute une bonne œuvre qu'elle faisoit, puisqu'il s'agissoit du Fils de Dieu : mais dans toutes nos œuvres, et particulièrement dans nos œuvres de piété, Dieu veut toujours que nous conservions le recueillement intérieur, qui ne peut guère s'accorder avec une ardeur si vive et si précipitée. Car dans les choses de Dieu, comme partout ailleurs, il y a de ces vivacités et de ces empressemens qu'il faut modérer. C'est le caractère de certains esprits qui n'entreprennent ni ne font presque jamais rien d'un sens rassis et avec tranquillité ; de sorte qu'on les voit dans un mouvement perpétuel, et que pour quelques démarches qui suffiroient, ils en font cent d'inutiles. Ils croient agir en cela avec plus de mérite devant Dieu ; mais souvent sans qu'ils l'aperçoivent, s'y mêle-t-il beaucoup de tempérament, et quelquefois même une secrète complaisance au fond de l'âme ; car toutes ces manières et toutes ces agitations extérieures ont je ne sais quel air d'importance, dont le cœur se laisse aisément flatter. C'est l'œuvre de Dieu, disent-ils, et *malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment.* Je

Jerem. c. 48. 10.

l'avoue, et je le dis aussi-bien qu'eux : mais sans négliger l'œuvre de Dieu, on peut s'y comporter avec plus d'attention à Dieu même, avec plus de récollection, avec moins de dissipation. Hé! pourrois-je leur demander : Que prétendez-vous, en vous laissant ainsi distraire, et perdant par toutes vos précipitations et tous vos troubles la présence de Dieu? Vous le cherchez hors de vous, et vous le quittez au dedans de vous-mêmes.

4. Dévotion zélée, mais fort zélée pour autrui et très-peu pour soi. Depuis que telle femme a levé l'étendard de la dévotion, il semble qu'elle soit devenue impeccable, et que tous les autres soient des pécheurs remplis de défauts. Elle donnera dans un jour cent avis, et dans toute une année elle n'en voudra pas recevoir un seul. Quoi qu'il en soit, nous avons du zèle et le zèle le plus ardent, mais sur quoi? sur quelques abus assez légers que nous remarquons, ou que nous nous figurons dans des subalternes, et dans des états qui dépendent de nous. Voilà ce qui nous occupe, sans que jamais nous nous occupions des véritables abus de notre état, dont nous ne sommes pas exempts, et qui quelquefois sont énormes. Cependant on inquiète des gens, on les fatigue, on va même

même jusqu'à les accabler. Le prophète disoit : *Mon zèle me dévore ;* mais combien de prétendus zélateurs ou zélatrices pourroient dire : *Mon zèle, au lieu de me dévorer moi-même, dévore les autres.* Ps. 68. 10.

5. Dévotion de naturel, d'inclination, d'intérêt. Le vrai caractère de la piété est d'accommoder nos inclinations et nos désirs à la dévotion ; mais l'illusion la plus commune et le désordre presqu'universel, est de vouloir, au contraire, accommoder la dévotion à tous nos désirs et à toutes nos inclinations. De là vient que la dévotion se transfigure en toutes sortes de formes : mais surtout à la cour elle prend toutes les qualités de la cour ; la cour (ce que je ne prétends pas néanmoins être une règle générale), la cour est le séjour de l'ambition, la dévotion y devient ambitieuse ; la cour est le séjour de la politique, la dévotion y devient artificieuse et politique ; la cour est le séjour de l'hypocrisie et de la dissimulation, la dévotion devient dissimulée et cachée ; la cour est le séjour de la médisance, la dévotion devient critique à l'excès et médisante : ainsi du reste. La raison de ceci est que dans la dévotion même il y a toujours, l'on n'use d'une extrême vigilance, quelque chose d'humain et un fond de

notre nature corrompue, qui s'y glisse et qui agit imperceptiblement. On est pieux, ou l'on croit l'être; mais on l'est selon ses vues, mais on l'est selon ses avantages personnels et temporels, mais on l'est selon l'air contagieux du monde que l'on respire sans cesse; c'est-à-dire, qu'on l'est assez pour pouvoir en quelque manière se porter témoignage à soi-même de l'être, et pour en avoir devant le monde la réputation; mais qu'on l'est trop peu pour avoir devant Dieu le mérite de l'être véritablement. Sainteté de cour, sainteté la plus éminente quand elle est véritable, parce qu'elle a plus d'obstacles à surmonter et plus de sacrifices à faire : mais que ces sacrifices sont rares; et comme il faut pour cela s'immoler soi-même! que l'esprit de la cour trouve d'accommodemens et de raisons pour épargner la victime!

6. Dévotion douce, oisive, commode. On dit en se retirant des affaires du monde, et se donnant à Dieu : pourquoi tant de mouvemens et tant de soins? Tout cela me lasse et m'importune; je veux vivre désormais en repos. Erreur : ce n'est point là l'esprit de la piété; mais c'est un artifice de l'amour-propre, qui se cherche soi-même jusque dans les meilleurs desseins. Il veut partout avoir son compte

être à son aise : en quoi il nous trompe. La sainteté de cette vie est dans le travail et dans la peine, comme celle de l'autre est dans la béatitude et dans la paix.

Que le libertinage instruit, aussi-bien que nous, de ces égaremens dans la dévotion et des autres, les condamne ; nous ne nous en plaindrons point, et nous ne l'accuserons point en cela d'injustice. Mais de quoi nous nous plaignons et avec raison, c'est que le libertin abuse de quelques exemples particuliers, pour en tirer des conséquences générales au désavantage de toutes les personnes vertueuses, et adonnées aux œuvres de piété. De quoi nous nous plaignons, c'est que le libertin prenne de là sujet de décrier la dévotion, de la traiter avec mépris, de l'exposer à la risée publique par de fades et de scandaleuses plaisanteries. De quoi nous nous plaignons, c'est que le libertin veuille de là se persuader qu'il n'y a de vraie dévotion qu'en idée, et que ce n'est dans la pratique qu'un dehors trompeur et un faux nom. De quoi nous nous plaignons, c'est que le libertin exagère tant les devoirs de la dévotion, et qu'il affecte de les porter au degré de perfection le plus éminent, afin que ne voyant presque personne qui s'y élève, il puisse s'autoriser

à conclure que tout ce qu'on appelle gens de bien, ne valent pas mieux la plupart que le commun des hommes. De quoi nous nous plaignons, c'est que par là le libertin ôte en quelque sorte aux prédicateurs et à tous les ministres chargés de l'instruction des fidèles, la liberté de s'expliquer publiquement sur la dévotion, d'en prescrire les règles, d'en découvrir les illusions, de peur que les mondains n'empoisonnent ce qu'ils entendent sur cette matière, et que leur malignité ne s'en prévale.

Cependant le monde pensera tout ce qu'il lui plaira, et il raillera tant qu'il voudra; nous parlerons avec discrétion, mais avec force, et nous ne déguiserons point la vérité dont nous sommes les dépositaires et les interprètes. Nous imiterons notre divin maître, qui n'usa de nul ménagement à l'égard des scribes et des pharisiens, et qui tant de fois publia leurs hypocrisies et leurs vices les plus secrets. Nous exalterons la vertu, nous lui donnerons toute la louange qu'elle mérite, nous reconnoîtrons qu'elle n'est point bannie de la terre, et qu'elle règne encore dans l'église de Dieu; mais en même temps, pour son honneur, et pour la réformation de ceux même qui la professent,

nous ne craindrons point de marquer les altérations qu'on y fait. Nous démêlerons dans cet or ce qu'il y a de pur et tout ce qu'on y met d'alliage. Plaise au ciel que nos leçons soient bien reçues et qu'on en profite ; c'est notre intention : mais quiconque en sera scandalisé, qu'il s'impute à lui-même son scandale.

Alliance de la piété et de la grandeur.

QUELQUE opposé que semble être au christianisme l'état des grands, il y a une merveilleuse alliance entre la piété et la grandeur. Bien loin qu'elles soient incompatibles, elles se soutiennent mutuellement l'une et l'autre. De sorte que la piété sert à relever la grandeur, et que la grandeur sert à relever la piété.

I. La piété relève tout à la fois la grandeur, et devant Dieu, et devant les hommes; devant Dieu, parce que la piété rend la grandeur chrétienne et sainte ; devant les hommes, parce que la piété nous rend la grandeur singulièrement aimable et vénérable.

Grandeur chrétienne et sainte devant Dieu, par où ? par la piété, ainsi que je viens de le dire ; car que fait la piété dans

un grand, et comment le sanctifie-t-elle? est-ce en le dépouillant de sa grandeur même? est-ce en le faisant renoncer à tous les titres d'honneur dont il est revêtu? l'oblige-t-elle à céder ses droits, à se démettre de son autorité et de son pouvoir, à descendre de son rang et à se dégrader, à mener une vie privée, et à se réduire dans une retraite obscure, sans pompe, sans éclat, sans nom? Il est vrai qu'il y a eu des grands du monde, et même des princes et des rois, que l'esprit de Dieu a portés jusque-là. Ils se sont retirés dans les solitudes et dans les cloîtres; et pour se mettre plus sûrement en garde contre la contagion du siècle, ou pour acquérir une ressemblance plus parfaite avec J. C. humilié et anéanti, ils se sont cachés et ensevelis dans les ténèbres? Mais si ces exemples sont dignes de notre admiration, ce n'est pas une conséquence que tous les grands les doivent suivre, et qu'ils ne puissent autrement se sanctifier que par cette abdication volontaire et ce renoncement à l'état de distinction où la providence les a élevés. S'il en étoit ainsi, il faudroit donc qu'il n'y eût dans le monde chrétien ni puissance séculière, ni dignité, ni magistrature, ni principauté, ni monarchie, puisqu'il seroit nécessaire de

quitter tout cela, et de se défaire de tout cela pour pratiquer le christianisme et pour s'y perfectionner : système qui dérangeroit tout le plan de la sagesse divine, et qui renverseroit tout l'ordre qu'elle a établi. A ne point parler des saints législateurs et des saints rois qui ont vécu dans l'ancienne loi et gouverné le peuple de Dieu, combien de grands dans la loi nouvelle, combien de rois, sans déroger en rien de leur grandeur, sont parvenus au milieu de la cour à la plus sublime sainteté, et ont mérité d'être honorés d'un culte public par toute l'église ?

De là il s'ensuit qu'on peut être grand selon le monde, demeurer dans la condition de grand, vivre en grand, et cependant marcher et s'avancer dans les voies de la perfection chrétienne. Or voilà l'ouvrage, ou plutôt le chef-d'œuvre de la piété ; elle fait remonter un grand jusqu'au principe de sa grandeur et de toute grandeur humaine, qui est Dieu ; elle lui fait reconnoître avec l'apôtre, et selon la maxime fondamentale de la foi, que toute puissance vient de Dieu, et par conséquent que tout ce qu'il est il ne l'est que par la grâce de Dieu. D'où il conclut par le raisonnement le plus juste et le plus sensible, que toute sa grandeur n'est donc

qu'une grandeur subordonnée au souverain maître de qui il l'a reçue : que c'est une grandeur dépendante ; et que bien loin qu'elle l'affranchisse des lois divines, elle lui impose une obligation particulière d'honorer d'un culte plus religieux, plus assidu, plus fervent, le suprême auteur à qui il est redevable de son état et de tous les avantages temporels qui y sont attachés : que ce n'est pas pour lui qu'elle lui a été donnée, cette grandeur, et qu'il n'en est que le dépositaire ; mais que chaque chose devant retourner à sa source, c'est à Dieu que l'honneur en est dû, et à ce seigneur des seigneurs, qu'elle doit être référée par un usage tel qu'il le demande et tel qu'il le mérite.

Toutes ces pensées et bien d'autres que la piété ne manque point de suggérer, tiennent un grand dans une attention continuelle sur soi-même, pour ne se laisser point éblouir de l'éclat qui l'environne, et ne se point évanouir dans ses idées ; pour se maintenir toujours devant Dieu, et à l'égard de Dieu, dans des sentimens humbles et soumis, dans une dépendance volontaire et entière, dans une obéissance pleine et parfaite ; pour n'user jamais de sa puissance contre Dieu, en la faisant servir à satisfaire ses passions, son inté-

rêt, son ambition, ses ressentimens et ses vengeances; mais au contraire, pour l'employer toujours selon les vues et le gré de Dieu, consultant Dieu dans tout ce qu'il entreprend, n'y envisageant que Dieu, et ne s'y proposant autre chose que d'être l'exécuteur de ses ordres, et le ministre de ses éternelles volontés; pour s'attacher avec d'autant plus de fidélité et plus de zèle au service de Dieu, qu'il se voit comblé plus libéralement et plus abondamment de ses dons; pour lui rendre tous les devoirs de religion, d'adoration, de reconnoissance et de dévotion, que l'église de Dieu exige de chaque fidèle, ne manquant à nulle observance, ne se dispensant d'aucune pratique, y en ajoutant même de propres et de personnelles; en un mot, remplissant toute justice, et n'écoutant là dessus ni respect du monde, ni inclination ou répugnance de la nature. Qui peut douter qu'un grand de ce caractère ne soit spécialement agréable à Dieu? c est-à-dire, qui peut douter qu'il ne soit vraiment grand aux yeux de Dieu, puisque la vraie grandeur est de plaire à Dieu, et que rien ne doit plaire davantage à Dieu que la grandeur même temporelle, ainsi appliquée à le glorifier et toute dévouée à son honneur? Voilà par où Da-

vid devint un objet de complaisance pour Dieu, et un prince selon le cœur de Dieu. C'est ce qui consacra toutes ses entreprises et toutes ses victoires. C'est ce qui en fit tout le mérite et tout le prix.

Grandeur singulièrement aimable et vénérable devant les hommes: autre effet de la piété dans un grand. Il est certain que la vertu, en quelque sujet qu'elle se rencontre, est toujours digne de notre estime et de nos respects; mais il faut convenir, dit saint Bernard, que par une grâce et un don particulier elle plaît surtout dans les nobles. D'où vient cela? On pourroit dire qu'étant beaucoup plus rare dans les grands, elle paroît par là même beaucoup plus estimable. On pourroit ajouter qu'ayant dans les grands beaucoup plus d'efforts à faire pour se soutenir, et plus de difficultés à vaincre, elle les rend aussi beaucoup plus recommandables par les obstacles même qu'ils surmontent, et par les victoires qu'ils remportent. Mais sans m'arrêter à ces raisons ni à toutes les autres, voici, ce me semble, la plus essentielle : c'est que la piété corrige dans un grand les défauts les plus ordinaires, par où la grandeur devient communément odieuse et méprisable, et qu'au contraire elle lui donne les qualités

s plus capables de gagner les cœurs et
e les prévenir en sa faveur.

En effet, ce qui nous indispose à l'é-
ard des grands, et ce qui nous porte le
lus souvent contre eux aux murmures
t aux mépris, ce sont leurs hauteurs et
urs fiertés, ce sont leurs airs dédaigneux
t méprisans, ce sont leurs façons de par-
r, leurs termes, leurs gestes, leurs re-
ards, toutes leurs manières, ou brusques
t rebutantes, ou trop impérieuses et trop
ominantes : ce sont encore bien plus leurs
yrannies et leurs duretés, quand par l'a-
us le plus énorme du pouvoir dont ils ont
té revêtus, ils tiennent dans l'oppression
es hommes comme eux, et leur font sen-
ir sans ménagement tout le poids de leur
randeur ; quand par l'indifference la plus
nortelle, uniquement attentifs à ce qui
es touche, et renonçant à tous les senti-
nens de la charité, ils voient d'un œil
ranquille et sans nulle compassion, des
nisères dont assez ordinairement ils sont
ux-mêmes auteurs ; quand par une mons-
rueuse ingratitude ils laissent sans récom-
e.ase les services les plus importans, et
ublient des gens qui se sont immolés et
ui s'immolent sans cesse pour leurs inté-
êts. Ce sont leurs injustices, leurs vio-
nces, leurs concussions, et, si je puis

user de ce terme, leurs brigandages, soi
connus et publics (car souvent même il
ne s'en cachent pas), soit particuliers
plus secrets, mais qui ne causent pa
moins de dommage, et ne donnent pa
moins à souffrir. Ce sont les désordres d
leur vie, leurs débauches, leurs excès, leu
irréligion, tous les vices où ils s'abandon
nent avec d'autant plus de liberté, qu
c'est avec bien plus d'impunité. Voilà
tout grands qu'ils sont, ou par la nais
sance, ou par la faveur, ce qui les ra
baisse infiniment dans les esprits et ce qu
les avilit. On respecte dans eux leur carac
tère ; on redoute leur puissance ; on leu
rend les hommages qu'on ne peut leur re
fuser, ni selon les lois du monde, ni selo
la loi de Dieu : mais leurs personnes, com
ment les regarde-t-on ? et tandis qu'au de
hors on les honore, quelle estime en fait
on dans le cœur, et quelles idées en con
çoit-on ? s'ils en étoient instruits, il fau
droit qu'ils fussent bien insensibles pou
n'en être pas pénétrés jusque dans le fon
de l'âme.

Or la piété retranche tout cela, réform
tout cela, change tout cela. En faisant d
la grandeur une grandeur chrétienne, ell
en fait une grandeur aimable et vénérable
comment ? Parce qu'elle en fait une gran

ur modeste et humble, qui sans aban-
nner ses droits ni oublier ses prérogati-
s, du reste ne s'enorgueillit point, ne
nfle point, ne se laisse point infatuer
elle-même ; qui n'offense personne,
choque personne, ne s'éloigne de per-
nne ; qui tout au contraire se rend af-
ble à l'égard de tout le monde, préve-
nte, honnête, douce, condescendante.
arce qu'elle en fait une grandeur offi-
euse et charitable, qui se plaît à obliger ;
i volontiers s'emploie pour les petits,
ur les pauvres, pour les affligés; qui
mpatit à leurs maux, et prend soin,
ntant qu'il lui est possible, de les soula-
r ; qui se communique, se familiarise,
rdonne aisément, récompense abon-
mment, répand libéralement ses dons,
pense plus en quelque manière aux autres
u'à soi-même. Parce qu'elle en fait une
randeur sage, droite et juste ; vraie dans
s paroles, fidèle dans ses promesses,
quitable dans ses jugemens ; n'écoutant
ue la raison et la suivant en tout sans
ul égard; prenant le parti de l'innocence,
tenant la veuve et l'orphelin, rendant
chacun ce qui lui appartient, et aimant
ieux en bien des rencontres se relâcher
certains intérêts et de certaines préten-
ons, que de se mettre au hasard de faire

tort à qui que ce soit et de profiter de se
dépouilles. Parce qu'elle en fait une gran
deur réglée dans toute sa conduite et in
réprochable dans ses mœurs ; tellemen
adonnée aux devoirs de la religion, qu'ell
ne manque à aucun devoir du monde
ennemie du libertinage, zélée pour le bo
ordre, commençant par s'y soumettr
elle-même, et donnant l'exemple à ceu
qu'elle y veut réduire, ou qu'elle travaill
à y maintenir.

Supposons un grand en de telles dispo
sitions, et agissant de telle sorte en toute
choses : est-il un homme plus respecté
du moins, est-il un homme plus respec
table ? Peut-on se défendre de l'estimer
de l'admirer, de l'aimer ? Qu'il ait que
ques ennemis secrets ; qu'il ait des concu
rens et des envieux : ses ennemis mêmes
ses envieux et ses concurrens seront fo
cés dans le cœur de lui rendre la justic
qui lui est due. Quoi qu'il en soit et que
qu'ils en pensent, tout le public se décla
rera en sa faveur ; et c'est à son égar
que se vérifiera ce que le Saint-Esprit
dit en particulier d'un homme désinté
[1] *Eccl.* c. 11. 9. ressé : *Quel est celui-là ? Nous le com
blerons d'éloges ; car sa vie est u
perpétuel miracle.* Mais, dira-t-on, n
voit-on pas quelquefois de ces grands qu

la piété rend importuns, difficiles, chagrins, bizarres, farouches, et par là même insupportables et méprisables ? Erreur. Je dis erreur, non pas que je convienne de toutes leurs bizarreries et de tous les travers où ils donnent; mais erreur, si l'on attribue tout cela à la piété. Car il faut bien distinguer ce qui vient d'eux-mêmes et ce qui vient de la piété qu'ils professent. Une parfaite piété, bien loin de nous porter à tous ces écarts, nous en garantit ou nous en retire : et de là il faut conclure, que le principe du mal, c'est qu'ils n'ont encore qu'une piété très-défectueuse. Autant qu'ils la perfectionneront, autant elle les perfectionnera eux-mêmes; et plus elle les perfectionnera en corrigeant les défauts personnels qu'on leur reproche, et leur faisant acquérir les vertus contraires, plus elle donnera de lustre à leurs grandeurs et les rendra recommandables.

II. Comme la piété relève la grandeur, on peut dire aussi que la grandeur, par un heureux retour, sert infiniment à relever la piété, et cela, en plus d'une manière : parce que la grandeur met en crédit la piété; parce que la grandeur a plus de pouvoir pour bannir le vice, et que par la

force de ses exemples elle engage plus de monde dans le parti de la piété; parce que la grandeur, par l'édification qu'elle donne, détruit le plus puissant obstacle que la piété ait à combattre, qui est le respect humain; parce que la grandeur fournit à la piété de plus importans sujets, et des occasions plus éclatantes de s'exercer et de signaler sa religion et son zèle.

La grandeur met en crédit la piété; et la raison est, qu'étant prévenus naturellement, comme nous le sommes, d'un certain respect pour les grands, nous sommes par là naturellement portés à juger des choses selon qu'ils en jugent; surtout si ce sont d'ailleurs de bonnes choses en elles-mêmes, ou des choses au moins qui ne paroissent pas évidemment mauvaises. Ainsi, quand on voit pratiquer les exercices du christianisme à un grand; quand on le voit fréquenter les sacremens; assister régulièrement et dévotement au sacrifice de l'autel; sanctifier les fêtes par son assiduité aux prières et aux offices ordinaires de l'église; observer les abstinences, les jeûnes; écouter la parole divine; ne manquer à rien de tout ce qui concerne le culte de Dieu, on n'en a que plus d'estime pour ces mêmes exercices,

cices. On ne les compte plus seulement pour des pratiques du peuple et d'un petit nombre d'âmes pieuses; mais on les regarde comme des devoirs convenables à tous les états et aux plus hauts rangs. Les païens, selon le témoignage de saint Cyprien, respectoient jusqu'aux vices même de leurs prétendues divinités, et il leur sembloit que ces vices étoient consacrés, dès que c'étoient les vices des dieux. De là nous devons juger à combien plus forte raison la vertu reçoit des grands un éclat particulier, et quel prix dans l'opinion commune y ajoute leur grandeur.

De ce premier avantage il en suit un autre : c'est que l'exemple des grands, ayant autant d'efficace qu'il en a pour toucher les cœurs et pour les engager, il est par là même d'un secours infini à la piété pour s'établir et pour se répandre. Ce sont des modèles sur lesquels on se forme beaucoup plus volontiers que sur le reste des hommes. Ce sont des lumières, suivant la figure de l'évangile; et des lumières, non point *cachées sous le boisseau*, mais *placées sur le chandelier*, dont les rayons *éclairent toute la maison*, et dont la splendeur frappe vivement les yeux. L'édification que donne un particulier est renfermée dans un petit nom- *Matth. c. 5.*

bre de personnes qui le voient et qui sont témoins de ses actions : mais il n'en est pas de même d'un grand. Plus il est élevé, plus il est connu et remarqué ; d'où il arrive que la bonne odeur de sa piété s'étend bien plus loin, et que sa vie exemplaire devient bien plus édifiante. Edification aussi efficace qu'elle est générale : car les exemples d'un homme au-dessus de nous, sont contre nous les titres les plus convaincans et les plus pressans reproches, quand nous refusons de faire ce qu'il fait et que nous ne voulons pas tenir la même conduite que lui, ni nous assujétir aux mêmes observances. Notre cœur nous applique à nous-mêmes ce témoignage et le tourne à notre confusion. Tous les prétextes dont nos passions tâchent de se prévaloir s'évanouissent, parce qu'on se trouve forcé de reconnoître que ce ne sont en effet que des prétextes et que de fausses excuses. On est intérieurement excité, sollicité, attiré; et plusieurs enfin, suivent l'attrait dont ils ressentent l'impression. Voilà comment dans une ville, dans une cour, il ne tiendroit souvent qu'à quelques personnes distinguées par leur naissance et par leur dignité, de bannir des abus, des coutumes, des modes, des scandales,

mille désordres qui ruinent toute la piété et qui déshonorent la religion. Si leur exemple ne suffisoit pas, ils y emploieroient le pouvoir qu'ils ont en main, et le mettant en œuvre à propos, selon les besoins et les rencontres, ils sauroient bien réprimer la licence et maintenir l'honneur de Dieu et de son service.

De tout ceci, par une conséquence naturelle, qu'arriveroit-il encore en faveur de la piété? C'est qu'elle prendroit l'ascendant sur l'ennemi le plus dangereux qui l'attaque et qui s'oppose à ses progrès; je veux dire, sur le respect humain. Car il n'y auroit plus de honte à vivre selon les maximes de l'évangile et selon les règles de la foi, si les grands se déclaroient hautement pour la piété. Les mondains et les libertins auroient beau parler et railler: cet exemple, sans de longs raisonnemens, seroit une réponse courte et toujours présente à toutes leurs railleries et à tous leurs discours. S'il y avoit même alors quelque chose à craindre, ce n'est pas que le respect du monde perverti et corrompu nous arrêtât; mais c'est qu'une autre sorte de respect humain tout contraire, et que la seule envie de plaire à un grand, ne nous portât à une piété hypocrite et ne nous fît affecter de faux

dehors. Tant il est certain que tout cède à l'exemple des grands, et tant ils sont coupables, quand ils ne font pas servir l'empire qu'ils ont sur les esprits à confondre le libertinage et à mettre la piété en état d'agir ouvertement et de se montrer avec assurance.

Enfin, par une dernière prérogative et par un privilége qui lui est propre, c'est la grandeur qui fournit à la piété plus d'occasions et plus de moyens d'entreprendre de grandes choses, et de les exécuter pour la gloire de Dieu, pour le bien du prochain et pour l'avancement de la religion. Car plus un homme est élevé selon le monde, plus il peut s'employer utilement selon Dieu et faire de bonnes œuvres. Par exemple, que ne peut point faire un seigneur dans toutes ses terres? Que ne peut point faire un chef de justice dans tout son ressort, ou un commandant dans toute une province? Que ne peut point faire un roi dans toute l'étendue de ses états? Comment saint Louis fit-il de si beaux établissemens; porta-t-il des lois si salutaires; donna-t-il de si saints édits; forma-t-il des armées et les conduisit-il contre les ennemis de la foi? C'est que dans sa personne la piété se trouvoit soutenue de la grandeur. S'il eût été moins

puissant et qu'il se fût trouvé réduit à une condition médiocre, il n'eût pu, dans la pratique et dans les effets, porter si loin sa charité, son zèle, son détachement, son équité inviolable, sa générosité toute chrétienne, sa patience, son humilité, bien d'autres vertus. Heureux d'avoir su dans sa grandeur et par sa grandeur même, s'élever à un si haut point de sainteté.

Voilà par proportion quel seroit le bonheur de tous les grands, s'ils savoient user, comme ils le doivent, de leur grandeur. Mais leur malheur est de ne vouloir être grands que pour leur élévation temporelle, et de se persuader presque que la grandeur est un titre qui les affranchit des lois du christianisme. La louange que donne l'écriture à un grand, c'est *d'avoir pu faire le mal et de ne l'avoir pas fait*; mais par une règle à peu près semblable, ce qui condamne la plupart des grands, et ce qui leur sera reproché au jugement de Dieu, c'est d'avoir pu faire le bien, et le plus grand bien, et d'avoir omis de le faire. *Eccl. c.* 11. 10.

Pensées diverses sur la dévotion.

¶ Pourquoi la vraie dévotion est-elle si peu connue, et pourquoi au contraire connoît-on si bien la fausse? C'est que la vraie dévotion se cache, parce qu'elle est humble; au lieu que la fausse aime à se montrer et à se distinguer. Je ne dis pas qu'elle aime à se montrer ni à se faire connoître comme fausse : bien loin de cela, elle prend tous les dehors de la vraie; mais elle a beau faire, plus elle se montre, plus on en découvre la fausseté. Voilà d'où vient que le monde juge communément très-mal de la dévotion; car il n'en juge que par ceux qui en ont l'éclat, qui en ont le nom, la réputation: or, ce n'est pas toujours par ceux-là qu'on en peut former un jugement favorable et avantageux. Pour mettre la dévotion en crédit, il faudroit que la fausse demeurât dans les ténèbres, et que la vraie, perçant le voile de son humilité, parût au grand jour.

¶ Si les libertins pouvoient être témoins de ce qui se passe en certaines âmes solidement chrétiennes et pieuses; s'ils voyoient la droiture de leurs intentions, la pureté de leurs sentimens, la délicatesse de leur conscience; s'ils savoient quelle est leur

charité, leur humilité, leur patience, leur mortification, leur désintéressement, ils auroient peine à le comprendre; ils en seroient étonnés, touchés, charmés; et bien loin de s'attacher, comme ils font, à tourner la piété en ridicule, ils en respecteroient même, jusque dans la fausse, les apparences, de peur de se tromper dans la vraie.

¶ Nous cherchons en tout le plaisir, et nous le voulons trouver jusque dans le service de Dieu et dans la piété. Ce sentiment, dit saint Chrysostôme, est bien indigne d'un chrétien ; mais tout indigne qu'il est, Dieu, par une admirable condescendance, n'a point refusé de s'accommoder à notre foiblesse, et c'est ce que nous montre l'exemple des saints. Dès cette vie, quelles douceurs, quelles délices intérieures, les saints n'ont-ils pas goûtées? Peut-être ne les concevons-nous pas, parce que nous ne nous sommes jamais mis en état de les goûter comme eux; mais ces fréquentes épreuves qu'ils en ont faites, et que nous ne pouvons désavouer, sont sur cela des témoignages irréprochables et convaincans. Pendant que les réprouvés dans l'enfer, ainsi que l'écriture nous l'apprend, protestent et protesteront éternellement qu'*ils se sont lassés dans le che-* *Sap. c. 5. 7.*

min de l'iniquité ; pendant que tant de mondains sur la terre nous assurent encore tous les jours, et nous prennent à témoin, qu'il n'y a pour eux dans le monde qu'amertume, que trouble et affliction d'esprit ; que nous ont dit au contraire mille fois les serviteurs de Dieu ? que nous disent ils sans cesse de leur état ? Ils n'ont tous là dessus qu'une voix commune et qu'un même langage, pour nous faire entendre qu'ils ont trouvé dans Dieu une source inépuisable de consolations, et des consolations les plus sensibles ; que Dieu leur tient lieu de toutes choses, et qu'un moment qu'ils passent auprès de lui, leur est incomparablement plus doux, que des années entières au milieu de tous les divertissemens et de toutes les joies apparentes du monde. Veulent-ils nous tromper ? mais quel intérêt les y porteroit ? Se trompent-ils eux-mêmes ? mais on ne se trompe pas aisément sur ce qu'on sent. Pourquoi donc nous obstinons-nous à ne les en pas croire ; ou si nous les croyons, pourquoi nous obstinons-nous à vouloir être malheureux avec le monde, plutôt que de chercher en Dieu notre véritable bonheur ?

¶ Dès que les Juifs commencèrent à manger des fruits de cette terre abondante où

où ils entrèrent en sortant du désert, la manne qui les avoit jusque-là nourris, ne tomba plus du ciel ; et tant qu'une âme est attachée aux plaisirs des sens et aux douceurs de la vie présente, en vain espère-t-elle goûter jamais les douceurs et les consolations divines. C'est une nécessité de renoncer à l'une ou à l'autre. Voulons-nous que Dieu nous soit comme une manne où nous trouvions toutes sortes de goûts? il faut que le monde nous soit comme un désert.

¶ Trois ou quatre communions par semaine, et pas un point retranché ni de son extrême délicatesse et de l'amour de soi-même, ni de son intérêt propre, de son aigreur ou de sa hauteur d'esprit ; deux heures d'oraison par jour, et pas un moment de réflexion sur ses défauts les plus grossiers ; enfin beaucoup d'œuvres saintes et de pure dévotion, mais en même temps une négligence affreuse de mille articles essentiels, ou par rapport à la religion et la soumission qu'elle demande, ou par rapport à la justice et aux obligations qu'elle impose, ou par rapport à la charité et à ses devoirs les plus indispensables ; voilà ce que je ne puis approuver, et ce que jamais nul homme comme moi n'approuvera. Mais les prières, les oraisons, les

fréquentes communions ne sont-elles pas bonnes? Oui sans doute, elles le sont, et c'est justement ce qui nous condamne, qu'étant si bonnes en elles-mêmes, elles ne nous rendent pas meilleurs.

¶ Gardez toutes vos pratiques de dévotion, j'y consens, et je vous y exhorte même très-fortement; mais avant que d'être dévot, je veux que vous soyez chrétien. Du christianisme à la dévotion, c'est l'ordre naturel; mais le renversement et l'abus le plus monstrueux, c'est la dévotion sans le christianisme. Pour en donner un exemple; en matière d'inimitié, de vengeance, de médisance, si l'on n'y prend garde, on fait souvent par dévotion, tout ce que les libertins et les plus mondains font par passion. Dans le cours d'une affaire ou dans la chaleur d'une dispute, on décrie des personnes, on les comble d'outrages, on les calomnie, et l'on croit rendre par là service à Dieu; si dans la suite il en vient quelque scrupule, on se contente, pour toute réparation, de dire dévotement, n'y pensons plus et n'en parlons plus; je mets tout cela au pied du crucifix. Mais il y faudroit penser, mais il en faudroit parler, mais il y faudroit remédier; et ce seroit là, non seulement la perfection, mais le fond du christianisme et la religion.

¶ Vouloir accorder tout le luxe et tout le badinage du monde avec la dévotion, cela n'est pas sans exemple, mais c'est l'aveuglement le plus déplorable. Hé! ces parures peu modestes, ces manières si libres, si enjouées, si familières, les peut-on même accorder avec la réputation?

¶ Beaucoup de directeurs des consciences, mais peu de personnes qui se laissent diriger. Ce n'est pas que toutes les âmes dévotes, ou presque toutes, ne veuillent avoir un directeur; mais un directeur à leur mode, et qui les conduise selon leur sens; c'est-à-dire, un directeur dont elles soient d'abord elles-mêmes comme les directrices, touchant la manière dont il doit les diriger. Cela s'appelle, à bien parler, non pas vouloir être dirigé, mais vouloir, par un directeur, se diriger soi-même.

¶ La dévotion doit être prudente, et on peut bien lui appliquer ce que saint Pierre a dit de la foi : *Que votre service soit raisonnable.* Ce n'est donc point l'esprit de l'évangile que par une dévotion outrée nous nous portions à des extrémités qui choquent le bon sens, ou à des singularités qui ne sont propres qu'à faire parler le monde. Mais le mal est, que cette imprudence, qui est un des caractères de la Rom. 12. 1.

dévotion, n'est pas toujours le caractère des personnes dévotes. Elles ont, il est vrai, leurs directeurs, mais ces directeurs, elles ne les écoutent pas toujours; et je puis dire avec quelque connoissance, que ce n'est pas pour ces directeurs une petite peine, de voir souvent qu'on leur attribue des imprudences auxquelles ils n'ont nulle part, et sur quoi néanmoins ils ne peuvent guère se justifier, parce qu'il ne leur est pas permis de s'expliquer.

¶ Aller sans cesse de directeur en directeur, et tour à tour vouloir tous les éprouver, c'est dans les uns inquiétude, et dans les autres curiosité. Quoi que ce soit, dans ces divers circuits on court beaucoup, mais on n'avance guère.

¶ Etes-vous de la morale étroite, ou êtes-vous de la morale relâchée? Bizarre question qu'on fait quelquefois à un directeur, avant que de s'engager sous sa conduite. Je dis question ridicule et bizarre, dans le sens qu'on entend communément la chose; car quand on demande à ce directeur s'il est de la morale étroite, on veut lui demander, s'il est de ces directeurs sévères par profession; c'est-à-dire, de ces directeurs déterminés à prendre toujours et en tout le parti le plus rigoureux, sans examiner si c'est le plus rai-

sonnable, et le plus conforme à l'esprit de l'évangile, qui est la souveraine raison. Et quand au contraire on demande à ce même directeur, s'il est de la morale relâchée, on prétend lui demander s'il est du nombre de ces autres directeurs qu'on accuse d'altérer la morale chrétienne, et d'en adoucir toute la rigueur par des tempéramens qui accommodent la nature corrompue, et qui flattent les sens et la cupidité. A de pareilles demandes que puis-je répondre, sinon que je ne suis pas en état ni de l'une ni de l'autre morale, ainsi qu'on les conçoit; mais que je suis de la morale de Jésus-Christ; et que Jésus-Christ étant venu nous enseigner dans sa morale la vérité, je m'en tiens dans toutes mes décisions à ce que je juge de plus vrai, de plus juste, de plus convenable selon les conjonctures, et selon les maximes de ce divin législateur. Tellement que ne je fais point une obligation indispensable de ce qui n'est qu'une perfection: comme aussi, en ne faisant point un précepte de la pure perfection, j'exhorte du reste, autant qu'il m'est possible, de ne se borner pas dans la pratique à la simple obligation. Voilà ma morale. Qu'on m'en enseigne une meilleure, et je la suivrai.

¶ Il y a dans saint Paul une expression

bien forte. C'est au sujet de certains séducteurs qui prêchoient le judaïsme, et portoient les fidèles à se faire circoncire. Gal. c. 6. 12. *Pourquoi veulent-ils que vous soyez circoncis*, disoit sur cela le grand apôtre, écrivant aux Galates? *c'est afin de se glorifier dans votre chair.* Comme s'il leur eût dit : ce n'est pas le zèle de la loi de Moïse qui touche ces gens-là, et qui les intéresse. Ils s'en soucient fort peu, puisqu'eux-mêmes ils la violent en mille points. Que prétendent-ils donc ? Ils voudroient pouvoir se vanter de vous avoir engagés dans leur parti. Ils voudroient pouvoir vous compter au nombre de leurs disciples. Ils voudroient s'en faire honneur; et c'est pour cela qu'à quelque prix que ce soit, et quoi qu'il vous en puisse coûter, ils exigent de vous que vous vous soumettiez à la circoncision. Voilà, selon le maître des gentils, quel étoit l'esprit de ces faux docteurs et de ces dévots de la synagogue. O! qu'il est aisé de se faire dans le monde la réputation d'homme sévère, et de la soutenir aux dépens d'autrui.

Fin du premier tome.

SUJETS ET ARTICLES
CONTENUS
DANS CE VOLUME.

DU SALUT.

Nécessité du salut, et l'usage que nous en devons faire contre les plus dangereuses tentations de la vie, pag. 9

Estime du salut, et de la gloire du ciel par la vue des grandeurs humaines, 24

Désir du salut, et la préférence que nous lui devons donner au-dessus de tous les autres biens, 38

Incertitude du salut, et les sentimens qu'elle doit nous inspirer opposés à une fausse sécurité, 53

Volonté générale de Dieu touchant le salut de tous les hommes, 63

Possibilité du salut dans toutes les conditions du monde, 75

Voie étroite du salut, et ce qui peut nous engager plus fortement à la prendre, 88

Soin du salut, et l'extrême négligence avec laquelle on y travaille dans le monde, 101

Substitution des grâces du salut ; les vues que Dieu s'y propose, et comment il exerce sa justice et sa miséricorde, pag. 111
Petit nombre des élus ; de quelle manière il faut l'entendre, et le fruit qu'on peut retirer de cette considération, 126
Pensées diverses sur le salut, 143

DE LA FOI,

ET DES VICES QUI LUI SONT OPPOSÉS.

Accord de la raison et de la foi, 153
La foi sans les œuvres, foi stérile et sans fruit, 176
Les œuvres sans la foi, œuvres infructueuses et sans mérite pour la vie éternelle, 201
La foi victorieuse du monde, 218
L'incrédule convaincu par lui-même, 234
Naissance des hérésies, et leur progrès, 250
Pensées diverses sur la foi et sur les vices opposés, 263

DU RETOUR A DIEU,

ET DE LA PÉNITENCE.

Bonté infinie de Dieu à rappeler le pécheur et à le recevoir, 277

Sacrement de pénitence ; dispositions qu'il y faut apporter, et le fruit qu'on en doit retirer, page 286
Pénitence extérieure, ou mortification des sens, 345
Pénitence intérieure, ou mortification des passions, 360
Pensées diverses sur la pénitence et le retour à Dieu, 385

DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE DÉVOTION.

RÈGLE *fondamentale et essentielle de la vraie dévotion,* 397
Saints désirs d'une âme qui aspire à une vie plus parfaite, et qui veut s'avancer dans les voies de la piété, 409
Injustice du monde dans le mépris qu'il fait des pratiques de dévotion, 415
Simplicité évangélique, préférable dans la dévotion à toutes les connoissances humaines, 420
Défauts à éviter dans la dévotion, et fausses conséquences que le libertinage en prétend tirer, 427
Alliance de la piété et de la grandeur, 437
Pensées diverses sur la dévotion, 454

Fin de la table.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de monseigneur le garde des sceaux, un écrit intitulé : *Pensées du père Bourdaloue, de la compagnie de Jésus, sur divers sujets de religion et de morale.* Quelque riches et abondantes qu'elles fussent par elles-mêmes, elles avoient besoin, pour être rédigées et former un corps d'ouvrage, de toute l'application et de l'habileté du laborieux éditeur qui les a su disposer et mettre en œuvre. Au moyen de quoi, outre quantité de belles pensées, de pieuses méditations, de desseins même de sermons à l'usage des prédicateurs, dont ce recueil est enrichi, l'on y trouvera sur plusieurs grandes matières et sujets importans, des discours finis et achevés, dignes du grand prédicateur sous le nom duquel on les annonce ; et quoique ce soit sous le titre simple et modeste de *pensées*, il y a lieu de croire qu'elles n'en seront pas moins favorablement reçues du public, et le lecteur trouvera qu'on lui donne en effet beaucoup plus qu'on ne lui a promis.

A Paris ce 6 février 1733.

LEROUGE.

PERMISSION

DU RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL.

JE soussigné, provincial de la compagnie de Jésus en la province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre révérend père général, permet au père François Bretonneau,

de la même compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a revu, et qui a pour titre : *Pensées du père Bourdaloue, de la compagnie de Jésus, sur divers sujets de religion et de morale.* Lequel livre a été vu et approuvé par trois théologiens de notre compagnie ; en foi et témoignage de quoi j'ai signé la présente. A Brest le 3 août 1732.

P. FROGERAIS.

252 9124
B 666 BOURDALOUE, L.
AUTHOR
Pensees du P. Bourdaloue I
TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	JUN 3 [redacted]	
	STORAGE - CBPL	

9124